

Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
Research Library, The Getty Research Institute

# L'ESPRIT DES

## JOURNAUX,

*FRANÇOIS ET ÉTRANGERS.*

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS-DE-LETTRES:

---

AVRIL, 1782.

---

TOME IV.

ONZIÈME ANNÉE.



A PARIS,

Chez VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des  
Noyers, vis-à-vis Saint-Yves.

*Pour les Pays étrangers, à LIEGE,*

Chez JEAN-JACQUES TUTOT, Imprimeur.

---

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

---

## Conditions pour l'Abonnement.

On s'adressera , pour toute la France , à Paris, chez *Valade*, Imprimeur-Libraire , rue des Noyers , vis - à - vis Saint Yves , aux conditions suivantes ; savoir : le prix de la Souscription est de 27 liv. pour Paris , & de 33 pour la Province, rendu franc de port par - tout le Royaume.

A Liege , pour les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot*, Imprimeur - Libraire , & à *M. Mauff*, Officier au Bureau des Postes Impériales , pour toute l'Allemagne.

A Bruxelles , à *M. Horgnies* , Expéditeur des Gazettes étrangères , pour tous les Pays-Bas Autrichiens ; chez *B. Lefrancq* , Libraire.

A Amsterdam , chez *Van-Harrevelt* , Libraire , dans le Kalvestraat , pour toute la Hollande , & *B. Vlam* , Libraire.

A Stockholm , chez *Oerstrom* , Libraire de la Société.

A Pragues , chez *Wolfgang-Gerte* , Libraire.

A Vienne , chez *Græffer* , Libraire.

A Hambourg , chez *Virchaux* , Libraire.

Les Libraires , & autres personnes qui voudront faire annoncer des Livres , Estampes , Musique , & autres objets , dans l'*Esprit des Journaux* , sont priés de les adresser au Directeur du Journal , chez *Valade*. Et pour les mêmes objets , pour tous les Pays étrangers , chez *J. J. Tutot* , Imprimeur-Libraire , près St. Hubert , à Liege.





# L'ESPRIT DES JOURNAUX.

---

*HISTOIRE de France, depuis l'établissement de la monarchie, jusqu'au regne de Louis XIV ; par M. GARNIER, historiographe du roi, & de Monsieur pour le Maine & l'Anjou, inspecteur & ancien professeur du college royal, de l'académie des belles-lettres. Tome XXVII & XXVIII. A Paris, chez la veuve Defaint, rue du Foin-Saint-Jacques ; & Nyon l'aîné, rue du Jardinier. 2 volumes d'environ 600 pages chacun. Prix 3 liv. chaque volume relié. 1781.*

CETTE continuation de l'ouvrage de MM. Vély & Villaret soutient la réputation des premiers volumes. La forme en est peut-être moins attrayante : on ne rencontre pas dans les volumes publiés par M. Garnier autant de détails sur les mœurs & les usages ; mais peut-

#### 4 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

être les recherches de ce dernier écrivain sont-elles plus profondes & plairont-elles davantage aux esprits solides. Il développe les événemens avec beaucoup de sagacité, & il conserve par-tout ce sang-froid si utile à un historien pour demeurer vraiment impartial. Toujours appuyé sur des autorités contemporaines ou sur des actes publics, jamais entraîné par son imagination, c'est un des écrivains qui inspirent le plus de confiance à ses lecteurs, & qui paroissent le plus la mériter. Cette qualité est sans doute la première dans un historien, & quand un auteur la possède à un degré aussi éminent que M. Garnier, on doit être moins difficile sur quelques autres parties moins essentielles, & de pur agrément.

Le XXVII volume de cette histoire renferme ce qui s'est passé depuis 1555 jusqu'à la mort de Henri II, arrivée le 10 de juillet 1559. D'abord M. Garnier décrit la situation du royaume. Il fait voir la France guérie du long effroi que lui avoit causé la puissance de Charles-Quint, étonnant à son tour l'Europe par la promptitude & l'immensité de ses armemens, comptant l'isle de Corse au nombre de ses provinces, affermie en Italie par la possession du Piémont, couverte du côté de l'Allemagne, par la conquête récente des Trois-Evêchés & d'une partie du Luxembourg. Mais les efforts qu'il falloit faire pour soutenir cette supériorité apparente, l'aliénation d'une grande partie des domaines de la couronne, les offices de finance & de justice dou-

blés & même triplés par des ventes successives, les désordres de la magistrature & du clergé, les progrès de la réforme dans tous les ordres de l'état; enfin, l'épuisement du crédit & des ressources, faisoit desirer ardemment ou la paix ou une trêve. Il se tint des conférences à ce sujet au bourg de Marcq, dans la terre d'Oye; mais elles furent infructueuses; les hostilités continuèrent en Italie, & du côté des Pays-Bas. L'ambition des Caraffe, encore plus que la politique des ministres de Henri, fit conclure un traité de ligue entre la France, le pape Paul IV, & le duc de Ferrare. Charles-Quint, effrayé d'un orage que ses infirmités ne lui permettoient pas de soutenir, s'empressa d'abdiquer, en faveur de Philippe son fils, les Pays-Bas, les couronnes d'Espagne, le Nouveau-Monde, les sceptres de Sicile, de Sardaigne, de Majorque & de Minorque. Mais avant de renoncer à l'empire, il conclut, le 5 de février 1556, une trêve qui donna lieu à des anecdotes curieuses.

Tandis que le comte de Lalain se rendit en France pour être témoin du serment par lequel Henri II devoit s'engager à observer cette trêve, Coligny fut honoré de la même commission auprès du roi Philippe & de l'empereur Charles-Quint. » Le cortège de l'amiral, dit » M. Garnier, fut brillant & nombreux, parce » que toute la jeunesse de la cour étoit avide » de contempler un homme dont le nom avoit » tant de fois retenti à ses oreilles, & qui, » au moment de disparaître, imprimoit encore

## 6 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» le respect. Il n'y eut pas jusqu'à *Brusquet* ;  
» l'un des fous du roi , qui voulut être de la  
» partie , & jouer un rôle. L'ambassadeur &  
» sa suite , furent conduits , en arrivant , à  
» l'audience de Philippe , qui devenu souve-  
» rain des Pays - Bas , occupoit le palais de  
» Bruxelles ; ils le trouverent magnifiquement  
» décoré ; mais un objet qu'ils ne s'attendoient  
» pas d'y rencontrer , les remplit de surprise  
» & d'indignation. Soit inadvertance , soit mé-  
» pris , la salle d'audience étoit meublée d'une  
» riche tapisserie qui représentoit les malheurs  
» de François I , sa prise sous les murs de Pa-  
» vie , son embarquement pour l'Espagne , sa  
» prison à Madrid , sa délivrance par l'échange  
» de ses enfans. Forcés à dévorer cet affront ,  
» ils ne favoient comment en marquer leur  
» ressentiment , lorsque le fou qu'ils avoient  
» amené avec eux , les tira d'embarras , & ra-  
» battit l'insolent orgueil des Flamands , en  
» dévoilant leur sordide avarice. Il avoit ap-  
» porté de Paris deux sacs de jetons , qu'on  
» nommoit *écus du Palais* ; le lendemain ma-  
» tin , lorsque Philippe , après avoir entendu  
» la messe , prononçoit la formule du serment  
» sur le livre des évangiles , *Brusquet* & son  
» valet , qui s'étoient mêlés dans la foule ,  
» tirant de leurs sacs des poignées de faux écus ,  
» crièrent : *largesse de la part du très-puissant*  
» *roi d'Angleterre* , & les firent voler au mi-  
» lieu de l'assemblée. A ce cri , & à la vue  
» des écus , tout le peuple qui remplissoit l'é-  
» glise , se précipita en foule du côté où ils

» tomboient. Les gardes même abandonnerent  
» leur poste pour en attraper leur part, ou  
» les arracher des mains de ceux qui s'en  
» étoient saisis les premiers; Philippe, & les  
» deux reines ses tantes, effrayés du tumulte,  
» & des cris de cette troupe de forcenés, &  
» n'en pouvant deviner la cause, parce qu'ils  
» étoient trop éloignés du lieu de la scene,  
» craignirent que ce ne fût une conspiration  
» formée contre leurs jours, & allerent se ca-  
» cher derriere l'autel. Lorsque Philippe con-  
» nut enfin qu'il n'y avoit rien à craindre,  
» il trouva la plaisanterie mauvaise, & ne fut  
» trop s'il devoit en rire comme les autres,  
» ou s'en offenser. «

L'amiral & sa suite visiterent ensuite l'empereur qui, pour s'habituer au nouveau genre de vie qu'il alloit embrasser, s'étoit retiré dans un petit hermitage situé à l'une des extrémités du parc. Tout son appartement consistoit en deux pieces d'une médiocre grandeur. Vêtu comme un simple citadin, assis dans un mauvais fauteuil où la goutte le tenoit cloué, il ne conservoit du faste de la royauté qu'une garde choisie, qui se retira pour faire place aux François. Coligny présenta la lettre du roi à l'empereur. La politesse & la gâité que Charles-Quint montra dans cette occasion, feront plaisir à nos lecteurs. Charles s'efforçoit d'ouvrir la lettre de Henri; mais comme elle étoit enlacée avec des fils de soie, ses doigts, couverts de nodus, & presque perclus, ne pouvoient les rompre. » Granvelle, qui se tenoit

## 8 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» debout derriere son fauteuil, voulut venir à  
» son secours : *Comment donc, Monsieur d'Arras,*  
» lui dit-il, *voudriez-vous que je commisse une*  
» *impolitesse envers le roi mon frere ; à dieu ne*  
» *plaise qu'un autre que moi ouvre sa lettre, &*  
» après un nouvel effort, il l'ouvrit en effet.  
» Puis regardant Coligny : Eh bien, Monsieur  
» l'amiral, lui dit-il, ne suis-je pas un brave  
» chevalier, & n'aurois-je pas bonne grace à  
» rompre une lance dans un tournois ? «  
S'étant fait lire la lettre, il entra en conversation avec l'amiral : » Comment se porte le  
» roi mon frere ? Sire, répondit l'ambassadeur,  
» je l'ai laissé en parfaite santé. --- Que vous  
» me faites de plaisir de me l'apprendre, car  
» rien de ce qui le touche ne m'est indif-  
» férent ; nous sommes assez proches parens,  
» puisque j'ai l'avantage de descendre, par  
» mon ayeule, du sang illustre des Valois,  
» qui a donné à la France une suite si nom-  
» breuse de grands rois. On m'a pourtant dit  
» qu'il commençoit à grisonner. --- Oh ! Sire,  
» ce n'est rien, cinq ou six cheveux qui com-  
» mencent à lui blanchir sur les tempes ; d'au-  
» tres plus jeunes encore que lui, en ont  
» beaucoup davantage, & ne s'en portent pas  
» moins bien. Je vais à ce propos, dit l'em-  
» pereur, vous conter ce qui m'est arrivé.  
» J'avois à-peu-près son âge, lorsque revenant  
» de mon expédition de Tunis, je m'arrêtai  
» quelques jours à Naples. M. l'amiral, je ne  
» fais si vous connoissez tous les charmes de  
» cette ville enchanteresse. Un ciel pur & tou-

» jours serein , d'un côté un immense bassin ,  
 » de l'autre des montagnes couvertes de ver-  
 » dure ; une jeunesse folâtre , des femmes vi-  
 » ves , spirituelles , pleines d'attraits & de gra-  
 » ces : que vous dirai-je enfin ? je suis hom-  
 » me , & je voulus , comme les autres , es-  
 » sayer de leur plaire. J'appellai mon barbier ,  
 » & je lui ordonnai d'arranger mes cheveux  
 » & de me parfumer. Lorsqu'il eut fini , je me  
 » regardai dans un miroir. Oh ! oh ! m'écriai-  
 » je , qu'est-ce que j'apperçois-là ? Ce n'est  
 » rien , dit le barbier , trois ou quatre che-  
 » veux qui commencent à blanchir sur les  
 » tempes de votre majesté : il y en avoit plus  
 » de douze : ça , dépêchons , qu'on les arra-  
 » che bien vite. Savez-vous ce que j'y gagnai ?  
 » A la place d'un qu'on m'avoit arraché , il  
 » en blanchit subitement cinq ou six autres ;  
 » & si j'avois continué de me les faire arra-  
 » cher , je me ferois bientôt trouvé blanc com-  
 » me un cygne. — Promenant ensuite ses re-  
 » gards sur l'assemblée : je pense , dit-il , que  
 » *Brusquet* doit être ici ; je ne l'ai jamais vu ;  
 » essayons si je parviendrai à le distinguer ;  
 » ou je me trompe fort , ou c'est celui-là :  
 » Oui , sire , répondit l'amiral , c'est lui-même.  
 » Vraiment , *Brusquet* , tu es un magnifique  
 » seigneur , tu nous a joliment régalez avec  
 » tes écus du Palais. Dis-moi , mon ami , te  
 » souvient-il , d'une certaine journée des Epe-  
 » rons , où tu fus si bien étrillé par le ma-  
 » réchal de *Strozzi* ? *Brusquet* , à qui ce sou-  
 » venir étoit fâcheux , répondit sans se décon-

## 10 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» certer : oui, sire, il m'en souvient par-  
 » tement ; c'étoit justement dans le tems que  
 » vous achetiez si cher à Paris ces belles éme-  
 » raudes & ces gros rubis dont vos doigts  
 » sont couverts. Il s'éleva un grand éclat de  
 » rire dans l'assemblée ; l'empereur rit comme  
 » les autres, & dit : me voilà bien payé de  
 » ma question ; cela m'apprendra à ne plus  
 » m'attaquer à des niais de ta sorte. Tu ne l'es  
 » point du tout, je te jure. «

Les faillies que nous venons de rapporter  
 sont à la vérité très-plaisantes ; mais ne se-  
 roient-elles pas plus dignes d'un conteur d'a-  
 necdotes que d'un Historien ? Nous ne juge-  
 rons pas si rigoureusement M. Garnier ; nous  
 croyons même que ses lecteurs doivent lui fa-  
 voir gré de ce qu'il veut bien les délasser de  
 tems en tems de la longueur de ses détails mi-  
 litaires & politiques. C'est vraisemblablement  
 le motif qui l'a déterminé à rapporter l'aven-  
 ture qui suit. » Le Duc de Nemours avoit sé-  
 » duit par les charmes de sa figure, & abusé  
 » par de fausses promesses Françoise de Ro-  
 » han, fille d'honneur de la reine. La sachant  
 » enceinte, il avoit saisi l'occasion du voyage  
 » d'Italie, pour rompre entièrement avec elle,  
 » & l'abandonner à son malheureux sort ; ni  
 » les larmes d'une amante, ni les égards dûs  
 » à une maison illustre, alliée au sang royal,  
 » n'avoient pu le rappeler à ses premiers en-  
 » gagemens : il poussa même la mauvaise foi  
 » jusqu'à nier absolument un commerce qui  
 » n'étoit ignoré de personne. Dshonorée à



» la cour de France, & retirée à celle du  
» roi de Navarre, son proche parent, Fran-  
» çoise de Rohan intenta un procès au parju-  
» re, & produisit contre lui un grand nom-  
» bre de personnes de toute qualité, qui ar-  
» ticulerent, comme témoins oculaires, des  
» faits & des circonstances qui donnent une  
» étrange idée de la dépravation de la cour  
» de Henri II. « Ce que raconte M. Garnier  
des circonstances de la mort de Charles-Quint,  
excite un intérêt d'un autre genre. Ce Prin-  
ce, après avoir tenté inutilement d'engager  
son frere, déjà roi des Romains, à se désister  
de ses droits à l'Empire, pour les transmettre  
au roi Philippe son fils, se décida enfin à en-  
voyer aux électeurs l'acte de son abdication,  
& se retira dans le monastere de St. Just, sur  
les confins de l'Espagne & du Portugal. Là,  
se livrant aux pratiques d'une sombre dévo-  
tion, il se fit enfermer dans une biere, & y  
resta pendant qu'on chantoit sur lui l'office des  
morts : il sortit de cette lugubre comédie avec  
une fièvre qui l'enleva dans la 59e. année de  
son âge, trois ans après son abdication. . . Quoi-  
» qu'il eût montré pendant toute la durée de  
» son regne, une aversion décidée contre les  
» luthériens, il ne put échapper au soupçon  
» d'avoir, sur la fin de sa vie, adopté leurs  
» opinions. Constantin Ponce son confesseur,  
» & le compagnon inséparable de sa retraite,  
» tomba bientôt entre les mains des inquisi-  
» teurs, qui le condamnèrent comme hérési-  
» que, & le livrerent aux flammes. L'arche-

## 12 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» vêque de Tolède , qui le visitoit souvent  
» dans sa retraite , & qui lui avoit administré  
» les derniers sacremens , fut traîné dans les  
» prisons du Saint-Office , & n'évita un sort  
» pareil à celui de Ponce , qu'en interjettant  
» appel à Rome , où il eut le bonheur de trou-  
» ver des amis. Enfin , ce farouche tribunal  
» instruisit une procédure criminelle contre la  
» mémoire de l'empereur , à l'effet de l'arra-  
» cher du lieu saint où il reposoit , pour le  
» faire servir de pâture aux chiens ; & cette  
» atrocité auroit été consommée , si Philippe ,  
» tout superstitieux qu'il étoit , n'eût enfin  
» ouvert les yeux sur une entreprise qui com-  
» mettoit les droits sacrés de la royauté , &  
» qui alloit le couvrir lui-même d'infamie. »  
On ne fait ce qui doit étonner le plus dans  
ce récit , ou la fin bizarre du trop célèbre dis-  
ciple de Machiavel , ou les fureurs d'un tribu-  
nal sanguinaire , que la superstition s'efforça d'a-  
jouter aux calamités de la France.

Dès que la treve eut été conclue , les plé-  
nipotentiaires de Philippe nierent qu'ils eus-  
sent pris aucun engagement à cet égard. Le  
cardinal Caraffe , qui vint en France en qua-  
lité de légat , détermina le roi à la rompre ,  
& à envoyer deux armées , l'une en Italie ,  
commandée par le duc de Guise , l'autre en  
Flandres , commandée par le connétable de  
Montmorency. Le premier , mal secondé par  
le pape , & ayant en tête le duc d'Albe ,  
n'eut point de succès en Italie. Le second s'a-  
vança vers la ville de St. Quentin , assiégée

par le duc de Savoie , pour y faire entrer du secours ; quelques troupes s'y glissèrent ; mais le connétable , attaqué dans sa retraite , fut vaincu & fait prisonnier avec le maréchal de St. André ; le comte d'Enghien , frere du prince de Condé , y perdit la vie , & le comte de Montpensier la liberté , ainsi que l'amiral de Coligny , qui , chargé de défendre la place , fut forcé de la rendre. Cette bataille , nommée la bataille de Saint-Quentin , répandit la consternation dans la France. Le duc de Guise , rappelé sur le champ d'Italie , obtint à son retour le titre de lieutenant général du royaume ; il y rétablit la confiance par la prise importante de la ville de Calais , qui étoit entre les mains des Anglois depuis 1347 , qu'Edouard III l'avoit prise sur Philippe de Valois. Marie , reine d'Angleterre , s'étoit attiré cette disgrâce , pour être entrée dans la querelle de Philippe son époux. Le duc de Guise se rendit aussi maître de Guines , puis de Thionville. Ce grand homme vit bientôt diminuer sa faveur , parce qu'il avoit déplu à la duchesse de Valentinois. Le crédit qu'il s'étoit acquis par ses services , & par le mariage de Marie Stuart , reine d'Ecosse , sa niece , avec le dauphin , ne put balancer le crédit de la favorite. Le connétable , chargé de la négociation de la paix , engagea le duc de Savoie à y travailler , par l'espérance de la restitution de ses états. Cette paix si désirée , fut enfin conclue au Cateau-Cambresis ; le cardinal de Lorraine & le duc son frere en désapprouverent les

## 14 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

conditions ; elle étoit l'ouvrage du connétable leur ennemi. Calais ne devoit appartenir à la France que pendant huit ans, aux termes de ce traité ; tout fut rendu de part & d'autre, soit en Italie, soit en France ; excepté Metz, Toul & Verdun, qui nous restèrent. On arrêta en même-tems les mariages d'Elisabeth fille du roi, avec Philippe II, & de Marguerite, sœur du premier de ces monarques, avec le duc de Savoie. Ce fut au milieu des fêtes que donna Henri II, à l'occasion du second mariage, que ce malheureux prince trouva la mort, comme on le verra dans la suite de cet extrait.

M. Garnier n'a pas négligé ces traits de caractère, qui peignent avec tant de vérité les grands personnages de son histoire ; & pour en citer un exemple, l'auteur ayant à faire connoître le naturel violent & bizarre de Paul IV, rapporte l'entretien de ce pape avec nos ambassadeurs de Selve & de Lansac. Sur le simple soupçon qu'ils le desservent dans l'esprit de leur maître, voici l'apostrophe que le pontife ose adresser aux ministres d'un roi de France. A de pareils traits, qui méconnoîtroit l'impétueux Caraffe ? *Cheminez droit l'un & l'autre, leur dit-il, car je vous jure le dieu éternel, que si je puis apprendre que vous vous mêliez de telles menées, je vous ferai voler la tête de dessus les épaules ; & ne pensez pas que j'attende pour cela l'aveu du roi. Car la première chose que je ferai, sera de vous faire trancher la tête, après quoi j'écirai au roi pour lui mander que je vous ai châ-*

*tés comme traitres à sa majesté & à moi. Ne vous imaginez pas que pour telles gens que vous, le roi cesse de m'être bon fils ; car j'enverrois par terre des centaines de telles têtes que les vôtres, que l'amitié d'entre le roi mon fils & moi n'en seroit point altérée, & qu'il ne me sauroit aucun mauvais gré d'avoir puni de méchans serviteurs. Ne prenez pas ce que je vous dis pour de simples menaces, car je vous jure Dieu une seconde fois, que je remuerai les mains d'une si étrange manière, qu'il en sera mémoire. Soyez bien avertis que j'ai l'œil sur vos épaules, & que si je puis vous prendre en faux latin, il vous en coûtera la tête.*

M. Garnier fixe à l'année 1555 l'époque de l'établissement des églises réformées en France. Ce fut à Paris, sous les yeux du magistrat, que la première fut élevée par un gentilhomme du Maine, nommé *Ferrière-Maligni*. Cette hardiesse fut imitée en plusieurs autres villes, & en moins de deux ans on compta cinq ou six de ces églises dans le seul territoire d'Orléans. Pour arrêter des progrès si rapides, qu'une bonne police auroit pu empêcher, on voulut rallumer avec plus de violence les bûchers que la négligence, ou plutôt l'humanité des magistrats, laissoit éteindre ; & par les instigations du cardinal de Lorraine, ainsi que des favoris auxquels le roi avoit assigné le produit des confiscations, on résolut d'établir un tribunal d'inquisiteurs sur le modèle de ceux d'Espagne & d'Italie. On en dressa un édit, qui fut adressé au parlement. Après de longues

## 16 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

délibérations, le parlement arrêta qu'il ne pouvoit *obtempérer*, & que dans les remontrances qu'il adresseroit au roi, il indiqueroit d'autres moyens de procéder à l'extirpation de l'hérésie, qui seroient plus conformes à l'esprit du christianisme.

Le 16 octobre, le président Séguier, & un autre conseiller, se rendirent à Villers Coterets où se trouvoit la cour. Les courtisans prirent plaisir à leur inspirer de vives allarmes, & le roi les reçut d'un air sévère. Séguier, sans marquer ni trouble, ni étonnement, fit au roi un long discours plein de force & de raison, que l'historien rapporte tout entier, & dont nous citerons une partie. Après avoir disculpé le parlement des reproches qu'on lui faisoit à la cour de favoriser l'hérésie, Séguier vint au principal objet de ses remontrances.

» On dit que nous avons montré trop à  
 » découvert à quel point nous redoutons l'in-  
 » quision. Si ceux qui nous font ce reproche,  
 » parlent de nous comme personnes privées,  
 » je leur déclare qu'ils sont dans l'erreur; pas  
 » un de nous ne la redoute.... En qualité de  
 » magistrats, c'est-à-dire, d'hommes préposés  
 » par votre majesté pour empêcher l'oppres-  
 » sion, & faire rendre à chacun ce qui lui est  
 » dû, nous redoutons, il est vrai, ou plutôt  
 » nous abhorrons l'établissement d'un tribunal  
 » de sang, où la délation tient lieu de preu-  
 » ves, où l'on ôte à l'accusé tous les moyens  
 » naturels de défense, où l'on ne respecte au-  
 » cune forme judiciaire. Nous n'avancions rien

» ici dont nous ne puissions, si on l'exige ;  
» fournir des exemples récents : plusieurs de  
» ceux que les suppôts de l'inquisition avoient  
» condamnés, ont appelé au parlement. En  
» revifant ces sortes de procédures, nous les  
» avons trouvées si remplies d'absurdités & d'i-  
» nepties, que si la charité nous défend de  
» soupçonner de mauvaise foi & de méchan-  
» ceté ceux qui remplissent déjà cette fonction ;  
» elle nous permet & même nous ordonne de  
» déplorer leur ignorance & leur présomption.  
» C'est cependant à de pareils juges qu'on veut  
» vous persuader, sire, de livrer pieds & poings  
» liés vos fideles sujets, en leur enlevant la  
» ressource de l'appel : quand vous pourriez y  
» consentir, en avez-vous le droit ? Les mê-  
» mes liens qui les unissent à vous, vous unis-  
» sent à eux : s'ils vous doivent la taille, les  
» aides & les gabelles, vous leur devez sûreté  
» & protection, & il n'y en a aucun qui n'ait  
» le droit incontestable d'appeller à vous lorsqu'il se croit opprimé ; car vous êtes toujours censé présider vos cours souveraines ; nos arrêts s'expédient en votre nom, & sont signés *Henri*. Que vous conseillent donc les promoteurs du nouvel édit ? De méconnoître votre peuple, d'aliéner vos sujets, & de rompre le contrat par lequel vous réglez... La religion, sire, que vous voulez maintenir dans vos états, n'y a point été plantée par le glaive & par le feu ; au contraire, elle a résisté pendant trois siècles au feu & au glaive, & s'est accrue par les moyens qu'on

## 18 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» employoit pour la détruire , parce qu'elle  
» étoit annoncée par de saints évêques , par  
» des pasteurs vigilans , qui résidoient au mi-  
» lieu de leur troupeau , l'abreuvoient de la  
» parole divine , l'édifioient par leurs exem-  
» ples , & le défendoient avec un courage in-  
» trépide contre les ruses & la fureur des loups.  
» Or , puisqu'elle a été plantée par ces moyens ,  
» qu'elle s'est accrue par ces moyens , c'est  
» uniquement par ces mêmes moyens qu'elle  
» peut se régénérer & reprendre une nouvelle  
» vigueur. Ne différez donc plus à renvoyer  
» les évêques & les curés aux fonctions de  
» leur ministère ; enjoignez-leur , sous les peines  
» les plus sévères , de résider au milieu de leur  
» troupeau , de lui faire entendre leur voix ,  
» & de veiller jour & nuit à le préserver des  
» attaques de l'ennemi.... Commencez donc ,  
» sire , par procurer à la nation un édit qui  
» ne couvrira point votre royaume de bûchers ,  
» qui ne sera arrosé ni du sang , ni des larmes  
» de vos fideles sujets. Eloignés de votre pre-  
» sence , courbés sous le poids des travaux  
» champêtres , ou absorbés dans l'exercice des  
» arts & métiers , ils ignorent ce qui se pré-  
» pare ici contre eux , ils ne soupçonnent pas que  
» vous songiez dans ce moment à les séparer  
» de vous , & les priver de leur sauve-garde  
» naturelle : c'est pour eux , c'est en leur nom  
» que la cour vous adresse ses très-humbles re-  
» montrances & ses ardentés supplications.  
» Quant à vous , Messieurs , dit-il , en se tour-  
» nant vers les ministres & les conseillers d'é-



» tat, qui m'écoutez si tranquillement, & qui  
 » croyez apparemment que la chose ne vous  
 » regarde pas, il est bon que vous perdiez  
 » cette idée. Tant que vous jouissez de la fa-  
 » veur, vous mettez sagement le tems à pro-  
 » fit, les biens & les graces pleuvent sur votre  
 » tête, tout le monde vous honore, & il ne  
 » prend envie à personne de s'attaquer à vous ;  
 » mais plus vous êtes élevés, plus vous avoi-  
 » sinez la foudre, & il faut être étranger dans  
 » l'histoire pour ignorer à quoi tient souvent  
 » une disgrâce. Quand ce malheur vous arri-  
 » voit, vous vous retiriez du moins avec une  
 » fortune qui vous consolait en partie de vo-  
 » tre chute, & que vous transmettiez à vos  
 » héritiers. A dater de l'enregistrement de l'é-  
 » dit, votre condition cessera d'être la même ;  
 » vous aurez, comme auparavant, pour suc-  
 » cesseurs, des hommes maigres & affamés,  
 » qui ne sachant combien de tems ils resteront  
 » en place, brûleront de se faire tout d'un coup  
 » riches, & y trouveront une merveilleuse  
 » facilité : bien sûrs d'obtenir du roi votre con-  
 » fiscation ; il ne s'agira plus que de s'assurer  
 » d'un inquisiteur & de deux témoins ; &  
 » fussiez-vous des saints, vous serez brûlés  
 » comme des hérétiques. «

Cette pèroraïson adressée aux courtisans,  
 étoit une des plus adroites qu'on pût imaginer.  
 C'étoit les toucher par un endroit plus sensible  
 que l'intérêt de l'état. Aussi produisit-elle tout  
 son effet. Le connétable de Montmorenci, qui  
 n'avoit point encore oublié sa disgrâce sous le

regne précédent, fronça le sourcil & changea de couleur : les autres ministres reculèrent d'épouvante. Le roi lui-même interdit & confus, prit en bonne part les remontrances du parlement ; & remit cette affaire à un nouvel examen. Elle resta suspendue pendant près d'un an, parce que le cardinal de Lorraine, ce promoteur de l'inquisition, étoit en Italie.

Nous ne parlerons des affaires d'Italie, qui sont très-peu importantes, & qui sont racontées fort longuement, que pour citer un trait fort singulier. Le maréchal de Brissac assiégeoit le bourg de Vigual, où s'étoient jettés douze cens gentilhommes ou vieux soldats, que le marquis de Pescaire avoit levés à ses frais, & qu'on nommoit *les braves de Naples*. Comme ce poste étoit fort important, Pescaire avoit encouragé ses braves à s'y bien défendre, & il étoit allé leur préparer des secours. Brissac avoit fait ses dispositions pour l'attaquer, mais avant qu'il donnât le signal, il entendit des cris redoublés qui partoient d'une des divisions de son armée ; il leve les yeux & apperçoit un soldat d'une taille avantageuse qui, sorti des rangs, court à l'ennemi, décharge à bout portant son arquebuse, la jette par terre, & l'épée à la main s'élance dans les retranchemens ; ses compagnons, après l'avoir inutilement rappelé par leurs cris, transportés de la même ardeur, courent après lui pour le soutenir ou pour le dégager. Le maréchal outré de dépit, mais cachant ce qui se passoit au fond de son cœur, donne aux deux autres divisions le signal de

l'attaque. Les braves de Naples se battirent en désespérés : enveloppés de tous côtés, accablés par le nombre, ils se firent tuer jusqu'au dernier. A peine le combat étoit-il achevé, qu'on vit arriver le marquis de Pescaire avec douze cens chevaux & trois mille arquebusiers. S'appercevant que ses gens étoient défaits, & que les François étoient maîtres de la place, il fut obligé de se retirer. N'ayant plus rien à craindre de l'ennemi, le maréchal ne songea plus qu'à donner des récompenses à ceux qui les avoient méritées. Il établit son tribunal dans le lieu même où s'étoit passé l'action. Après avoir distribué douze chaînes d'or aux soldats qui avoient pris des enseignes sur l'ennemi, il parla avec intérêt du brave homme qui avoit montré une valeur plus qu'humaine, & parut regretter que la mort sans doute l'eût privé du prix dû à son action. Un officier répondit que ce brave soldat n'étoit point mort, ni même blessé, & que la honte seule l'avoit empêché de se présenter. Brissac le fit amener devant lui, & lui dit d'un ton sévère : soldat, quel est ton nom, ton pays ? Il répondit avec embarras qu'il étoit fils naturel du seigneur de Boisi, & qu'il en portoit le nom : la chose étant ainsi, je ne ferai point ton juge ; puisque je ne puis te méconnoître pour mon proche parent du côté de ma mere ; mais fusses-tu mon fils, je ne t'épargnerois pas, après la faute que tu viens de commettre. Malheureux ! quel exemple as-tu donné au reste de l'armée ! qu'on le charge de fers, & qu'on le garde soigneu-

## 22 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sement. « Après cet ordre qui fut exécuté, la tristesse & le dépit se peignirent sur tous les visages, on détourna la vue, on s'enfuit avec précipitation pour n'être pas témoin d'un spectacle si révoltant. Boisi devint le sujet de tous les entretiens secrets des soldats; on exaltoit son courage; on s'indignoit du traitement qu'il venoit de recevoir, on n'épargnoit pas le maréchal, qui par une ruse indigne d'un général, étoit parvenu à s'affurer d'un homme simple & sans défiance; ils attribuoient à la jalousie qu'un si bel exploit inspiroit au maréchal, une rigueur si déplacée & si décourageante.

Le maréchal, instruit de ces murmures, assembla un conseil de guerre, sur lequel il se déchargea du soin de juger *Boisi*. Les principaux officiers de l'armée qui composoient ce conseil, quoiqu'émus de pitié & d'admiration pour le coupable, le condamnèrent unanimement à la mort, parce qu'ils étoient tenus de se conformer à la lettre de l'ordonnance; mais ils supplierent le maréchal de considérer la nature de la faute, l'âge du coupable, & le vif intérêt qu'il avoit su inspirer à toute l'armée; en un mot de se contenter de la peine qu'il lui avoit déjà infligée, en le tenant depuis quinze jours dans une situation plus cruelle que la mort. Le maréchal, sans expliquer encore ses intentions, fit entrer le prisonnier dans la salle du conseil, & lui dit : « Malheureux » *Boisi*, connois toute l'énormité de ta faute, » & sans te faire illusion sur l'événement qui » ne dépendoit pas de toi, confesse qu'en mé-

» prisant mes ordres , qu'en troublant mes  
» opérations, tu as exposé les armes du roi  
» à recevoir un affront , & donné à tes pa-  
» reils un exemple qu'il ne convenoit pas de  
» laisser impuni. Aussi les seigneurs que tu vois  
» assemblés , t'ont condamné à mort. Leur de-  
» voir les y forçoit , mais ils ont eu pitié de  
» ta jeunesse , & sont devenus tes intercesseurs.  
» Je t'accorde la vie , mais je t'avertis en mê-  
» me-tems qu'elle n'est plus à toi ; elle m'ap-  
» partient toute entière , & je ne t'en laisse  
» la jouissance qu'en me réservant le droit de  
» te la redemander toutes les fois que le ser-  
» vice du roi l'exigera. Approche , & délivré  
» des chaînes qui ont été le châtiment de ta  
» faute , viens en recevoir de ma main une  
» autre qui sera le prix de ta valeur & le gage  
» de ton dévouement. « En achevant ces mots ,  
il lui attacha autour du col une chaîne d'or  
deux fois plus pesante que celles qu'il avoit  
distribuées aux autres braves , & lui dit d'aller  
trouver son écuyer , qui lui délivreroit un che-  
val d'Espagne , une armure complète & un  
équipage pareil à celui de ses gardes , au nom-  
bre desquels il le retenoit.

La défaite des François à Saint-Quentin nous  
offre encore un récit intéressant. L'amiral de  
Coligni s'étoit jetté dans cette ville avec qua-  
tre cens quarante soldats pour la défendre , &  
s'y trouvoit assiégé par le duc de Savoie ,  
qui commandoit les Espagnols. Le Connétable  
forma le projet de faire passer du secours à  
l'amiral. La ville étoit en grande partie défen-

due par un marais très-profond. Les ennemis ne pouvant approcher de ce côté, s'étoient contentés d'établir un corps-de-garde dans un moulin, à la tête du marais. Le connétable s'étant fait rendre compte de la position des ennemis, voulut s'en assurer par ses propres yeux, il prit avec lui deux mille chevaux & quatre mille hommes d'infanterie, s'avança jusqu'au bord du marais, d'où il considéra à son aise l'affiette du camp ennemi, fit mesurer la largeur du ruisseau, & dépêcha à l'amiral un exprès pour l'avertir de tenir prêts pour le surlendemain les bateaux qui devoient passer le renfort. Le surlendemain, jour de Saint-Laurent, le Connétable partant de la Fère avec toute son armée, moins forte de moitié que celle des Espagnols, & vingt pièces de canons, arriva sur les neuf heures du matin à la tête du marais, dissipa le corps-de garde qui gardoit le moulin, & y plaça le prince de Condé : puis il détacha deux compagnies pour occuper la tête du seul débouché par où l'ennemi pût venir à lui, & les fit soutenir par trois compagnies de gendarmerie, aux ordres du duc de Nevers. Il rangea sur une éminence qui dominoit le fauxbourg de l'isle, où étoit le quartier du duc de Savoie, ses vingt pièces d'artillerie dont il ordonna une décharge générale. Cette effroyable tempête mit la vie du duc en danger, & toutes ses troupes dans une extrême confusion. Le connétable cependant remplissoit son premier objet, en faisant passer de l'autre côté du ruisseau les officiers

&amp;

& les soldats destinés à renforcer la garnison. Cette opération fut plus lente qu'on ne s'y étoit attendu. L'amiral, dans un si court espace de temps, n'avoit pu se procurer que cinq batelets, qu'il étoit même dangereux de trop remplir. Les ennemis, revenus de leur première épouvante, ne perdoient point de tems, ils faisoient défiler leur cavalerie, & successivement tout le reste de leur armée sur une chaussée qui aboutissoit au seul chemin qui conduisoit à la tête du marais. Le prince de Condé appercevant du haut du moulin les premiers escadrons qui commençoient à se former dans la plaine, en avertit promptement le connétable, & lui fit dire qu'il n'avoit point de tems à perdre. Le connétable, qui n'aimoit pas les conseils, à moins qu'il ne les demandât, reçut durement l'envoyé du prince, & lui manda, pour toute réponse, qu'il étoit bien jeune pour vouloir lui apprendre son métier, qu'il commandoit les armées, avant que celui-ci fut au monde, & qu'il comptoit bien en vingt ans lui donner encore des leçons. La confiance du connétable étoit fondée sur le rapport qu'on lui avoit fait de la largeur de cette chaussée. On lui avoit dit que difficilement quatre cavaliers y pouvoient passer de front, & elle donnoit passage à trente cavaliers. Persuadé qu'il avoit tout le tems nécessaire, il attendit, pour ordonner la retraite, que tout son renfort fût passé dans la ville assiégée. Alors seulement il se retira dans le même ordre qu'il étoit venu, à la seule diffé-

rence que la cavalerie formoit l'arrière-garde. Le duc de Nevers & le prince de Condé quitterent leurs postes & doublerent le pas pour se rejoindre au gros de l'armée, qui avoit déjà fait une lieue. Les ennemis désespéroient de joindre le connétable, & auroient pris le parti de retourner sur leurs pas, si les coureurs du comte d'Egmont n'eussent aperçu les vivandiers & les goujats de l'armée qui la suivoient de loin. Sur ce rapport, le comte d'Egmont conjecture que l'arrière-garde n'étoit pas bien éloignée ; il obtint du duc de Savoie la permission de doubler le pas & d'engager le combat avec la seule cavalerie, en attendant l'arrivée du reste de l'armée ; il eut bientôt joint les François. Le connétable connut alors qu'il n'y avoit plus aucun moyen d'éviter la bataille. Arrêtant la marche des premiers corps, il forma les meilleures dispositions que permit le local sur lequel il se trouvoit. On raconte qu'appellant à lui dans ce trouble le vieux d'Oignon, officier expérimenté, il lui demanda : *bon-homme, que faut-il faire ?* Monseigneur, répondit d'Oignon, *il y a deux heures que je vous l'aurois bien dit, maintenant, je n'en fais rien.* La cavalerie françoise, presque toute composée de noblesse, soutint avec courage le premier choc de l'ennemi, & continua de se battre jusqu'à ce qu'accablée par le nombre, & criblée de blessures, elle fut renversée & mise en déroute. L'infanterie, formée en bataillon quarré, & présentant de toutes parts une double haie de piquiers & d'arquebusiers, repoussa



sans s'ébranler toutes les attaques de la cavalerie ennemie, qui, désespérant de l'entamer, se contenta de l'envelopper jusqu'à l'arrivée du duc de Savoie, & de la nombreuse artillerie qu'il traînoit avec lui. Alors le canon faisant de larges ouvertures dans cette masse immobile, donna entrée à la cavalerie, qui foula sous ses pieds ou moissonna à coups de sabre tout ce qui osa résister. Parmi les morts, qui étoient au nombre de trois mille, se trouverent *Jean de Bourbon*, comte d'Enghien, *François de la Tour*, vicomte de Turenne, *Claude de Rochechouart*, seigneur de Chandenier; & environ six cens gentilshommes; parmi les prisonniers beaucoup plus nombreux, le connétable, blessé d'un coup de pistolet qui lui avoit fracassé la cuisse; le duc de *Montpensier*, de la branche de la maison de *Bourbon*; le maréchal de *Saint-André*, contre l'avis duquel le connétable avoit fait cette entreprise; *Eléonor d'Orléans*, duc de *Longueville*; *Louis de Gonzague*, frere du duc de *Mantoue*; *Gabriel de Montmorenci*, quatrieme fils du Connétable; le *Rhingrave*; *François*, comte de la *Roche-foucault*; la *Roche du Maine*, &c.

On peut juger de la consternation qui suivit cette défaite. On accusa les vainqueurs de n'avoir pas profité de leur victoire. Des historiens prétendent que si les Espagnols eussent marché vers Paris, au-lieu de continuer le siege de Saint-Quentin, ils se seroient aisément emparé de la capitale, dans le premier moment de l'allarme universelle. M. Garnier détruit

cette prétention , par des raisonnemens justes & convainquans.

Ce fut dans ce moment que le roi rappella le duc de Guise d'Italie , pour l'opposer à l'armée victorieuse des Espagnols , & le fit déclarer lieutenant-général du royaume. Guise rétablit bientôt l'honneur de nos armes par divers succès ; il faut lire sur-tout le récit de son expédition sur Calais , qu'il prit lorsqu'on s'y attendoit le moins , & en si peu de temps , que la reine d'Angleterre ne fut instruite de cette entreprise qu'après la perte d'une place si importante.

» Revenu à Paris , avec le Duc de Guise ;  
 » & reçu aux acclamations de tous les ordres  
 » des citoyens , le roi , pour témoigner sa satisfaction à ses fideles bourgeois , leur envoya  
 » demander à souper pour le jeudi-gras à l'hôtel-de-ville. Les officiers municipaux invitèrent pour tenir compagnie au roi & à la  
 » famille royale , vingt-cinq bourgeoises *des plus*  
 » *apparentes* , femmes ou filles des principaux  
 » magistrats : ils choisirent de même pour servir à table un certain nombre d'enfans des  
 » plus riches marchands , vêtus d'un habit de  
 » soie uniforme : ils couvrirent le plancher de  
 » nattes , le plafond de branches de lierre entrelassées de guirlandes , les murailles d'une  
 » riche tapisserie , surchargée des écussons de  
 » la reine , du dauphin , du duc de Guise ; &  
 » de la duchesse de Valentinois , avec des devises ingénieuses en prose & en vers sur  
 » la prise de Calais ; & afin qu'il ne manquât

» rien à la fête , on accepta l'offre du poëte  
» *Jodelle* , qui proposoit de donner une repré-  
» sentation de sa comédie d'*Orphée* ; on lui dé-  
» livre même des étoffes de soie & une piece  
» de toile d'or pour habiller magnifiquement  
» les acteurs. *La bonne volonté étoit entiere*, l'es-  
» fet n'y répondit pas ; à quatre heures du soir ,  
» lorsque le roi voulut se rendre à l'hôtel-de-  
» ville , le tems étoit si mauvais , qu'il fut  
» obligé de monter dans un coche , c'est le  
» nom qu'on donnoit aux voitures fermées : au  
» moment où il descendoit , une décharge fu-  
» bite de toute l'artillerie effaroucha les che-  
» vaux , qui prirent le mors aux dents & fail-  
» lirent de briser la voiture. Lorsque la com-  
» pagnie entra , la salle se trouva si pleine ,  
» par la complaisance de ceux qui gardoient  
» les portes , & qui avoient laissé passer leurs  
» amis , qu'il n'y avoit plus de place pour les  
» dames & les seigneurs qui accompagnoient  
» la famille royale ; enfin , les vingt-cinq bour-  
» geoises invitées au banquet , & qui avoient  
» eu l'attention de s'y rendre les premières ,  
» pressées au haut bout de la table , & ne  
» pouvant plus en descendre , se trouverent  
» placées au dessus des dames , qui en furent  
» vivement offensées. Pendant le repas , la con-  
» fusion fut si grande , & l'on avoit tant de  
» peine à percer la foule , que plusieurs per-  
» sonnes à la table du roi souperent sans boi-  
» re , & qu'à d'autres tables il fallut se retirer  
» sans boire ni manger , parce que les officiers  
» servans & les pages profitant du désordre ,

» avoient fait main-basse sur une partie des  
 » plats. La comédie , ou l'opéra d'*Orphée* , car  
 » il paroît que cette piece étoit en musi-  
 » que , ne fut point achevée. Le principal  
 » acteur étoit si enrôlé & touffoit avec tant  
 » de violence , qu'on lui ordonna de se tai-  
 » re , pour faire place aux danseurs : à onze  
 » heures tout le monde se retira. Les offi-  
 » ciers municipaux , regrettant la dépense que  
 » leur avoit occasionnée une piece qui avoit  
 » eu si peu de succès , voulurent r'avoir leurs  
 » étoffes : s'étant assemblés le lendemain ma-  
 » tin , ils envoyèrent leurs archers signifier  
 » au poëte & aux acteurs , qu'ils eussent à les  
 » rendre sur le champ , avec ordre , en cas de  
 » refus , de les saisir au corps & de les ame-  
 » ner prisonniers à l'hôtel-de-ville. La troupe  
 » informée de cette résolution avoit déjà dé-  
 » logé , & les archers , après bien des perqui-  
 » sitions , ne rapportèrent qu'un vieux masque  
 » qui ne valoit pas cinq sols. «

Ce récit assez plaisant , & même un peu  
 bouffon , peut très-bien figurer dans l'histoire  
 de Paris par *Félibien* , ou dans un recueil d'a-  
 necdotes ; mais est-il de la dignité d'une grande  
 histoire de s'abaisser à de pareils détails ? N'est-  
 ce pas lui donner aussi un air trop bourgeois ?

Après la paix de Câteau-Cambresis , qui se  
 fit à des conditions peu honorables , & contre  
 l'avis de Brissac & de Guise , Henri II renou-  
 vella avec plus de vigueur que jamais ses pour-  
 suites contre les protestans ; il se rendit lui-  
 même , dans une assemblée du parlement con-

voquée à ce sujet , & quoiqu'il fût permis à tout membre d'une compagnie délibérante de dire librement son avis ; il fit arrêter & conduire à la Bastille *Louis Dufour* & *Anne Dubourg* , qui s'étoient expliqués avec force contre les persécutions exercées à l'égard des prétendus réformés. Le roi fut tellement irrité de leur courage audacieux , qu'après avoir nommé des commissaires , assistés de l'évêque de Paris & de l'inquisiteur *Democharés* , pour instruire le procès des prisonniers , il jura qu'il les verroit de ses propres yeux expirer dans les flammes. Mais le ciel en avoir autrement ordonné : car au milieu des fêtes que ce prince donnoit alors , à l'occasion du mariage de sa sœur Marguerite avec le duc de Savoie , il reçut la mort , comme on fait , de la main de *Montgommeri* , contre lequel il voulut jouter , à la fin d'un tournoi , où ce seigneur s'étoit distingué. Les protestans ne manquèrent pas de relever les circonstances de cette mort , comme autant de marques du courroux céleste contre leur persécuteur ; car tandis qu'il pressoit , disoient-ils , le jugement des prisonniers , afin de couronner par le spectacle de leur supplice , les réjouissances publiques , la providence avoit permis qu'il se donnât lui-même en spectacle , & qu'il trouvât la mort où il cherchoit des applaudissemens : c'étoit entre les mains de *Montgommeri* qu'il avoit remis *Dubourg* , ce fut la main de ce *Montgommeri* qui trancha ses jours. Il avoit juré de voir de ses propres yeux brûler *Dubourg* , ce fut dans l'œil qu'il

### 32 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

reçut le coup mortel ; & Dubourg, des fenêtres de la Bastille, avoit pu être spectateur d'une scène qui se passoit dans la rue Saint-Antoine.

Le XXVIIIe. volume de cette histoire ne renferme que le regne de François II, ce regne de si courte durée, mais si déplorable, puisqu'il fit éclore tous les maux qui depuis désolèrent la France.

» Le petit François, dit M. Garnier, car  
 » c'est ainsi que plusieurs historiens le dési-  
 » gnent pour le distinguer de son ayeul de  
 » même nom, entroit à peine dans sa seizie-  
 » me année lorsqu'il parvint au trône, & n'a-  
 » voit pas même le degré d'instruction que  
 » comporte un âge si tendre. De fréquentes  
 » maladies & une langueur habituelle avoient  
 » écarté de son éducation tout travail qui exi-  
 » ge quelque contention d'esprit, & même les  
 » exercices alors si chers à la noblesse, au-  
 » jourd'hui trop négligés, qui, en fortifiant  
 » les organes du corps, donnent à l'ame du  
 » ressort & de l'énergie. Catherine de Médi-  
 » cis, sa mere, long-tems stérile, & en dan-  
 » ger d'être répudiée, devoit au traitement du  
 » célèbre *Fernel* l'heureuse révolution qui s'é-  
 » toit opérée dans son tempérament : mais les  
 » remèdes violens dont elle avoit usé avant  
 » & pendant sa grossesse, avoient altéré le  
 » premier fruit d'une fécondité sur laquelle on  
 » n'osoit compter : frêle & *plaintif* enfant,  
 » triste & débile adolescent, sans desirs, sans  
 » vices, comme sans vertus, majeur par la

» loi, condamné par la nature à une éternelle  
» minorité, il alloit devenir un instrument  
» aveugle dans la main du premier qui s'en  
» faisiroit. Ce partage, beaucoup trop envié,  
» étoit dévolu ou à Catherine de Médicis, sa  
» mere, ou aux Guises, oncles de la jeune  
» reine. Malgré la jalousie, inséparable de l'exer-  
» cice de la suprême autorité, les intérêts de  
» ces deux partis pouvoient se concilier; car  
» les Guises, réputés étrangers, quoique nés  
» en France, quoique fils d'un pair du royau-  
» me, & pairs eux-mêmes, avoient besoin de  
» s'étayer du nom de la reine-mere pour ex-  
» clure de l'administration les princes du sang;  
» & Catherine, de son côté, forcée, dans les  
» fâcheuses circonstances où se trouvoit l'état,  
» de se donner des coopérateurs accrédités  
» & intelligens, devoit accorder la préféren-  
» ce aux Guises, & sur les princes du sang  
» qui, ayant des droits indépendans des siens,  
» auroient pu songer à lui disputer son auto-  
» rité, & sur le connétable, dont le carac-  
» tere entier & despotique ne souffroit point  
» de contradictions. Du côté des talens, le  
» choix étoit à l'abri de toute censure. Sur la  
» fin du dernier regne, le cardinal, à la tête  
» de l'administration, le duc, à la tête des ar-  
» mées, avoient soutenu l'état sur le penchant  
» de sa ruine, & réparé d'une maniere glo-  
» rieuse les fautes ou les malheurs du conné-  
» table. Réduits, par le retour de celui-ci, à  
» n'être plus comptés pour rien, accablés d'hu-  
» miliation, & à la veille d'être chassés de la

### 34 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» cour, ils se promettoient bien de lui ren-  
 » dre la pareille. Aussi-tôt que le roi eut les  
 » yeux fermés, ils entrèrent dans la chambre  
 » du dauphin, accompagnés d'Alphonse d'Est,  
 » prince de Ferrare, leur beau-frere, & de  
 » Jacques de Savoie, duc de Nemours, & le  
 » saluerent les premiers en qualité de roi; en-  
 » suite ils le conduisirent dans la chambre de  
 » Catherine de Médicis, à laquelle ils persua-  
 » derent, sans peine, de tirer sur le champ  
 » le jeune monarque du palais des Tournelles,  
 » où il alloit se trouver assiégé des images de  
 » la mort, pour le conduire au Louvre, où  
 » il recevrait plus convenablement les dépu-  
 » tations des diverses compagnies du royaume.  
 » Dans le trouble qui accompagna ce départ  
 » précipité, Catherine descendit, sans s'en ap-  
 » percevoir, deux ou trois marches d'un es-  
 » calier qui la détournoit de son chemin :  
 » honteuse de sa méprise, & appercevant der-  
 » rière elle la reine, sa belle-fille, elle feignit  
 » de s'être écartée de dessein prémédité : *Passez,*  
 » *Madame*, lui dit-elle, *c'est à vous désormais à*  
 » *marcher la premiere.* Le lendemain les députés  
 » du parlement vinrent saluer le nouveau roi,  
 » & lui demander, selon l'usage, la confirma-  
 » tion de leurs offices. François, après les  
 » avoir assurés de sa protection, leur annonça  
 » qu'il gouverneroit son royaume par lui-mê-  
 » me, aidé des conseils de la reine, sa mere,  
 » & assisté de ses oncles, le cardinal de Lor-  
 » raine & le duc de Guise; qu'il avoit confié  
 » au premier les affaires d'état & la finance,



» au second les troupes & tout ce qui con-  
» cernoit la guerre ; & que c'étoit désormais  
» à eux qu'on devoit s'adresser. Le produit  
» des confirmations d'offices & de privilèges,  
» dont le feu roi avoit scandaleusement gra-  
» tifié *Diane de Poitiers*, fut donné à la reine-  
» mere, qui usa avec une extrême modération  
» de ce don, en diminuant des deux tiers les  
» taxes que *Diane* avoit exigées. «

» Cette orgueilleuse favorite, en perdant  
» son appui, conservoit encore toute sa fierté.  
» Catherine, impatiente de se venger, lui en-  
» voya redemander les pierreries de la cou-  
» ronne & les clefs des cabinets. Mon ami,  
» dit *Diane*, à l'homme chargé de cette com-  
» mission, le roi est-il mort ? non, Madame,  
» répondit-il, mais il est mourant & ne pas-  
» sera pas la journée : retournez donc, reprit-  
» elle, vers ceux qui vous ont envoyé, &  
» dites-leur de ma part que tant qu'il vit, ils  
» n'ont pas droit de me commander : lorsqu'il  
» ne sera plus, ils pourront se venger à leur  
» aise, mais alors même je m'inquiéterai peu  
» du mal qu'ils voudront me faire ; car après  
» avoir perdu mon souverain bien, & le seul  
» lien qui m'attache à la vie, que m'importe  
» le reste ? Les maisons puissantes auxquelles  
» elle s'étoit alliée, & qui devoient hériter  
» de son immense fortune, calmerent le res-  
» sentiment de Catherine, en lui faisant envi-  
» sager qu'elle ne pouvoit se satisfaire sans  
» manquer aux égards qu'elle devoit à la mé-  
» moire de son époux : elle se contenta de

» lui ôter sa belle terre de Chenonceaux ;  
 » encore se crut-elle obligée de lui céder en  
 » échange celle de Chaumont-sur-Loire , qui  
 » n'étoit pas d'un moindre revenu. «

L'étendue de cet extrait ne nous permet pas de faire cette citation plus longue ; mais elle suffit pour mettre le lecteur à portée d'apprécier la manière de narrer de M. l'abbé Garnier. Le style de ce savant académicien a de la noblesse , & sur-tout de la gravité : mais il est quelquefois aussi un peu sec , un peu monotone. Ce dernier défaut vient sur-tout d'une tournure à laquelle il s'abandonne beaucoup trop souvent. Lorsqu'il rend compte des représentations d'un des corps de l'état , lorsqu'il expose les délibérations du conseil du roi , ou les raisonnemens respectifs de deux partis différens , il manque rarement à dire : les uns représenterent *que , que , que , que* &c. & les autres viennent ensuite avec la même formule. Ces assemblages de *que* couvrent de tems en tems des douze ou quinze pages de suite. Il seroit à désirer que M. Garnier ne fit pas reparoître dans les autres volumes ces longues kirielles qui donnent à plusieurs endroits de son histoire l'air d'une pièce d'écriture du palais. Ce sont des taches faciles à éviter.

Un critique sévère reprendroit encore dans le 28e. tome quelques autres fautes, même de style, comme *y songer à deux fois , y regarder à deux fois* , expressions trop familières ; *se ressentir du mépris* , au lieu d'en conserver du ressentiment ; *sous le manteau d'un échange , au*

lieu de, sous le prétexte d'un échange : on dit bien, sous le manteau de la religion, & de toute autre chose qu'on peut personnifier ; mais on ne sauroit personnifier un échange. *Les parlemens ne pouvoient digérer qu'on songeât à leur enlever la justice criminelle ;* on dit en bon François digérer son dîner, mais non pas digérer qu'on songe. Il y a apparence que l'auteur n'a point fait le voyage de Blois, ni celui de Tours, ou du moins qu'il n'en a pas assez remarqué la situation. Quoique la position de Blois soit très-riante, & domine sur une plaine embellie par le cours de la Loire, cette ville n'est pas pour cela *située dans une plaine riante*. L'auteur suppose que l'abbaye de Marmoutier, éloignée de Tours d'un quart de lieue environ, est aujourd'hui dans l'enceinte des murailles de la ville, en disant : *l'abbaye de Marmoutier qui n'étoit point encore dans l'enceinte des murailles ;* il faut convenir que c'est-là une faute topographique. On pourroit aussi reprocher à M. Garnier de s'être exprimé un peu légèrement dans le 27<sup>e</sup>. tome, sur le compte du chancelier de l'Hôpital ; d'avoir opposé quelquefois de simples vraisemblances à des faits avérés ; d'avoir cité à la marge quelques autorités suspectes, comme celle de la Popelinière, gentilhomme calviniste, qui souvent, dans son histoire de France, s'écarte autant de la vérité que dans son histoire des histoires. Malgré toutes ces taches, le travail de M. Garnier est vraiment estimable. Qu'il renferme ses récits & ses harangues dans de justes bor-

### 38 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nes, qu'il laisse aux compilateurs le détail des discussions, & la tournure trop répétée des *que*, qu'il anime plus souvent son style par des images & des portraits ; enfin, qu'il joigne à l'élégance du style, plus de précision & de force, il aura les droits les mieux fondés à tous les suffrages.

( *Mercur* de France ; *Journal de MONSIEUR* ; *Année littéraire* ; *Journal de Paris* ; *Journal de littérature, des sciences & des arts* ; *Affiches & annonces de Paris.* )

---

*MOYENS proposés pour prévenir l'infanticide.*  
Se trouve à Paris, chez Défauges, libraire,  
rue St. Louis-du Palais. 1781. Brochure in-12.  
de 48 pag.

S'IL est vrai de dire que le code criminel d'un peuple qui auroit des mœurs, seroit le plus court & le plus doux de tous les codes, il s'ensuit que le législateur doit s'attacher, avant tout, à prévenir la corruption des mœurs, ou à arrêter ses progrès. *E meglio prevenire i delitti che punir li*, il vaut mieux prévenir les crimes que les punir, a dit le célèbre Beccaria ; cette proposition, dictée par la raison & l'humanité, doit faire la base de toute législation criminelle. On aura beau faire des loix nouvelles, réformer les anciennes, on ne

gagnera rien , tant qu'on ne coupera pas le vice à sa racine. Combien , par exemple , n'a-t-on pas multiplié les loix qui punissent l'infanticide ? Avec quelle prévoyance barbare n'a-t-on pas imaginé de condamner à mort la mere malheureuse qui pouvoit seulement en être soupçonnée ? On diroit que les législateurs de tous les tems & de presque tous les pays aient disputé d'atrocité sur un point aussi essentiel pour les hommes en général ; ils n'ont pas même usé à cet égard des mêmes précautions que pour un autre crime. Sans sortir des tems modernes , jettons un coup-d'œil sur les différentes loix qui sont encore en vigueur ; le code de *Charles-Quint* ne condamne-t-il pas au supplice la femme qui , ayant caché sa grossesse , met au monde un enfant vivant qui par la suite est trouvé mort ? Le statut XXI de *Jacques I* , roi d'Angleterre , ne déclare-t-il pas meurtriere , la femme qui accouche d'un bâtard , né vivant , dont elle cache la mort en l'enterrant secrètement , à moins qu'elle ne prouve , par la déposition d'un témoin , que l'enfant est venu mort ?

» Quelles loix ! s'écrie avec raison l'auteur  
» de la brochure que nous annonçons ; une  
» femme a caché la mort de son enfant , donc  
» elle l'a tué. N'a-t-elle pas des motifs pour  
» ensevelir cette mort dans l'oubli ? La publier ,  
» n'est-ce pas annoncer sa maternité & se cou-  
» vrir d'opprobre aux yeux de ses concitoyens ?  
» La loi impérieuse de l'opinion la force au  
» secret ; & on lui fait un crime de ce secret ,

## 40 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» & on lui arrache la vie dans les tourmens ;  
 » sans avoir aucune preuve du forfait qu'on lui  
 » impute. Tout délit, pour être puni, doit  
 » être prouvé, sans quoi le châtement est in-  
 » juste & tyrannique. Plus le délit est atro-  
 » ce, moins il est présumable, & plus les  
 » preuves doivent être claires, évidentes. Quel  
 » crime est comparable à celui d'une mere por-  
 » tant une main barbare sur l'enfant qui lui  
 » tend des bras carressans pour implorer ses  
 » secours & sa pitié ? Cependant pour le punir  
 » on n'exige point de preuves. L'enfant est  
 » mort, il est enseveli, c'en est assez, tout est  
 » prouvé contre la mere ; c'est elle qui a com-  
 » mis le crime. Cette conséquence est bien  
 » digne de cet axiome infâme qui fait la base  
 » de tous les codes criminels : *in atrocissimis le-*  
 » *viores conjecturæ sufficiunt, & licet judici jura*  
 » *transgredi.*

» L'infanticide, dira-t on, continue l'auteur,  
 » est souvent enveloppé d'un voile si mysté-  
 » rieux, qu'il est *quasi* impossible de le lever  
 » entièrement. Donc il faut punir sans preu-  
 » ves ; donc dans l'incertitude, il faut plutôt  
 » être féroce qu'indulgent ; donc il faut courir  
 » les risques de confondre les innocens avec  
 » les coupables. Ce qui doit paroître bien sur-  
 » prenant, c'est que ces principes sanguinaires  
 » soient reçus chez tous les peuples Euro-  
 » péens ; ces peuples si doux, si policés. En  
 » France, les loix sont encore plus injustes &  
 » plus cruelles que celles de Londres & de  
 » Madrid. L'édit de Henri II, ne distingue

» point si l'enfant est venu au monde *mort ou*  
» *vif*, pourvu que la mere ait celé sa grossesse,  
» & que l'enfant à qui elle a donné le jour  
» soit trouvé mort, elle est censée l'*avoir ho-*  
» *micidé*. Ainsi inutilement une infortunée prou-  
» veroit qu'elle est accouchée d'un enfant mort,  
» ce qui peut arriver, ce qui arrive aux meres de  
» famille les plus respectables, n'ayant fait au-  
» cune déclaration de grossesse, elle périroit  
» dans les supplices. Cet édit a pourrant eu  
» & a encore la plus grande célébrité. Il est  
» enjoint à tous les ministres des autels, dans  
» l'étendue du parlement de Paris, de le lire &  
» publier tous les trois mois aux prônes des  
» messes paroissiales. «

En examinant ces loix extravagantes & barbares, n'est-on pas saisi d'étonnement & d'indignation? Il est cependant vrai que jamais on ne parviendra à prévenir l'infanticide par des loix pénales, & qu'il est impossible d'en faire qui soient en même-tems justes & d'une exécution sûre & facile. Que de précautions à prendre pour constater un pareil délit! Que d'objets à discuter, comme le disoit un célèbre médecin! 1°. Si l'enfant étoit capable de vie après la naissance. 2°. S'il étoit mort ou vivant avant l'accouchement. 3°. S'il est né mort ou vivant & s'il a vécu après l'accouchement. 4°. Quelles sont les causes de la mort avant ou après l'accouchement. 5°. Depuis quel tems il est né. 6°. Si la mere qu'on accuse a réellement accouché dans le tems supposé. Aucun de ces points qui ne soit un sujet de controverse &

## 42 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'incertitude. A moins d'avoir vu la mere commettant le crime, il est impossible de la convaincre. Donc il est impossible de faire une loi sage, & dont l'application soit juste & invariable. A cette impossibilité se joint la facilité & l'intérêt qu'on aura d'enfreindre cette loi.

En effet, observe l'anonyme, » la facilité  
 » est extrême; la meurtriere est ordinairement  
 » la seule complice de son crime, elle peut  
 » choisir l'instant qui lui est le plus favorable  
 » pour le commettre; la victime ne peut lui  
 » échapper, cette victime est sans défenses,  
 » sans armes, elle ne peut faire entendre ni  
 » ses plaintes, ni ses cris; point de famille al-  
 » larmée qui vienne déposer sa douleur aux  
 » pieds des tribunaux & demander vengeance.  
 » Le forfait & ses traces disparoissent, sont en-  
 » sevelis dans la nuit la plus profonde. Que  
 » de motifs pour se flatter de l'impunité! Que  
 » de motifs pour transgresser la loi! L'intérêt  
 » de la violer est tel, qu'en vain pour la faire  
 » respecter, on prononceroit les châtimens les  
 » plus effrayans. L'infortunée, que la foiblesse  
 » a rendue mere, n'a que deux partis à pren-  
 » dre : de divulguer son déshonneur ou de le  
 » cacher par un crime. D'un côté elle voit le  
 » mépris, l'opprobre attachés à ses pas; elle  
 » voit ses parens, ses amis conjurés contre  
 » elle; elle voit les reproches l'accabler de  
 » toutes parts. Rebut de la société, elle va y  
 » vivre désormais seule, isolée; un époux ne  
 » partagera point sa couche, de tendres enfans  
 » ne feront point le charme & la consolation



» de sa vieillesse ; obligée peut-être de fuir sa  
» patrie , elle cherchera inutilement un remède  
» à ses maux dans des pays lointains : le cha-  
» grin , la douleur la poursuivront par-tout , &  
» elle mourra sans être regrettée ; d'un autre  
» côté , elle voit le glaive de la justice sus-  
» pendu sur sa tête ; il peut trancher sa desti-  
» née , il est aussi possible d'échapper à ses  
» coups ; l'espoir l'enhardit , la soutient. D'ail-  
» leurs , c'est un moment de douleur , & sa vie  
» sera un siècle d'amertume.

» Quel parti prendra-t-elle donc ? Son choix  
» n'est pas douteux. Elle redoute plus la loi  
» de l'opinion que les loix criminelles. Elle s'ex-  
» posera à une mort incertaine pour se soustraire  
» à l'opprobre public qu'elle ne peut éviter.  
» Règle générale , où la loi de l'opinion parle ,  
» la loi judiciaire se tait . . . . »

Il n'est pas difficile à l'auteur de convaincre  
ses lecteurs de cette dernière vérité. Qu'ont  
produit les loix portées & si souvent renouvel-  
lées contre le duel ? Rien , parce que cette fu-  
reur inhumaine tient aux préjugés & à l'opi-  
nion. Ainsi , puisque tant de raisons s'opposent  
à l'efficacité des loix pénales contre l'infanticide ,  
il faut trouver les moyens de prévenir &  
de déraciner ce crime ; mais ces moyens doi-  
vent être tellement combinés qu'il n'en résulte  
aucun autre désordre. Cela n'est pas tout-à-fait  
aussi aisé qu'on pourroit d'abord le croire. En  
effet , le moyen le plus sûr à employer pour  
arrêter les progrès de l'infanticide , c'est d'ar-  
rêter ceux de l'incontinence. Il est certain que

le libertinage & la débauche sont également contraires à la religion & à la bonne politique, que leurs suites sont infiniment dangereuses & multipliées, & qu'on ne sauroit diminuer l'opprobre attaché à l'incontinence des femmes, sans renverser l'ordre prescrit par les loix divines & humaines, sans exposer l'état à une ruine infaillible. Mais il faut bien se garder de croire qu'on puisse maintenir la pureté des mœurs, le glaive de la justice à la main. Comment le pourroit-on ? Ces sortes de délits ne sont point publics, ira-t-on porter le trouble, l'inquiétude, la défiance dans la société, en autorisant les délations, en établissant des surveillans pour épier les fautes de ce genre ? On n'y gagneroit rien que d'augmenter le mal, en inspirant aux coupables de nouveaux moyens de cacher leur crime, en multipliant la fraude, l'imposture, la fourberie, &c. Ainsi, puisque d'un côté il ne faut point supporter l'incontinence, & que de l'autre il est impossible de la réprimer en la punissant, il ne reste d'autre parti à prendre pour la couper à la racine & en prévenir les suites, que d'encourager la vertu contraire. C'est aux souverains à anéantir les abus qui peuvent favoriser ce vice, c'est à eux à arrêter les progrès du luxe, qui en sont une des causes immédiates ; c'est à eux à établir des récompenses pour les personnes vertueuses ; c'est à eux à les distinguer dans la distribution des graces & des emplois ; c'est à eux enfin à donner l'exemple & à éloigner le vice de leur cour.

Mais on ne sauroit se dissimuler que ces moyens, malgré leur efficacité, seront encore insuffisans pour soustraire à la contagion toutes ses victimes. Il est encore des infortunées qui se laisseront entraîner dans des pièges séducteurs, & l'humanité nous ordonne de voler à leur secours. Ici l'anonyme en prouve la nécessité & développe de la manière la plus touchante la situation des jeunes personnes qui portent dans leur sein le fruit de leur inconduite. Il démontre ensuite la nécessité & les avantages du secret en pareil cas. C'est la honte, dit-il avec raison, c'est la crainte du déshonneur, autant que le défaut de secours, qui rendent homicide & barbare un sexe doux & timide. Représentez-vous le tendre ravissement d'une mere qui peut avouer sa fécondité, & vous verrez clairement que vous empêcherez les infortunées victimes de la débauche d'immoler une victime innocente, & que la nature leur rend chère, si vous leur assurez une fois un secret inviolable. Le second avantage qu'on en retirera, c'est que la faute inconnue, celle qui l'aura commise, en deviendra meilleure. Lorsqu'une fois les vices sont publics, qu'il n'est plus possible de les cacher, qu'on ne sauroit échapper au mépris & à l'opprobre, on n'a plus de retenue, on augmente une tache qu'il est impossible d'effacer; mais lorsqu'on n'a que soi pour témoin de sa faute, il est rare que cette faute ne serve pas de leçon. Le troisième avantage du secret est d'éviter le scandale, ce qui est un point bien essentiel. On est indigné, on

## 46 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

frémit d'un crime qui n'arrive que rarement, mais on devient presque indifférent pour un crime dont on voit tous les jours des exemples multipliés.

On objectera peut être qu'il est dangereux d'empêcher la publicité de la débauche, qu'on corrompra les mœurs, en la tenant secrète, & en tendant une main bienfaisante aux criminelles. On répondra à cette objection frivole, que les filles débauchées le seront toujours, qu'on leur présente ou qu'on leur refuse des secours ; que les filles sages resteront telles, malgré les ressources qui leur seront offertes. Quelle est la jeune personne qui s'exposeroit à avoir un enfant, uniquement rassurée par la certitude d'être secourue dans le secret ? D'ailleurs la grossesse est une situation si à charge, si pénible, si dangereuse ! Mais supposons que la certitude des secours secrets fût pour ne pas détourner quelques filles de la débauche ; qu'en résulteroit-il ? Que les secours secrets, salutaires en eux-mêmes, seroient sujets à des légers inconvéniens. » On demande, dit l'auteur, lequel seroit préférable, de voir dans » une ville 600 filles grosses conservant leur » fruit à l'aide de soins charitables qui leur seroient administrés, ou de n'en voir que » 400, mais qui détruiroient leurs enfans, » faute de secours ? «

Après cette question, l'auteur réfléchit sur les moyens de perfectionner les anciens établissemens qui peuvent concourir à arrêter l'infanticide. Il voudroit qu'on multipliât les

hôpitaux d'enfans-trouvés, qu'on en établît dans toutes les capitales des provinces, dans les villes du second, du troisieme ordre, même dans les bourgs un peu considérables, en recevant dans ces asyles généralement tous les orphelins, sans se permettre aucune recherche sur leur naissance; il desireroit qu'on pût enjoindre à toute sage-femme, à tout accoucheur, de s'emparer, après leurs opérations, des enfans nés bâtarde, & de les déposer, ou faire déposer en leur présence dans les asyles qui leur seroient consacrés, sans être tenu à aucune espece de déclaration qui puisse déceler les infortunées à qui ils devroient le jour.

Il propose ensuite de nouveaux établissemens, déjà entrevus par Voltaire & M. de Mirabeau. Il considere qu'une foule de malheureuses, réduites à une extrême pauvreté, hors d'état de subvenir aux dépenses d'un accouchement & d'en supporter les suites onéreuses, se voient comme forcées à une destruction qui fait frémir l'humanité. » Qu'on » établisse des asyles, dit-il, où l'on reçoive » ces malheureuses victimes de l'amour pour » y déposer leurs enfans; que dans ces asyles » on les traite avec douceur, sans reproche; » qu'on n'exige point d'elles la révélation de » leur nom, de leur état, de leur naissance; » qu'elles puissent se flatter d'un secret inviolable. Qu'on leur administre gratuitement » les secours dont elles auront besoin, &c. » on prévendra ces horreurs qui font frémir la nature, & qu'aucune loi ne pourra

» jamais arrêter. De plus , on y gagnera une  
 » multitude de citoyens utiles. Les uns seront  
 » employés à des manufactures ; les autres  
 » pratiqueront des routes , ouvriront des voies  
 » de communication , creuseront des canaux.  
 » Ceux-ci envoyés dans les Indes , dans les  
 » isles , dans un âge peu avancé , se natura-  
 » liseront avec le climat , cultiveront nos pos-  
 » sessions , peupleront nos établissemens. On  
 » cessera d'aller dans ces contrées brûlantes &  
 » sauvages acheter des hommes pour en faire  
 » des esclaves. . . . Ceux-là réunis en corps de  
 » troupe porteront les armes pour la défense  
 » de leur patrie , comme les enfans de tribus  
 » les portoient autrefois chez les Turcs : alors  
 » on ne dépeuplera plus les campagnes de gens  
 » nécessaires , par des milices , par des levées  
 » d'hommes forcées... Les souverains ne man-  
 » quent point d'argent pour détruire le genre  
 » humain par des guerres sanglantes & rui-  
 » neuses : en manqueroient-ils pour le multi-  
 » plier & veiller à sa conservation. «

On applaudira sans doute aux vues utiles  
 de cette brochure , & l'auteur , que l'on dit être  
 un jeune avocat à Chartres qui promet beau-  
 coup , a droit à la reconnoissance du public.  
 Nous aurions désiré seulement qu'il eût un  
 peu plus développé la dernière partie de ce  
 petit ouvrage , celle où il indique de nouveaux  
 établissemens à former , & les moyens de per-  
 fectionner les anciens.

( *Journal de littérature , des sciences & des  
 arts ; Nouvelles de la république des  
 sciences & des arts.* ) TRIBUTS

*TRIBUTS offerts à l'académie de Marseille ; par M. PASTORET , conseiller à la cour des aides de Paris , membre de cette académie. A Paris , chez Jombert le jeune , rue Dauphine. Petit in-12. 1782.*

**O**N n'a guere lu de vers de M. Pastoret ; ceux que nous annonçons sont faits pour inspirer le desir d'en voir d'autres du même auteur. Son style a un tour heureux , & présente toujours des intentions poétiques. La premiere piece de ce petit recueil est intitulée : *Les sociétés de Paris , épître morale.* C'est une galerie de portraits , parmi lesquels il s'en trouve d'heureusement tracés. Voici une tirade qui pourra donner une idée du talent de M. Pastoret.

On annonce Valere. Il salue ; il frédonne ;  
 Il sourit ; il s'assied sans écouter personne ,  
 Plaisante ses amis , vante fort ses chevaux ,  
 Calcule ses plaisirs , & sur-tout ses rivaux ,  
 Est distrait. Mais soudain un rendez-vous l'appelle ;  
 Pardon , je dois souper chez la jeune Arabelle :  
 Je vous quitte à regret ; mais depuis quelques jours ,  
 Elle assiege mon cœur de ses longues amours.  
 On n'y tient pas : ce soir , nous devons tête à tête...  
 Je ne dis rien au moins ; mais elle est ma conquête...  
 Jusqu'au revoir. Il fuit. Cependant un abbé  
 Etale à nos regards son teint pâle & plombé.  
 D'un ton très-douceux grassoyant la fleurète ,

*Tome IV.*

**C**

## 50 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

Il fait d'un doigt léger disposer une aigrette;  
 Il est couru, chéri; c'est le coq d'un festin;  
 Très-savant. Si jamais il ne lût Augustin,  
 Si, par le nom, à peine il connoît Chrysostôme,  
 Et l'éloquent Grégoire, & le brûlant Jérôme,  
 Monsieur, le verre en main, explique avec succès  
 Des ruses de l'amour le manuel françois;  
 Une fleur dans ses doigts mollement se balance.  
 Clomene s'applaudit des regards qu'il lui lance,  
 Et d'un coup-d'œil rendu hasardant le pouvoir,  
 Lui dit : *Mon cher abbé, vous resterez ce soir.*  
 Celui-ci se rengorge, & lourdement promene  
 Sur les appas vieillis de la triste Clomene,  
 De ses yeux libertins le charme impérieux.  
 Il parle à haute voix d'un ton mystérieux,  
 Se penche avec langueur, & soupire & folâtre,  
 Caresse son menton, dont il est idolâtre,  
 Agite ses cheveux, sourit d'un air frippon,  
 Dispute chaudement sur l'effet d'un pompon,  
 Verse l'ambre à grands flots; pour charmer l'auditoire,  
 D'un sel blasphémateur assaisonne une histoire,  
 Et content de lui-même, au sortir d'un festin,  
 Court reposer ses vœux dans un lit clandestin.

Nous avons remarqué que M. Pastoret  
 cherche à *couper* ses vers par le renvoi de tel  
 ou tel mot d'un vers à l'autre. Ses coupes sont  
 souvent heureuses; mais il n'a pas échappé tou-  
 jours au danger d'en abuser. Par exemple, dans  
 ces vers-ci,

Dandin l'aime pourtant : d'un air grave & soumis,  
 Il requiert humblement que son cœur soit admis  
*A soupirer*, & veut, pour prix de sa constance, &c.

*A soupirer*, suivi de & veut, ne forme pas une



coupe heureuse. Voici des vers écrits d'une manière assez ferme :

Peindrai-je ces beautés que des vapeurs pudiques  
Assiégent tous les jours à pas périodiques ;  
Ces hommes soupçonneux, qui sans cesse en courroux,  
Pour être mieux dupés, entassent les verroux ;  
Turcaret oubliant son antique détresse,  
Des sueurs du François payant une maîtresse ;  
Ces modestes Agnès affichant la vertu,  
Et veuves des maris qu'elles n'ont jamais eu ;

L'idée est plaisante ; mais la rime est fautive ; il falloit écrire *qu'elles n'ont jamais eues*. Les quatre vers suivans sont énergiques & bien tournés :

Ces faits qui, sans pudeur, dans leurs discours infâmes,  
Pour paroître courus, déshonorent vingt femmes,  
Et, par un ton d'orgueil, lâches présomptueux,  
N'ont jamais su rougir que d'être vertueux ?

M. Pastoret a voulu traiter aussi le sujet proposé l'année dernière, par l'académie françoise, *la servitude abolie dans les domaines du roi*. Ce sujet lui a inspiré une ode où nous avons trouvé le ton lyrique & de belles strophes ; mais quelquefois aussi un peu d'obscurité dans le style : par exemple, il se récrie contre cette loi qui condamnoit des François à la servitude, tandis que les Negres, en arrivant en France, s'en trouvoient par cela seul affranchis :

Quoi ! l'obscur Africain, par l'infame avarice,  
Aux fers d'un maître avide, en naissant, condamné,

## 52 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Touche à peine tes bords , par la loi protectrice  
*Il n'est plus enchaîné.*

*Il n'est plus enchaîné par la loi protectrice* est amphibologique , présente même un sens contraire à la pensée du poète : il sembleroit dire que la loi protectrice l'enchaînoit auparavant , tandis qu'il veut dire seulement qu'au moment où il arrive en France , la loi brise ses fers. Les quatre strophes qui suivent celle-là , nous ont paru belles ; nous allons les rapporter.

Et cette loi , cruelle au François tributaire ,  
En aggrave sur lui l'exécration fardeau :  
Il traîne avec lenteur sa chaîne héréditaire ;  
Il la traîne au tombeau !

Envain le laboureur vieilli dans l'esclavage  
Dévora soixante ans la vie & le malheur.  
Il meurt. De ses enfans quel sera l'héritage ?  
Ses fers & sa douleur.

Mais un d'eux , plus hardi , lassé de l'infortune ,  
S'y dérobe , des mers affronte les dangers ;  
Et déjà son vaisseau , protégé par Neptune ,  
Voit des cieux étrangers.

Le destin lui sourit dans ce climat prospère.  
Sur sa patrie ingrate il jette encor les yeux ,  
Il veut verser encor sur la cendre d'un père  
Des pleurs religieux.

A cette expression près , *dévora sa vie* , qui nous paroît repréhensible , ces strophes nous ont semblé d'un fort bon style.

Cette ode est suivie d'une épître badine , in-

titulée : *Les comédiens de campagne*, qui est d'un très-bon ton de plaisanterie. C'est la description de quelques représentations dramatiques auxquelles avoit assisté l'auteur dans une auberge de village.

O mes amis !

Voyez d'un regard idolâtre  
La richesse de ces lambris,  
Que décore l'argent du plâtre.

. . . . .  
Et ces loges sous le théâtre,  
Et ce parterre au paradis.  
Voyez le spectateur surpris,  
Balotté par sa destinée,  
Tantôt debout, tantôt assis,  
Tantôt placé sur un chassis,  
Et tantôt sous la cheminée.

Nous allons citer la description du costume des acteurs & de la décoration. Ce morceau nous a paru piquant & fort gai.

Que de faste dans les parures !  
Que d'ornemens majestueux !  
Sur la richesse des peintures  
Je porte un œil respectueux.  
Une cruche brisée est l'urne  
Où sont les cendres des héros ;  
Une paire des vieux sabots  
D'Agamemnon est le cothurne ,  
Et trois sous de papier doré ,  
De l'habir d'Annette ou de Rose ,  
On fait la robe d'Idamé.  
A l'ombrage d'un gros platane ,  
Zaïre , immolée à l'amour ,

## 54 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Tombe sous les coups d'Orosmane :  
 D'un chêne peint l'étroit contour  
 Est le palais de Pharaſmane.  
 C'eſt ſous le feuillage des bois  
 Qu'à l'exemple des bons Gaulois ,  
 L'acteur , druïde vénérable ,  
 A transporté , comme autrefois ,  
 Le temple d'un dieu formidable.  
 Sous la calotte de Pierrot  
 Burrhus cache ſa tête auguſte ,  
 Et la caſaque de Jeannot  
 Eſt le manteau royal d'Auguſte.  
 Crispin eſt un monarque en deuil ;  
 Mais s'il faut de ce rang ſuprême  
 Avec pompe étaler l'orgueil ,  
 Un frac antique en eſt l'emblème ,  
 Un chapeau fert de diadème ,  
 Et le trône eſt dans un fauteuil.

*L'idée de la mort eſt une épître morale qui termine cette petite brochure. Nous y avons trouvé des tirades bien frappées & dignes du ſujet. Le poète , après avoir dit que notre vie reſſemble à une navigation , s'écrie :*

Mortel , éclaire-toi par ces trilles images.  
 Tu vogues ſoixante ans ſur l'Océan des âges :  
 Te voyant éternel , d'un cours impétueux ,  
 Tu laiffes s'écouler des jours infructueux ,  
 Et de la volupté faiſant ta ſouveraine ,  
 Tu ſuis joyeuſement la vague qui l'entraîne.  
 Un orage bientôt en troublera la paix :  
 Amasſé lentement dans un nuage épais ,  
 Il s'échappe. Laſſé d'une longue indulgence ,  
 Le ciel , par cette voix , fait parler la vengeance.  
 Nous répandons des pleurs ; ces pleurs ſont ſuperflus ;  
 Le flot s'ouvre , ſe brife , & le vaiſſeau n'eſt plus.

Tout, dit l'auteur, nous peint l'image du trépas :

Prothée industrieux, sous cent masques divers,  
Il se cache, il se montre aux yeux de l'univers.  
Dans un cercle doré l'art enchaînant les heures,  
A suspendu la mort au sein de nos demeures.  
Ces portraits que chérit mon cœur religieux,  
Me disent : au tombeau tu suivras tes ayeux.  
Lorsque de la nature, amant sage & fidele,  
L'ingénieux Houdon la prenant pour modele,  
Anime sous ses doigts le marbre façonné,  
Et présente un grand homme à mon œil étonné,  
J'admire : mais j'entends ce marbre qui me crie,  
Que l'avidité, en sa lâche furie,  
N'a pas même épargné ces sublimes mortels  
A qui leurs descendans élèvent des autels.  
Son image nous suit sur ces théâtres même, &c.

Cette brochure, quoique bien peu volumineuse, l'est encore assez pour prouver que M. Pastoret peut se plier à plusieurs tons, & nous croyons devoir l'exhorter à cultiver un talent si digne d'éloges.

( *Journal encyclopédique ; Journal de Paris.* )



---

THE history of the decline and fall of the Roman Empire , &c. *Histoire de la décadence & de la chute de l'Empire Romain ;* par EDWARD GIBBON , écuyer. Vol. III. In-4to. A Londres, chez Cadell.

C E troisieme volume n'est point inférieur aux deux premiers , dont nous avons déjà parlé. (\*) On y trouve la même philosophie & le même style ; il commence par le chapitre vingt septieme. M. Gibbon nous y présente le tableau du caractère & de la conduite de l'empereur Gratien. Nos lecteurs ne seront pas fâchés de voir ici ce morceau.

» La gloire de Gratien , avant la fin de sa  
» vingtieme année , égaloit celle des princes  
» les plus célèbres. Sa douceur & son amabi-  
» lité lui gagnerent les bonnes grâces de ses  
» amis , & son caractère affable lui mérita l'af-  
» fection du peuple. Les gens-de-lettres ( qu'il  
» combla de bienfaits ) reconnurent du goût  
» & de l'éloquence dans leur souverain. Sa va-  
» leur & ses talens militaires furent estimés de  
» tous les soldats ; & le clergé regarda l'hum-  
» ble piété de Gratien comme la première &  
» la plus utile de ses vertus. La victoire de

---

(\*) *Esprit des journaux* , juillet 1776 , page 3. ---  
Mars 1782 , page 3.

» Colmar avoit délivré l'Occident d'une inva-  
» sion redoutable, & les provinces de l'Orient  
» reconnoissantes attribuerent le succès de Théo-  
» dose à l'auteur de son élévation & du salut  
» public. Gracien ne survécut que quatre ou  
» cinq ans à ces événemens mémorables ; mais  
» il survécut à sa gloire ; & avant qu'il mou-  
» rût victime de la révolte, il avoit perdu en  
» grande partie le respect & la confiance de  
» l'empire Romain.

» Le changement, qui se fit remarquer dans  
» son caractère & sa conduite, ne doit point  
» être attribué aux artifices de la flatterie, qui  
» avoit assiégé le fils de Valentinien dès son  
» enfance, ni à des passions vives, que ce  
» jeune prince modéré semble avoir évitées. En  
» examinant plus attentivement la vie de Gra-  
» cien, on trouvera peut-être la cause pour  
» laquelle fut trompée l'attente du peuple. Ses  
» vertus apparentes, au lieu d'être l'ouvrage  
» pénible de l'expérience & de l'adversité,  
» étoient les productions précoces & artifi-  
» cielles de l'éducation royale. Les tendres soins  
» de son pere furent continuellement employés  
» à lui procurer ces avantages, dont il faisoit  
» peut-être d'autant plus de cas, qu'il en avoit  
» été privé lui-même ; & les maîtres les plus  
» habiles dans les sciences & dans les arts  
» avoient travaillé à former l'esprit & le corps  
» de ce jeune prince. Les objets, qu'ils lui ap-  
» prenoient avec beaucoup de soin, étoient ex-  
» pliqués avec ostentation & célébrés avec des  
» éloges démesurés. Son caractère doux & fa-

## 58 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» cile reçut l'heureuse impression de leurs pré-  
 » ceptes judicieux , & le défaut de passions  
 » pouvoit aisément être pris en lui pour des  
 » vertus. Ses instituteurs monterent successive-  
 » ment au rang & à la dignité de ministres de  
 » l'état ; & comme ils cachotent prudemment  
 » leur secrète autorité , ils paroissoient agir  
 » avec fermeté , avec raison & avec jugement .  
 » dans les plus importantes occasions de sa vie  
 » & de son regne. Mais leurs sages instructions  
 » ne pénétrèrent jamais dans son cœur , &  
 » les habiles précepteurs , qui guiderent pru-  
 » demment les pas de leur pupile royal , ne  
 » purent jamais graver , dans son esprit foible  
 » & paresseux , les vigoureux & indépendans  
 » principes d'activité , qui rendent la recher-  
 » che laborieuse de la gloire très-nécessaire au  
 » bonheur & presque à l'existence d'un héros.  
 » Dès que le tems & les circonstances écar-  
 » toient du trône ces fideles conseillers , l'em-  
 » pereur d'Occident descendoit insensiblement  
 » au niveau de son caractère naturel , & aban-  
 » donnoit les rênes du gouvernement aux mains  
 » avides , qui s'avançoient pour les saisir ; il em-  
 » ployoit ses loisirs aux amusemens les plus  
 » frivoles. Une vente publique de faveur &  
 » d'injustice fut instituée à la cour & dans les  
 » provinces par ses indignes députés , dont le  
 » mérite mis en doute étoit un sacrilege. La  
 » conscience du prince crédule fut dirigée par  
 » des saints & des évêques , qui rendirent un  
 » édit impérial pour punir , comme un crime  
 » capital , la violation , la négligence ou mé-



» me l'ignorance de la loi divine. Entre les  
 » différens exercices auxquels s'appliqua le jeune  
 » Gratien, il réussissoit dans l'art de monter  
 » à cheval, de tirer de l'arc & de lancer un  
 » javelot; & ces avantages, qui pouvoient être  
 » utiles à un soldat, étoient prostitués à la vile  
 » occupation de la chasse. Des parcs immen-  
 » ses furent formés pour les plaisirs de l'empe-  
 » reur, il étoient abondamment fournis de toute  
 » espèces de bêtes sauvages, & Gratien négli-  
 » geoit les fonctions & même la dignité de son  
 » rang, pour perdre des journées entières à  
 » faire une vaine ostentation d'adresse & de  
 » courage à la chasse. La vanité & le desir  
 » qu'avoit l'empereur Romain d'exceller dans  
 » un art, où il pouvoit être surpassé par le  
 » dernier des esclaves, rappelloit aux nombreux  
 » spectateurs les exemples de Néron & de Com-  
 » mode; mais le chaste & sage Gratien fut  
 » éloigné de leurs vices monstrueux, & ses  
 » mains ne furent teintes que du sang des ani-  
 » maux.

Le jugement de l'écrivain est si clair dans tout son ouvrage, qu'au milieu d'une abondance de réflexions philosophiques, on trouve très-rarement des pensées qui puissent être reconnues pour superflues & declamatoires. On en verra un exemple à la fin du morceau qui suit.

» L'ambassadeur finit son discours en déclara-  
 » rant vivement que, quoique Maxime, com-  
 » me Romain & pere du peuple, préférât d'em-  
 » ployer ses forces à la défense de l'intérêt

## 60 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» public , il étoit armé & préparé , si son ami-  
» tié étoit rejetée , à disputer en champ de  
» bataille l'empire de l'univers. Une réponse  
» prompte & péremptoire étoit requise. Mais  
» il étoit extrêmement difficile pour Théodose  
» de satisfaire , dans cette importante occasion ,  
» & les mouvemens de son cœur , ou l'attente  
» du public ; la voix impérieuse de l'honneur  
» & de la reconnoissance crioit hautement ven-  
» geance. Par la libéralité de Gratien , il avoit  
» reçu le diadème imperial ; sa patience au-  
» roit fait naître le soupçon odieux , qu'il sen-  
» toit plus vivement les injures passées que les  
» bienfaits récents ; & en acceptant l'amitié de  
» l'assassin , il auroit paru partager son crime.  
» De plus les principes de justice & l'intérêt  
» de la société auroient reçu un échec fatal  
» de l'impunité de Maxime ; & l'exemple d'une  
» heureuse usurpation ne pouvoit que faire  
» écrouler l'édifice artificiel du gouvernement ,  
» & replonger encore l'empire dans les crimes  
» & les malheurs du siècle précédent. Mais com-  
» me les sentimens de reconnoissance & d'hon-  
» neur doivent diriger d'une manière inva-  
» riable la conduite d'un individu , ils peuvent  
» être surmontés dans le cœur d'un souverain  
» par ceux qu'inspire un rang supérieur aux  
» autres ; & les maximes de la justice & de  
» l'humanité doivent permettre de laisser échap-  
» per un scélérat , lorsqu'un peuple innocent  
» doit être enveloppé dans les suites de sa pu-  
» nition.

Les divers événemens du regne de Théodose

sont rapportés par notre auteur avec une grande exactitude. En traçant le caractère de cet empereur il montre cette sagacité qui lui est particulière, & une expression pleine de chaleur.

» L'orateur , qui peut se taire sans danger ;  
» peut louer sans difficulté & sans répugnance.  
» La postérité avouera que le caractère de Théodose peut fournir le sujet d'un long & sincère panégyrique. La sagesse de ses loix & le succès de ses armes , rendirent son administration respectable aux yeux de ses sujets & même de ses ennemis. Il aimoit & pratiquoit les vertus domestiques , qui rarement fixent leur séjour dans le palais des rois. Théodose fut d'une chasteté & d'une tempérance admirables. Il goûtoit , sans excès , les plaisirs de la table & de la société ; & le feu de son amour ne fut jamais détourné de ses objets légitimes. Les titres pompeux de la grandeur impériale furent ornés des noms flatteurs du plus fidele des époux & du plus tendre des peres. Son oncle fut élevé , par son estime affectueuse , au rang d'un second pere ; Théodose embrassoit , comme ses propres enfans , ceux de son frere & de sa sœur ; & ses soins s'étendoient jusques sur les branches les plus éloignées & les plus obscures de sa nombreuse parenté. Ses amis intimes furent prudemment choisis parmi ces personnes , qui , dans le commerce égal de la vie privée , avoient paru sans masque à ses yeux. La connoissance qu'il avoit de son mérite personnel & supérieur lui fit mépriser la

## 62 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» distinction accidentelle de la pourpre. Il mon-  
» tra par sa conduite qu'il avoit oublié toutes  
» les offenses qu'il avoit reçues , avant de mon-  
» ter sur le trône de l'empire Romain , tandis  
» qu'il gardoit un souvenir reconnoissant des  
» services qui lui avoient été rendus avant  
» cette époque. Le ton sérieux ou gai de sa  
» conversation étoit adapté à l'âge , au rang  
» ou au caractère de ceux de ses sujets , qu'il  
» admettoit dans sa société ; & ses manières affa-  
» bles étoient l'image des sentimens de son cœur.

» Théodose respectoit la simplicité des per-  
» sonnes honnêtes & vertueuses. Les arts &  
» les talens d'utilité , & même ceux de pur  
» agrément , étoient récompensés par ses sages  
» libéralités ; & à l'exception des hérétiques  
» qu'il persécutoit à outrance , le cercle étendu  
» de ses bienfaits n'étoit circonscrit que par  
» les limites de l'espèce humaine. Le gouver-  
» nement d'un puissant empire est assurément  
» suffisant pour occuper le tems & la capacité  
» d'un mortel ; néanmoins , ce prince laborieux ;  
» sans aspirer à la réputation extraordinaire de  
» savant profond , réservoit toujours quelques  
» momens de ses loisirs pour l'amusement in-  
» structif de la lecture. L'histoire , qui perfec-  
» tionnoit son expérience , étoit son étude fa-  
» vorite. Les annales de Rome , dans le long  
» espace de onze siècles , lui présentoient sous  
» différens jours le tableau éclatant de la vie hu-  
» maine ; on a particulièrement observé que  
» toutes les fois qu'il lisoit les actions cruelles  
» de Cinna , de Marius , ou de Sylla , il té-

» moignoît vivement son horreur pour ces en-  
» nemis de l'humanité & de la liberté. L'his-  
» toire des événemens passés, qu'il jugeoit d'une  
» manière impartiale, étoit appliquée pour re-  
» gle de ses actions ; & Théodose a fait dire  
» avec raison, que ses vertus se sont toujours  
» étendues avec sa grandeur. Le tems de sa  
» prospérité fut celui de sa modération, & sa  
» clémence ne parut jamais plus éclatante qu'a-  
» près le danger & le succès de la guerre ci-  
» vile. Les gardes Mores du tyran avoient été  
» massacrés dans le premier feu de la victoire,  
» & un petit nombre de sujets les plus coup-  
» bles subirent la peine portée par la loi. Mais  
» l'empereur se montra beaucoup plus empressé  
» de pardonner à l'innocent que de punir le  
» coupable. Les sujets opprimés de l'Occident,  
» qui se feroient crus heureux d'être réhabi-  
» lités dans leurs biens, furent étonnés de re-  
» cevoir une somme d'argent équivalente à la  
» perte qu'ils avoient faite, & la générosité du  
» vainqueur prit soin de la mere âgée de  
» Maxime, & fit élever ses filles orphelines.  
» Un caractère si parfait pouvoit presque excu-  
» ser l'extravagante supposition de l'orateur Pa-  
» carus, qui disoit que si l'ancien Brutus pou-  
» voit revenir sur la terre, le sévère républi-  
» cain abjureroit aux pieds de Théodose sa  
» haine pour les rois, & avoueroit sincère-  
» ment qu'un tel monarque étoit le plus fidele  
» gardien du bonheur & de la dignité du peu-  
» ple Romain. «

*Le vingt-huitieme chapitre traite de la destruc-*

## 64 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

tion du paganisme, & de l'introduction du culte des saints & des reliques, parmi les chrétiens. L'auteur fait un exact récit de l'étrat du paganisme à Rome, qui jusqu'ici étoit resté la religion du sénat. Les membres de cette assemblée furent toujours si attachés au système mythologique de leurs ancêtres, qu'il fallut employer jusqu'à quatre députations à la cour impériale pour solliciter le rétablissement de l'autel de la Victoire, qui avoit été détruit dans le sénat par ordre de Gratien. Comme cet événement est un des plus remarquables de l'ancienne superstition, nous allons le présenter à nos lecteurs.

» La conduite de cette importante affaire,  
» dit notre auteur, fut confiée à l'éloquent  
» Symmaque, riche & noble sénateur, qui  
» réunissoit les caractères sacrés de pontife &  
» d'augure, avec les dignités civiles de proconsul  
» d'Afrique & de préfet de la ville. Le dis-  
» cours de Symmaque fut animé du zèle le plus  
» fort pour le paganisme expirant, & ses reli-  
» gieux antagonistes plaignirent le mauvais usa-  
» ge qu'il faisoit de ses talens, & l'inutilité de  
» ses vertus morales. L'orateur, dont nous  
» avons encore la demande qu'il fit à l'empe-  
» reur Valentinien, n'ignoroit pas la difficulté  
» & le péril du ministère dont il étoit chargé.  
» Il évite prudemment tout lieu commun qui  
» peut réjaillir sur la religion de son souve-  
» rain; il déclare humblement que les prières  
» & les suppliques sont ses seules armes; tirant  
» avec art ses preuves des figures de rhétori-  
» que plutôt que des principes de philosophie.

» Symmaque s'efforce de séduire l'imagination  
» d'un jeune prince en déployant les attributs de  
» la déesse de la Victoire ; il veut persuader que  
» la confiscation des revenus , qui sont confa-  
» crés au service des dieux , est une action  
» peu digne de son caractère généreux & dé-  
» sintéressé ; il soutient que les sacrifices romains  
» seront privés de leur force & de leur éner-  
» gie , s'ils ne sont plus célébrés aux dépens  
» aussi-bien qu'au nom de la république. Il em-  
» ploie jusqu'au scepticisme , pour faire l'apologie  
» de la superstition. Le grand & incompréhen-  
» sible secret de l'univers échappe à la recher-  
» che de l'homme. Où la raison ne peut inf-  
» truire , la coutume peut guider ; & chaque  
» nation semble consulter le langage de la pru-  
» dence , en s'attachant fidèlement aux rites  
» & aux opinions qui ont reçu la sanction des  
» Tecus. Si les siècles éloignés ont été cou-  
» ronnés de gloire & de prospérité , si le peu-  
» ple dévot a souvent obtenu des dieux les  
» bienfaits , qu'il a sollicité aux pieds de leurs  
» autels ; il doit paroître toujours plus sage de  
» persister dans les mêmes pratiques salutaires ,  
» & de ne pas s'exposer aux périls qui peuvent  
» suivre de téméraires innovations. L'expé-  
» rience de l'antiquité & du succès étoit appli-  
» quée avec un avantage particulier à la reli-  
» gion de Numa ; & Rome elle-même , ce gé-  
» nie céleste qui présidoit aux destins de la  
» ville , est introduite par l'orateur pour plai-  
» der sa propre cause devant le tribunal des  
» empereurs. «

## 66 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le dessein de cette ambassade échoua par l'opposition de l'archevêque de Milan , qui , par son ascendant sur les empereurs Théodose & Valentinien , fut les empêcher d'être touchés des preuves persuasives de l'orateur Romain. La suite de cette affaire est très-intéressante.

» Dans une assemblée générale du sénat ,  
» continue notre auteur , l'empereur proposa ,  
» suivant les formalités en usage dans la république , l'importante question , savoir lequel  
» des deux cultes , ou celui de Jupiter , ou celui  
» du Christ , seroit la religion des Romains. La  
» liberté des suffrages , qu'il affecte de permettre , fut détruite par les espérances & les  
» craintes que faisoit naître sa présence ; &  
» l'exil arbitraire de Symmaque avertissoit de  
» nouveau qu'il étoit dangereux de contrarier  
» les vues du monarque. En allant aux voix  
» du sénat , Jupiter fut condamné & dégradé  
» par l'avis du plus grand nombre ; & il est  
» très-surprenant qu'il se soit trouvé des sénateurs assez hardis , pour déclarer par leurs  
» suffrages qu'ils étoient toujours attachés aux  
» intérêts d'une divinité , à qui l'on avoit renoncé. La prompte conversion du sénat doit  
» être attribuée ou à des causes surnaturelles  
» ou à des motifs tordides. Et plusieurs des  
» prosélytes forcés firent paroître , dans l'occasion , leur secrète disposition à mettre de  
» côté le masque d'une odieuse dissimulation.  
» Mais avec le tems ils furent stables dans la  
» nouvelle religion , l'ancienne perdant de jour  
» en jour son crédit. Ils se soumirent à l'au-



» torité de l'empereur , à l'usage des tems , &  
» aux prieres de leurs épouses & de leurs en-  
» fans , qui étoient conduits & gouvernés par  
» le clergé de Rome & par les moines de  
» l'Orient. L'exemple édifiant de la famille Ani-  
» cienne fut bientôt imité par le reste de la  
» noblesse ; les Bassus, les Paulins, les Grac-  
» ques embrassèrent la religion chrétienne ; &  
» *les lumieres du monde , assemblée vénérable de*  
» *Catons* , (telles sont les expressions boursou-  
» flées de Prudence) étoient impatiens de se dé-  
» pouiller de leurs habits pontificaux , de quitter la  
» peau de l'ancien serpent , de prendre la robe blan-  
» che de l'innocence baptismale ; & d'abaisser la  
» fierté de leurs faisceaux consulaires devant les  
» tombeaux des martyrs. Les citoyens, qui sub-  
» sistoient par leur propre industrie, & ceux  
» du peuple que soutenoient les libéralités pu-  
» bliques, remplissoient les églises de Latran &  
» du Vatican, avec une foule continuelle de  
» dévots prosélytes. Les arrêts du sénat, qui  
» proscrivoient le culte des idôles, furent ra-  
» tifiés par le consentement général des Ro-  
» mains. L'éclat du Capitole fut terni, & les  
» temples solitaires furent ruinés & abandonnés  
» au mépris. Rome se soumit au joug de l'é-  
» vangile , les provinces vaincues n'avoient  
» point encore perdu leur respect pour le nom  
» & la puissance de Rome.

Malgré la résolution prise par le sénat, il  
s'écoula encore quelque tems avant que le pa-  
ganisme fût entièrement éteint dans les provin-  
ces romaines. Et lorsqu'on ne pouvoit plus

## 68 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pratiquer ouvertement les rites de l'ancienne superstition , on s'efforçoit par des expédiens & des artifices d'éviter les rigueurs des loix pénales. Notre auteur rapporte que ,

» Les habitans de la campagne , dont la con-  
 » duite étoit moins exposée aux regards de la  
 » maligne curiosité , déguisoient leurs assem-  
 » blées religieuses sous l'apparence des festins.  
 » Aux jours des fêtes solennelles , ils s'assem-  
 » bloient en grand nombre à l'ombre de quel-  
 » ques arbres consacrés à cet objet. Des bre-  
 » bis & des bœufs étoient immolés & ensuite  
 » rôtis ; & cette cérémonie champêtre étoit  
 » sanctifiée par l'usage de l'encens , & par des  
 » cantiques qui étoient chantés en l'honneur  
 » des dieux. Mais , comme une partie de l'a-  
 » nimal n'étoit pas offerte en holocauste , com-  
 » me il n'y avoit point d'autel pour recevoir le  
 » sang de la victime , comme les cérémonies de  
 » l'oblation des gâteaux salés & celles des liba-  
 » tions étoient tout-à-fait omises , on alléguoit  
 » que ces assemblées solennelles n'envelop-  
 » poient point les conviés dans le crime ou châti-  
 » ment d'un sacrifice illégal. Quelle que pût être  
 » la vérité des faits ou le mérite de la distinc-  
 » tion , ces vains prétextes ne furent entière-  
 » ment éteints que par le dernier édit de Théo-  
 » dose , qui porta un coup mortel à la supersti-  
 » tion des payens. Cette loi prohibitoire est  
 » exprimée dans les termes les plus absolus  
 » & les plus clairs. *C'est notre plaisir & volonté ,*  
 » dit l'empereur , *que toutes personnes , tant ma-*  
 » gistrats que simples citoyens , de tout rang &

» de toute condition, ne rendent point de culte  
» religieux dans aucune ville ni en aucun endroit,  
» aux idoles inanimées, en sacrifiant des victimes  
» innocentes. L'action de sacrifier & de deviner  
» par le moyen des entrailles des victimes,  
» fut déclarée (sans aucun égard pour l'objet  
» de la recherche) un crime de haute trahison  
» envers l'état; lequel crime ne pouvoit être  
» expié que par la mort du coupable. Les rites  
» de la superstition payenne, qui pouvoient  
» paroître moins sanguinaires & moins atroces,  
» sont abolis, comme étant très-injurieux à la  
» vérité & à l'honneur de la religion; les lu-  
» minaires, les guirlandes, l'encens, & les li-  
» bations de vin, sont spécialement nommés  
» & condamnés; les invocations innocentes des  
» lares & des dieux pénates sont comprises  
» dans cette rigoureuse proscription. Pour faire  
» ces profanes & illégales cérémonies, on  
» est condamné à perdre la maison ou les terres  
» qui ont été le lieu du sacrifice; & si le con-  
» trevenant a malignement choisi le bien d'un  
» autre pour en faire la scène de son impiété,  
» il est obligé de payer, sans délai, une forte  
» amende de vingt-cinq livres d'or, ce qui fait  
» plus de mille livres sterling. Une amende  
» non moins considérable est imposée à ceux  
» qui, par connivence avec les ennemis secrets  
» de la religion, négligent les devoirs de leur  
» place, en ne révélant pas ou en ne punissant  
» pas le crime d'idolâtrie. Tel fut l'esprit de  
» persécution dans les loix de Théodose, qui  
» dans les mêmes termes ont été renouvelées

## 70. L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» par ses enfans & ses petits-fils , avec l'ap-  
» plaudissement général du monde chrétien. »

Notre auteur termine le récit, relatif à l'extinction du paganisme, par quelques réflexions judicieuses sur les différens abus, qui depuis cette époque s'étoient introduits dans l'église chrétienne.

Les sujets traités dans le *vingt-neuvieme chapitre* sont, le partage de l'empire Romain entre les enfans de Théodose; le regne d'Arcadius & d'Honorius; l'administration de Rufin & de Stilicon; la révolte & la défaite de Gildon en Afrique. M. Gibbon trace d'une manière supérieure le caractère & la conduite de Rufin & de Stilicon.

Le *trentieme chapitre* nous présente la révolte des Goths; le pillage de la Grece; les deux invasions faites en Italie par Alaric & Radagaise; l'irruption des Germains dans la Gaule; & l'usurpation de Constantin à l'Occident. Cette période de l'histoire est intéressante, en ce qu'elle nous offre les derniers momens des combats inhumains des gladiateurs à l'amphithéâtre de Rome; mais une époque plus mémorable est la chute de Stilicon, dont la conduite politique est peinte des couleurs les plus fortes, avec le caractère littéraire de son célèbre panégyriste; le poëte Claudien.

Les matieres du *31eme. chapitre* sont, l'irruption d'Alaric en Italie; les mœurs du sénat & du peuple Romain; la ville de Rome assiégée trois fois, & pillée par les Goths; la mort d'Alaric; les Goths évacuant l'Italie; la chute de

Constantin ; la Gaule & l'Espagne inondées de Barbares ; indépendance de la Bretagne. — Avant le récit du siège de Rome par les Goths , notre savant auteur dépeint le caractère du sénat & du peuple Romain , à la plus belle époque de leur histoire ; à l'égard du caractère de la noblesse , il a adopté l'autorité d'Ammien Marcellin. Nous trouvons ensuite quelques observations , qui sont le résultat de pénibles recherches sur l'histoire Romaine. Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en leur mettant devant les yeux le morceau suivant.

» Les marbres du palais Anicien étoient une  
» expression proverbiale d'opulence & d'éclat ;  
» les nobles & les sénateurs de Rome aspi-  
» roient , chacun dans leur rang , à imiter cette  
» illustre famille. Quant à la description exacte  
» de la ville , telle qu'elle étoit au siècle de  
» Théodose , elle comprenoit mille sept cens  
» quatre-vingts maisons , demeures des riches &  
» nobles citoyens. Plusieurs de ces superbes  
» édifices pouvoient presque excuser l'exagéra-  
» tion du poëte , qui dit qu'alors Rome conte-  
» noit une multitude de palais , & que chaque  
» palais égaloit une ville ; puisqu'elle renfermoit  
» dans son enceinte tout ce qui pouvoit être  
» d'utilité ou de luxe , des marchés , des hip-  
» podromes , des temples , des fontaines , des  
» bains , des portiques , des jardins. . . . L'his-  
» torien Olympiodore , après avoir présenté  
» l'état de Rome , lorsqu'elle fut assiégée par  
» les Goths , observe ensuite que beaucoup  
» d'entre les plus riches sénateurs recevoient

## 72 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» de leurs biens un revenu annuel de quatre  
 » mille livres d'or, ce qui fait plus de cent soixan-  
 » te mille livres sterling, sans compter les pro-  
 » visions fixes de bled & de vin, qui, si elles  
 » eussent été payées en argent, auroient pu  
 » égaler en valeur un troisieme de leurs rentes.  
 » Comparé avec cette opulence excessive, un  
 » revenu annuel de mille ou quinze cens li-  
 » vres d'or, pouvoit être considéré comme équi-  
 » valent à la dignité de sénateur, qui exigeoit  
 » beaucoup de dépenses pour la représentation  
 » & les affaires publiques. Au tems d'Hono-  
 » rius on voit des nobles vains & populaires,  
 » qui célébroient l'année de leur prêture, par  
 » des fêtes qui duroient sept jours entiers, &  
 » qui coûtoient plus de cent mille livres ster-  
 » ling. Les biens des sénateurs Romains, qui  
 » surpassent de beaucoup la proportion des ri-  
 » chesses modernes, n'étoient point confinés  
 » dans les bornes de l'Italie. Leurs possessions  
 » s'étendoient au delà des mers d'Ionie & d'E-  
 » gée, jusques dans les provinces les plus éloi-  
 » gnées; la ville de Nicopolis, qu'Auguste avoit  
 » fondée comme un éternel monument de la  
 » victoire d'Actium, appartenoit en propre à  
 » la pieuse Paule; & Sénèque observe que les  
 » rivières, qui avoient séparé les nations enne-  
 » mies, couloient de son tems sur les terres  
 » des simples citoyens. Les Romains, suivant  
 » leur volonté & les circonstances, faisoient  
 » cultiver leurs terres par des esclaves, ou les  
 » louoient, pour une rente fixe & convenue,  
 » à des fermiers industrieux. Les écrivains éco-  
 » nomiques

» nomiques de l'antiquité recommandoient vive-  
» ment la première méthode, par-tout où elle  
» pouvoit être praticable ; mais si par son  
» éloignement ou son étendue le bien étoit peu  
» susceptible d'être veillé par le propriétaire,  
» ils préféroient les soins actifs d'un vieux fer-  
» mier héréditaire, attaché au sol & intéressé  
» dans le produit, à l'administration mercé-  
» naire d'un négligent & infidèle intendant.

» Les riches nobles d'une immense capitale,  
» qui n'étoient jamais excités par le desir de  
» la gloire militaire, & qui rarement avoient  
» part aux affaires civiles du gouvernement,  
» étoient habitués à employer leurs loirs aux  
» occupations & aux amusemens de la vie pri-  
» vée. A Rome, le commerce fut toujours  
» méprisé ; mais les sénateurs, dans les pre-  
» miers tems de la république, augmentoient  
» leur patrimoine & le nombre de leurs clients,  
» par le métier lucratif de l'usure ; & les loix  
» anciennes étoient éludées ou violées par le  
» goût & l'intérêt réciproque des deux partis.  
» Il faut qu'il y ait eu à Rome un amas con-  
» sidérable de trésors, soit en monnoie frap-  
» pée au coin de l'empire, ou en vaisselle  
» d'or & d'argent ; il y avoit quantité de bu-  
» fets du tems de Plin, qui contenoient beau-  
» coup plus de vaisselle d'argent, que Scipion  
» n'en avoit apporté de Carthage après l'avoir  
» conquise. La plus grande partie des nobles,  
» qui dissipoient leur fortune dans un luxe  
» immodéré, se trouvoient d'eux-mêmes pau-  
» vres au sein de l'opulence, & oisifs dans

» un cercle continuel de dissipation. Leurs des  
 » sirs étoient à chaque instant satisfaits par le  
 » travail d'un millier de bras, par la suite  
 » nombreuse de leurs esclaves domestiques,  
 » qui n'agissoient que par la peur du châti-  
 » ment; enfin, par divers artistes & marchands,  
 » sur lesquels l'espoir de l'intérêt agissoit plus  
 » puissamment. Les anciens étoient privés d'une  
 » quantité des commodités de la vie, qui ont  
 » été inventées & perfectionnées par les pro-  
 » grès de l'industrie; & l'invention du verre  
 » & de la toile a procuré des agrémens beau-  
 » coup plus réels aux nations modernes de  
 » l'Europe, que n'étoient ceux que les séné-  
 » teurs de Rome trouvoient dans les raffine-  
 » mens d'un luxe pompeux & sensuel. «

Le luxe des Romains, dans le tems que Rome fut assiégée pour la première fois par les Goths, est dépeint par notre historien avec beaucoup de précision & de fidélité, de même que les horribles maux causés alors par la famine & la peste. M. Gibbon observe, appuyé sur les meilleurs historiens, que les ravages des Barbares, qu'Alaric avoit amenés des bords du Danube, furent moins funestes que les hostilités exercées par les troupes de Charles V. Cette circonstance amène un contraste peu favorable à la modération du prince catholique. En comparant la conduite des Goths & celle des Impériaux, notre auteur s'écarte un peu de son sujet, par les remarques qu'il fait sur les mœurs du seizième siècle; mais ce que tout lecteur, qui a du goût, verra avec plaisir,



c'est la justesse des observations, & la force du coloris, qui distinguent toutes les matieres de notre historien philosophe.

Le *trente-deuxieme chapitre* fait mention d'Arcadius, empereur d'Orient; de l'administration & de la disgrâce d'Europe; de la persécution de St. Jean-Chrysostôme; de Théodose II, empereur d'Orient; de sa sœur Pulcherie; de son épouse Eudoxie; de la guerre de Perse, & de la division de l'Arménie.

Le *trente-troisième chapitre* traite de la mort d'Honorius, de Valentinien III, empereur d'Orient; de l'administration de sa mere Placidie; d'Aetius & de Boniface; de la conquête d'Afrique par les Vandales. Nous présenterons à nos lecteurs l'extrait suivant, qui est curieux à bien des égards. L'auteur s'exprime avec cette liberté de penser, naturelle à sa nation.

» Dans les insipides légendes de l'histoire  
» ecclésiastique, j'ai essayé de démêler la fable  
» mémorable des *Sept Dormans*, dont la date  
» imaginaire répond au regne du jeune Théodo-  
» se, & à la conquête de l'Afrique par les  
» Vandales. Dans le tems que l'empereur Dé-  
» cius persécutoit les chrétiens, sept jeunes  
» gens nobles d'Ephese se cachèrent dans une  
» caverne spacieuse, creusée dans le côté d'une  
» montagne voisine. Ils furent condamnés à y  
» périr de la part du tyran, qui ordonna que  
» l'entrée en fût fermée par un amas de gros-  
» ses pierres. Ils furent immédiatement surpris  
» d'un profond sommeil, qui fut miraculeuse-  
» ment prolongé, sans endommager les facultés

## 76 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

» de leurs corps, pendant l'espace de cent qua-  
 » tre vingt-sept ans. A la fin de oette époque,  
 » les esclaves d'Adolius, auquel étoit échu  
 » en héritage le terrain de la montagne, ôte-  
 » rent les pierres, ayant besoin de matériaux  
 » pour bâtir une maison à la campagne. Les  
 » rayons du soleil pénétrèrent dans la caver-  
 » ne, & les *Sept Dormans* furent éveillés. Après  
 » un sommeil, qu'ils croyoient n'être que de  
 » quelques heures, ils furent pressés par la faim,  
 » & ils décidèrent que Jamblique, un d'en-  
 » tr'eux, iroit secrètement chercher à la ville  
 » du pain pour ses compagnons; le jeune hom-  
 » me ( si nous pouvons employer ce mot ) ne  
 » pouvoit plus reconnoître son pays natal,  
 » dont la vue lui étoit si familiere autrefois,  
 » & sa surprise augmenta, en voyant une grande  
 » croix érigée en triomphe sur la principale  
 » porte d'Ephese. Ses habits singuliers, & son  
 » langage qui n'étoit plus de mode, confon-  
 » dirent le boulanger, auquel il offrit une  
 » vieille médaille de Décius, frappée au coin  
 » de l'empire; & Jamblique, sur le soupçon  
 » de connoître quelque trésor caché, fut traîné  
 » devant le juge. Les diverses questions qui  
 » lui furent faites, produisirent l'étrange dé-  
 » couverte, que deux siecles s'étoient presque  
 » écoulés, depuis que Jamblique & ses amis  
 » avoient échappé à la rage d'un tyran payen.  
 » L'évêque d'Ephese, le clergé, les magistrats,  
 » le peuple, &, comme il est dit, l'empereur  
 » lui-même, se hâterent d'aller voir la caverne  
 » des *Sept Dormans*, qui donnerent leur bé-

» nédiction , raconterent leur histoire , & au  
» même instant , expirerent en paix. L'origine  
» de cette fable merveilleuse , ne peut être  
» attribuée à la fraude & à la crédulité pieuse  
» des Grecs modernes , puisque l'authentique  
» tradition en peut être suivie pendant l'espace  
» d'un demi-siècle après le miracle supposé.  
» Jacques de Sarug , évêque de Syrie , qui  
» naquit deux années après la mort du jeune  
» Théodose , a consacré une de ses deux cens  
» trente homélies à la louange des jeunes gens  
» d'Ephese. Leur légende , avant la fin du  
» sixieme siècle , fut traduite du syriaque en  
» latin , par les soins de Grégoire de Tours.  
» Les églises de différente communion en Orient  
» gardent leur mémoire avec un égal respect ;  
» & leurs noms sont glorieusement inscrits dans  
» les calendriers romain , abyssinien & rus-  
» se. Leur réputation n'est point bornée par  
» le monde chrétien. Ce conte populaire , que  
» Mahomet pouvoit avoir appris , lorsqu'il  
» conduisoit ses chameaux aux foires de Syrie ,  
» a trouvé place dans l'Alcoran , comme étant  
» une révélation divine. L'histoire des *Sept*  
» *Dormans* a été adoptée & embellie , depuis  
» le Bengale jusqu'à l'Afrique , par les nations  
» qui professent la religion mahométane. L'on  
» a même trouvé quelques traces d'une pa-  
» reille tradition aux extrémités de la Scan-  
» dinavie. Cette croyance facile & univer-  
» selle , qui fait si bien connoître l'esprit hu-  
» main , peut être attribuée au mérite naturel  
» de la fable en elle-même. Nous avançons

## 78 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» insensiblement de l'enfance vers la vieillesse ;  
 » sans observer le changement foible , mais  
 » continuel des affaires humaines ; & même ,  
 » comme l'expérience de l'histoire nous le prou-  
 » ve , l'imagination est habituée par une lon-  
 » gue suite de causes & d'événemens , à join-  
 » dre ensemble les révolutions les plus éloi-  
 » gnées. Mais si l'intervalle de deux éres mé-  
 » morables pouvoit être anéanti en un instant ;  
 » s'il étoit possible , après un sommeil passa-  
 » ger de deux cens ans , d'offrir un nouveau  
 » monde aux yeux d'un spectateur , qui au-  
 » roit encore l'idée fraîche & récente de l'an-  
 » cien , sa surprise & ses réflexions fourni-  
 » roient le sujet plaisant d'un roman philoso-  
 » phique. La scène ne pourroit être mieux  
 » placée que dans les deux siècles qui se  
 » sont écoulés entre les regnes de Décius &  
 » de Théodose-le-Jeune. Durant ce tems , le  
 » siège du gouvernement avoit été transporté  
 » de Rome dans une nouvelle ville sur les  
 » bords du Bosphore de Thrace ; & l'abus de  
 » l'esprit militaire avoit été supprimé par un  
 » système artificiel de servitude douce & cé-  
 » rémonieuse. Le trône du persécuteur Dé-  
 » cius avoit été rempli d'une suite de princes  
 » chrétiens & orthodoxes , qui avoient fait dis-  
 » paroître les dieux fabuleux de l'antiquité ,  
 » & la dévotion publique du siècle étoit im-  
 » patiente de placer sur les autels de Diane &  
 » d'Hercule les saints & les martyrs de l'é-  
 » glise catholique. L'union de l'empire Ro-  
 » main étoit rompue ; son Génie languissoit

» dans la poussière ; & des armées de Bar-  
» bares inconnus , sorties des régions glacées  
» du Nord , avoient établi leur regne victo-  
» rieux sur les plus belles provinces de l'Eu-  
» rope & de l'Afrique.

Les sujets du *trente-quatrième chapitre* sont le caractère, les conquêtes & la cour d'Attila, roi des Huns ; la mort de Théodose-le-Jeune & l'élévation de Marcien à l'empire d'Orient. Le caractère & les exploits militaires des Huns sont racontés d'une manière intéressante par notre historien.

Le *trente-cinquième chapitre* contient l'invasion de la Gaule par Attila , qui est ensuite repoussé par Aëtius & les Visigoths ; on y voit la mort d'Attila , d'Aëtius , & de Valentinien III. Les malheurs de la princesse Honoria sont un des plus beaux morceaux de ce chapitre.

Le *trente-sixième chapitre* rapporte le sac de Rome par Genséric , roi des Vandales ; ses déprédations navales ; la succession des derniers empereurs d'Occident , Maxime , Avitus , Majorien , Severe , Anthemius , Olybrius , Glycerius , Nepos , Augustule ; l'extinction totale de l'empire d'Occident , & le regne d'Odoacre , dernier roi Barbare en Italie. Ce chapitre nous offre l'état déplorable de la capitale , qui avoit été autrefois la maîtresse de l'univers ; les premiers citoyens conduits en captivité par les Barbares ; les trésors sacrés des temples devenus la proie d'avidés soldats , & les anciens monumens de la magnificence romaine renversés à ter-

## 80 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

re : tels sont les spectacles qui nous sont présentés :

Arrivé à cette époque si mémorable dans l'histoire, notre auteur nous montre dans le *trente-septième chapitre* l'origine, les progrès & les effets de la vie monastique ; la conversion des Barbares au christianisme & à l'arianisme ; la persécution des Vandales en Afrique, & l'extinction de l'arianisme parmi les Barbares. Nous présenterons à nos lecteurs le morceau contenant l'institution de la vie monastique. L'auteur se permet sur ce sujet bien des choses que certains lecteurs n'approuveront pas. Mais qu'on se rappelle que c'est un Anglois qui parle.

» La prospérité & la paix introduisirent la  
» distinction des chrétiens vulgaires & des ascétiques. La pratique relâchée & imparfaite  
» de la religion satisfaisoit la conscience de la  
» multitude. Le prince ou le magistrat, le soldat ou le marchand, concilioient leur zèle  
» fervent & leur foi implicite avec l'exercice  
» de leur profession, avec l'amour de leurs intérêts & l'esclavage de leurs passions. Mais  
» les ascétiques, qui obéissoient aux préceptes  
» rigides de l'évangile, dont ils abusoient, étoient  
» poussés par cet enthousiasme sauvage, qui  
» représente l'homme comme un criminel, &  
» dieu comme un tyran. Ils renonçoient sérieusement aux occupations & aux amusemens du  
» monde. Ils s'interdisoient le vin, la viande  
» & le mariage ; ils châtoient leurs corps, mortifioient leurs passions, & embrassoient  
» une vie de misère, comme l'image du bonheur  
» éternel. Sous le règne de Constantin, les as-

» cériques fuyoient un monde profane & dé-  
» généré pour s'enfevelir dans une solitude per-  
» pétuelle ou société religieuse. Semblables aux  
» premiers chrétiens de Jerufalem, ils s'inter-  
» dirent l'ufufruit & la propriété de leurs pos-  
» feflions temporelles; ils établirent des com-  
» munautés régulières de même fexe & de mê-  
» me inclination; ils prirent les noms d'hermi-  
» res, de moines & d'anachorètes, noms qui  
» exprimoient leur retraite folitaire, dans un  
» défert naturel ou artificiel; ils s'attirèrent  
» bientôt le refpect du monde, qu'ils mépri-  
» foient; & les plus grands éloges furent don-  
» nés à cette philosophie divine qui furpaffoit,  
» fans le fecours de la fcience ou de la raifon,  
» les vertus laborieufes des écoles de la Grece.  
» Les moines pouvoient, à dire vrai, le dif-  
» puter aux ftoïciens en mépris pour les biens,  
» les fouffrances & la mort; le filence & la  
» fervitude des pithagoriciens reparurent dans  
» leur difcipline fervile, & ils dédaignerent,  
» auffi fièrement que les cyniques mêmes, tou-  
» tes les formes & tous les devoirs de la fo-  
» ciété. Mais les dévots de la philosophie di-  
» vine afpiroient à imiter un plus pur & plus  
» parfait modele. Ils marcherent fur les traces  
» des prophetes, qui s'étoient retirés dans le  
» défert, & rétablirent la vie pieufe & con-  
» templative, qui avoit été instituée par les  
» Efféniens, dans la Paleftine & dans l'Egypte.  
» Les yeux philosophiques de Pline avoient  
» vu avec furprife un peuple folitaire, qui ha-  
» bitoit au milieu des palmiers fur les bords de

## 82 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» la Mer-morte ; qui subsistoit sans argent ; qui  
» se multiplioit sans femmes , & à qui le dé-  
» goût & le repentir du monde amenoient con-  
» tinuellement de nouveaux renforts d'associés  
» volontaires.

» Cette fuite malheureuse de la vie sociale  
» étoit l'ouvrage nécessaire du noir & impla-  
» cable génie de la superstition. Leur mutuelle  
» résolution étoit appuyée par l'exemple de  
» milliers de personnes de tout sexe, de tout  
» âge & de toute condition ; & chaque prosé-  
» lyte, qui entroit dans un monastere, étoit  
» persuadé qu'il marchoit dans le sentier épi-  
» neux & difficile du bonheur éternel ; mais  
» l'opération de ces motifs religieux étoit dif-  
» féremment déterminée par l'humeur & l'in-  
» clination des hommes. La raison pouvoit sou-  
» mettre , ou la passion pouvoit suspendre leur  
» influence ; mais ils agissoient beaucoup plus  
» puissamment sur les esprits foibles des enfans  
» & des femmes ; ils prenoient de nouvelles  
» forces dans les remords secrets ou dans les  
» malheurs accidentels , & ils pouvoient trou-  
» ver quelque secours dans les considérations  
» temporelles de la vanité ou de l'intérêt. Il  
» étoit naturel de supposer , que les pieux &  
» humbles moines qui avoient renoncé au mon-  
» de , pour accomplir l'œuvre de leur salut ,  
» étoient les plus capables d'avoir part au gou-  
» vernement spirituel des chrétiens. L'hermite  
» étoit arraché de sa cellule , & placé , au mi-  
» lieu des acclamations du peuple , sur le trône  
» épiscopal. Les monasteres d'Egypte , de la



» Gaule & d'Orient fournissoient une régulière  
» succession de saints & d'évêques, & l'ambi-  
» tion découvrit bientôt le chemin secret qui  
» menoit à la possession des biens & des hon-  
» neurs. Les moines du monde, dont la répu-  
» tation étoit attachée à la gloire & au suc-  
» cès de l'ordre, travailloient assiduellement à  
» multiplier le nombre des compagnons de leur  
» captivité. Ils s'introduisirent dans les nobles  
» & riches familles; & les artifices spécieux de  
» la flatterie & de la séduction étoient employés  
» pour s'assurer des prosélytes, qui pussent don-  
» ner des richesses ou des dignités à leur profes-  
» sion monastique. Le pere plein d'indignation  
» pleuroit souvent la perte d'un fils unique; la  
» vierge crédule étoit livrée par la vanité, pour  
» violer les loix de la nature, & la femme aspi-  
» roit à une perfection imaginaire, en renon-  
» çant aux vertus de la vie domestique. Paule fut  
» séduite par l'éloquence persuasive de Jérôme,  
» & le titre profane de la *belle-mere de dieu* en-  
» gagea l'illustre veuve à consacrer à la divi-  
» nité la virginité de sa fille Eustochium. Par  
» l'avis de son guide spirituel qui l'accompa-  
» gna, Paule abandonna Rome & son jeune en-  
» fant; elle se retira dans le saint village de  
» Béthléem; elle y fonda un hôpital & qua-  
» tre monasteres, & mérita par sa rigoureuse  
» pénitence une place éminente dans l'église ca-  
» tholique. De si rares & de si illustres pén-  
» tenses étoient célébrés comme la gloire &  
» l'exemple de leur siècle; mais les monaste-  
» res étoient remplis d'une foule d'obscurs &

## 84 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» vils plébeïens, qui gagnoient dans le cloître  
» beaucoup plus qu'ils ne perdoient, en quit-  
» tant le monde. Des payfans, des esclaves &  
» des artisans pouvoient éviter la pauvreté &  
» le mépris, en embrassant un état sûr & ho-  
» norable, dont les travaux apparens étoient  
» adoucis par l'habitude, par l'estime populai-  
» re, & par un secret relâchement de discipli-  
» ne. Les sujets de Rome, dont les fortunes  
» étoient assujetties à des tribus inégaux & exor-  
» bitans, se déroboient à l'oppression du gou-  
» vernement impérial; & les jeunes gens pu-  
» sillanimes préféroient la pénitence d'une vie  
» monastique aux dangers de l'état militaire.  
» Les habitans des provinces, qui fuyoient de-  
» vant les Barbares, trouvoient un asyle &  
» leur subsistance. Des légions entières s'ense-  
» velissoient dans ces sanctuaires religieux, &  
» la même cause, qui adoucissoit le malheur  
» des individus, exténuoit la force & la puis-  
» sance de l'empire.

Notre auteur décrit ensuite l'habillement & la demeure des moines, leur régime, leurs occupations, leurs richesses, leur solitude, leurs dévotions, & leurs visions. Il observe que les moines étoient divisés en deux classes, savoir les cénobites, qui vivoient en communauté & dans une discipline régulière, & les anachorettes, qui (selon lui) ne suivoient que leur fanatisme infociable & indépendant.

» Les hermites les plus accomplis, dit notre  
» historien, sont supposés avoir passé plusieurs  
» jours sans manger, plusieurs nuits sans cou-

» cher, & plusieurs années sans parler ; & il  
 » étoit glorieux, (j'abuse du mot) pour un moine  
 » de trouver une cellule ou siege, d'une struc-  
 » ture singuliere, qui l'exposât, dans la posture  
 » la plus incommode, à l'intempérie des saisons.

Ici M. Gibbon fait mention de Siméon Stylite, un des héros de la vie monastique, qui s'est immortalisé par la singuliere invention d'une pénitence aérienne.

Le *trente huitieme chapitre* traite du regne & de la conversion de Clovis ; de ses victoires sur les Allemands, les Bourguignons & les Visigoths ; de l'établissement de la monarchie françoise dans la Gaule ; des loix des Barbares ; de l'état des Romains ; des Visigoths d'Espagne ; de la conquête de la Bretagne par les Saxons. Ici M. Gibbon termine son élégante *histoire de la décadence & de la chute de l'empire Romain*. A son ouvrage il a joint des remarques sur la chute de l'empire Romain en Occident, qu'il attribue au christianisme. On a beaucoup écrit sur cet intéressant sujet ; les opinions à cet égard sont différentes.

On ne peut refuser des éloges à M. Gibbon pour l'exactitude des faits historiques, la profondeur & la justesse de ses réflexions politiques, & la beauté de son style. Le mérite de cet ouvrage fait desirer que son auteur nous donne l'histoire des empereurs Grecs ; il a pour cet objet toutes les qualités requises. Personne n'est plus digne que lui d'entreprendre une histoire si intéressante.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)

*OPUSCULES d'un FREE-THINKER, contenant les rêveries d'un pere de famille, avec des fragmens & des mélanges. Brochure in-8vo. de 106 pages. A Geneve, & chez les libraires qui vendent des nouveautés. 1781.*

P ARMI beaucoup de bonnes choses que l'on trouve dans cette production hardie, des idées singulieres, des écarts d'imagination, des paradoxes même dangereux peuvent mériter à l'auteur des reproches graves. S'il a cru qu'un des devoirs de la société est d'apporter son contingent dans la communauté d'idées & de réflexions qui doit subsister entre tous les hommes, il devoit penser aussi qu'un devoir préliminaire, non moins indispensable, est de n'y procéder qu'avec la plus grande réserve, & après l'examen le plus réfléchi & les méditations les plus profondes. Ce n'est pas sans doute une raison, ni même une excuse valable que de dire que l'on a pensé & que l'on pense tout ce qu'on écrit; que l'on est conséquent à ses principes; que l'amour de la vertu & de la vérité en est la base. Avec ces phrases-là on justifieroit les opinions les plus dangereuses, les systêmes les plus monstrueux. Nous avouerons cependant que le ton général de cette brochure prévient malheureusement (nous osons nous servir de cette expression) en faveur de son auteur, & qu'il

seroit dangereux de ne pas s'arrêter à chaque sophisme, pour y réfléchir sur les conséquences. L'auteur se présente d'abord comme un homme sensible, un ami de la vertu, un époux tendre, un bon pere; & c'est ordinairement avec le faste de ces qualités qu'on surprend plus aisément un lecteur sans expérience, qui se laisse trop aller aux premieres impressions.

Dans une lettre qui peut servir de préface à son ouvrage, l'auteur a fait de ses malheurs & de son caractère un tableau qui nous a paru intéressant; il y regne un ton simple & vrai qui ne laisse aucun doute sur sa sincérité. Son portrait finit par une observation assez philosophique. Au reste, ajoute-t-il, je ressemble sans doute à beaucoup d'autres; mais quoique ma physionomie morale n'offre pas des traits bien distingués, elle doit entrer dans la galerie de tableaux de l'espece humaine, où il seroit peut-être utile que chacun mît la sienne. La même lettre renferme plusieurs idées sur la philosophie: en voici quelques-unes.

» La philosophie est cette maniere d'être  
» qui rétablit la nature dans tous ses droits,  
» au milieu de la corruption de la société,  
» qui la rappelle dans sa pureté, malgré les  
» usages abusifs qui l'ont fait dégénérer parmi  
» les hommes civilisés: car la nature nous  
» porte au bien: ce n'est point elle qui dicte  
» aux peuples que l'on nomme sauvages, les  
» atrocités que l'on oppose à ce principe.  
» L'homme a reçu en naissant la malheureuse

## 88 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» faculté de déshonorer sa mere , & ces pré-  
» tendus sauvages ne sont que des hommes  
» soumis à une constitution d'autant plus fau-  
» tive que l'ignorance & l'abus des passions en  
» sont la base. «

Accordera-t-on à l'auteur que *le philosophe sera ambitieux ; parce qu'il y a de la gloire à être récompensé des services que l'on rend à la société , & un plaisir pur à éprouver dans les places qui fournissent un plus grand nombre d'occasions de lui être utile ?* Convendra-t-on généralement avec lui que *la vraie philosophie est indépendante de ces facultés produites par la culture de l'esprit , & dues à une organisation privilégiée , qui élèvent l'homme , en qu'illes existent , au-dessus de ses semblables ?* Jusqu'ici l'on étoit convenu qu'il falloit faire entrer la modération des desirs & l'exercice des facultés de l'ame dans l'essence de la vraie philosophie.

Dans le 1er. chapitre , courageusement intitulé : *J'aime ma femme* , l'auteur , bien loin de déclamer , comme tant d'autres , contre les mœurs actuelles de Paris , prétend que la considération des enfans produits par le mariage y a resserré le lien conjugal parmi les gens honnêtes & sensibles. Ce n'est point sans des recherches pénibles , il est vrai , qu'il en a recueilli plusieurs exemples ; mais enfin il s'en trouve. » Les tems sont heureusement changés : au milieu des désordres qu'entraîne l'extrême civilisation , l'humanité & la nature ont repris quelques-uns de leurs droits. « Il faut convenir avec notre pere de famille , que ceux de la

paternité, que ceux de la maternité sur-tout sont mieux connus, & la mémoire du célèbre citoyen de Geneve réclame en très-grande partie l'honneur de cette heureuse révolution.

On fera sans doute étonné de la hardiesse des propositions qui terminent ce chapitre. Selon notre auteur, *celui qui n'est pas amoureux doit s'approcher de toutes les femmes. Les législateurs qui ont voulu qu'on ne multipliât qu'avec une femme déterminée, ont supposé l'amour, ou ils ont ordonné un crime de lèze-nature.* On nous dispensera de combattre sérieusement de pareilles maximes. L'idée seule des désordres qu'elles entraîneroient dans la société, si elles pouvoient être suivies, suffit pour leur réfutation. Les principes de l'auteur sur l'éducation religieuse ne sont pas moins dangereux, & l'on ne sauroit se mettre trop en garde contre ce qu'il avance à ce sujet.

Ses idées sur l'éducation physique, si elles ne sont pas neuves, sont au moins plus saines. Il s'élève avec beaucoup de force contre l'usage des corps, & il s'exprime ainsi :

» Je ne comprends pas, dit-il, qu'on ait  
» pu concevoir sérieusement l'idée de mettre  
» en moule le corps humain, comme on le  
» fait d'une substance insensible & qui n'a nulle  
» organisation, nul mécanisme. Quel homme,  
» à moins d'être fou, s'aviserait, pour donner  
» à la pendule une forme agréable, de la  
» resserrer de quelque côté, sans s'embarrasser  
» s'il en dérange le mouvement par la com-

» pression de quelque roue interne ? Si le mé-  
 » canisme du corps humain a sur celui d'une  
 » pendule l'avantage de se prêter & de céder  
 » à la pression, il en résultera un déränge-  
 » ment total, pire encore que la lésion de  
 » quelque partie. Celle-ci pourroit se guérir  
 » dans la suite. On a dit dans un papier public  
 » que la profession de ceux qui fabriquent *les*  
 » *corps* d'enfans n'est pas honnête. Le syndic  
 » de la communauté a porté là-dessus plainte  
 » en justice : n'auroit-il pas été à desirer que  
 » l'instance eût été suivie ? Quel est le juge  
 » qui eût osé protéger la fabrication d'ustens-  
 » ciles meurtriers auxquels il faut attribuer la  
 » dégénération de l'espèce humaine parmi ce  
 » qu'on appelle *les gens comme il faut*, & dans  
 » la bourgeoisie des villes, qui enlèvent à  
 » l'état plus d'enfans, qui font périr plus de  
 » femmes à leurs premières couches, que les  
 » guerres les plus sanguinaires n'ont détruit  
 » d'hommes ? J'ai vu bien des femmes envier  
 » la santé robuste, la fermeté de la gorge &  
 » la taille non pas fine, mais bien proportion-  
 » née, des filles de campagne dont *les corps*,  
 » quand elles en portent, ne sont qu'un vête-  
 » ment large & commode, destiné seulement  
 » à la parure des dimanches. Ces mêmes fem-  
 » mes mutiloient dans des corps étroits les  
 » viscères de leurs enfans, flétrissoient leurs  
 » poudrons, applatissoient leurs gorges. Com-  
 » ment est-il possible qu'un tel aveuglement  
 » subsiste au milieu des lumières qui font de  
 » toutes parts évanouir les fantômes des pré-



» jugés ? Comment les gouvernemens gardent-  
» ils le silence sur une usage aussi destructif  
» de la population « ?

Nous avons rapporté en entier ce morceau, parce que de pareilles considérations ne fau- roient être mises trop souvent sous les yeux des peres, & de tous ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans.

Si l'auteur de cette brochure avance souvent des paradoxes, il en combat aussi quelquefois, ainsi qu'on va le voir.

» Peut-on, dit-il, avoir mis de bonne foi  
» en question si les connoissances & la culture  
» de l'esprit contribuent au bonheur de l'hom-  
» me ? C'est comme si l'on demandoit quel est  
» le plus heureux, d'un animal féroce exposé  
» sans cesse dans les bois à manquer d'ali-  
» mens, obligé de les conquérir avec des ris-  
» ques continuels d'être lui-même la proie de  
» celui qu'il veut dévorer, sans consolation  
» dans les calamités qui lui surviennent, sans  
» secours dans la détresse qu'il éprouve, finis-  
» sant par être le butin d'un chasseur adroit ;  
» après avoir passé une vie toujours accompa-  
» gnée de trouble & d'inquiétude ; ou d'un  
» autre animal nourri avec soin dans une mai-  
» son où ses talens sont nécessaires, caressé,  
» flatté & chéri par ses maîtres, quelquefois  
» injustement battu par des valets plus inutiles  
» & plus bêtes que lui, mais dédommagé par  
» toutes les jouissances dont il est susceptible,  
» & certain en général d'avoir sur ses vieux  
» jours une nourriture & un asyle assurés. Le

## 92 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» premier de ces animaux est l'homme non ci-  
» vilisé, & celui qui, au milieu d'un peuple  
» policé, manque des lumieres qui y sont com-  
» munes. Le second est l'homme qui se distin-  
» gue de ses semblables par les qualités de son  
» esprit. «

Tous les lecteurs ne conviendront pas de la justesse de cette comparaison, & ne la trouveront pas d'un bon goût. Le célèbre détracteur des sciences, J. J. Rousseau, avoit sans doute une autre éloquence & un autre style en combattant pour l'opinion contraire.

Dans un fragment sur la population, notre auteur a poussé l'aveuglement & l'inconséquence jusqu'au dernier point où peut conduire la fureur du paradoxe.

» Je suis toujours étonné, dit-il, qu'après  
» une campagne meurtrière, un prince qui voit  
» ses états dépeuplés, ne s'occupe pas forte-  
» ment de rendre à l'humanité, à sa propre  
» puissance, les hommes qui ont été sacrifiés  
» à sa passion ou à sa mauvaise politique. Pour-  
» quoi ces troupes vaillantes, qui ont si bien  
» servi dans les champs de Bellone, ne se-  
» roient-elles pas à la fin envoyées pour  
» moissonner dans ceux de l'amour? Je vou-  
» drois qu'elles parcourussent toutes les pro-  
» vines pour consoler les pauvres femmes dont  
» la guerre a fait autant de veuves, pour  
» rendre fécondes, celles aussi qu'un mariage  
» stérile, mal assorti, auroit rendu stériles,  
» les filles mêmes qui ne trouvent point d'é-  
» poux «....

Doit-on rire ou gémir de pareilles absurdités ? Et ne seroit-ce pas faire injure au bon-sens & à la raison que de les réfuter sérieusement ? Lorsque tant d'objections se présentent à faire, on n'a pas le courage d'en proposer une. La pitié & l'indignation se confondent, & l'on se tait.

( *Journal encyclopédique.* )

---

EXPERIMENTS and observations relating to various branches of, &c. *Expériences & observations relatives à différentes branches de la physique, avec une continuation des observations sur l'air ; par JOSEPH PRIESTLEY, docteur en droit, membre de la société royale de Londres. In-8vo. Londres, chez Johnson.*

**L**ES ouvrages du docteur Priestley sont très connus dans la physique expérimentale. Cette nouvelle production renferme à cet égard des faits nouveaux & très-intéressans.

» Doué de facultés excellentes, l'homme se  
 » dégrade & s'avilit, s'il ne les exerce à des  
 » objets sérieux & importans. C'est se mettre  
 » au rang des animaux que de n'embrasser  
 » rien de plus élevé que les plaisirs bas, dont  
 » ils sont capables ; au lieu que les nobles fa-  
 » cultés, dont l'homme ne peut se dépouiller  
 » absolument, l'empêchent de se livrer sans  
 » réserve à cette jouissance entière des plai-

» firs, qui est l'apanage des brutes. » M. Priestley  
a mis en pratique cette maxime , qui est à la  
tête de l'ouvrage , dont nous allons donner  
quelques extraits. Nous choisirons ceux des ar-  
ticles qui nous paroîtront les plus curieux &  
les plus intéressans.

Dans la *section* où il s'agit de quelques phé-  
nomenes , qui accompagnent l'air nitreux , M.  
Priestley nous apprend que » la découverte de  
» l'air dans les terres calcaires a jeté un nou-  
» veau jour sur quantité de phénomènes chy-  
» miques. De même ( continue-t-il ) la décou-  
» verte de chacune des autres espèces d'air ,  
» & même de chacune de leurs propriétés , doit  
» éclaircir les procédés dans lesquels elles en-  
» trent pour quelque chose. Comme je ne suis  
» pas chymiste de profession , & que je ne  
» m'exerce , dans cette partie des sciences ,  
» qu'aux objets , qui ont une liaison particu-  
» lière avec mes propres recherches , quoiqu'ils  
» deviennent toujours plus variés & plus éten-  
» dus ; je ne suis pas dans le cas de trouver  
» de ces explications de procédés chymiques ,  
» aussi souvent que d'autres personnes , qui  
» par état , sont forcés de donner une attention  
» générale à tout ce qui regarde la chymie.  
» Cependant je n'oublierai pas de faire men-  
» tion des objets que j'aurai eu lieu d'exami-  
» ner , & sur lesquels je croirai pouvoir jet-  
» ter un nouveau jour. Il y a plusieurs faits  
» relatifs à la dissolution des métaux dans l'es-  
» prit du nitre , qu'on ne sauroit concevoir ,  
» sans la connoissance de l'air nitreux. Et ce-

» pendant quoique beaucoup de ces faits soient  
 » très-remarquables, je ne trouve pas qu'on en  
 » ait seulement montré l'existence, & bien moins  
 » les difficultés qui résultent de leur explica-  
 » tion. Je suis néanmoins persuadé que l'at-  
 » tention que l'on pourra prêter à la nature  
 » de cette singulière espèce d'air, contribuera  
 » beaucoup à la découverte de ce qui consti-  
 » tue les différens métaux, & à l'explication de  
 » quantité de phénomènes, relativement à leur  
 » décomposition, & par conséquent à leur com-  
 » position.

» Ayant eu souvent occasion de dissoudre  
 » du mercure dans de fort esprit de nître,  
 » pour en avoir de l'air nîtreux & de l'air  
 » déphlogistiqué, & de marquer la quantité  
 » de métal qui se revivifioit, je n'ai pu m'em-  
 » pêcher d'être singulièrement frappé de quel-  
 » ques phénomènes de cette dissolution. Les  
 » voici : On n'a pas plutôt versé l'esprit de nître  
 » sur le mercure, que la dissolution est sur le  
 » champ très-prompte. Mais quoique ce soit  
 » une chose avérée, que parmi les diverses  
 » manières d'obtenir de l'air nîtreux, la disso-  
 » lution de ce métal dans l'acide nîtreux est  
 » une des meilleures ; on ne voit pas une seule  
 » bulle de cet air se former ; du moins il ne  
 » s'en élève aucune à travers l'acide. Néan-  
 » moins on peut d'abord voir qu'il se forme de  
 » très-grosses bulles d'air ; mais elles disparois-  
 » sent sur le champ, & il n'en reste rien, que  
 » les plus légères tâches, qui s'élèvent à la  
 » surface de l'acide. Peu-à-peu la portion d'a-

## 96 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» cide qui touche le mercure devient d'une  
 » couleur orangée foncée; & alors les bulles  
 » de l'air s'élèvent sans peine à travers cette  
 » partie de l'acide. Mais au moment où elles  
 » parviennent à l'acide pâle qui est au-dessus,  
 » elle se réduisent à ces petits points presque  
 » imperceptibles, ne donnant point d'air qu'on  
 » puisse recueillir en quantité sensible; & ce  
 » n'est que lorsque la quantité totale de l'a-  
 » cide a changé sa couleur pâle en couleur  
 » orangée, qu'on peut avoir de l'air nîtreux.  
 » Alors les bulles s'élèvent librement à la sur-  
 » face de l'acide, & s'alliant avec l'air qui  
 » l'environne, présentent par leur décompo-  
 » sition une couleur orangée. On s'apperçoit  
 » aussi d'une forte odeur d'esprit de nître; com-  
 » me il arrive d'ordinaire, lorsque l'air nîtreux  
 » se dégage & se mêle avec l'air commun dans  
 » l'endroit où l'on respire; tandis qu'immédia-  
 » tement auparavant, on ne sentoît aucune  
 » odeur, & que l'air commun contigu à la  
 » dissolution étoit entièrement sans couleur. Si  
 » ces phénomènes eussent été remarqués par  
 » quelque chymiste, avant la découverte de  
 » l'air nîtreux, je ne puis m'imaginer quelle  
 » hypothèse on auroit pu former pour les ex-  
 » pliquer. Quelque ingénieuse qu'elle soit sup-  
 » posée, elle auroit été bien loin de la vé-  
 » rité, au lieu que ce procédé tout entier s'ex-  
 » plique le plus facilement du monde...

» L'air nîtreux est actuellement formé, à  
 » l'instant où la dissolution commence; mais  
 » au même moment il est décomposé par le  
 » fort

» fort acide nitreux , qui se trouve en con-  
» tact avec lui. L'addition du phlogistique con-  
» tenu dans l'air nitreux donne à l'esprit de  
» nitre pâle une couleur orangée ; & il est  
» pour-lors beaucoup moins en état de décom-  
» poser l'air nitreux. Celui-ci conséquemment  
» s'élève en bulles à travers cet acide , &  
» n'est décomposé que lorsqu'il parvient à l'a-  
» cide pâle qui est au-dessus. Mais lorsque toute  
» la masse de l'acide est saturée de phlogisti-  
» que, alors , & non auparavant , les bulles d'air  
» nitreux passent librement au travers , & l'on  
» peut les recueillir. On juge d'après cela com-  
» bien il est difficile de déterminer exactement  
» la quantité d'air nitreux que produit la dis-  
» solution du mercure , non plus que celle  
» des autres métaux , dans le fort esprit de ni-  
» tre ; parce qu'il faut faire une compensation  
» pour la quantité qu'en absorbe l'acide même ;  
» qui doit en être saturé , avant qu'on puisse en  
» recueillir , au lieu que , quand l'acide est beau-  
» coup étendu d'eau , il n'est pas si capable  
» de décomposer cet air , & par conséquent on  
» peut en général le recueillir dès le commen-  
» cement de la dissolution.

» On doit observer que lorsqu'on fait dis-  
» soudre du cuivre dans l'esprit de nitre pâle ,  
» même delayé dans beaucoup d'eau , quoique  
» la dissolution soit évidemment très-prompte  
» au commencement , le produit d'air est très-  
» petit pendant beaucoup de tems , & la quan-  
» tité qu'on en recueille n'augmente qu'insen-  
» siblement ; au lieu que lorsqu'on emploie

» l'acide orangé dans le même état d'affoiblissement , on recueille de l'air nitreux sur le  
 » champ , & c'est dans les premiers momens  
 » que la production d'air est davantage abondante.

» Je fis dissoudre une quantité de cuivre  
 » dans de fort esprit de nître étendu de moitié d'eau ; il n'y eut point d'air produit ,  
 » quoique le métal eût été complètement dissous. Lorsque j'ai employé l'esprit de nître  
 » verd , au lieu de l'acide pâle & très-fort ,  
 » pour la dissolution du mercure , les phénomènes n'ont pas été essentiellement différens de  
 » ceux que j'ai décrits ci-dessus. La partie inférieure de l'acide contiguë au mercure présente  
 » un verd plus forcé , mais il ne devenoit  
 » jamais de couleur orangée. «

L'auteur fait voir ensuite les changemens auxquels est sujet l'air nitreux , & les tentatives employées pour conserver des substances animales dans cet air. Il nous montre plus loin l'effet que produit sur l'esprit de sel une chaleur de longue durée , dans des tubes de verre scellés hermétiquement.

M. Priestley , en parlant de la pureté de l'air dans différentes circonstances , nous apprend que le plus mauvais air qu'il ait jamais trouvé étoit celui d'une mine de charbon de terre dans le voisinage de Bristol.

» M. Guillaume Vaughan , ( dit notre auteur ) prit la peine de me procurer un échantillon d'air d'une manufacture d'indiennes , extrêmement puant. Je ne doute pas qu'on n'eût



» pris cet air avec les précautions nécessaires,  
 » & qu'on ne l'eût mis à l'abri de toute com-  
 » munication avec l'air extérieur, & cepen-  
 » dant lorsque je l'examinai en Wiltshire, la  
 » différence entre cet air & le bon air com-  
 » mun n'étoit que de 02.

» M. S. Vaughan l'aîné, à son retour de la  
 » Jamaïque, m'apporta deux bouteilles d'air,  
 » l'une de celui du fond-de-cale du vaisseau,  
 » qui étoit d'une puanteur insupportable; l'au-  
 » tre de l'air frais, pris au dessus du tillac, à  
 » environ 30 degrés de latitude N.; mais la  
 » différence entre ces échantillons d'air & l'air  
 » de Wiltshire étoit très-peu considérable. «

Selon M. Priestley, on éprouve d'ordinaire;  
 en entrant dans une salle de bain un sentiment  
 d'oppression ou de difficulté de respirer qui sem-  
 ble venir de quelque chose de différent de la  
 simple chaleur; car on n'éprouve rien de pa-  
 reil dans une chambre également chaude, mais  
 bien aérée. » Le 3 de juin 1778, je pris (dit  
 » notre auteur ) de l'air dans trois différens  
 » bains, attenants les uns aux autres, mais ayant  
 » différens degrés de chaleur, & je trouvai;  
 » qu'une partie de cet air & une d'air nîtreux,  
 » occupoient l'espace de 1. 29; tandis que le  
 » résultat de la même épreuve avec l'air exté-  
 » rieur étoit 1. 27; différence certainement  
 » très-peu considérable. «

Nous allons voir l'effet que produit sur l'air  
 la transpiration du corps humain. On sait bien  
 que la *respiration* vicie l'air & lui cause une  
 altération qu'on apperçoit facilement par le

moyen de l'air nîtreux. M. Priestley a eu la curiosité d'essayer si l'air seroit vicié de même par la transpiration sensible ou insensible de quelques parties de notre corps. Il a fait là-dessus une expérience.

» J'ai été (dit-il) une heure assis avec mon  
» bras dans une auge d'eau très-chaude, &  
» ma main étant dans une jarre de verre ren-  
» versée dans cette eau. Ma main échauffée  
» avoit nécessairement transpiré, quoique d'une  
» manière insensible, pendant tout ce temps ;  
» mais immédiatement après, lorsque j'exami-  
» nai l'air de cette jarre, il ne me parut pas  
» avoir été vicié le moins du monde par ce  
» procédé. Mais ce qui, selon moi, devoit  
» causer un changement beaucoup plus sensi-  
» ble dans l'air, c'est la transpiration des ais-  
» selles, après qu'on a marché ou fait beau-  
» coup d'exercice. Pour en faire l'essai, je me  
» suis par fois servi de phioles d'eau chaude,  
» que je vuidois aussi près qu'il m'étoit pos-  
» sible de mon aisselle ; mais d'autres fois j'ai  
» mis sous mes aisselles des phioles ouvertes,  
» ayant une ouverture à leur fond, & pa-  
» reillement des tubes de verre ouverts, de  
» trois ou quatre pouces de longueur, dont les  
» orifices étoient de manière, que je les cou-  
» vris aisément avec le doigt & le pouce.  
» Cette méthode paroissant la plus sûre, c'est  
» celle dont j'ai fait usage le plus souvent ;  
» car dans le tube ouvert, l'air doit certaine-  
» ment devenir en une heure ou deux de la  
» même qualité que celui dont il est environné.

» Pour ces expériences j'ai aussi préféré la  
 » *marche* à toute autre sorte d'exercice, quoi-  
 » que j'aie essayé différentes méthodes; parce  
 » qu'en marchant on ne donne que peu ou  
 » point de mouvement à l'air autour du bras.  
 » Il est très-facile ensuite d'introduire la main  
 » sous le bras, & en couvrant les deux bouts  
 » du tube en même tems, on est tout-à-fait  
 » assuré que l'air de l'intérieur du tube est  
 » dans l'état où la transpiration du corps l'a  
 » réduit. Cependant, après avoir marché long-  
 » temps, & m'être exprès échauffé le plus qu'il  
 » m'a été possible, je n'ai jamais trouvé que  
 » l'air intérieur des tubes ait été plus mauvais  
 » au moindre degré que l'air extérieur; mais  
 » il m'a paru quelquefois un peu meilleur. L'ex-  
 » périence la plus exacte que j'aie fait en ce  
 » genre, ce fut par un temps assez chaud,  
 » le 4 juin 1778. Je mis un des tubes tels  
 » que je viens de les décrire, sous chacun de  
 » mes bras; & après avoir premièrement bé-  
 » ché & marché ensuite environ trois milles,  
 » & m'être excessivement échauffé par ces  
 » exercices, je retirai les tubes avec toute  
 » l'attention qu'une longue expérience m'avoit  
 » montrée, & je trouvai qu'une partie de cet  
 » air & une d'air nitreux occupoient l'espace  
 » de 1. 267, tandis que dans la même épreuve  
 » faite le même jour avec le meilleur air com-  
 » mun, les mesures étoient à 1. 28. Chaque  
 » circonstance de l'application de l'épreuve  
 » dans les deux occasions fut aussi exactement  
 » la même qu'il me fut possible de le faire. «

## 102 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'article qui suit est très-intéressant, il est relatif à l'état de l'air dans les salles à manger.

» Les salles grandes & exhaussées sont en général préférables à celles qui sont petites & basses ; mais ce n'est que lorsque la même compagnie s'y renferme, pour le même espace de tems, avec les portes &c. fermées ; car y ayant plus d'air à respirer, il faudra certainement plus de temps pour le vicier ; mais lorsqu'il y a grande compagnie, & qu'il s'y trouve des procédés continuels, qui vicient l'air, comme quantité de flambeaux allumés, des mets chauds qui restent longtemps sur la table, &c. une petite pièce est préférable de beaucoup, à moins qu'il n'y ait au haut de la grande salle une ouverture qui y renouvelle facilement l'air ; parce qu'en ouvrant dans l'occasion la porte d'une petite pièce, on renouvelle en général une grande partie de l'air, au lieu que la hauteur de la porte n'étant pas dans la même proportion avec la hauteur d'une grande salle bien proportionnée, on n'y produit que très-peu d'effet, en ouvrant la porte, ou même en la laissant ouverte. Les personnes qui y sont alors dès le commencement ne s'apperçoivent point de l'extrême puanteur de l'air, mais elle frappe immédiatement celles qui y retournent après en être sorties. Je dînois un jour avec huit à dix personnes, dans une grande salle, dont le plancher étoit fort élevé ; & ayant été obligé de sortir au commencement du dessert,

» je fus fortement frappé de la puanteur de  
 » l'air en y rentrant ; & voulant déterminer  
 » le degré auquel il étoit vicié , je vuidai ,  
 » sous un prétexte quelconque , un flacon qui  
 » étoit plein d'eau dans un autre , & j'y remis  
 » le bouchon , ayant soin de remarquer si  
 » personne n'y toucheroit , avant qu'on se sé-  
 » parât ; j'emportai alors le flacon dans mon  
 » laboratoire , & j'examinai l'air à loisir ; il me  
 » parut fort vicié , car une partie de cet air  
 » & une d'air nîtreux occuperent l'espace de  
 » 1. 31 ; tandis que dans la même épreuve  
 » faite avec l'air d'une piece bien aérée dans  
 » la même maison , les mesures furent à 1. 25.  
 » Dans le même temps je respirai une quan-  
 » tité d'air , jusqu'à ce qu'il éteignît précisément  
 » une bougie , & je trouvai qu'avec cet air  
 » les mesures étoient 1. 43. Ensorte que , si  
 » l'air de la salle à manger eût reçu un peu  
 » plus de deux fois autant de matiere phlogis-  
 » tique , qu'il en avoit reçu par la respiration  
 » de huit à dix personnes , par les vapeurs  
 » des mets , une bougie n'y auroit pu rester  
 » allumée. Je conseillerois donc que l'on bâtit  
 » de grandes salles à manger , & qu'on y pra-  
 » tiquât dans le haut des issues pour faire  
 » sortir l'air vicié ; car il doit être très-perni-  
 » cieux de respirer aussi long - temps qu'on a  
 » coutume de le faire , tant en dînant qu'après  
 » le dîner , un air aussi corrompu. Autrement  
 » si cela n'étoit pas incommode à d'autres  
 » égards , il vaudroit mieux dîner dans une  
 » piece , & passer dans une autre au dessert. «

Le tartre est une substance sur laquelle il y a eu une grande diversité d'opinions parmi les chymistes. Plusieurs des amis de M. Priestley l'ont engagé à examiner quelle sorte d'air elle donneroit en différentes circonstances. Pour les satisfaire & contenter en même-tems sa curiosité, il commença par mettre une petite quantité de crème de tartre dans de l'huile de vitriol, contenue dans une phiole à bouchon de crystal tubulé, & il la fit bouillir à la flamme d'une bougie. L'acide noircit aussi-tôt, & le mélange donna une grande quantité d'air, jusqu'à ce qu'il fut tout-à-fait visqueux. Alors, comme il étoit à craindre que le tube ne s'engorgeât, il la retira. L'air au commencement étoit moitié air fixe, troublant l'eau de chaux, moitié air inflammable brûlant avec une flamme bleue léchante ; mais vers la fin, il y en avoit les deux tiers d'inflammable. Il n'avoit employé que quelques deniers de tartre, & la quantité d'air excédoit deux pintes, & l'on auroit certainement pu en obtenir davantage. Le lendemain, la matiere qu'il avoit fait sortir de la phiole avoit la consistance, la couleur & l'odeur de la thériaque, à l'exception qu'on y voyoit quelques petites concrétions. Quelques-tems après, il prit ce résidu, & l'ayant mis dans un vaisseau de verre, il en retira, au feu de sable, encore une grande quantité d'air, & exactement de la même espece qu'auparavant. Dans le milieu de ce procédé, lorsque la production d'air étoit très-abondante, il étoit très-trouble, & quand quelques-unes des bulles cre-

voient à l'air libre, elles répandoient une forte odeur de thériaque. M. Priestley cessa après cela d'employer l'huile de vitriol, afin d'éprouver quelle sorte d'air le tartre seul pourroit donner ; il trouva d'abord que l'acide n'avoit contribué en rien du tout à l'air qu'il en avoit retiré. D'une once de crème de tartre, dans un vaisseau de verre, & au feu de sable, il obtint 170 mesures d'air, dont les premières portions étoient presque de pur air fixe. Le résidu étoit cependant inflammable & brûloit avec une flamme bleue. A la fin il n'y avoit que les deux tiers d'air fixe, & le reste étoit inflammable. L'air fut très-trouble dans la plus grande partie du procédé, mais il étoit tel dans le récipient & dans la portion du tube, qui en étoit près, fort long-tems avant qu'il fût trouble dans le reste du tube, ou dans le vaisseau de terre qui contenoit les matériaux. Vers la fin du procédé, il monta de l'huile empyreumatique, qui étoit très-puante, quoique dans le commencement l'odeur de l'air eût eu quelque chose d'agréable & d'approchant de l'odeur du sucre brûlé. M. Priestley répéta cette expérience, & retira aussi d'une once de crème de tartre environ 170 mesures d'air, dont 38 mesures étoient de l'air inflammable, & le reste étoit de l'air fixe. Le premier brûloit avec une grande flamme blanche; mais à la fin sa flamme étoit bleue & légère, probablement à cause du mélange d'air fixe. On ne trouvera pas extraordinaire que la crème de tartre contienne de l'air fixe. Mais l'air inflammable qu'elle donne,

semble la rapprocher de la nature du charbon de terre, ou des matieres végétales, qui fournissent la même espece d'air. Après cela, négligeant le produit d'air, M. Priestley calcina simplement une quantité de crème de tartre à une chaleur rouge, dans un vaisseau de verre qu'il avoit achevé de remplir de sable. Elle perdit environ la moitié de son poids. Malgré cette calcination dans une chaleur rouge, cette substance retint obstinément une grande quantité de son air fixe (elle ressemble à la craie à cet égard) car ayant mis cette crème de tartre calcinée, dans l'esprit de sel, il en retira une quantité considérable d'air, qui se trouva l'air fixe avec un résidu phlogistique. Elle fit effervescence aussi de la même maniere, & donna sans doute la même espece d'air, dans l'huile de virriol & dans l'esprit de nître. Mais elle ne fut pas entièrement dissoute, même par l'esprit de sel. Pour observer d'une maniere plus détaillée les phénomènes de cette calcination, M. Priestley a exécuté ce procédé dans un creuset ouvert, qu'il a tenu long-tems à une chaleur rouge; mais lorsqu'il n'y a plus d'apparence d'altération ultérieure, la substance étant alors assez dure, il l'a retirée du feu; elle a pris sur le champ une couleur mirâtre ou brune sale. L'esprit de sel a dissous cette substance avec autant de rapidité, selon toutes les apparences, qu'il avoit dissous le simple charbon noir de tartre de l'expérience précédente, & il en a chassé tout autant d'air. Il ne l'a cependant pas dissous tout entier, car il est resté



une poudre sale non dissoute. » Je ne fais (dit  
 » notre auteur) si quelque chymiste fera cas  
 » de ces observations ; elles ne sont probable-  
 » ment pas de beaucoup de conséquence ; mais  
 » j'ai pensé qu'il ne seroit du moins pas tout-  
 » à-fait inutile d'en faire mention. «

Cet ouvrage contient encore quelques lettres adressées à M. Priestley, relativement à la physique expérimentale. Elles servent à expliquer quelques-unes des observations & des expériences de cette précieuse production, qui fait beaucoup d'honneur à son auteur.

( *Critical Review ; Monthly Review.* )

---

*PRATIQUE des Officialités, ou Traité de la juridiction de toutes les cours ecclésiastiques, gratuites & contentieuses, suivant les nouvelles loix du royaume, où l'on traite :*

- 1<sup>o</sup>. *Des personnes qui ont droit d'exercer cette juridiction par elles-mêmes ou par leurs officiers ; de l'institution & des qualités des officiaux, vice-gérans, promoteurs, & de leur destitution ; comme aussi de l'établissement & formation des chambres ecclésiastiques, diocésaines & souveraines.*
- 2<sup>o</sup>. *De la compétence & du pouvoir des juges d'église sur les personnes laïques ou ecclésiastiques, & sur les choses spirituelles ou ecclésiastiques, &c. les actions personnelles des clercs en matière civile,*

## 108 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

*& ensuite de la compétence des chambres ecclésiastiques des décimes.*

3°. *Des regles prescrites par l'ordonnance de 1667, aux juges d'église, pour l'instruction & le jugement des causes & des procès qui peuvent être communes aux cours séculières & aux sieges des justices ecclésiastiques.*

4°. *Des regles & des formes qu'on doit suivre dans les matieres & les procédures qui sont propres & particulieres aux officialités & aux autres tribunaux ecclésiastiques :*

*Où l'on rapporte, en quatre parties, les formules des actes des procédures sur ces différentes matieres, suivant l'ordonnance de 1667. Par feu M. l'abbé DE BRÉSOLLES, docteur de Sorbonne, & revu par de savans jurisconsultes & d'habiles praticiens, nécessaire à ceux qui exercent des fonctions dans les officialités ou dans les chambres ecclésiastiques, & utile aux juges séculiers, & autres officiers des justices royales.*

*Sicut volumus ut jura clericorum non usurpent laici, ita velle debemus ne clerici jura sibi vindicent laicorum. Ex concilio Lateranenci. 4°. cap. 42. an. 1215.*

*Quatre volumes in 4°. de plus de 500 pages chacun. Prix, 20 liv. brochés & 24 liv. reliés en deux volumes. A Paris, chez Lamy, libraire, quai des Augustins; près la rue Gît-le-Cœur, à l'Espérance; Laporte, libraire, rue*

des Noyers , vis-à-vis S. Yves ; & Prevôt ,  
rue de de la Harpe , près la place S. Michel ;  
& à Dijon , chez Bidaut , libraire , Place-  
Royale.

**L'**ÉTENDUE que l'on a donnée au frontispice ou titre de l'ouvrage dont nous allons donner une idée , suffiroit presque pour en faire connoître l'objet , ou au moins tous les différens points dont il traite. Mais ce traité , qui contient quatre assez gros volumes *in 4°*. & qui est le fruit de quinze années de travail , mérite d'être connu plus particulièrement. Ce n'est point , dit l'auteur avec raison , comme on pourroit l'imaginer à la première inspection du titre , un de ces écrits polémiques ou de controverse destinés à faire revivre ces célèbres contestations qui ont divisé en différens tems , en France , le sacerdoce & l'empire , les pontifes & les magistrats , au sujet des limites des deux puissances ; il a été composé dans un dessein bien opposé ; on a eu en vue , au contraire , de couper ou d'arracher , s'il étoit possible , la racine qui a produit des fruits si amers , & d'écarter à jamais les causes & les occasions de ces divisions toujours affligeantes pour des cœurs chrétiens , & trop souvent funestes au bien de la religion & de l'état.

Pour remplir cet objet & assurer pour toujours , autant qu'il est possible , la concorde du sacerdoce & de l'empire , si desirable dans un royaume très-chrétien , en écartant les entre-

## 110 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

prises réciproques de juridiction , l'auteur a formé le dessein , en suivant les vues de l'assemblée générale du clergé de 1605 , de rédiger un style & une pratique méthodiques pour les officialités , conforme aux loix & à la jurisprudence des cours supérieures.

Il ne s'est pas attaché à faire sur chaque question , comme il paroît qu'il en étoit très-capable , des dissertations profondes ; son intention a été de joindre l'exposition détaillée des regles d'une pratique instructive à la théorie des principes sur la multitude de questions qui sont recueillies & traitées dans son ouvrage ; il a fallu , en conséquence , se borner nécessairement à exposer sommairement , sur chaque question particulière , les dispositions des loix , les difficultés qui se sont présentées dans leur exécution , les décisions des cours supérieures intervenues à ce sujet , & les maximes ou les prétentions du clergé à cet égard.

Ce n'est donc pas ici un ouvrage purement dogmatique , mais un ouvrage d'instruction , de pratique & de détail des formes , destiné principalement à instruire les différens officiers des cours d'église dans les diverses provinces du royaume. L'auteur dit , avec raison , que leur éloignement des secours abondans de la capitale , & la disette des bons livres sur cette matière , les mettent , malgré eux , dans la fatale nécessité de commettre fréquemment des fautes dans l'exercice de leurs fonctions , & de donner lieu à des appels comme d'abus sur lesquels les évêques sont intimés , & dont l'effet trop ordinaire

est d'altérer l'union si précieuse des évêques avec les premiers magistrats, & qui leur est si fortement & si souvent recommandée par les capitulaires de nos rois, de Charlemagne, de Louis-le-Débonnaire, &c. & dans les ordonnances postérieures.

Ce travail, comme on peut le voir, étoit tout-à-la fois & très-important & très-nécessaire.

A l'égard de son importance, elle est bien sensible. Quoi de plus important, en effet, que de fournir & de faciliter aux officiers de la juridiction ecclésiastique, dans toute l'étendue du royaume, le moyen d'exercer leurs fonctions d'une manière conforme aux loix & à la jurisprudence des cours supérieures.

N'est-il pas aussi très-important pour ces juges, ainsi que pour la tranquillité publique, d'éviter dans leur procédure & leurs jugemens les défauts, les vices & les irrégularités qui servent trop souvent de matière aux appels comme d'abus; appels qui, se trouvant bien fondés, avilissent le tribunal ecclésiastique, affoiblissent son autorité, & énervent, par une suite naturelle, la discipline ecclésiastique, au grand préjudice de la religion?

Enfin, n'est-il pas encore très-important pour le bien de cette sainte religion & pour celui de l'état, que les juges séculiers, connoissant sur chaque objet & sur chaque question relative à la pratique de la juridiction ecclésiastique contentieuse, l'étendue de cette juridiction & les bornes qui leur sont prescrites à eux-mêmes

## 112 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sur cette matiere, puissent éviter avec soin toute entreprise sur les juges d'église, & épargner aux évêques, à qui le dépôt en est confié, tout sujet de plainte & de réclamation ?

D'après ces réflexions dont nous venons de donner une idée abrégée, l'auteur parle des officialités, & remonte à leur origine; au moyen de quoi il établit que si par l'état de langueur & presque d'inaction où elles sont depuis bien du tems, on est tenté de les croire inutiles, on doit penser bien autrement en se transportant à l'établissement de ces tribunaux ecclésiastiques, & en réfléchissant aux grands avantages qu'on en a retiré dans les différens siècles de l'église pour la religion, l'un des principaux appuis des empires.

Après avoir établi, d'une maniere très-savante, l'utilité de son ouvrage, il en démontre la nécessité; & pour y parvenir, il se fait une objection que voici : » On s'imaginera peut-être, dit-il, que quelque'avantage que l'église & l'état pussent recueillir du rétablissement des officialités dans leur état primitif, il n'en est pas moins vrai que notre travail est superflu & surabondant, & qu'un nouvel ouvrage sur ces matieres étoit peu nécessaire. » On s'autorisera même peut-être du grand nombre de livres que nous avons sur les matieres ecclésiastiques, dont plusieurs ont traité assez au long des regles & de la pratique de la jurisprudence ecclésiastique contentieuse.

» Pour détruire ce préjugé, qui, dit-il, pourra être assez commun de la part de ceux qui

» n'ont qu'une connoissance superficielle de ces  
 » sortes de matieres , & pour convaincre nos  
 » lecteurs qu'il n'existoit jusqu'aujourd'hui au-  
 » cun ouvrage qui pût pleinement satisfaire  
 » nos besoins à cet égard , il est nécessaire  
 » d'entrer dans quelque détail là-dessus , & de  
 » parcourir sommairement les différens ouvra-  
 » ges connus sur ces matieres , & publiés en  
 » France depuis l'ordonnance de 1667. On peut  
 » les réduire en deux classes ; les uns ont em-  
 » brassé toutes les matieres canoniques , & ont  
 » traité avec assez d'étendue celles de la jurif-  
 » diction ecclésiastique contentieuse ; les autres  
 » se sont bornés à cet objet unique qu'ils ont  
 » traité assez au long & en détail ; mais ni les  
 » uns ni les autres ne peuvent satisfaire les de-  
 » sirs & les besoins du clergé & du public à  
 » cet égard. «

Les principaux ouvrages de la premiere classe que notre auteur examine & juge , sont : le *Jus ecclesiasticum* de Van-Espen , les *Loix ecclésiastiques* de d'Héricourt , les *Mémoires du clergé* , la *Jurisprudence canonique* de Rousseau de la Combe , le *Traité de l'abus* de Fevret , les *Institutions ecclésiastiques* de Gibert , le *Traité des bénéfices ou du droit canonique* de Goard , nouvelle édition en 7 vol. in-4<sup>o</sup>. la *Théorie & pratique du droit canonique* , par le pere Cabassut , de l'Oratoire ; les *Définitions canoniques* , avec les notes de Perard Castel ; le *Journal des audiences* , & le *Dictionnaire des arrêts* de Brillon.

Ceux de la seconde classe , en moindre nombre , se réduisent , pour les modernes , à ceux :

ci : le *Recueil des procédures civiles & des procédures criminelles des officialités*, par Descombes, greffier ; la *Pratique de la juridiction ecclésiastique volontaire & contentieuse*, par Ducasse, official de Condom ; le *Parfait procureur des officialités* mis à la fin du *Notaire apostolique* de Brunet, tome 2, in-4°. ; le *Parfait procureur des officialités & le Traité des compétences ecclésiastiques* du sieur Horry, notaire apostolique, 2 vol. in-4°. ; & enfin, la *Véritable pratique civile & criminelle des cours ecclésiastiques*, in-4°. Paris, 1685, par Auboux.

Nous avons cru, d'après l'auteur, devoir rapporter les titres de tous ces ouvrages, & rendre par-là un service à tous les jeunes avocats qui se destinent plus particulièrement dans cette noble profession, à l'étude des matieres ecclésiastiques & du droit canonique, en leur faisant connoître de nom les auteurs qui ont traité de ces matieres, & que souvent ils ne consulteroient pas faute de savoir leur existence. Nous ne rapporterons point le jugement sommaire que notre auteur porte de chacun de ces ouvrages ; c'est dans son livre qu'il faut le voir ; mais comme M. d'Héricourt est un auteur très-connu, très-estimé & assez moderne, nous croyons devoir transcrire les propres paroles de l'auteur à ce sujet.

» Les *Loix ecclésiastiques* d'Héricourt, dit-il,  
 » (ouvrage très-estimable en lui-même) peuvent  
 » être un peu plus utiles aux officiaux que  
 » l'ouvrage de Van-Espen ; mais elles ne fau-  
 » roient leur suffire pour la pratique, ni même



» pour la théorie , parce qu'elles ne renfer-  
» ment que quatre ou cinq chapitres relatifs  
» aux procédures & à la pratique des officia-  
» lités, qui, quoiqu'excellens en eux-mêmes,  
» ne peuvent être qu'une ressource insuffisante  
» pour les officiaux dans le détail des affaires  
» qu'ils sont obligés d'instruire & de juger  
» journellement. »

On voit par ce passage de notre auteur, qu'il rend justice à ceux dont il juge les ouvrages, & que ce n'est ni la jalousie ni l'esprit de critique qui lui dicte ses jugemens. Il discute tous les autres ouvrages avec la même impartialité ; & nous exhortons ceux de nos lecteurs qui sont dans le cas, ou par le ministère dont ils sont chargés, ou par la profession d'avocat dans les fonctions relatives à cette partie, de lire avec attention cet ouvrage, très-instructif pour le fond, & sur-tout très-utile aux officiaux par les formules qu'il contient ; ce que l'on ne trouve pas d'une manière, à beaucoup près, si didactique dans les autres ouvrages que nous avons cités, non pas que plusieurs d'entre eux n'aient très-bien approfondi les matières ecclésiastiques & n'en aient parlé très-savamment, mais parce qu'ils ont écrit, pour la plupart, avant les ordonnances de 1667 & 1670 ; que depuis que leurs ouvrages ont paru, il a été rendu un nombre infini d'arrêts qu'ils n'ont pas pu par conséquent rapporter, & qu'enfin aucun d'eux n'a donné la formule des différens actes de procédures & de jugemens appuyés des rai-

sons & de la discussion des principes & des droits de la justice ecclésiastique ; ce que l'on trouvera parfaitement déduit dans l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui.

D'après ce que nous venons d'exposer, l'on aura une idée générale de l'ouvrage & de l'esprit dans lequel l'auteur l'avoit composé ; c'est, comme on l'a pu voir, beaucoup moins pour étendre les bornes du pouvoir des ecclésiastiques, que pour les fixer d'une manière à maintenir la concorde entre le sacerdoce & l'empire, & nous croyons que l'auteur a parfaitement réussi. On dit dans le titre que cet ouvrage a été revu par de savans jurisconsultes & d'habiles praticiens. Nous aurions désiré que l'on nous les eût fait connoître, ainsi que leur travail, pour leur rendre la justice qu'ils méritent.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage, très-utile & même très-nécessaire, comme nous l'avons dit, contient deux volumes que l'on a partagés en quatre tomes. Subdivision fort simple & fort naturelle ; elle est en quatre parties ; la première traite des personnes des juges d'église, c'est-à-dire, des personnes qui ont eu anciennement le droit d'exercer la juridiction ecclésiastique contentieuse.

La seconde a pour objet d'expliquer le pouvoir & la juridiction des juges d'église.

La troisième explique en détail, d'après les dispositions de l'ordonnance de 1667, les règles que les juges d'église doivent suivre dans la pratique de leurs juridictions, dans les

procédures, l'instruction & le jugement des causes qui leur sont communes avec les tribunaux séculiers.

La quatrieme traite avec étendue des regles que les juges d'église doivent observer dans les causes & procédures qui sont propres & particulieres aux officialités & autres tribunaux ecclésiastiques.

Chacune de ces parties est ensuite subdivisée à l'infini; mais ces subdivisions seroient trop longues à rapporter ici, & les tables très-étendues & très-claires que l'on trouve à chaque tome de l'ouvrage, ainsi que la table générale des matieres, en indiqueront suffisamment les objets de détail, & c'est dans l'ouvrage qu'il est intéressant de les chercher.

Nous dirons seulement que la quatrieme partie, comme la plus importante, est traitée avec plus d'étendue encore que les autres; l'auteur l'a divisée en deux titres, dont le premier, divisé lui même en neuf chapitres, explique en détail les regles & les formes des procédures concernant l'exécution & la fulmigation des rescrits du pape adressés aux officiaux, ou autres juges d'église; l'auteur y traite des différentes especes de rescrits, de leur nature & de leurs effets; mais il s'est étendu, sur-tout, sur l'exécution des rescrits concernant les réclamations des vœux & des ordres sacrés, parce qu'il a fallu, dit-il, exposer & résoudre les difficultés qui se rencontrent dans cette procédure.

Le second titre de cette partie, qui nous pa-

roît la plus importante & la plus difficile de cet ouvrage, a pour objet les matieres, les procédures & les causes de mariage; aussi l'auteur annonce-t-il qu'il l'a traitée avec beaucoup plus de soin, à cause du grand nombre de questions épineuses & difficiles que ce titre renferme; il s'est servi entr'autres pour cela des conférences de Paris, mais il a relevé avec beaucoup de soin & de justesse plusieurs méprises du rédacteur de ces conférences. Enfin on trouvera dans ce même titre des recherches très-curieuses sur les hermaphrodites, qui lui ont été fournies par un médecin de la faculté de Montpellier, qui, dit-il, a approfondi cette question, mais qu'il ne nomme pas.

A la suite de chacun des traités de l'auteur sur différentes matieres, on y trouve une quantité prodigieuse de formules de différens actes ou de procédures, ou de jugemens ou autres. Cette portion de l'ouvrage, certainement la plus ingrate, a dû coûter à l'auteur un travail prodigieux, & en même-tems fastidieux par sa sécheresse, mais cependant très-utile, & nous osons même dire absolument nécessaire: aussi l'auteur se fait-il quelques objections à ce sujet, auxquelles il nous semble répondre avec beaucoup de justesse, entr'autres à celle-ci. » Des personnes familiarisées » avec la pratique qu'elles exercent journalle- » ment depuis longues années, désapprouveront » peut-être qu'on ait employé presque la moitié d'un volume in-4to. à rapporter des for-

» mules d'actes qui leur sont déjà connues &  
 » familières. Ces personnes auroient, sans dou-  
 » te, trouvé cette partie de l'ouvrage bien  
 » mieux remplie à leur gré, si, au lieu de ces  
 » formules, on avoit substitué l'exposition &  
 » l'examen de plusieurs questions qu'on auroit  
 » pu recueillir avec leurs décisions dans les  
 » recueils d'arrêts ou dans les différens ou-  
 » vrages de jurisprudence. Mais ces personnes  
 » nous permettent de leur dire, que l'ouvrage  
 » a été principalement composé pour des offi-  
 » ciaux de province, qui entrent dans leur  
 » carrière, & pour ceux qui se destinent à  
 » cette importante fonction, & qui n'ayant ni  
 » la connoissance de ces titres de pratique, ni  
 » la facilité de se les procurer, & encore moins  
 » la faculté d'apprendre la pratique pendant plu-  
 » sieurs années chez un procureur d'officialité  
 » ou de bailliage & de sénéchaussée, desiroient  
 » ardemment, depuis long tems, de trouver un  
 » ouvrage qui réunît l'explication des regles  
 » qu'on doit suivre dans les procédures & les  
 » formules des actes qui doivent en composer  
 » la suite. «

Après avoir donné une idée de la division  
 & des principales parties de cet ouvrage, il  
 nous semble convenable de dire un mot de la  
 méthode que l'auteur a suivie en traitant les dif-  
 férentes matieres qui en sont l'objet. Elle est  
 à-peu-près la même que celle de l'auteur des  
*Nouveaux mémoires du clergé* : l'auteur remonte  
 à l'origine primitive sur chaque matiere, &  
 rapporte en peu de mots les faits historiques

qui y sont relatifs. Il expose assez ordinairement les principes reçus, ou les dispositions des loix canoniques, ou celles des loix impériales ou royales, l'ancienne jurisprudence & les décisions modernes des cours supérieures.

» Mais, dit-il, avec autant de candeur que de  
 » modestie, nous n'avons pas négligé d'expo-  
 » ser en même-tems, sur les mêmes objets,  
 » les maximes, les principes & les prétentions  
 » des juges d'église, en observant de rappor-  
 » ter les fondemens respectifs sur lesquels les  
 » deux sentimens sont appuyés : nous y avons  
 » rarement ajouté notre avis, considérant que  
 » le suffrage d'un auteur particulier ne pou-  
 » voit être d'aucun poids pour faire pencher  
 » la balance, & qu'il étoit bien plus à-propos  
 » de réserver la décision aux cours supérieures.

» S'il se trouvoit quelques esprits difficiles,  
 » qui fussent peu satisfaits de cette méthode,  
 » nous ne contesterons point avec eux ; mais  
 » nous les inviterons à faire mieux, s'ils ne  
 » jugent pas notre travail assez utile. S'il se  
 » rencontre aussi quelques personnes trop zélées  
 » pour étendre la juridiction ecclésiastique,  
 » qui estiment que nous ne sommes pas assez  
 » favorables à cette juridiction, & que nous  
 » ne lui donnons pas assez d'étendue, nous leur  
 » répondrons que nous n'avons prétendu com-  
 » poser, ni une *Défense des droits des juges*  
 » *d'église*, ni une *diatribe contre les juges sécu-*  
 » *liers*, mais rapporter avec impartialité &  
 » d'une manière exacte & instructive les pré-  
 » tentions respectives des uns & des autres  
 » sur

» sur les différentes matieres de notre traité. «

L'auteur avertit , avec la même bonne-foi , que pendant l'impression de son ouvrage , qui a duré dix-huit mois , des accidens fâcheux & imprévus y ont fait glisser quelques fautes d'impression , mais qu'on en trouvera la correction dans les *errata* très-soignés qui se trouvent à la fin de chaque volume.

Nous n'entrerons pas dans un plus grand détail , qui ne serviroit qu'à morceler , & par conséquent à affoiblir le travail , les principes & les raisonnemens de l'auteur ; mais nous finirons cet extrait en exhortant tous les avocats , tous les juges séculiers ou ecclésiastiques , & sur-tout ceux qui se destinent à cet état ou qui doivent être à la tête des officialités , à lire attentivement , à étudier avec méthode & à bien méditer ce traité qui nous paroît contenir tout ce qu'il est important de savoir pour exercer leur état sans reproches.

( *Journal des savans.* )



*DISCOURS sur la vie religieuse , dédiés à Madame LOUISE de France ; par M. l'abbé ASSELIN , ancien vicaire-général de Glandeve. A Paris , chez l'auteur , rue des Poules , quartier de l'Estrapade ; & chez Delalain le jeune , libraire rue St. Jacques. 2 vol. in-12. prix 5 liv. brochés.*

V OICI un ouvrage dont la religion est l'objet. M. l'abbé Affelin , son auteur , l'a consacré à la femme sur la terre la plus digne , peut-être , de recevoir de pareils hommages : cette dédicace , en effet , sembloit n'appartenir qu'à une princesse qui , dans l'âge des illusions , a eu le courage de fuir l'éclat des grandeurs , pour aller s'ensevelir dans l'ombre des temples ; Madame Louise de France a paru se dépouiller de tous ses titres pour prendre le nom sans faste de la *Révérende Mère Thérèse de Saint-Augustin , religieuse Carmélite à S. Denis ;* & c'est sous ce nom qui annonce l'humilité chrétienne , qu'elle a bien voulu accepter le tribut de M. l'abbé Affelin. (\*) Nous ne pou-

---

(\*) L'auguste princesse à qui ces discours sont dédiés , les avoit lus en manuscrit , & elle a désiré qu'ils fussent imprimés. Un pareil suffrage leur donne encore un nouveau prix.



vons nous dispenser de rapporter quelques traits de cette épître dédicatoire ; ils peignent fidèlement l'héroïne respectable , à qui il offre le fruit de ses veilles. » Glorifier le seigneur , dit-il , rappeler aux épouses de Jesus Christ des engagements augustes , leur en faire goûter les avantages , inspirer le zèle de la perfection , ranimer le feu du sanctuaire ; voilà l'objet & le prix de mes travaux.... Je supprime tous titres honorifiques. Dieu seul est grand , & tout ce qui n'est pas lui , disparaît à vos yeux. Le seul titre qui vous flatte est celui de Carmélite , vous préférez cette qualité à toute autre ; tandis qu'un monarque dévoué au bonheur de son peuple , regne avec un sceptre de douceur sur une nation dont il fait les délices , se commande lui-même tous les sacrifices que les circonstances peuvent lui permettre , & s'érige un trône dans tous les cœurs , votre gloire , *ma révérende Mere* , est de vous immoler chaque jour au pied de l'autel , & de partager avec les vierges du *Carmel* cette religieuse obscurité , où dieu leur suffit , & que vous leur rendez encore plus aimable par les charmes de la bonté ; c'est le monde avec tout son éclat que vous avez enseveli sous le voile de la religion ; votre modestie , *ma révérende Mere* , me défend de vous en faire un mérite , &c. »

Cette épître dédicatoire , indépendamment des louanges méritées qu'elle renferme , nous donne une idée rapide du travail de M. l'abbé

## 124 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Affelin. Il a écrit pour des âmes pénétrées de l'amour de leurs devoirs, & qui n'ont pas besoin de violentes secousses pour se livrer entièrement à l'esprit de leur état. Il ne falloit point ici l'éloquence foudroyante de Bossuet, les raisonnemens profonds de Bourdaloue; ces discours demandoient l'onction de Cheminais, la douceur insinuante & séduisante, s'il étoit permis d'employer cette expression profane, du célèbre Massillon; en un mot toute l'effusion d'un pur sentiment; & ces qualités si rares aujourd'hui, M. l'abbé Affelin semble s'être attaché à nous les rappeler; on aimera ce commencement de son *Avant-propos*; il nous fait connoître comment des vertus nourries par la piété la plus fervente, peuvent quelquefois s'altérer & s'affoiblir. » Dans l'état le  
 » plus serein, mes chères sœurs, au milieu  
 » des ressources du salut, avec les dispositions  
 » les plus heureuses, la volonté s'affoiblit, la  
 » piété dégénère, le cœur se dément, & trouve  
 » dans son inconstance naturelle l'écueil de ses  
 » résolutions & de ses promesses.... Aujourd'hui  
 » nous prenons l'essor, & demain nous  
 » rampons sur la poussière; quelquefois dans  
 » un même jour, dans une même action, la  
 » ferveur & la lâcheté se confondent; on cherche la vertu dans la vertu même.... Nous  
 » éprouvons dans la pratique du bien ces dégradations & ces vicissitudes qui nous font  
 » pencher vers le dépérissement; nous avons  
 » des fautes à nous reprocher, de ces fautes  
 » qui ne bannissent pas toujours l'esprit saint

» de nos cœurs , je le suppose , mais qui le  
 » contristent , qui , sans outrager le maître que  
 » nous servons , & sans nous attirer sa colere ,  
 » diminuent ses dons , augmentent notre foi-  
 » bleffe , & nous conduisent à des chûtes iné-  
 » vitables , si nous n'avons soin de les préve-  
 » nir par un retour sur nous-mêmes , &c. «  
 Ce morceau annonce , en quelque sorte , le  
 genre de la tâche que l'auteur s'est imposée ;  
 c'est , si l'on peut le dire , la métaphysique de  
 la dévotion & de la vertu ; ce sont de ces  
 nuances fines , qui ne peuvent être saisies que  
 par ces yeux délicats , que n'éblouit point le  
 grand jour du monde. Il n'est point d'esprit  
 religieux qui ne goûte ces préceptes simples ,  
 & présentés sans le faste de l'expression mon-  
 daine. » Je le dirai donc , vierges chrétiennes ,  
 » oui , jusques dans ces maisons d'oraison , on  
 » a des prières à ranimer , dans ces lieux de  
 » retraite & de solitude , des distractions à écar-  
 » ter , dans ces demeures consacrées à la ré-  
 » gularité , des obligations à approfondir , dans  
 » une vie , dont l'esprit d'innocence & de fer-  
 » veur devroit occuper , sanctifier tous les mo-  
 » mens , des vuides à remplir , des égaremens  
 » à prévoir , une tiédeur à craindre , & peut-  
 » être à déplorer. Je l'avoue , on vit dans ces  
 » saints asyles , où tout inspire la piété & la  
 » vertu ; mais qu'il est rare que dans le nom-  
 » bre des sacrifices qu'exige la grandeur du  
 » maître avec lequel on s'est engagé , on ne  
 » fasse de tems en-tems quelque *rapine* dans  
 » l'holocauste ! qu'il est difficile , disoit S. Léon ,

## 126 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

» que cette poussière impure qui sort du fond  
» des passions humaines , ne s'attache aux cœurs  
» les plus religieux , & n'en ternisse l'éclat &  
» la pureté ! &c. « Ces conseils sont d'autant  
plus estimables , qu'ils sont propres à leur ob-  
jet ; rien de vague , rien d'étranger , point de  
déclamations , c'est la raison la plus solide unie  
au sentiment le plus vertueux.

Ces discours qui forment deux volumes , sont  
au nombre de vingt-deux : celui qui a pour  
sujet *l'esprit de la reconnoissance*, offre un tableau  
intéressant de la vie religieuse. M. Affelin le  
rapproche de celui du monde dont il esquisse  
en peu de traits tous les désavantages ; qu'il  
fait aimer la solitude , qu'il lui prête de charmes !  
comme il fait s'insinuer dans l'ame la moins  
familiarisée avec ces images ! « Murs sacrés ,  
» fait-il dire à une de ces pieuses recluses ,  
» vénérable asyle qui êtes devenu pour moi  
» le séjour d'une vie intérieure & divine , vous  
» êtes & serez toujours le tendre objet de ma  
» reconnoissance. Sanctuaire de l'innocence qui  
» me renfermez dans votre auguste enceinte ,  
» oui , je vous préfère aux plus brillantes de-  
» meures. Je vois au-dessous de moi les palais  
» des grands , le trône des rois , le monde avec  
» sa gloire , avec sa vanité. Saint autel , qui  
» reçûtes mes engagements , je les ratifie en  
» ce moment avec toute la ferveur dont je  
» suis capable. Et vous , esprits immortels ,  
» portez ce nouvel hommage avec l'encens de  
» mon cœur , au pied de dieu , de mon époux !  
» j'ai reçu de vos mains ce vêtement de lumie-

» res, qui fut le gage de votre amour, & de  
 » l'alliance que je contractois avec vous, &c. «  
 Ce morceau respire le goût & la simplicité de  
 l'antique. M. Affelin est aussi touchant dans son  
 discours sur l'*oubli de la vocation* ; cette pensée  
 est frappante : » Oui, mes cheres sœurs, no-  
 » tre fidélité s'affoiblit avec notre reconnois-  
 » sance ; c'est que dans l'homme ingrat, c'est  
 » moins l'esprit que le cœur qui oublie. «

Dans ses réflexions sur le *vœu d'obéissance*,  
 l'auteur trace avec beaucoup de discernement  
 les devoirs de la supérieure. » Quelle sagesse,  
 » & quelle prudence ne faut-il pas dans une  
 » supérieure pour agir ou dissimuler, pour  
 » accorder ou refuser, pour punir ou pardon-  
 » ner ! Quel ménagement & quelle circonspec-  
 » tion pour être imposante sans hauteur, ferme  
 » sans dureté, indulgente sans relâchement, com-  
 » patissante sans foiblesse ! Quelle charité &  
 » quelle patience pour entrer dans tous les  
 » besoins, & se proportionner à tous les carac-  
 » teres ! On trouve dans une communauté des  
 » génies ardens, impétueux ; il faut les diri-  
 » ger, les mener au but, en ménageant leur  
 » activité & leur ardeur ; des esprits fiers &  
 » hautains, pour qui un avis, un reproche,  
 » est une injure : il faut les *plier*, les courber  
 » sans les rompre : des humeurs violentes &  
 » emportées ; il faut les corriger sans les révol-  
 » ter, & d'une main sage verser l'huile & le  
 » vin sur les plaies : des caracteres froids &  
 » indolents, il faut les exciter, faire rougir la  
 » paresse par d'utiles reproches, la vivifier par

## 128 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

» la chaleur de l'émulation, & lui dire : qu'elle  
 » peut toujours *plus qu'elle ne pense* ; des ames  
 » médiocres exemptes des grandes passions , &  
 » incapables des grandes vertus ; il faut en tirer  
 » ce qu'on peut, & en leur disant de s'élever  
 » un peu plus haut , empêcher qu'elles ne des-  
 » cendent , & ne *volent* [ *Auteur a voulu dire*  
 » sans doute *tombent* ] plus bas ; des cœurs foi-  
 » bles , abattus , découragés , il faut les foumet-  
 » tre , les ranimer , les consoler. « Il est aisé  
 de voir par cet exemple , que M. Affelin sait  
 entrer dans son sujet , l'approfondir , s'en ren-  
 dre le maître ; c'est la même sagacité dans tout  
 ce qu'il dit sur *la gloire de l'obéissance*. Il prouve  
 qu'elle est le grand nœud qui lie les sociétés ,  
 que sans la subordination le corps politique même  
 ne subsisteroit plus. Il fait voir combien l'obéis-  
 sance envers dieu est à la fois légitime & douce ;  
 il s'élève avec un saint emportement contre  
 ces abus qui infectent le monde , & qui se sont  
 glissés jusques dans le cloître ; il fronde cet esprit  
 d'avarice , qui souvent ferme la porte de la re-  
 traite sacrée , à ces infortunés qui ont plus de  
 vertus que de richesses ; il s'appuie d'un exem-  
 ple respectable , de sainte Thérèse , » qui se féli-  
 » citoit de n'avoir jamais reçu par des raisons  
 » d'intérêt , aucune postulante , lorsqu'elle y re-  
 » marquait d'ailleurs les indices d'une véritable  
 » vocation. « Notre sage instituteur de la vie  
 religieuse ne veut point que l'esprit de propriété  
 approche de ces ames vouées à la pénitence. Il  
 trace rapidement les avantages de la solitude :  
 elle nourrit le cœur , elle éclaire l'esprit , elle

détache de tous ces objets périssables qui nous entourent, & elle nous rapproche de l'être suprême. Que de vues profondes dans le discours sur l'esprit intérieur !

Nous ne suivrons point l'auteur dans les autres discours, sur *la mortification*, sur *la nécessité de la perfection*, sur *la fidélité aux petites choses* ; nous nous contenterons d'observer qu'il ne s'écarte jamais de son sujet, & que son style est conforme aux matieres qu'il traite. Il n'y a que des personnes consacrées à la vie religieuse qui soient capables d'apprécier l'ouvrage de M. l'abbé Affelin. Il prend un ton plus élevé ; il déploie des idées encore plus profondes dans ses discours sur *les abus de la direction*, sur *les dangers de la tiédeur*, sur *l'excellence de la vocation à l'état religieux*, sur *le sacrifice de l'ame religieuse*, &c. &c.

On peut donc regarder ce travail de M. l'abbé Affelin comme une espece de code des devoirs de l'état religieux. Il n'y a point de couvens auxquels cet ouvrage ne soit nécessaire ; s'il n'éclaire point les personnes dévouées à la retraite, il les affermira dans leurs principes. C'est ici le cœur & non l'esprit qui donne des préceptes ; par-tout respire l'onction du sentiment ; on pourroit reprendre quelques tournures monotones, quelques négligences d'expression, des mots impropres ; mais en général, le style est sain & éloquent, noble sans enflure, & convenable aux matieres qui sont discutées ; cette uniformité qu'on seroit tenté de reprocher à M. l'abbé Affelin, est,

## 130 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

sans contredit, le vice du genre qu'il a choisi; il ne lui étoit guere possible d'y jeter plus de variété : d'ailleurs il fait faire aimer jusqu'à ses défauts; lorsqu'on a le secret de toucher le cœur, on laisse bien peu de matiere à la critique.

( Année littéraire ; Affiches & annonces de Paris. )

---

*MÉLANGES tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois ; romans du 16e. siècle , sections XV, XVI, XVII & XVIII. Lettre Y , &c. A Paris , chez Moutard , imprimeur-libraire , rue des Mathurins , Hôtel de Cluny. 1781. 2 vol. in-8vo. l'un de 387 pages , l'autre de 384.*

CES nouvelles sections ne sont pas moins variées & moins amusantes que les précédentes. M. le marquis de P\*\*. parcourt d'abord quelques recueils d'historiettes , qui , sans mériter le titre de romans , offrent de tems en tems des traits curieux & d'assez bonnes plaisanteries. Le premier ouvrage de ce genre dont il soit fait mention au commencement de ce volume , a pour titre : *La nouvelle fabrique des excellens traits de vérité , par Philippe d'Alcripe , fleur de Néri en Verbos.* L'auteur de ce recueil de plaisanteries , étoit , dit-on , moine dans l'abbaye de Mortemer , près la forêt de



Lions en Normandie. Il suffiroit de dire que le nom d'*Alcripe* est retourné de celui de *le Picard* (nom de famille de l'auteur), que *Néri* est l'anagramme de *rien* (sa seigneurie), & que *Verbos* vient de *Vert-bois* (désignant la forêt où il habitoit), pour convaincre d'avance nos lecteurs qu'on ne trouve dans cette collection que de mauvais quolibets, de fades plaisanteries & des facéties plates & ennuyeuses, &c. Nous rapporterons l'un des contes qui nous a paru plaisant à force de bêtise.

» Il y a une providence pour les mal-adroits.  
 » *Mathurin Verreu* étoit le plus gauche de tous  
 » les hommes : un jour cependant il voulut  
 » aller à la chasse ; il se rend , armé de son  
 » arbalète , dans un bois près d'un étang ; il  
 » tire , ne tue rien , mais blesse des pigeons  
 » ramiers qui restent attachés aux branches  
 » par les pattes. Il veut monter aux arbres ,  
 » dégringole & se jette dans l'étang ; il avoit  
 » de grandes & larges bottes & un énorme  
 » caleçon ; il enfonce dans l'eau & la vase  
 » jusqu'à la ceinture , mais on vient le retirer.  
 » L'étang étoit très-poissonneux , & il emporte  
 » avec lui un grand nombre de poissons de  
 » toute espèce ; cependant ayant de la peine  
 » à se soutenir , il tombe sur l'herbe , & trou-  
 » ve sous ses mains deux levrauts qui étoient  
 » là au gîte : on lui rapporte ses ramiers bles-  
 » sés , & enfin il revient chez lui ayant de  
 » quoi grandement souper en gras & en mai-  
 » gre , gibier , volaille & poisson. «

Il faut que ce conte soit aussi court , pour

## 132 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

que l'on nous pardonne de l'avoir cité : mais nous voulions donner une idée du recueil du *sieur de Néri*, & nous ne pouvions mieux faire qu'en citant l'un des traits les plus passables. Cependant ce livre renferme un conte intitulé *le Parisien & la Comtesse de Babylone*, qui pourroit fournir le canevas d'un vrai roman, peu vraisemblable à la vérité, mais assez piquant par sa singularité. Le héros est le fils d'un joyaillier de Paris, à qui les romans ont fait tourner la tête. Il y a lu que de simples particuliers avoient épousé des reines & des princesses auxquelles ils avoient eu le bonheur de plaire. Il en conclut qu'il n'a qu'à trouver une reine, n'importe dans quel pays, s'en faire aimer, & devenir ainsi un puissant souverain. Un Arménien vend des diamans à son pere, il l'interroge sur la beauté des dames orientales, & c'est d'après les réponses favorables qu'il en reçoit, que ses projets sont conçus & qu'il vient à bout de les exécuter. Il épouse en effet la belle *Gulhinda*, fille du grand-soudan *Omar*, & l'amene à Paris. Le détail de ses aventures, la maniere dont il parvient à réaliser sa chimere, ont de quoi occuper agréablement le lecteur.

M. de P \* \*. parle ensuite d'un ouvrage de *Doni*, l'un des auteurs Italiens qui se rendirent illustres au 16e. siècle par des dialogues, des entretiens & des fictions de toute espece. Il s'agit des *Mondes célestes, terrestres & infernaux*, qui ont eu trois éditions en six ans, & augmentés dans les deux dernières du *Monde des*

*cornus*. De tous les nombreux ouvrages critiques & satyriques de *Doni*, c'est le seul qui ait été traduit en françois par l'infatigable *Chapuis*. *Doni* suppose qu'il est promené par un ange dans les cieux, ensuite ramené sur la terre, & transporté enfin dans les enfers. Il y a çà & là des choses agréables dans ses fictions, & même on en trouve d'assez philosophiques pour son siècle. Le *Monde des cornus*, ajouté par la suite aux trois autres, n'est pas de *Doni*, mais vraisemblablement de son traducteur. C'est un livre très-médiocre, pour ne pas dire détestable. Il roule sur la vieille plaisanterie reçue en France pendant bien des siècles, que ceux dont les femmes se conduisoient mal, portoient des cornes. Ne nous arrêtons point à ce recueil de mauvaises plaisanteries anciennes & modernes, & passons à l'*Hexameron*, ou les six Journées du même *Chapuis*; prises de l'espagnol de *Torquemada*. Il ne faut pas s'imaginer que ce soient des nouvelles dans le genre de celles du *Décameron* ou de l'*Héptameron*; ce sont des dialogues philosophiques qui roulent sur la physique & l'histoire-naturelle. Ils contiennent une infinité de remarques singulières & curieuses; on y lit aussi des anecdotes assez piquantes. M. de P\*\*. en rapporte un assez grand nombre. On préférera peut-être les *Neuf Matinées du seigneur de Cholières*, & les *Après-dînées*, du même. Ce n'est pas au reste que cet ouvrage soit meilleur que le précédent; mais on aime à voir comment on discutoit certaines questions dans le 16e. siècle.

## 134 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Le premier discours des *Matinées* est intitulé , *de l'or & du fer*. Deux personnages s'y disputent sur la préférence que doit obtenir un métal sur l'autre. Le second roule sur la préférence que peut mériter l'état de juriconsulte sur celui de médecin. On y trouve des réflexions assez intéressantes sur la nécessité d'établir des loix relativement aux remèdes à ordonner suivant la différence des climats & des tempéramens. Elles pourroient même servir de germe à un ouvrage important sur cette matière, ouvrage qui nous manque encore. Il est certain qu'une maladie ne doit pas être traitée uniformément ni avec les mêmes drogues ou avec la même dose de drogues en France & au Japon , & qu'on ne pourra se vanter d'avoir amené la médecine à son plus haut degré de perfection , que lorsqu'on en aura appliqué les principes à la différence des climats & des tempéramens. C'est peut-être une conjecture un peu hasardée, mais il nous semble que chaque pays doit produire les remèdes propres aux maladies qui y regnent, & que la médecine ne cessera d'être meurtrière, que lorsqu'on ne fera plus un usage continuel des drogues exotiques que la nature n'a probablement point destinées à guérir les maladies à mille ou deux mille lieues de l'endroit de leur naissance.

Dans la troisième *Matinée*, on demande s'il est permis aux avocats de prendre de l'argent; il est impossible de rapporter, même le titre de la quatrième, quoiqu'elle renferme un conte très-plaisant. La cinquième est intitulée *des lai-*

*des & des belles femmes.* Elle commence par les lamentations très-comiques d'un gentilhomme de Normandie, qui avoit épousé une jolie femme qui le faisoit enrager : ce qui achevoit de le désespérer, c'est que tout le monde lui faisoit compliment sur son prétendu bonheur. La sixième traite de la jalousie des maris & des femmes ; la septième, de l'inégalité de l'âge entre les mariés ; dans la huitième, on demande si, pour être heureuse, une demoiselle doit épouser un militaire ou un homme de loi & d'érudition. L'honnêteté défend de parler de la neuvième.

Il y a autant d'*Après-dînées* que de *Mari-nées* ; elles roulent sur le veiller & le dormir, le célibat & le mariage, l'étendue de la puissance maritale, *l'arbre de vie* (on examine si cet arbre existoit réellement dans le paradis terrestre, ou si ce n'est qu'une allégorie), le babil & caquet des femmes, les barbes, les vieillards & les jeunes gens, les pronostics, les lunatiques. L'avant-dernière nous offre le trait suivant : » Un baron Gaulard avoit un » coq au haut du clocher de sa paroisse, qui » tournoit au gré du vent. Un jour d'automne qu'il alloit à son église, il trouva tous » ses payfans fort agités, & apprit que la » cause de leurs inquiétudes étoit que le coq » annonçoit le vent de bise, qui feroit gêler » leurs vignes. *Si ce n'est que cela*, dit-il, *mes* » *enfans*, *tranquillisez-vous*, *j'y mettrai bon ordre.* Effectivement, dès le soir, il envoya » quelques-uns de ses gens, qui mirent le coq

## 136 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» dans la position la plus favorable , & le cloue  
 » rent afin qu'il y restât long tems. Alors le  
 » baron s'applaudit d'avoir ainsi assuré le suc-  
 » cès des vendanges de l'année. «

Avant que de revenir aux vrais romans ,  
 M. le marquis de P\*\* . parle d'un petit livre  
 intitulé *les Quinze joies du mariage* , dont l'au-  
 teur ou éditeur s'appelloit *François Rossel* , &  
 qui a eu cinq éditions depuis 1595. Il est an-  
 noncé comme tiré d'un ancien manuscrit à-  
 peu-près du 15<sup>e</sup>. siècle , & cela pourroit bien  
 être , vu l'antiquité du style. Nous croyons  
 que cet article sera lu avec plaisir ; l'auteur  
 des *Mélanges* en a tiré très-bon parti.

» La premiere joie du mariage , dit-il , est  
 » lorsqu'un jeune homme , ayant fait choix  
 » d'une demoiselle qu'il trouve belle & qu'il  
 » croit aimable , l'épouse : alors , dit le livre ,  
 » *ores est-il dedans la nasse le pauvre homs*. Les  
 » premiers jours il est dans l'enchantement ,  
 » & la jeune femme aussi , parce que tout lui  
 » paroît nouveau , qu'elle reçoit des caresses  
 » & des complimens auxquels elle n'est point  
 » accoutumée ; elle est accablée de robes neu-  
 » ves & de présens , & on lui donne des fê-  
 » tes. Elle croit que ces bombances doivent  
 » toujours durer ; mais au bout de quelque  
 » tems , quand elle est réduite au train ordi-  
 » naire de la vie qu'elle doit toujours mener ,  
 » elle fait la malade , la mécontente , la fâ-  
 » chée , boude son mari pour obtenir de lui  
 » tantôt une chose , tantôt une autre. D'abord  
 » il fait ce qu'il peut pour la satisfaire ; ensuite

» il est obligé de lui dire que l'état de ses af-  
 » faires ne lui permet pas de faire tant de dé-  
 » pense : alors elle se fâche , dit qu'elle vaut  
 » bien la peine que son mari fasse pour elle  
 » autant de frais que les maris du voisinage  
 » en font pour leurs femmes : le pauvre époux  
 » finit par être au désespoir , sa maison lui de-  
 » vient insupportable ; *mais , ores est-il dans la*  
 » *nasse le pauvre homs. »*

» La seconde joie du mariage est lorsque  
 » la femme , bien parée des belles robes &  
 » des bijoux qu'on lui a donnés , se montre  
 » par tout , fréquente les compagnies , fait des  
 » connoissances , & trouve la vie de Paris  
 » charmante ; mais bientôt les commeres , les  
 » voisines lui font tourner la tête , elles lui  
 » font des rapports , lui inspirent de la jalousie ,  
 » & occasionnent mille tracasseries. Enfin la  
 » jeune femme fait connoissance avec les fre-  
 » res & les cousins de ses amies ; ils lui con-  
 » tent fleurettes , & il se trouve à la fin quel-  
 » qu'un qui a le bonheur de lui plaire , &  
 » obtient la grace d'être introduit dans la mai-  
 » son , & présenté au mari comme cousin de  
 » la dame , quoique souvent il ne le soit pas :  
 » tôt il devient l'ami de la maison ; & s'il a  
 » quelques complaisances pour le mari , ce n'est  
 » que pour mieux cacher celles que la femme a  
 » pour lui. Mais *le pauvre homs est dans la*  
 » *nasse , & si bein embarré qu'il ne peut en for-*  
 » *tir. »*

La naissance d'un fils , la multiplicité des en-  
 fans , pour quelques maris le plaisir d'épouser

### 138 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

une fille de plus haut parage qu'eux , l'abandon du soin du ménage à la femme , forment la troisieme , quatrieme , cinquieme & sixieme joie.

» La septieme joie d'un mari , poursuit M:  
 » le marquis de P\*\* , est lorsque sa femme  
 » est occupée de lui , veut le posséder seul ,  
 » & en paroît un peu jalouse ; mais au bout  
 » de quelque tems , il devroit bien s'aperce-  
 » voir qu'on ne l'aime plus , quoiqu'on pa-  
 » roisse toujours également jaloux de lui. On  
 » le tourmente , on le tracasse ; mais c'est de  
 » la jalousie sans amour ; quelquefois même la  
 » femme ne se conduit ainsi que pour mieux  
 » cacher son jeu , & pour aller au devant des  
 » soupçons mieux fondés que le mari pour-  
 » roit concevoir. La femme éprouve une ma-  
 » ladie , pendant laquelle le mari ressent de  
 » grandes inquiétudes , & qui lui coûte beau-  
 » coup d'argent en medecins & en remedes ;  
 » elle en revient , c'est la huitieme joie ; mais  
 » elle est bien tempérée par toutes les com-  
 » plaisances qu'il faut avoir pour une femme  
 » devenue malade & délicate. Tantôt il faut  
 » lui payer les frais d'un voyage aux eaux ,  
 » où le mari ne l'accompagne pas , ou ceux  
 » de quelque pèlerinage à Aubervilliers près  
 » Paris , ou à Longchamp attendant le bois de  
 » Boulogne : enfin il faut lui acheter ou lui  
 » louer une maison de campagne pour y pren-  
 » dre l'air ou le lait. Si on lui refuse quel-  
 » que chose de tout cela , elle dira qu'elle se  
 » meurt , & que son mari veut la tuer. *Ainsi*



» croît la famille, ensemble la dépense & les cha-  
 » grins du pauvre homs. «

Il seroit trop long, de parcourir les sept autres joies du mariage; nous nous bornerons à rapporter encore la dernière, en faisant observer que ce petit ouvrage n'est point sans mérite, & pourroit donner l'idée d'une très-jolie piece de vers à quelque poëte gai & observateur.

» On éprouve la quinzieme & dernière joie  
 » du mariage, au moment où l'on devient  
 » veuf : celle-ci est au rebours de toutes les  
 » autres, car elle ne se perd pas après s'être  
 » fait sentir; au contraire, quand même on  
 » seroit affligé dans le premier moment, on  
 » se console au bout de quelque tems, & l'on  
 » sent que l'on a beaucoup gagné en sortant  
 » de la nasse du mariage. L'auteur, continue  
 » M. le marquis de P\*\*. prétend que les gens  
 » sages, quand ils en sont tirés, n'y rentrent  
 » plus, de peur d'être encore plus malheu-  
 » reux la seconde fois que la première, &  
 » d'éprouver le sort du poisson, que l'on ne  
 » tire ordinairement de la nasse remplie d'eau  
 » fraîche, que pour le jeter dans la poêle à  
 » frire, ou le mettre au court-bouillon. «

Après les *Quinze joies du mariage*, l'on trouve l'extrait de la *Mariane du Filomene*, ouvrage anonyme imprimé en 1595. L'auteur a fort bien fait de ne pas se nommer. D'un côté, il risquoit de se faire détester des dames, dont il prend à tâche de prouver l'inconstance & la mauvaise foi; de l'autre, son mérite littéraire ne pou-

voit lui offrir l'espoir d'une réputation ; son imagination est très-bornée , & son style très-peu naturel. Le *Discours de la pitié d'amour*, composé par Joseph de la Mothe, sieur de Lerm, gentilhomme Bazadois, doit moins être considéré comme un roman, que comme une aventure romanesque par ses détails, qui a réellement fourni matière à un procès criminel. Un sieur de l'*Espinasse*, gendarme dans la compagnie de M. de *Castelnau*, se trouvant en quartier-d'hiver à Marmande, devint amoureux de la demoiselle *Duluc*, obtint de son pere la permission de lui faire la cour, parvint à lui plaire, & se croyoit sur le point de l'épouser, lorsque M. *Duluc*, persuadé par quelques amis, défendit à sa fille de recevoir l'*Espinasse*. Elle feignit d'obéir, mais vit son amant en secret, en reçut des présens, & paya son amour des plus tendres complaisances, sur la foi d'une promesse de mariage. Cette intrigue dura trois ans. Un nommé de la *Peyre*, officier dans la même compagnie que l'*Espinasse*, s'avisa de jeter les yeux sur la demoiselle *Duluc* pour en faire sa femme ; plus riche que son rival, il obtint le consentement du pere, &, à force de soins, de bijoux offerts, &c. celui de la fille qui l'épousa en effet. L'*Espinasse* furieux appelle en duel le nouvel époux, &, au mépris des loix que se prescrit un galant homme, il dénigre la demoiselle *Duluc* dans toutes les sociétés, & publie les faveurs qu'il en a reçues. Ses propos injurieux parviennent bientôt aux oreilles de la *Peyre* & de *Bourgage*, parent de

M. *Duluc*. Ils vont porter leurs plaintes à M. *de Castelnau*, qui promet d'obliger l'*Espinasse* à se rétracter, & à offrir à la demoiselle *Duluc* telle satisfaction qu'elle voudra exiger. Mais les deux plaignans ne pouvant l'obtenir, la demoiselle qu'ils animoient, se saisit d'un poignard, se rend sur la place d'armes où étoit l'*Espinasse* avec le sieur *de la Mothe de Lerm* & un autre officier, & lui en porte trois coups dans la poitrine. L'*Espinasse* tombe mort, noyé dans son sang. La coupable est arrêtée; M. *de Castelnau* qui étoit gouverneur de Marmande, la condamne à mort; elle en appelle au parlement de Bordeaux qui commue la peine, & ordonne qu'elle passera le reste de ses jours dans un couvent. Aucune communauté de religieuses ne veut la recevoir, & elle revient à Marmande où ses compatriotes la reçoivent comme une héroïne.

M. de P\*\*. ne dit qu'un mot de *Adventures & fortunées amours de Pandion & d'Yonice*, roman supposé traduit du grec, dont l'intrigue est exactement la même que celle de *Florissée & Clareo*, qu'il a fait connoître dans un de ses volumes précédens. Il passe ensuite aux romans de *Béroalde de Verville*, auteur du fameux *Moyen de parvenir*, dont il extrait une foule de traits agréables. La 16e. section est entièrement consacrée aux *Œuvres de Rabelais*. C'est avoir rendu un service essentiel aux gens du monde, & même à la plupart des gens-de-lettres, que d'avoir donné un extrait suivi de *Gargantua & de Pantagruel*, que très peu de personnes peu-

vent lire dans l'original , & qui renferment cependant tant de bonnes plaisanteries & d'extravagances amusantes. Nous invitons à lire cet extrait dont il seroit difficile de rien détacher.

Dans les sections XVII & XVIII , M. de P\*\* est enfin parvenu à nous donner la notice & l'extrait détaillé du reste des romans du 16e. siècle. *Les Aventures de Floride* , par Béroalde de Verville , occupent 122 pages de la première , & l'on n'en sera point étonné , lorsqu'on apprendra que l'ouvrage original forme cinq volumes. Il est écrit d'un style obscur , en assez mauvaise prose , mêlée de plus mauvais vers , & sur-tout de sonnets. M. de P\*\* a su tirer tout le parti possible des situations intéressantes qui se rencontrent dans ce roman diffus & ennuyeux. L'extrait en est fort piquant , très-clair & très-méthodique. La marche de l'histoire est suivie avec la plus grande exactitude , & les épisodes en sont séparés. Les *Histoires tragiques de Bandel* , traduites de l'italien , & augmentées par Boissieu & Belleforêt , forment le reste de la section. Elles sont presque toutes propres à produire la mélancolie , mais la lecture en est attachante. D'ailleurs l'illustre auteur des *Mélanges* , en les abrégeant & les ornant , leur a donné un prix qu'elles n'avoient pas. Nous avons vu avec la plus vive satisfaction , qu'il en avoit réservé quelques unes des plus intéressantes à une dame aussi recommandable par les qualités de son cœur , que par les agrémens de sa personne , de son esprit & de son style , qui s'est chargée de les écrire.

Il s'agit dans la dernière section des romans de *Nicolas de Montreux*, gentilhomme du Maine, qui s'est toujours caché sous le nom d'*Olenix du Mont-Sacré*. Il naquit en 1550, & mourut vers 1610. Il n'a jamais composé que des romans & des pièces de théâtre. Une partie de ses tragédies sont du commencement du 17<sup>e</sup>. siècle; mais tous ses romans appartiennent au 16<sup>e</sup>. Il est auteur d'un prétendu 16<sup>e</sup>. tome des *Amadis*, tout entier de son imagination, & nullement traduit de l'espagnol. M. de P\*\* l'a inféré dans le second volume du roman du *Chevalier du Soleil*. Il s'occupe ici de son second ouvrage en ce genre, dont la première partie a été imprimée en 1595, & la seconde en 1598. Il porte le titre singulier d'*Œuvres de la chasteté, qui se remarque par les diverses fortunes, aventures & fidelles amours de Criniton & de Lydie, &c.* Montreux ne manque pas d'imagination, il prépare ses incidens avec assez d'art; mais son style est lâche, obscur, & devient sur-tout ridicule par la fureur qu'il a de montrer presque toujours une érudition déplacée. Il auroit mieux fait d'intituler son roman *Cléandre & Domiphile*, car celui de *Criniton & de Lydie* ne lui sert que de cadre. On voit que l'auteur a pris les romans grecs pour modèles, mais si, à l'exemple des anciens romanciers, il est parvenu à multiplier à l'infini les événemens merveilleux & singuliers, il n'a pas été aussi heureux dans la manière de les préparer & de les présenter.

*Les bergeries de Juliette*, par le même, ter;

minent la section 18e. & les romans du 16e. siecle : ce n'est encore qu'un cadre fait pour amener un certain nombre de nouvelles & de morceaux de poésie. L'auteur place en Arcadie la scene de son roman ; il suppose que plusieurs bergers & bergeres se rassemblent dans une agréable vallée, auprès de la fontaine des Lau-riers. Ses bergers, dont le plus distingué est *Philis*, proposent des énigmes, récitent des sonnets, des élégies, des stances en l'honneur des bergeres, & chantent des chansons amou- reuses, dans l'espoir de vaincre leur fierté. Les bergeres, entre lesquelles brille sur-tout la char- mante *Juliette*, s'amusent à raconter des histo- riettes sérieuses ou galantes, & c'est ainsi, con- tinue M. de P\*\*., que cette aimable compa- gnie passe les cinq journées qui composent l'ou- vrage de *Nicolas de Montreux*. Chacune de ces journées remplit un volume, mais, dans l'ex- trait dont il est ici question, on ne rencontre que les meilleures histoires & les plus courtes. L'auteur des *Mélanges* a eu très-grande raison de faire grace à ses lecteurs de celles qui n'ins- pirent aucun intérêt, & de remettre celles qui pourront faire le sujet de longs romans en- tre les mains de personnes capables de les bien traiter.

Maintenant que la notice des romans du 16e. siecle est terminée, M. le marquis de P\*\*., ache- vera de parcourir, sans interruption & mélange de matieres, les différentes branches de l'histoire littéraire de ce siecle. Nous nous empresserons de faire connoître les autres volumes de cette espece

espece d'Encyclopédie, par ordre de matieres, à mesure qu'ils seront publiés.

( *Journal de littérature , des sciences & des arts.* )

---

STORIA antica del Messico, &c. *Histoire ancienne du Mexique, tirée des meilleurs historiens Espagnols, des manuscrits & des anciennes peintures des Indiens, divisée en dix livres, & enrichie de cartes géographiques, de figures & de dissertations; par l'abbé Don FRANÇOIS-XAVIER CLAVIGERO. Tome III. In-4to. A Cène, chez Grégoire Biasini. 1780.*

DANS ce troisieme & dernier volume [\*] M. l'abbé Don François-Xavier Clavigero nous présente la conquête & la ruine totale de l'empire du Mexique par les Espagnols. Il rapporte d'une maniere intéressante ce qui a précédé & accompagné cet événement mémorable. Comme nous avons déjà parlé du mérite de l'auteur, dans le premier extrait de son ouvrage, nous nous contenterons de dire que cet érudit historien nous fait, pour ainsi dire, voir, & non lire, la conquête du Mexique, tant il y a d'ordre dans ses narrations, d'exactitude dans la peinture

---

(\*) *Esprit des journaux*, septembre 1781, pag. 556  
Tome IV.

## 146 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

des personnes, qui agissent, & de clarté dans la description des lieux, qui servirent de théâtre à cette tragédie sanglante. Mais nous déclarons sincèrement que nous avons été surpris de voir notre auteur attaquer l'autorité de Las-Casas, au sujet de la relation des cruautés, commises par les Espagnols, durant le cours de leurs conquêtes dans le Mexique. Le fait, dont il s'agit ici, regarde les Cholullans. Nous allons le mettre sous les yeux de nos lecteurs. Cortez, avant de marcher à Mexico, s'avança vers Cholulla, accompagné de six mille Tlascalans. Cholulla étoit une ville considérable, qui avoit été la capitale d'un état indépendant, & n'étoit soumise à l'empire du Mexique que depuis peu de tems. Les habitans de ce qu'on appelle aujourd'hui la Nouvelle-Espagne, regardoient cette ville comme une ville sainte, le sanctuaire & la résidence ordinaire de leurs dieux. On y venoit en pèlerinage de toutes les provinces; & on immoloit plus de victimes humaines dans son temple que dans celui de Mexico. On peut croire que Montézume avoit invité les Espagnols à s'y rendre, soit dans l'espérance superstitieuse que ses dieux ne souffriroient pas que leurs demeures sacrées fussent profanées, sans faire éclater leur colere sur ces impies, qui venoient les braver jusques dans leur sanctuaire le plus respectable; soit dans la persuasion qu'il pourroit lui-même réussir plus facilement à les exterminer, en les attaquant sous les yeux & sous la protection de ses divinités. Cortez, avant de se mettre en marche, avoit été averti



par les Tlascalans de se défier des Cholullans: Quoiqu'il eût été reçu dans la ville avec beaucoup de témoignages de respect, ce général avoit observé diverses circonstances qui donnoient lieu à de violens soupçons. Les Tlascalans étoient campés à quelque distance de la ville, parce que les Cholullans avoient refusé d'admettre dans leurs murs leurs anciens ennemis. Deux Tlascalans trouverent moyen d'y entrer déguisés, & apprirent à Cortez qu'ils avoient remarqué qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire à ces peuples, lorsqu'ils se dispoient à quelque expédition militaire. En même tems, l'interprete Marina (*esclave Mexicaine de Cortez*) apprit d'une femme Indienne de distinction, qu'on méditoit la perte des Espagnols; qu'un corps de troupes Mexicaines étoit caché à peu de distance de la ville; qu'on barricadoit les rues, qu'on creusoit des fossés, & des trous légèrement recouverts pour y faire tomber les chevaux; qu'on faisoit au haut des remparts des amas de pierres & de traits; que l'heure fatale aux Espagnols approchoit, & que leur destruction étoit inévitable. Cortez, allarmé par le concours de ces témoignages, fit arrêter en secret trois des principaux prêtres, & tira d'eux une confession, qui confirma les informations qu'il avoit reçues. Il n'y avoit pas de tems à perdre. Il résolut de prévenir ses ennemis, & d'exercer une vengeance si terrible,

## 148 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

qu'elle effrayât à jamais Montézume & ses sujets. Pour mettre son projet à exécution, il rassembla les Espagnols & les Zempoallans dans une cour ou place vers le milieu de la ville, où ses quartiers étoient établis. Il envoya chercher, sous divers prétextes, les magistrats & les principaux citoyens. A un signal donné, les troupes se mirent en mouvement, & tombèrent sur la multitude, qui, privée de ses chefs, & surprise d'une attaque si imprévue, laissa tomber les armes de ses mains, & resta sans défense & sans pouvoir remuer. Tandis que les Espagnols les pressoient de front, les Tlascalans les attaquoient par derrière; les rues furent remplies de sang & de morts; on brûla les temples, où s'étoient retirés les prêtres & quelques-uns des chefs, qui périrent sous les ruines & dans les flammes. Cette scène de carnage dura deux jours, pendant l'espace desquels les infortunés habitans de Cholulla souffrirent tous les maux, que purent inventer la rage des Espagnols & la vengeance implacable des Indiens alliés de ces étrangers. Enfin, le carnage se termina par le massacre de six mille Cholullans, sans la perte d'un seul Espagnol. Cortez alors relâcha leurs magistrats, leur reprochant avec aigreur la trahison qu'ils avoient méditée, & leur déclarant hautement que comme sa justice étoit satisfaite, il oublioit l'offense, à condition qu'ils rappelleroient les citoyens qui avoient pris la fuite, & rétabliront l'ordre dans la ville. Tel étoit l'ascendant des Espagnols sur les Indiens, & la persuasion que

ces étrangers étoient plus puissans & plus éclairés qu'eux, que pour obéir aux ordres de Cortez, la ville se remplit en peu de jours d'habitans, qui, parmi les ruines de leurs temples, rendirent les services les plus vils à ces mêmes hommes, dont les mains étoient encore teintes du sang de leurs freres & de leurs concitoyens. Suivant Barthelemi de Las-Cafas, il n'y avoit aucune raison de faire ce massacre, & ce ne fut qu'une action de pure cruauté, commise principalement pour frapper de terreur les peuples de la Nouvelle-Espagne.

M. l'abbé Don François-Xavier Clavigero nous permettra d'ajouter une entière foi à un auteur (*Las-Cafas*) dont les ouvrages ne respirent que la vertu; ouvrages où l'on admire un jugement solide & une exactitude qui montrent que cet écrivain joignoit à un grand fonds de science beaucoup d'humanité; il nous permettra de nous conformer au jugement du respectable conseil de la Castille, qui, en pleine assemblée, & en présence de l'empereur Charles Quint, donna cause vaincue à Las-Cafas, qui plaidoit la cause des Indiens. Voici les paroles de Don Nicolas-Antoine, qui viennent à l'appui de notre sentiment : » quo in concessu  
» adversantes ei partes gerente summo eruditione, doctrinâ, atque eloquentia vivo Genesio Sepulveda..... non solum persuasit,  
» sed & pervicit tandem (*Cafas*) plene ut in  
» libertatem Indi assererentur, sanctissimisque legibus innumero illi populo justè innocenter-  
» què in dictione habendo in posterum cavere;

» tur.... Scio magnis animis adversus nostrum  
 » (Casas) stelsse, scripsisseque tum Genesum  
 » jam laudatum, tum Bartholomœum de Frias,  
 » Genesumque quam plurimis doctissimorum  
 » theologorum suffragiis confirmasse suam sen-  
 » tentiam; non ut scœva, enormiaque excusa-  
 » rent aliquo modo, aut elevarent male fano-  
 » rum hominum gesta; sed ut in bello contra  
 » Juris naturæ violatrices, prorsusque barbaras  
 » gentes..... nihil non jure actum..... in-  
 » currisse tamen horum scripta in publicam cen-  
 » sionem, in causaque obtinuisse Casam ambi-  
 » guum non est. « Écoutez Las-Casas lui-  
 » même : » J'ai parcouru, dit-il, dans sa requête  
 » au roi d'Espagne, toutes les isles Lucayes,  
 » & je n'y ai trouvé que onze habitans, reste  
 » de plus de cinq cens mille. « Il compte  
 » ensuite plus de deux millions d'hommes tués  
 » dans Cuba, & enfin, plus de dix millions dans  
 » le continent. Il ne parle pas sur des ouïs-dire.  
 » J'ai vu ces horreurs, dit-il, j'ai vu cinq ca-  
 » ciques brûlés, pour s'être enfuis avec leurs  
 » sujets. J'ai vu ces créatures innocentes mas-  
 » sacrées par milliers; enfin, de mon tems,  
 » on a détruit plus de douze millions d'hom-  
 » mes en Amérique. «

Sepulvede qui plaidoit contre lui, s'attacha  
 seulement à prouver qu'ils méritoient la mort,  
 parce qu'ils étoient antropophages.

» Je prends dieu à témoin, répond le digne  
 » évêque, que vous calomniez ces innocens  
 » après les avoir égorgés. En effet, je vous  
 » ai vu dresser des chiens énormes, pour aller

» à la chasse des hommes, comme on va à  
 » celle des bêtes fauves. Je vous ai vu donner  
 » de vos semblables à dévorer à vos chiens.  
 » J'ai entendu des Espagnols dire à leurs ca-  
 » marades : *Prête-moi une longe d'Indien pour le*  
 » *déjeuner de mes dogues, je t'en rendrai demain*  
 » *un quartier.* C'est enfin chez vous seuls que  
 » que j'ai vu de la chair humaine, étalée dans  
 » les boucheries, soit pour vos dogues, soit  
 » pour vous-mêmes. «

Quant à M. l'abbé Don François-Xavier Clavigero, on ne peut lui refuser des éloges ; pour avoir donné à l'Italie une histoire du Mexique. On ne peut que lui reprocher d'avoir voulu diminuer aux yeux de ses lecteurs les cruautés, que les Espagnols ont exercées dans cette partie du Nouveau-monde.

(*Effemeridi letterarie.*)

*EXAMEN critique du militaire françois ; suivi des principes qui doivent déterminer sa constitution, sa discipline, & son instruction ; par M. LE B. D. B. Geneve. 1781. 3 vol. in-8vo.*

UN jeune officier rempli de zèle, qui a étudié sa profession pendant plusieurs années, qui a été témoin des inconvéniens & des abus, & a cherché les moyens d'y remédier ; qui a

## 152 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

étudié les différens systêmes de tactique, pour fixer son sentiment sur les questions qu'elle présente, s'est déterminé à mettre par écrit ses réflexions sur toutes les parties de l'art militaire, & il en a résulté l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. Plusieurs auteurs ont approfondi quelques détails; mais on se plaignoit encore de ce qu'il n'y en avoit pas un qui les eût embrassés tous; l'un a parlé de la constitution, sans s'occuper de l'école; un autre s'est appesanti sur l'école, sans s'embarasser de la discipline; un troisième a parlé de la discipline, sans en assurer les moyens, sans les chercher dans l'esprit, le caractère & les mœurs de la nation qu'il s'agit de conduire; & tous, sans exception, dit l'auteur, ont passé sous silence cette partie intéressante dans l'organisation des armées, la comptabilité & l'économie, qui servent à les entretenir, & qui sont absolument nécessaires pour la discipline.

M. le B. de B. traite d'abord cette question: *Combien la France peut-elle entretenir de troupes en paix & en guerre?* Au lieu de 128000 hommes effectifs qu'on y compte, ou de 370000 qu'il doit y avoir, suivant la constitution établie en 1776, l'auteur propose une constitution de 230000 hommes en tems de guerre, qu'il réduit à 167000 hommes en tems de paix; & au moyen de deux tarifs invariables, dont la différence ne porte que sur les derniers soldats, les déclarations de guerres, ou les publications de paix n'occasionneroient ni créations nouvelles, ni réformes affligeantes pour le militaire;

& ruineuses pour le trésor-royal , qu'elles char-  
gent toujours de pensions nouvelles.

La constitution des milices lui semble sujette  
à une grande réforme , sur-tout relativement  
aux exemptions. Il indique les précautions à  
prendre pour alléger , autant qu'il est possible ,  
le poids d'une charge qui a été jusqu'ici oné-  
reuse au roi , & à ses sujets , mais que les be-  
soins de l'état rendent toujours nécessaire , &  
souvent indispensable.

Quant à la comptabilité des régimens , il y  
a deux moyens , dont on s'est servi en divers  
tems. Par le premier , les capitaines sont les  
entrepreneurs de leurs compagnies. Par le se-  
cond , le roi fait régir toutes les dépenses par  
l'état-major de ses régimens. Pour avoir tou-  
jours pris un de ces systèmes exclusivement à  
l'autre , on est tombé dans des inconvéniens  
dont on auroit pu se garantir , en joignant des  
modifications aux principes. L'ordre fuit sou-  
vent les notions simples auxquelles nous vou-  
drions tout ramener , & pour l'établir , il faut  
quelquefois des exceptions.

Préfère-t-on l'entreprise ? Il ne suffit pas ,  
comme on l'a fait autrefois , de passer avec le  
capitaine un marché vague , dont l'incertitude  
allarmant ses intérêts , le porte nécessairement  
à y sacrifier le bien du service. C'est avec rai-  
son que l'on a vivement remontré les abus de  
l'ancienne comptabilité. Préfère-t-on la régie  
des états-majors ? les inconvéniens ne sont pas  
moindres ; car alors le détail devient d'autant  
plus obscur , qu'il est immense. Il n'y a ordi-

nairement qu'un officier initié dans les opérations mystérieuses de cette comptabilité, le chef en soustrait aisément la connoissance à l'inspecteur, en substituant des états faits à volonté aux états réels.

L'auteur décele ici tous les petits moyens qu'on emploie pour faire des profits illégitimes, & il propose un moyen de s'en garantir. Suivant son plan, les douze capitaines d'un bataillon, sont douze entrepreneurs qui traitent séparément avec le roi, & prennent chacun en particulier l'engagement de compléter & entretenir les compagnies en hommes, chevaux, habillement & équipement ; l'armement seul resteroit au compte du roi, parce qu'il est nécessaire qu'il se fabrique dans ses arsenaux.

Les capitaines prendroient leurs compagnies complètes, montées & équipées en tout point.

Le roi accorderoit à chaque capitaine 2 f. 6 d. par homme, & 4 f. par cheval. On lui passeroit la solde & la masse de deux surnuméraires. Chaque capitaine rendroit son compte au major. Il pourroit donner quatre congés de grace par année ; les capitaines entrepreneurs feroient une bien moindre consommation d'hommes que les états-majors. L'intérêt multiplieroit les soins, les hôpitaux seroient aussi moins peuplés & moins coûteux pour le roi. On trouve dans l'ouvrage tous les détails de l'administration, & les raisons de chaque article du projet.

Dans le chapitre de la discipline militaire, l'auteur établit que les moyens ne doivent ja-



mais choquer les mœurs, les usages, les préjugés, le caractère enfin de la nation, à laquelle cet état militaire tient si intimément.

C'est l'honneur, comme dit Montesquieu, qui doit être le principe de la discipline militaire. Loin de nous, dit l'auteur, le système de ces novateurs, qui traitent cet honneur de chimère, veulent méconnoître tout autre sentiment que la crainte, pour conduire les hommes. Que l'on ouvre les annales des différens peuples, on verra que ceux qui ont donné au monde le spectacle de la grandeur, de la puissance & des conquêtes étoient animés par des causes plus nobles. Malheur à une troupe que l'on conduiroit à l'ennemi par les moyens de la discipline moderne, & qui auroit à combattre des hommes inspirés par l'amour de la gloire & par celui de la patrie.

Un exemple frappant fit voir, il y a peu d'années, combien la nouvelle discipline étoit peu analogue au caractère des François : il s'étoit formé un complot de désertion dans un régiment distingué ; les grenadiers partirent les premiers ; M. R., capitaine dans le même régiment, qui est aimé & respecté des soldats, les suivit de près ; il employa d'abord, inutilement, toutes les voies de persuasion, d'insinuation, de caresses, d'argent, de promesses, &c. enfin il ajouta : que diront les grenadiers de l'armée, vous quittez à l'instant où il s'agit de marcher à l'ennemi. Cette considération les frappa, l'honneur l'emporta sur tout le reste, & ils revinrent tous avec lui.

## 156 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Pour fournir aux retraites des officiers , l'auteur propose l'établissement d'une banque militaire , n'ayant d'autres fonds que les retenues annuelles sur les appointemens. Au moment où un officier entreroit au service , ayant , comme sous-lieutenant , 1000 livres d'appointemens , il lui seroit retenu chaque année 200 livres , portant annuellement un intérêt de cinq pour cent , qui seroit joint en augmentation du capital. Devenu lieutenant , ayant 1500 liv. d'appointemens , il lui seroit retenu 300 liv. ; & devenu capitaine , il lui seroit retenu annuellement 600 liv. En supposant qu'un officier entre au service à l'âge de 18 ans , qu'il soit 8 ans sous-lieutenant , 10 ans lieutenant & 12 ans capitaine , il se trouvera à l'âge de 48 ans avoir 30 ans de service , & avoir aussi à la banque militaire un capital à lui de 21912 liv. 7 sous. Si ce capitaine se retire à cette époque , la moitié de ce fonds lui sera payée argent comptant , c'est à dire , 10956 liv. 3 sous 6 deniers ; l'autre moitié restera à la banque , qui lui en fera un intérêt annuel & viager à dix pour cent , c'est à-dire , une pension de 1095 liv. Si un officier quitte le service avant l'époque révolue de 30 ans , son traitement se trouvera diminué proportionnellement aux années qu'il servira de moins , comme il se trouvera augmenté dans la proportion des années qu'il servira de plus.

L'auteur donne ensuite un calcul détaillé pour les invalides , qui monte à deux millions & demi. Quant à l'éducation , il la divise en

deux époques ; la première , de l'âge de 10 à 16 ans ; la seconde , de 16 à 18 ans.

Le roi établiroit 900 places dans les différens colleges du royaume , pour y nommer 900 jeunes gentilshommes de l'âge de 10 ans. Là ils seroient instruits des principes de la langue , de ceux de la langue allemande & des élémens d'arithmétique & de géométrie. Ces premières notions seroient aussi nécessaires que les preuves des quatre degrés de noblesse pour passer à l'âge de 16 ans en qualité de cadet. Ceux-ci seroient attachés , au nombre de 600 , au corps de la gendarmerie.

Si la France ne s'occupe pas de grands travaux qui peuvent l'embellir , faciliter son commerce & fortifier les barrières qui la séparent des puissances voisines , c'est parce que ces plans , quoique reconnus utiles , présentent un ouvrage immense , trop disproportionné aux bras & aux sommes qui nous restent à employer. Si nous essayons une fois de nous servir des troupes , toutes ces difficultés disparaîtront ; mais , pour que ce projet devienne possible & proposable , il faut une constitution militaire différente de celle qui existe ; il faut enrayer sur les manies de tenue & d'exercices , bannir du métier des armes toutes les inutilités , déterminer l'instruction , fixer les tems qui doivent y être employés , & l'abréger en simplifiant ses principes. Il faut aussi mettre fin à ces misérables pèlerinages , qui font , deux fois par an , promener , sans nécessité , les troupes d'une extrémité du royaume à l'autre ,

## 158 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

L'auteur propose l'établissement d'une société ou académie pour le progrès de l'art militaire. Que peut-on espérer des travaux épars de quelques officiers instruits ? Où est l'auditoire qui doit juger leurs ouvrages & apprécier leurs connoissances ? Sera-ce un ministre de la guerre, qui ira feuilleter les livres militaires qui paroîtront, pour mettre à profit les principes qui y seront déduits ? Tant qu'une assemblée instruite & compétente ne travaillera pas à chercher & déterminer les principes de notre art, nous perdrons notre tems dans des disputes frivoles & des essais pernicioeux. Une vérité utile & démontrée, un plan raisonné & admis, seroient les seuls droits à cette société. Nous en avons une en France qui pourroit lui servir de modele ; c'est l'académie royale de marine à Brest, établie depuis 1752 : quelles ressources ne tireroient pas nos officiers ; même les plus instruits dans les grandes opérations de la guerre, de mémoires bien faits sur des détails militaires qu'ils ignorent, faute d'un dépôt où soient réunies toutes les connoissances relatives au métier de la guerre ?

Le second volume de cet ouvrage est un traité de tactique, où il s'agit de l'exercice, des marches, des manœuvres, soit de l'infanterie, soit de la cavalerie. L'auteur traite surtout de l'ordre mince & de l'ordre profond. L'ordre mince, ou l'ordre prussien, est celui dans lequel les troupes sont toujours rangées sur trois de hauteur, habituellement déployées

& accessoirement en colonnes, par troupes, toujours sur trois de hauteur.

L'ordre profond ou l'ordre françois, est celui dans lequel les troupes sont habituellement rangées sur six de hauteur, en colonnes, & accessoirement déployées sur trois de hauteur. M. de B. donne un extrait de tout ce qui a été écrit sur cette matiere; il le tire de nos ordonnances, de l'essai général de tactique, des fragmens de M. de Menil-Durand, des réflexions sur l'ordre mince & les manœuvres de l'infanterie, de la défense du système de guerre moderne, par l'auteur de l'essai; du système de guerre national, par M. D., officier dans le corps du génie, de plusieurs autres brochures du même auteur; de la dernière collection de diverses pieces & mémoires de M. de Menil-Durand, & de l'extrait du projet d'instruction pour l'exercice & la manœuvre de l'infanterie, selon les principes de l'ordre françois. (*A Caën, 1778.*)

Il cite en faveur de l'ordre françois l'armée de Vauffieux, qui, en moins d'un mois d'école, étoit en état d'exécuter toutes les manœuvres; au lieu que tout le militaire fait que notre infanterie est bien loin d'exécuter avec précision le système prussien pour lequel nous travaillons depuis 20 ans.

Le 3e. volume de cet utile ouvrage est un traité d'équitation; cette partie dont M. le B. de B. s'est occupé spécialement, & dans laquelle il s'est distingué de bonne heure, contient des principes, des instructions utiles, les

## 160 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

figures, des remarques sur les recrues, sur les remontes, sur les écoles; des projets de réglemens; enfin tout ce qui peut éclairer les officiers & les soldats, d'après l'expérience d'un officier plein d'esprit & de talent.

( *Journal des savans.* )

---

AACHENSCHÉ geschichten, &c. *Histoire de la ville libre & impériale d'Aix-la-Chapelle; par M. MEYER, archiviste du grand-conseil de cette ville, &c. De l'imprimerie de Schoettler, à Mulheim sur le Rhin. III vol. in-fol. le premier de 886 pag. sans compter l'épître dédicatoire, la préface, les figures, & les tables. Se vend à Aix, chez l'auteur.*

### QUATRIÈME EXTRAIT:

CHARLES V, né en 1500, élu en 1519, fut couronné à Aix en 1520. Ayant invité les électeurs & les princes à se trouver à Aix le jour de S. Michel, fixé pour la solennité du couronnement, ils demandèrent un délai & la permission d'envoyer un conseiller à Aix, y concerter l'ordre avec le comte d'Égmond, grand-maréchal, afin d'éviter que la fête ne fût troublée par des disputes de rang & d'autres embarras. Cependant sur le bruit qui se répandit qu'il regnoit à Aix des maladies contagieuses, les électeurs de Mayence, Palatin,

& de Saxe, qui attendoient à Cologne l'arrivée de Charles, lui mandèrent à Louvain qu'il y auroit du danger pour lui de se rendre à Aix; & les envoyés de l'électeur de Cologne le supplièrent de ne point choisir un autre lieu de couronnement que Cologne, sans la participation de leur prince qui avoit droit, prétendoient-ils, de le déterminer dans l'étendue de sa métropole, rapportant l'exemple de Rupert couronné à Cologne.

Le comte d'Egmond, grand-maréchal, informé de ces intrigues de l'électeur de Cologne, courut d'Aix à Louvain représenter à Charles, que les habitans d'Aix ayant fait à grands frais sous sa direction tous les préparatifs nécessaires pour loger & traiter convenablement sa majesté impériale & les hôtes illustres qu'ils avoient droit d'attendre, le changement de mesures les désoleroit & les ruineroit, & qu'à l'égard des maladies supposées, c'étoit au moins une exagération. Charles touché de la justice de cette représentation, déclara qu'il avoit résolu de ne point recevoir la couronne ailleurs que dans l'ancien siege de Charlemagne, ne lui semblant pas raisonnable de changer le vieil usage pour un sujet mince, & d'enfreindre la bulle d'or.

Sa résolution ayant été notifiée aux électeurs, ceux de Mayence & de Treves partirent les premiers de Cologne pour venir à Aix, où leur arrivée transporta de joie tous les citoyens plongés jusqu'à ce moment dans la perplexité. Les maréchaux des électeurs & des

## 162 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

princes allèrent au quartier du margrave Casimir, conférer en présence du grand-marchal sur l'ordre de la marche du lendemain. Quoique l'observation des différences en divers tems donnât d'abord lieu à quelques altercations, il fut néanmoins unanimement convenu que les gens de chaque électeur marcheroient ensemble sans mélange.

Après soupé, il y eut encore une conférence entre les seigneurs du premier rang au quartier de l'électeur de Cologne, sur la cérémonie propre du couronnement. Entr'autres questions, on proposa si le jour de St. Severin, 23 d'octobre, n'étant point chomné, convenoit au couronnement. Le prince-évêque de Liege qui assistoit à la conférence, leva l'objection en ordonnant par un mandement qu'il fût fêté, ou qu'au moins il n'y eût point de marché ce jour-là.

Le 22 d'octobre au matin, les électeurs s'assemblerent encore dans une chambre de l'hôtel-de-ville. Ils y examinerent l'ordre des tables & les autres préparatifs, & ils y réglèrent, sous le bon plaisir de sa majesté impériale, que le duc Frédéric de Saxe, comme archi-maréchal, auroit un maréchal, & que chaque électeur auroit aussi le sien pour tenir les passages libres & conserver l'ordre ; que S. M. I. seroit priée de ne point descendre de cheval, mais d'y demeurer assise ; qu'elle seroit complimentée en peu de mots en allemand par un des électeurs ; qu'avant le couronnement il ne seroit point exigé d'elle d'autre serment que ce :



lui de confirmer les articles convenus à Francfort avec ses commissaires dont il seroit expédié des lettres ; que pour le cérémonial ecclésiastique on se conformeroit au pontifical usité jusqu'alors ; qu'après la cérémonie S. M. I. seroit encore complimentée en allemand dans l'église même ; que chaque électeur pourroit faire entrer avec lui au dedans des balustrades son comte , un seigneur avec quatre conseillers , & non plus , desquels les noms seroient donnés à l'archi-maréchal ; que les noms de la noblesse à la suite des électeurs seroient également donnés à l'archi-maréchal pour leur procurer des places autant qu'il seroit possible au dedans des balustrades ou dans les jubés ; que les autres princes fourniroient aussi les noms de leurs comtes & seigneurs au même effet ; que les maréchaux des électeurs & des princes garderoient les portes pour empêcher la confusion , &c.

L'après-midi les électeurs & les princes avec leur suite allèrent hors de la ville au-devant de l'empereur venant de Liege. Cette superbe cavalcade fit halte sur une hauteur désignée par le comte d'Egmond , & s'y mit en ordre.

Dès que les électeurs apperçurent que l'empereur approchoit , ils emmenerent chacun douze comtes avec eux au-devant de l'empereur , tout le reste demeurant tranquille à sa place. Aussi-tôt qu'ils furent arrivés auprès de S. M. I. , entourée de l'élite de la noblesse de Bourgogne & des Pays-Bas , ils descendirent de cheval & obligèrent l'empereur de rester sur

le sien. Puis l'électeur de Mayence le harangua à-peu-près ainsi.

» Très-gracieux seigneur & roi très-illustre & très-invincible ! Mes freres les électeurs & les députés des très-illustres princes le duc de Saxe & le margrave de Brandebourg se rendent ainsi que moi à l'invitation de votre majesté. Elle a déjà appris avec satisfaction tant par nous-mêmes que par nos députés, combien a été grande notre commune joie de son heureux avènement à l'Empire Romain & Germanique. Maintenant que nous sommes parvenus au moment désiré de voir votre majesté en personne & de lui parler, notre contentement est inexprimable. Nous sommes prêts d'entrer avec elle à Aix, de la servir dans l'auguste cérémonie de son couronnement suivant le devoir de nos charges, & d'accomplir avec l'aide de dieu tout ce qu'elle a droit d'exiger de nous. Nous nous recommandons nous & nos états en toute obéissance à votre majesté comme à notre très-gracieux seigneur. «

Le cardinal-évêque de Salzbourg ayant pris les ordres de l'empereur, remercia en son nom les électeurs de leur affection, leur témoigna combien la présence & les félicitations de ses chers princes lui étoient agréables, & leur dit de remonter à cheval. Il étoit environ deux heures après-midi. La journée étoit belle, & on se flattoit que cette entrée splendide auroit été finie avant la fin du jour à la satisfaction de l'empereur, qui avoit couché exprès à une demi-lieue de la ville pour que rien ne la re;

tardât. Mais quelque précaution qu'on eût prise pour prévenir les disputes de rang, il s'en éleva une vive entre le duc Jean de Juliers & le prince d'Anhalt comme député du duc de Saxe. Le duc de Juliers ayant un cortège d'environ 400 cavaliers éblouissans par la magnificence de leurs habits & l'éclat de leurs armes, ne voulut pas qu'ils marchassent les derniers. En vain les Saxons lui remontrèrent l'ancien usage, en vain ils consentirent qu'il précédât avec vingt-quatre cavaliers, à cause de sa préfecture locale & du droit qu'il prétendoit de conduire, & ils alléguèrent qu'il appartenait à leur prince en sa qualité d'archimarchal de l'Empire, de régler l'ordre toutes les fois que l'Empire étoit assemblé : rien ne toucha ceux de Juliers. Il fallut que l'empereur s'entremît après un long débat. Pour le terminer il ordonna que le duc de Juliers avec sa troupe précéderoit, mais qu'il traverseroit la ville tout droit sans y descendre ni gîter. Mettern écrit que cette dispute pour la conduite eut lieu entre le duc de Juliers & l'abbé de Fulde.

Après qu'une multitude de personnes sans rang, les uns à cheval, les autres sur des mules furent passés, on vit marcher le Margrave Jean de Brandebourg avec quelques cavaliers armés à la légère, & six coureurs vêtus de soie de diverses couleurs. Il étoit suivi de Jean d'Augsbourg avec trente cavaliers couverts de longs bonnets & portant des bannières & des écus. Puis venoient 3000 mille hommes d'élite

## 166 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

à pied sous sept drapeaux en défilant sept par sept : ils avoient cantonné dans les villages d'alentour , & s'étoient formé en baraillon quarré devant la porte de la ville. Dès qu'ils furent rangés sur la place , ils firent tous feu de leurs arquebuses en même tems , & sortirent aussitôt de la ville par une autre porte.

Le duc de Juliers parut avec 400 cavaliers ; dont quelques-uns s'arrêterent au mépris du règlement , ce qui fit encore naître des difficultés & des retardemens : ensuite soixante archers à cheval du duc de Saxe vêtus de noir & couverts de diamans : la troupe de l'électeur Palatin consistant en fifres , tambours , trompettes & sept cens cavaliers vêtus de noir , les hommes & les chevaux couverts d'or , de soie & de pierreries : 40 archers de l'évêque de Brandebourg , comme député du margrave Joachim : 130 cavaliers de l'archevêque de Mayence armés à la légère & vêtus de rouge : 200 cavaliers de l'archevêque de Trèves , vêtus de noir avec un trompette : 500 cavaliers de l'archevêque de Cologne avec leurs hauts-bois : un grand nombre de seigneurs de la cour impériale tous chambellans , gouverneurs de province , généraux , chevaliers de la Toison-d'or , princes Allemands , Bourguignons ou Espagnols : deux mille cavaliers sous des étendards : plusieurs jeunes gens nobles habillés suivant le costume de toutes les nations du monde sous la conduite du grand-écuyer , montrés sur des chevaux de l'empereur avec des harnois d'or : les religieux mendiants : des trom-

pettes jettant de l'argent au peuple : les chanoines de la chapelle de couronnement qui faisoient porter devant eux la grande figure de Charlemagne, son chef & ses autres reliques, escortés de la garde de la ville : deux cens trabans & haliebardiens de la garde de l'empereur à pied ; les héraults dont on dérive le nom de l'allemand *Ehrenhold*, qui veut dire maintenant l'honneur, portant les armoiries royales & impériales, un d'eux portant le sceptre d'Espagne ; encore quantité de princes & de ducs Allemands & François.

L'empereur étoit à cheval, ayant à sa droite le comte Palatin du Rhin, à sa gauche le Margrave de Brandebourg, & entre eux l'archevêque de Trêves. Le comte de Pappenheim, maréchal héréditaire de l'Empire remplaçant le duc Frédéric de Saxe resté malade à Cologne, portoit l'épée nue immédiatement devant l'empereur qui étoit habillé de drap d'argent, avec une toque aussi d'argent à plumer. S. M. avoit derrière elle à droite l'archevêque de Cologne, à gauche celui de Mayence, puis l'ambassadeur de Bohême. Le nonce du pape & l'ambassadeur d'Angleterre ne s'y trouverent point, ne voulant point céder le pas aux électeurs. Les cardinaux de Sitten, de Salzbourg, le leur céderent sans peine, & étoient suivis d'un grand nombre de seigneurs députés de rois, princes & villes. La marche étoit fermée par environ 4000 milles hommes de gardes & de cavalerie en uniforme rouge.

L'empereur descendit de cheval à l'entrée

de la ville par la porte de St. Jacques , baïsa la croix , salua le chef de Charlemagne & monta sur un autre cheval , le premier appartenant , suivant l'usage , à un des gardes de la ville qui le monta aussi-tôt. L'empereur étant encore descendu de cheval à la porte de l'église de couronnement , le comte de Reiferscheid , en qualité d'archi-maréchal de la métropole de Cologne prétendit ce cheval , & l'emmena malgré la contradiction des écuyers de l'empereur.

Les archevêques de Cologne & de Mayence introduisirent sa majesté dans l'église. L'abbé de Corneille-Munster , qui avoit été honoré de cette fonction au couronnement de Sigismond , la réclama en vain , les archevêques ayant méconnu ce droit , lorsqu'eux archevêques-électeurs assistoient en personne au couronnement. L'empereur se prosterna au milieu de l'église sous la grande couronne , tandis que l'archevêque de Cologne récita des prières. Ensuite sa majesté se leva & resta debout jusqu'à la fin du *Te Deum* , lequel étant achevé elle alla prier à genoux avec une piété exemplaire , au pied de l'autel de la mere de dieu , & après y avoir fait son offrande elle eut à la sacristie avec les électeurs un secret entretien qui dura jusqu'à deux heures après-minuit. Elle soucrivit personnellement & confirma avec serment la capitulation de son élection du 3 juillet 1519. La duchesse Marguerite de Savoie , tante de l'empereur , venue la veille accompagnée des plus belles dames , avoit son quartier à côté de celui de l'empereur.

Le

Le 23 d'octobre les électeurs & autres évêques & prélats se rendirent de bonne heure à la sacristie pour s'y revêtir de leurs ornemens pontificaux. Suivant l'usage, on avoit formé dans l'église des séparations avec des planches, afin d'assigner facilement à un chacun la place qui lui appartenoit. Il avoit été prescrit que les électeurs ne pourroient introduire avec eux dans le chœur que quatre conseillers, & les autres princes, deux seulement, dont les noms avoient dû être donnés par écrit au maréchal de l'empereur; les portes de l'église avoient été munies d'une forte garde. Il y eut cependant quelque confusion, beaucoup de gens qui n'étoient pas nobles s'étant glissés dans l'église, à la faveur de la richesse de leurs habits, & des nobles qu'on excluait, ayant pénétré de force jusqu'à l'autel. Les archevêques reçurent l'empereur vêtu en archiduc sur le seuil de la porte de l'église, avec la croix, portée par le comte de Waldeck, l'encens, par le comte de Schwarzbouurg, tous deux comme comtes de Cologne, & l'ancien évangile de Charlemagne; ceux de Mayence & de Treves, tenant S. M. par la main, la conduisirent devant l'autel de la Vierge. On fit les mêmes prières qu'au couronnement de Maximilien. L'abbé de Prüm, comte né de Manderscheid, fit aux princes, par ordre de l'archevêque de Cologne, plusieurs questions en allemand.

Après l'onction, les chapelains de l'empereur effuyèrent l'huile avec du coton, dans la sacristie, où S. M. déposa son manteau de drap d'or

pour se revêtir d'une dalmatique, des brodequins & des autres ornemens de Charlemagne, & il revint ainsi habillé en diacre jusqu'au pied de l'autel, où l'archevêque de Cologne lui présenta l'épée nue, qu'elle mit elle-même dans le fourreau à sa ceinture. Le même archevêque lui mit l'anneau au doigt, & la toison d'or au cou, le couvrit du manteau de Charlemagne, & lui présenta le sceptre & le globe. Les trois archevêques ensemble lui imposèrent la couronne d'or. L'empereur lut dans le livre d'évangiles le serment qu'on peut voir dans Goldast, tom. 1, Constit. imp., pag. 441 & tom. 4, pag. 4. Puis montant à la tribune, il y fut élevé sur le trône impérial.

Alors l'archevêque de Mayence le complimenta de nouveau en allemand au nom de ses collègues, lui souhaitant un long gouvernement, dans l'espoir qu'il serviroit au bonheur, à la gloire & à l'accroissement du saint Empire Romain, & de la célèbre nation Germanique. Les chanoines de l'église de couronnement le féliciterent aussi, le reçurent chanoine de leur église, & en obtinrent les présens ordinaires. Pendant qu'on chanta le *Te Deum* au son des trompettes, l'empereur créa un grand nombre de chevaliers en les touchant de l'épée. On avoit préparé un banc à droite, non loin de l'autel, pour la duchesse de Savoie & la reine douairière d'Arragon, qui l'occupèrent avec les dames de leur suite.

Les électeurs ecclésiastiques ayant repris leurs habits rouges d'électeurs, conduisirent l'empereur



dîner à l'hôtel-de-ville. Le margrave de Brandebourg lui présenta l'eau à laver dans une aiguiere d'or, & le comte Palatin, avec les autres princes, la serviette. L'archevêque de Trêves, dit le *Benedicite* du consentement de celui de Cologne. L'archevêque de Mayence ayant à sa droite celui de Cologne, & à sa gauche celui de Trêves, plaça le sceau sur la table de l'empereur, qui le lui remit. La table de l'empereur étoit élevée de sept marches au-dessus du plancher, & celle de chaque électeur seulement d'un pied dans la même salle. A droite de la table de l'empereur il y avoit neuf tables, toutes avec leur bufets: la 1ere. pour l'électeur de Cologne; la seconde pour le roi de Bohême, laquelle ne fut point servie à cause de son absence; la troisieme pour le duc de Saxe, vuide aussi; la quatrieme pour le duc Otton de Baviere & les évêques de Worms & de Ratisbonne; la cinquieme, après avoir resté quelque-tems vuide, fut occupée par les conseillers de l'empereur; la sixieme par les députés d'Aix; la septieme par ceux de Nuremberg, qui en avoient apporté les ornemens impériaux; les deux autres resterent vuides. A gauche il y avoit cinq tables: la premiere pour l'archevêque de Mayence, les autres pour le comte Palatin du Rhin, pour le margrave de Brandebourg, pour les ducs de Brunswik & de Juliers, pour les députés de Cologne. La table de l'archevêque de Trêves étoit placée entre celle des archevêques de Cologne & de Mayence. Le festin dura environ quatre heures dans

## 172 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

un silence majestueux. Le lendemain les électeurs dînèrent au quartier de l'empereur avec lui , & la plupart en prirent congé pour retourner chez eux. L'empereur demeura encore trois jours à Aix , y visita les grandes reliques , & l'archevêque de Mayence publia que le pape Léon X avoit confirmé son élection , & ordonné qu'il prît le titre d'élus empereur des Romains. Ensuite l'empereur retourna par Cologne où il confirma à la ville d'Aix ses privilèges , qu'il étendit encore l'année suivante de Bruxelles.

Le 5 de janvier 1531 , Charles fit élire à Cologne , roi des Romains , son frere Ferdinand , lequel fut couronné à Aix six jours après. Cette année la ville acheta du comte de Manderscheid & Blankenheim le fief nommé de Manderscheid , situé dans son enceinte.

Déjà la doctrine de Luther y avoit des partisans. Un certain Laurent Teschenmacher l'y fit prêcher chez lui sur la fin de 1533. Le 3 janvier 1534 , le conseil de la ville défendit , sous peine de la vie , d'assister à ces sermons. En vain la défense fut réitérée trois fois , & publiée au son de la cloche de la ville , plusieurs la méprisèrent sous prétexte de liberté de conscience. Jean Kranz , Mathieu Koeffer & Jean Tonger , trois des plus opiniâtres , ayant été arrêtés eurent la tête tranchée pour leur défobéissance ; plusieurs s'évaderent , comme avoit fait leur prédicateur ; le reste endormit le conseil en fréquentant les églises catholiques. Ces derniers , pour parvenir à leurs desseins , représenterent combien il seroit avantageux

pour la ville privée de commerce & de manufactures, d'y attirer des ouvriers de Flandres & d'Artois, qui apprenant leurs métiers à ceux d'Aix, y rameneroient l'opulence. Le conseil les écoutant, accorda la bourgeoisie en 1544 à trente familles de ces étrangers, les dédommagea de leurs fraix de voyage, & leur donna de l'argent & des maisons. Beaucoup de jeunes apprentifs qu'ils formerent à Aix goûterent leurs principes. Le conseiller Adam de Zeuel les favorisoit secrètement. Devenu bourg-mâitre en 1552, ils acquirent de nouvelles forces sous son administration. Les résolutions des dietes de Passau en 1552, & d'Augsbourg en 1555, vinrent encore à leur secours : elles défendoient provisoirement de forcer les gens de la confession d'Augsbourg ou protestans, d'abandonner leur religion & leurs cérémonies.

Charles V, ayant abdiqué ses états, en 1556, chargea le prince d'Orange de porter la couronne & le sceptre impérial à son frere FERDINAND I, couronné à Aix roi des Romains dès le onze de janvier 1531, par Hermann de Weide, archevêque de Cologne, avec le cérémonial accoutumé. Le comte de Pappenheim, maréchal-héréditaire de l'Empire, y porta encore l'épée devant le monarque, à la place de l'électeur de Saxe, qui avoit refusé sa voix dans l'élection.

Malgré que le conseil eût refusé aux protestans de se choisir un prédicateur qu'ils avoient demandé, sous prétexte que les prédicateurs ordinaires pronçoient leurs sermons en alle-

mand , que la plupart d'eux n'entendoient point ; Adrien de Haemstede , se mit , en qualité de prédicateur , à la tête d'une espee d'église wallone , composée de 13 familles de marchands fugitifs d'Anvers , qui suivoient la doctrine de Calvin. Après que Haemstede l'eut formée , & augmentée de sept familles , il la laissa aux soins de Dirkens & de Backereel , prédicateurs venus d'Embden.

Si le conseil toléra cette nouveauté , il n'eut pas la même indulgence pour les anabaptistes. On en brûla quelques-uns , conformément au traité de Cadan de 1534 , & autres , qui avoient défendu de les souffrir , & à l'édit de Charles-Quint , en 1540 , qui prononçoit la peine du feu contre les hérétiques opiniâtres.

Peu après cet exemple , les protestans , qui avoient encore détaché de la religion catholique plusieurs bourgeois , présentèrent au conseil un mandement qu'ils avoient obtenu des princes & états protestans de l'Empire , avec une consultation de quatre jurisconsultes de la chambre impériale de Spire , l'une & l'autre tendant à obtenir la liberté d'avoir des prédicateurs & des églises : ce qui leur fut refusé. Une requête par laquelle , promettant d'être paisibles & fideles , ils demandoient la permission d'avoir un seul prédicateur , ne leur ayant pas plus réussi , Goswin de Zeuel , fils du bourgmestre , & Arnold Engelbrechr , jurisconsultes , s'adressèrent aux électeurs & princes de l'Empire , afin qu'ils intercédassent pour eux auprès de l'empereur. Auguste , électeur de Saxe ,

Joachim , marquis de Brandebourg , & Christophe , duc de Wirtemberg , écrivirent de fortes lettres , en leur faveur , au conseil d'Aix , qui n'y déféra pas. Au contraire , il recommanda aux bourgeois de persévérer dans la religion professée dans leur ville pendant plus de sept cens ans.

Zeuel & Engelbrecht ne se découragerent point , & se donnerent tant de mouvemens auprès des princes protestans de l'Empire , que les princes envoyèrent à Aix , en 1559 , le jurisconsulte Wenzel Zuleger , qui remit sa lettre de créance au bourg-maire de Zeuel. Elle fut lue en plein conseil , ainsi que le traité de Passau qu'elle rappelloit , & n'eut pas plus de succès. L'empereur , soutenant la constance du conseil , avoit chargé l'archevêque de Cologne , l'évêque de Liege & le duc de Juliers , de détruire les suggestions de Zuleger. Le duc de Juliers fit savoir au conseil d'Aix , en l'exhortant à la fermeté , que Zuleger lui avoit inutilement demandé sa protection , pour qu'on accordât aux protestans la paroisse de St. Folien.

En vertu du traité du duc de Bourgogne avec les Aixoïs en 1469 , Philippe II , roi d'Espagne , adressa aux Aixoïs plusieurs rescrits par lesquels il les avertissoit aussi de leurs devoirs , & il députa à Aix Jacob de Boonen & Franz Audart , pour requérir la régence d'expulser de son territoire tous ceux de ses sujets qui s'y étoient réfugiés. Mais cette expulsion étoit sujette à bien des difficultés.

C'est pourquoi le conseil chargea préalablement Ellerborn , Block , de Bree , Bleyenheuft , Schoener & Wolf , de rédiger un extrait des lettres & rescripts des empereurs , rois & princes , des intercessions des électeurs & princes protestans , & du traité de Passau , pour être distribué aux tribus , afin d'avoir leur avis sur cet objet , parce que la publication de tous les originaux ensemble eût pu causer trop de fermentation.

On comprit bientôt que les tribus étoient opposées aux protestans qui , protégés du bourgmestre de Zeuel , tenoient clandestinement des assemblées. Malgré les remontrances de Zeuel , le conseil opina à l'expulsion : sur quoi les conseillers Gronendal , de Sieg , Gartzweiler , de Wirdt , Valenzin , de Bank , Gronbusch & Kauerling , qui n'avoient point jusques-là manifesté leur changement de religion , se leverent & sortirent de l'assemblée en témoignant leur mécontentement. Ils furent suivis aussitôt du weinmeister de Inden , & des deux baumeisters Schrick & von der Kammer , qui remirent tous sur la table les clefs de leurs offices. Ensuite le bourgmestre de Zeuel se leva aussi , déclarant que dans des conjectures si affligeantes , il ne pouvoit plus remplir sa charge , & il sortit de même.

Sans se déconcerter , le reste des membres du conseil élit sur le champ Franco-Block pour lieutenant du bourguemestre. Ils résolurent aussi de ne plus laisser reprendre leur place au conseil à ceux qui s'étoient retirés , & d'en élire

d'autres, & ils publièrent au son de la cloche une ordonnance portant injonction à tous les étrangers qui n'étoient pas encore reçus bourgeois, de rapporter dans quatorze jours un certificat de vie, un congé de leur précédente demeure, & des témoignages incontestables de leur profession de la religion catholique, au défaut de quoi ils devoient quitter la ville & son territoire. En même-tems la garde fut doublée.

Quoique le bourguemaître de Zeuel eût plusieurs fois assez ouvert son cœur pour que ses sentimens fussent connus, il fut invité amiablement à reprendre sa place. Sur son refus, Block, déjà lieutenant, fut élu unanimement bourguemaître, & prêta serment dans l'heure. Au bout des quatorze jours on arrêta quelques-uns des négligens à obéir, & on chassa les autres de la ville. Le secrétaire Ratliz, natif de Limbourg, demanda un certificat de sa conduite honorable, qui lui fut refusé pour qu'il n'en abusât pas ailleurs. Niclas de Rupelmunde témoigna se repentir d'avoir passé de la religion catholique à la protestante, & supplia qu'il lui fût permis d'y retourner & de rester dans la ville; il l'obtint, à condition d'assister un dimanche à la procession de l'église de couronnement avec un habit blanc de pénitent & deux flambeaux : la même grace fut refusée à d'autres qui la sollicitèrent.

Le conseil statua en 1560, que toutes les fois qu'il s'y agiroit de matieres de religion, ceux qui avoient signé les requête du fils Zeuel, &

## 178 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

d'Engelbrecht seroient obligés d'en sortir. Les conseillers Pastor, Neustatt, Lieven, Treuel, Koch & Bertolf, protestèrent contre cette résolution, disant qu'en souscrivant une humble requête suivant leur conscience, ils n'avoient point commis d'offense, & le conseil ayant refusé d'inscrire leur protestation, Bertolf, Treuel & Lieven en sortirent.

Cependant le bourguemaitre Zeuel regrettant sa charge, exposa par écrit au conseil, combien d'années il avoit servi la ville aux dépens même de sa fortune : que le conseil y avoit admis les Juifs & les artisans étrangers sans son avis : qu'il avoit été choisi bourguemaitre une seconde fois, non-obstant qu'il eût auparavant déclaré qu'il suivoit la confession d'Augsbourg, & qu'il y vouloit vivre & mourir : qu'en remettant ses clefs, il n'avoit fait que suivre l'exemple louable des conseillers dans les cas d'accusation jusqu'à ce qu'ils fussent justifiés, & qu'on ne pouvoit pas le convaincre d'ombre de crime. Cette démarche ne fit que provoquer une nouvelle ordonnance du conseil, qui confirma la précédente exclusion avec les élections qui l'avoient suivie, & régla que dorénavant nul ne seroit admis au conseil & aux offices, qu'il ne fît manifestement profession de la religion catholique. En conséquence, les bourguemaîtres élus cette année 1560, prêterent serment d'être soumis à la religion catholique, & d'y vouloir persévérer toute leur vie. Zeuel continuant de braver le conseil par ses représentations, fut banni à per-



pétuë de la ville & du territoire d'Aix ,  
ainsi que de la seigneurie de Bourscheid.

De son côté, le clergé, animé par le nonce  
du pape, fit proclamer dans les églises que tous  
les habitans eussent à se conformer aux loix de  
l'église catholique romaine, parce que tous ceux  
qui mourroient sans avoir reçu le saint sacrement  
seroient privés de sépulture comme les bêtes.

Ferdinand mourut à Vienne en 1564, deux  
ans après avoir fait élire & couronner roi des  
Romains à Francfort son fils MAXIMILIEN II.  
Les députés d'Aix avoient inutilement repré-  
senté que l'empereur Charlemagne & le pape  
Leon III, avoient élevé leur ville à la dignité  
de siege royal, & qu'on ne tenoit point pour  
roi légitime, celui qui n'y avoit pas été cou-  
ronné; que si Rupert avoit été couronné à  
Cologne, parce qu'Aix obéissoit à son concur-  
rent, il s'étoit de nouveau fait couronner à  
Aix, & que la peste même n'avoit pas détourné  
Charles-Quint d'y venir recevoir la couronne.  
Ferdinand avoit répondu qu'il affectionnoit sin-  
gulièrement la ville d'Aix, & qu'il ne verroit  
pas volontiers qu'on diminuât ses privileges;  
mais que l'affaire du couronnement ne dépen-  
doit pas de lui seul, qu'il en délibéreroit avec  
les électeurs, & que sans des motifs d'un grand  
poids & des empêchemens légitimes, Aix ne  
seroit point privée de la préférence qu'elle ré-  
clamoit. Après leur délibération, l'empereur &  
les électeurs envoyèrent à Aix deux députés  
y rendre compte des raisons qui les détermi-  
noient à célébrer le couronnement à Francfort,

## 180 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

au même lieu que l'élection , en assurant que c'étoit sans conséquence pour l'avenir : c'est pourquoi il falloit envoyer à Francfort les ornemens impériaux par des députés ecclésiastiques & laïques , auxquels on réserveroit leur place accoutumée dans l'église & au festin. On ignore qui furent les députés de l'église de couronnement. Parmi les laïques, les deux bourguemâtres Wildermann & Elleborn , eurent cet honneur avec Block & le syndic Radermacher. Le jour même de leur arrivée , ils eurent audience de l'empereur , qui examina les ornemens consistans en quatre articles, entr'autre un cérémonial qui se trouve perdu, Aix ne le possédant plus.

Le 30 de novembre 1562 , jour du couronnement, Maximilien fut reçu aussi chanoine de l'église de couronnement d'Aix; il accorda aux députés des reversales & les droits qu'ils revendiquoient , notamment 87 thalers au-lieu du cheval d'entrée; 57 florins d'or pour sa réception de chanoine , 400 thalers pour racheter son manteau d'or , trois foudres de vin pour les chanoines , dont un pour l'église de S. Adalbert. Au reste , l'exemple de Maximilien a été funeste à la ville d'Aix , puisqu'après lui aucun roi des Romains ne s'y est plus fait couronner.

En 1568 , le prince Guillaume d'Orange conduisant son armée contre le duc d'Albe , vint camper près de Galop , du côté d'Aix , & comme il favoit que la ville , hors d'état de résistance , n'épousoit pas ses intérêts , il l'invita d'abord

très-poliment à lui prêter 50000 thalers. Le conseil lui ayant remontré l'impossibilité de le satisfaire, il menaca du feu & du sang : on convint de lui en fournir 26000, à quoi l'église de couronnement dut contribuer pour les trois quarts. La somme ne lui ayant pas été portée au tems marqué, ses gens pillèrent deux églises du territoire. Dès qu'il l'eut reçue, il donna par écrit sa parole de prince qu'il la rendroit avec les intérêts après la guerre.

Le 28 d'avril 1572, le conseil, à la réquisition du duc d'Albe, enjoignit à tous les Brabançons qui s'étoient réfugiés à Aix d'en sortir dès le lendemain, ainsi que de son territoire & de celui de Bourscheid, comme rebelles à leur roi : ce qui n'empêcha pas le conseil en 1574, de révoquer par amour de la paix son ordonnance qui en excluait quiconque n'étoit pas catholique. Ceux de la confession d'Augsbourg durent désormais y être admis concurremment, en faisant serment de n'introduire ou ne laisser introduire aucune nouveauté ou changement dans la religion. Bientôt ils formèrent une partie très-puissante du conseil, on prêcha en toute sorte de langues étrangères, & Aix ne se reconnut plus. C'étoit l'asyle de tous les proscrits.

En 1575, Maximilien fit élire à Nuremberg, & y couronner roi des Romains son fils-ainé RODOLPHE II. Maximilien déclara, comme avoit fait Ferdinand, qu'il ne pouvoit, à cause de ses infirmités, se transporter à Aix : il demanda que les ornemens impériaux lui fussent envoyés sans délai : le tems pressoit ; on n'eut pas ce-

## 182 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

lui de les envoyer par une députation, ils furent confiés à la poste, & on les renvoya de même avec le revers accoutumé.

Depuis 1576 jusqu'en 1579, la peste fit à Aix de si grands ravages, que dans cette dernière année entre le 23 juin & le 8 octobre, on fut obligé de renouveler le conseil quatre fois. Les cimetières ne suffisoient point aux morts. Celui de l'église de couronnement s'étoit élevé de quatre à cinq pieds au-dessus de son niveau ordinaire : chose étrange qu'on aimât mieux augmenter la contagion en entassant les cadavres dans la ville, que de les inhumer à l'aise dans la campagne.

En 1580, une nombreuse multitude réunie sous le nom de gens de la confession d'Augsbourg, présenta au conseil une forte requête par laquelle ils demandoient la liberté pour leur religion avec un lieu d'exercice public. Ils invoquoient le règlement d'Augsbourg de 1555, & les paix de religion renouvelées & confirmées plusieurs fois aussi-bien pour Aix que pour les autres états de l'Empire, & ils alléguoient que leur doctrine n'étoit ni nouvelle ni inconnue, puisqu'elle étoit professée dans les universités, & prêchée non-seulement dans les états d'Allemagne, mais dans des royaumes entiers avec l'approbation des souverains. Un autre essaim de calvinistes demanda aussi un lieu de libre exercice pour leur religion. Ils disoient dans leur requête qu'ils faisoient profession de chercher avant-tout le royaume de dieu, & d'obéir aux magistrats,

L'empereur Rodolphe, le cardinal Gerard de Groisbeck, évêque de Liege, Guillaume, duc de Cleves & de Juliers, & le duc de Parme, avertirent sérieusement le conseil de se donner de garde de déférer à ces requêtes. Le conseil, appuyé du chapitre de l'église de couronnement, du tribunal des échevins & de 16000 catholiques qu'il y avoit encore dans la ville les rejetta, mais en répondant aux députés du duc de Juliers, que quoiqu'il n'eût pas accordé la liberté de religion aux protestans, il en avoit le droit suivant les traités de l'Empire. Les députés repliquèrent que le conseil ne pouvoit se prévaloir de ces traités, qui devoient être entendus dans le sens que l'usage des deux religions pouvoit être souffert aux lieux où elles étoient alors introduites, & non ailleurs.

Un Augustin, du choix des sectateurs de la confession d'Augsbourg, n'en eut pas moins l'audace de prêcher leur doctrine le 24 d'août, avec un grand concours. Il fut arrêté, puis relâché secrètement à l'instigation de l'ancien bourguemaitre de Zeuel, qui étoit rentré dans la ville, où il avoit toujours beaucoup de partisans. Enfin, il arriva à Aix des commissaires impériaux chargés d'y maintenir la religion catholique & d'annuler la délibération qui admettoit au conseil ceux de la confession d'Augsbourg, parce que depuis la naissance du luthéranisme, ils avoient introduit tant de nouveautés & si souvent varié, qu'on ne savoit plus ce qu'on devoit tenir pour la vraie confession d'Augsbourg qui avoit été permise dans l'Em-

## 184 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pire. Les commissaires firent trois questions au conseil, 1°. s'il vouloit obéir aux ordres de l'empereur; 2°. s'il vouloit persévérer dans l'ancienne foi catholique; 3°. s'il persistoit à maintenir l'ordonnance de 1560.

La réponse fit voir que les protestans y avoient la prépondérance. Car au-lieu d'en donner une positive, il demanda le tems de consulter les autres états de l'Empire; il se plaignit à l'empereur du zele amer de ses commissaires & de leur dureté illégitime dans une ville libre qui a des privileges; il protesta qu'on le calomnioit en supposant, pour le noircir, qu'il recevoit dans son sein toutes sortes de sectaires; il promit d'informer incessamment S. M. de la vérité par une députation, & la supplia de ne le plus chagriner jusques-là par de nouveaux ordres & de nouveaux commissaires. L'empereur fit savoir au conseil en termes gracieux, qu'il agréoit la députation : néanmoins quelques jours après il lui manda qu'il étoit bien instruit que le conseil n'étoit pas aussi innocent qu'il affectoit de l'être, puisqu'il donnoit asyle à toute sorte de bandits, qu'il entretenoit toute sorte de séditieux & d'hérétiques, qu'il favorisoit leurs prédications illicites, & voyoit avec joie la bourgeoisie s'imbiber de ce poison : il lui ordonna de ne point différer la députation, & l'avertit encore ultérieurement que si dans ses élections dont le temps approchoit, on violoit les anciennes coutumes, si l'on n'interdisoit pas les nouvelles prédications, & l'on ne chassoit pas les prédicateurs pernicioeux, il prendroit les moyens

de maintenir la religion & les loix , & d'ôter le sujet des plaintes des princes voisins. Lorsqu'on délibéra au conseil sur ces menaces, les opinions furent partagées, les catholiques se montrant prêts à obéir, & les autres persistant à demander l'avis & l'appui des états de l'Empire.

En 1581, le jour de la rénovation des magistrats étant arrivé, des commissaires impériaux y assistèrent. L'empereur avoit nommé en cette qualité Ernest évêque de Liege, Guillaume duc de Juliers, Philippe baron de Winnenberg & de Beylsten, & Philippe de Nassau-Spurkenbourg, afin que les deux premiers par leurs délégués, & les deux autres en personne se rendissent au lieu des élections pour empêcher qu'on ne choisît aucun membre du conseil qui ne fût catholique. Les ordres de l'empereur portoient qu'on devoit rendre aux commissaires la même obéissance qu'à lui-même. C'étoit le cinq de mai. Les catholiques élurent pour bourguemaîtres Schrick & Fibus, & les protestans Lontzen & Engelbrechr. Puis les premiers rendirent & firent publier dans les chaires une ordonnance qui défendoit de reconnoître pour magistrats d'autres que des catholiques, & de leur obéir. Les protestans aigris de plus en plus s'attrouperent; ils s'emparèrent des clefs des portes de la ville, de l'arsenal & de l'hôtel-de-ville; ils placèrent des soldats au marché, aux portes, aux remparts & aux tours; ils mirent du papier blanc à leurs bonnets pour se reconnoître, & traî-

nerent l'artillerie de l'arsenal sur le grand marché ; un catholique fut tué dans le tumulte , un autre mortellement blessé , un troisième indignement maltraité. Les conseillers catholiques quitterent la ville l'un après l'autre , tant pour pourvoir à leur sûreté que pour solliciter un prompt secours , & les commissaires méprisés l'abandonnerent aussi.

Les principaux protestans qui croyoient avoir réglé jusqu'à ce moment toutes leurs démarches par la prudence , appréhenderent les suites d'une si violente émotion. Pour les écarter en montrant quelque soumission , ils élurent aussi eux-mêmes Fibus au lieu d'Engelbrecht. L'empereur les avertit pour la dernière fois de se désister de leur entreprise , leur déclarant qu'ils ne devoient plus s'attendre qu'à des châtimens s'ils ne se soumettoient pas : qu'il vouloit bien les suspendre encore quelque tems en faveur du pauvre peuple qu'on avoit faussement persuadé que sa majesté vouloit le priver de ses privilèges & de ses libertés , tandis qu'au contraire elle ne prétendoit que les maintenir & ramener la paix , la concorde & le bonheur. C'est pourquoi elle exigeoit qu'aussi-tôt après la notification de ces ordres ils rétablissent tout dans l'état où il étoit avant l'élection ; qu'ils laissassent revenir en sûreté les ecclésiastiques , conseillers & autres catholiques sortis de la ville ; qu'ils en bannissent les moteurs des troubles , sur-tout les étrangers rebelles avec leurs prédicans & leurs partisans ; & que dans six semaines ils envoyassent à la cour impériale



des députés avec les témoignages certains de leur obéissance complète.

Ce répit inespéré calmant leur frayeur , ils prirent dans leur assemblée la résolution d'enjoindre de cesser les soulevemens , d'oublier toutes les violences & de vivre en paix ; & ils adressèrent à l'empereur un mémoire justificatif dans lequel ils soutinrent qu'ils avoient le moins de part aux tumultes passés ; que tout étoit maintenant pacifié ; qu'il leur étoit impossible d'obéir en tout point sans renverser la ville , puisqu'aucun des membres du conseil n'étoit d'une secte défendue dans l'empire Romain ; qu'ils étoient de la confession d'Augsbourg ; qu'ils ne s'étoient point emparés des clefs par force ; & qu'encore moins ils avoient tué ou blessé des catholiques.

En même tems ils obtenoient la recommandation des électeurs de Saxe & de Brandebourg à l'empereur , qui y répondit que l'ancienne ville impériale d'Aix avoit été élevée par Charlemagne & ses successeurs à la dignité de résidence impériale , que pour le maintien perpétuel de l'ancienne religion catholique ils y avoient fondé une église considérable où le roi élu devoit recevoir la couronne & la consécration , & dont il étoit reçu membre après avoir fait serment de la protéger ; que Charles Quint & Ferdinand , de l'avis unanime des bourguemaîtres , échevins & conseil , avoient rendu & confirmé un statut perpétuel , portant que les bourguemaîtres , échevins , conseil , & autres officiers ne seroient choisis à l'avenir , comme par

le passé, qu'entre les catholiques : que c'est le seul moyen de conserver les fondations des empereurs, & dans la ville l'ancien ordre, qui n'est interrompu que depuis cinq ou six ans par des gens de toute sorte de sectes qui ont ouvert la porte à toutes les nouveautés, ont donné l'exemple du mépris du clergé ordinaire, de sa doctrine, de ses cérémonies & de sa juridiction, ont formé des assemblées & des attroupemens, les armes à la main, ont demandé des églises particulières & la liberté d'un culte public, ont provoqué les plaintes, de l'ordinaire du lieu l'évêque de Liege, du duc de Juliers leur préfet & de leurs autres voisins, plaintes qui ont mérité l'attention de sa majesté impériale qui y est intéressée, & ne se propose que la conservation des fondations & des loix antiques contre les intrigues & les violences d'étrangers fugitifs & criminels, dont les électeurs sont priés de ne pas écouter les faux rapports.

A l'égard des protestans du conseil d'Aix, quoique l'empereur leur répondit qu'il vouloit être obéi en tout point ; au lieu de céder, ils gagnèrent plusieurs princes, villes & états qui sollicitèrent vivement l'empereur pour eux. Ils lui députerent aussi de leur part Boniface Koklyn, l'échevin Ferken & le syndic Hillensberg, pour le supplier de ne pas presser l'exécution de ses ordres. Les catholiques députerent de leur côté le doyen Voss, le bourguemaitre Schrick & le secrétaire Thenen, pour s'opposer à leurs efforts. Ces derniers avancent dans leur requête que la plupart de ceux qui s'étoient

emparés du gouvernement de la ville contre les ordres de l'empereur étoient calvinistes.

L'empereur promit d'envoyer à Aix de nouveaux commissaires avec des instructions propres à satisfaire les catholiques & toute la bourgeoisie. Gebhard, archevêque de Cologne, & Jean, archevêque de Trêves, acceptèrent la commission, en 1582, avec le baron de Winnenberg & Philippe de Nassau. Gebhart favorisoit déjà les protestans, dont il embrassa la doctrine. Ils lui représentèrent que l'affaire leur étoit commune avec plusieurs autres villes de l'Empire qu'ils avoient consultées : que la ville d'Aix, où il n'étoit point entré de vivres depuis six mois qu'elle étoit investie par les princes voisins, n'étoit point en état de le recevoir : ils demandèrent un délai jusqu'à ce que les passages fussent sûrs, & qu'ils eussent reçus l'avis des villes. Dans cet intervalle les bourgeois, menant avec eux quelques canons, hasardèrent une sortie, attaquèrent le château de Kalkofen, où il y avoit une nombreuse garnison de cavalerie qui leur avoit causé beaucoup de dommage, ne firent quartier à aucun & y mirent le feu. Au milieu de ces troubles, Henri III, roi de France, renouvela aux Aixoïses l'exemption qui leur avoit été accordée en 1368 de tout impôt & péage à travers tout son royaume.

En 1583 les nouveaux régens d'Aix ordonnèrent que la confession d'Augsbourg y seroit permise, aussi bien que la religion catholique ; ils firent venir d'Allemagne d'habiles prédicateurs ;

ils arrêterent qu'aucun des catholiques qui avoient abandonné la ville n'y feroit plus reconnu pour bourgeois qu'il ne le demandât humblement, se soumît à leur magistrature, & promît d'être tranquille, fidele & obéissant; ceux qui s'éleverent contre ces réglemens furent bannis de la ville ou emprisonnés. Une nouvelle commission de l'empereur donnée aux électeurs de Trêves & de Saxe pour travailler à rétablir la paix à Aix, demeura encore sans effet, tant les esprits étoient aigris & l'affaire compliquée. Outre les griefs des deux partis de la ville, ils entendirent aussi ceux du roi d'Espagne, comme duc de Bourgogne, de Brabant & de Limbourg, ceux de l'évêque de Liege & duc de Juliers, parties intéressées, & renvoyant le jugement à l'empereur, le 17 avril 1584 ils réglerent provisoirement, sauf la ratification impériale, que les bourg-mâtres, échevins, conseillers & bourgeois catholiques, avec leurs femmes & leurs enfans auroient, sans exception, la liberté d'entrer dans la ville, d'en sortir & d'y demeurer, sous la sauve-garde impériale, librement & sans être assujettis à aucune contribution nouvelle ou extraordinaire; qu'en attendant avec patience la résolution de l'empereur ils ne s'opposeroient point au présent conseil, sans préjudice de la conservation de leurs droits, & à la charge de se conduire de part & d'autre civilement & avec douceur; que les églises, les monasteres & autres catholiques ne seroient point troublés dans l'exercice de leur religion;

qu'à l'égard de l'exercice public & privé de la confession d'Augsbourg , & de la capacité d'entrer au conseil , l'empereur en décideroit ; & que le conseil chasseroit de la ville ceux qu'il connoitra être rebelles au roi d'Espagne , ou qui lui seront désignés nommément comme tels , par le roi d'Espagne : autrement il en fera référé à sa majesté impériale pour qu'elle accorde cette satisfaction à sa majesté royale , les droits de l'évêque de Liege & des autres princes réservés.

Les commissaires ne se furent pas plutôt retirés que rien ne retint plus les protestans ; ils exercèrent leur culte ouvertement ; & leur licence dura jusqu'en 1590 , que l'empereur , excité par le duc de Juliers , envoya à Aix un hérault , avec ordre au grand conseil assemblé de ne plus molester les catholiques dans leurs personnes & leurs biens , de recevoir Thenen pour mayeur du préfet , d'interdire toutes les doctrines étrangères , d'éloigner les hérétiques chassés d'ailleurs , de laisser aux tribunaux ecclésiastiques & laïques leur cours ordinaire , & à l'écolâtre le soin des écoles. Aussitôt Thenen prit sa place au siege des échevins sans difficulté , comme mayeur du préfet , & la justice synodale se choisit plusieurs membres avec cinq échevins laïcs : mais cette justice s'étant adressée au nonce du pape , ces cinq & leurs deux collègues reçurent ordre du conseil de sortir de la ville & de n'y jamais rentrer. Thenen fut aussi remplacé par le conseil. Le duc de Juliers renouvella ses plaintes à l'empereur.

Les protestans se défendirent : ils soutinrent dans leurs mémoires que le conseil général d'Aix avec les deux bourgue-mâtres étoit composé de 128 personnes élues tous les ans par les tribus : qu'ainsi les membres de l'ancien conseil n'ayant point été élus de nouveau , suivant l'usage de plusieurs siècles , n'étoient que des hommes privés : que c'étoient ces hommes privés qui tourmentoient , par des procès sans fin , les magistrats librement élus , qui violoient impunément les privilèges de *non evocando & appellando* , & qui fomentoient l'indisposition du roi d'Espagne & du duc de Juliers.

L'empereur porta en 1593 son jugement définitif , par lequel il est dit que les protestans n'ont point eu droit d'introduire des nouveautés en matière de religion , ni de s'immiscer dans le gouvernement de la ville , mais que le règlement unanime de 1560 devoit être suivi , & tout ce qui avoit été fait à son préjudice annullé avec dédommagement & restitution , & les infraçteurs punis. Ce ne fut néanmoins que plusieurs années plus tard que l'empereur fit exécuter ce jugement. Ernest de Bavière qui vouloit prévenir l'orage prêt à fondre sur les conseillers protestans , les invita en 1597 à l'abbaye de Corneille-Munster. Là , chaque coup qu'il buvoit il cassoit le pied de son verre , leur donnant par-là à entendre ce qui arriveroit à chacun d'eux s'ils continuoient leur résistance. Au lieu de l'écouter ils procédèrent hardiment le 7 mai 1598 à l'élection des nouveaux bourguemâtres , qui furent Kolin & Engelbrecht.

Ernest

Ernest vint trop tard à Aix pour les en détourner ; cependant pour lui donner quelque satisfaction & le rendre favorable , ils lui présentèrent le vin d'honneur accompagné de commestibles , & ils laissèrent célébrer cette année , en sa présence , la procession du Saint-Sacrement , qui étoit interrompue depuis quinze ans ; mais ils n'offrirent point de malvoisie ni de sucreries au clergé , comme c'avoit été autrefois la coutume.

Il ne tarda pas d'arriver de Munster à Aix des commissaires de guerre pour y préparer des logemens à sept compagnies de soldats , chacune de 300 hommes. Le colonel impérial Schoenenberg s'y rendit lui-même pour convenir de la manière dont ils seroient défrayés. Bientôt on apprit de Prague que l'empereur , las de n'être point obéi , avoit mis les conseillers d'Aix au ban de l'Empire le 29 de juin. Il étoit ordonné de les attaquer & de les molester par-tout dans leur personne & dans leurs biens.

Ernest , électeur de Cologne , ayant été entr'autres chargé de l'exécution du ban , le conseil le supplia de lui accorder un sauf-conduit pour ses députés , afin de conférer avec lui. Il répondit que n'étant qu'exécuteur , il ne pouvoit accorder ni sûreté ni délai ; qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre qu'une prompte obéissance pour épargner le sang ; qu'il falloit que les conseillers abdiquassent sur le champ & s'en remissent au surplus à la discrétion de sa majesté impériale ; qu'enfin , s'il recevoit demain ou après-demain d'eux l'acte de leur par

faite soumission , il arrêteroit le héraut chargé de publier le ban à Aix.

Dans cette extrémité le conseil déclara qu'il étoit prêt d'abdiquer , de suspendre l'exercice public de la confession d'Augsbourg , & de payer les dépens , de l'argent de la caisse publique : & considérant qu'il ne s'étoit point appelé lui-même , mais qu'il avoit été élu , & qu'il avoit prêté serment à l'assemblée , il la pria de l'en décharger , & promit néanmoins de maintenir l'ordre dans la ville jusqu'à ce qu'il fût remplacé par les absens ou autrement. L'électeur , ayant reçu cet acte de soumission , l'envoya aussi-tôt à l'empereur , & fit dire au conseil qu'il pouvoit veiller à la tranquillité publique jusqu'à nouvel ordre.

La lenteur d'Ernest ne plaisant pas au duc de Juliers , exécuter subsidiaire avec l'archevêque de Trèves & le duc de Brabant , il fit imprimer le ban , & le fit publier dans l'église de St. Folien , avec les noms des pros crits que voici :

Anastasius de Segerath.

Bonifacius Kolyn.

Diederich Ferken.

Symon Engelbrecht.

Hugo Pelzer von Eschweiler.

Johann Rohe.

Maximilian von Schwartz-

bourg.

Wilhelm Muhlstrohe.

Heinrich Clermond.

Léonard Eratus.

Servas von Coella.

} *Bourguemaîtres.*

} *Echevins.*

} *Baumeisters.*



Werner von Coelln. *Trésorier.*

Peter Sercken.	}	<i>Weinmeisters.</i>
Johann Radermaker.		
Peter Stoupart.	}	<i>Architectes.</i>
Abraham von Coelln.		
Gilles Fischer.	}	<i>Drapiers.</i>
Christian Clermond.		
Johann Blessen.		
Gobeling Schillings.	}	<i>Boulangers.</i>
Johann von Wurtz.		
Johann Syben.		
Palmas Stickelman.		
Peter Muller.		
Matheis von Wilich.		
Matheis Sterck.	}	<i>Bouchers.</i>
Balthasar Kettenus.		
Niclas Startz.		
Niclas Kettenus.		
Heinrich Startz.		
Georg Kettenus.		
George Nutten.		
Léonard Nutten.		
Simon Kettenus.	}	<i>Tanneurs.</i>
Arnold von Astenet.		
Abraham Birkenholz.		
Jodoch von Beck l'aîné.		
Jodoch von Beck le jeune.		
Jodoch von Beck, fils de Pierre.		
Johann Herbrand.		
Léonard Korstmann.	}	<i>Forgerons.</i>
Wilhelm Zinck.		
Jacob von der Banck.		
Léonard von der Banck.		
Reiner Kniex.	}	
Matheis Holtz		

# 196 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Heinrich Weisweiler.  
Johann Theilen.  
Johann Blansch.  
Matthæus Schardineel.  
Michael Amya.  
Peter Ruland.  
Peter Spillenmacher.  
Wilhelm Momma.

} *Chaudronniers.*

Kaspar von Coelln.  
Niclas Herwartz.  
Heinrich von der Weiden.  
Johan von Hoenningen.  
Johann von Gangel.  
Matthæus Maubach.  
Peter Schardineel.  
Peter von Nuth.

} *Merciers.*

Niclas Fasskessel.  
Konrad Schaaf.

} *Sculpteurs.*

Johann Ponel.  
Jacob Meybaum.  
Peter Schardineel.  
Lambert von Lohn.  
Wilhelm Ruthen.

} *Tailleurs.*

Johan von Erberich.  
Martin Klinckenberg.  
M. Stickelmann.  
Wilhelm Fischer.

} *Pelletiers.*

Adam auf die Kuchen.  
Arnold von Munten.  
Karl Prick.  
Niclas von Rad.  
Diederih Steinmetzer.  
Gotthard Beiffel.  
Peter Lommarts.

} *Cordonniers.*

Niclas Fibus.	}	<i>Brasseurs.</i>
Gotthard Fibus.		
Heinrich Walter.		
Johann Loersch.		
Johann von Sittard.		
Martin Wolff.		
Reiner von Horback.	}	
Wilhelm Lersch.		
Blasius Muller.		
Niclas Bannerts.		
Gotthard von Buchholtz.		
Johann Andreas.		<i>Marchand.</i>
Johann Beck von Ercklenz.		
Johann Linzenich.		<i>Médecin.</i>
Léonard Engelbrecht.		
Lambert Kipp.		
Lambert Beck von Ercklenz.		
Martin Peltzer.		<i>Marchand de drap.</i>
Matthæus Schrick.		
Peter Peltzer.		<i>Marchand de drap.</i>
Peter Polandt.		
Franz Bonne.		
Simon von Haufen.		<i>Baigneur.</i>
Wilhelm Hauffmann.		<i>&amp;c. &amp;c.</i>

Plusieurs étoient catholiques. Cette exécution eut des suites funestes pour Aix; car quoique la ville ne fût pas au ban de l'Empire, & qu'il ne s'y agît que des particuliers désignés, les soldats de Juliers enleverent le bétail dans la campagne, forcerent les payfans de leur payer ce qu'ils devoient de fermage, & le gouverneur de Limbourg vint se can-

## 198 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tonner à Bourtscheid avec quatre ou cinq cents soldats, coupa le bois pour construire des retranchemens sur la montagne de la Calamine, aujourd'hui au Limbourg, & enleva le cuivre qu'il trouva dans les moulins.

Le hérault, porteur du ban, arriva à Bourtscheid le 27 août, avec les subdélégués impériaux & plusieurs officiers de Juliers. Le lendemain à huit heures du matin, il se rendit à l'hôtel-de-ville avec sa cotte hongroise de velours noir, brodée en or devant & derrière aux armoiries de l'empereur & de l'Empire, étant accompagné de trois trompettes à cheval. Il lut le ban à haute voix sur le perron, & ensuite il l'afficha au son des trompettes, pendant que le bailli de Juliers étoit campé avec quelques centaines d'hommes à pied, & qu'à quelque distance plusieurs mille Espagnols étoient prêts à les aider au besoin.

La terreur avoit dissipé la plupart des conseillers protestans ; on les rappella ; ils furent déchargés de leur serment, déposés, & ils remirent les clefs aux commissaires, après avoir fait quelque difficulté pour celles de la ville & de l'arsenal, à cause des gens de guerre dont ils étoient investis. Les soldats de la ville furent congédiés, & trois à quatre cents hommes nouvellement levés occuperent les postes nécessaires. Les commissaires firent publier une ordonnance enjoignant à tous ceux qui n'étoient d'aucune tribu d'en choisir une, & de s'y faire inscrire en vingt-quatre heures ; pourquoi les tribus s'assemblerent le 30 août. Les commis-

faïres y firent lire de nouveau le jugement impérial du 27 août 1593, & leur enjoignirent de s'y conformer exactement, en conséquence de ne choisir pour conseillers que des catholiques reconnus, & par préférence ceux qui l'avoient été en 1581, autant qu'il en vivoit encore.

Le premier de septembre dès le matin, les bourgeois catholiques allèrent à Bourtscheid au-devant des anciens conseillers, entre lesquels se trouvoient les bourguemaîtres Schrick & Valenzin, les échevins de Wylre, Elleborn, Bullard, le trésorier Widerrath, les conseillers Moll, Werden, Radermacher, & le syndic Kloecker. Leur retour fut un triomphe. Ils furent précédés des troupes de Juliers qui firent des décharges, & revinrent camper dans la prairie près de Bourtscheid, où elles furent régalees. Le hérault à cheval & les commissaires marchaient immédiatement devant les conseillers, suivis de 300 soldats qui fermoient la marche. Ils se rendirent à l'église de couronnement où le *Te Deum* fut chanté au son des rimballes & des trompettes, & de-là à l'hôtel-de-ville, où l'on élut sur le champ un nouveau conseil, dont les membres, après avoir prêté serment le lendemain entre les mains des commissaires, élurent Schrick & Moll pour bourguemaîtres. Les protestans déposés furent mandés à la chambre du conseil & y demanderent grace à genoux; & promettant de ne jamais rien entreprendre contre le jugement final, leur ban fut levé, à condition qu'ils paye-

roient les fraix faits par les catholiques. Les commissaires partirent d'Aix le 8 pour retourner chez eux.

Le 17, le nouveau conseil catholique mit cinq hommes en garnison chez le ci-devant bourguemaître Kolyn, se fit apporter ses lettres, & défendit sous peine de la vie de le loger & recéler, parce que sous le masque de catholique, il avoit trahi sa religion : il ordonna en outre aux prédicateurs protestans de quitter la ville, & aux catholiques d'apporter un état des dommages qu'ils avoient soufferts depuis 1581, par les troubles de religion. Le précédent syndic & secrétaire Menn fut requis de délivrer tout ce qu'il avoit entre les mains de lettres, de mémoires & d'écrits qui avoient rapport aux troubles; & ayant demandé deux jours pour se décider, il fut arrêté sur le champ, & on s'empara de tous ses papiers. On fit inutilement la perquisition de ceux du docteur Ferken & de sa personne. Ces violences furent cause que plusieurs de ceux qui avoient été mis au ban s'évadèrent, malgré les défenses de les laisser sortir de la ville. Le nouveau conseil permit aussi aux jésuites de s'établir à Aix.

De son côté le fynode enjoignit à tous les bourgeois d'apporter leurs enfans au baptême dans l'église ordinaire, & d'observer les fêtes & les abstinences de viandes, sous peine de dix florins d'or d'amende.

L'état des dommages soufferts par les catholiques fut estimé très-haut par eux-mêmes. Les

subdélégués de l'électeur de Cologne ; parties ouïes, les modérèrent à 28465 reichsthalers, non-compris les prétentions du duc de Juliers, montantes à 24000 reichsthalers, & celles du fisc public liquidées à 20000. On conserve les rôles de la répartition qui en fut faite jusqu'à la concurrence de 72495 reichsthalers. Kolyn en paya sept mille pour sa part, & n'en reçut pas moins un nouvel ordre de quitter le territoire d'Aix avant la nuit. C'étoit un personnage si dangereux aux yeux des conseillers catholiques, que ne pouvant empêcher l'effet du sauf-conduit en vertu duquel il étoit rentré dans la ville, ils mirent des sentinelles autour de sa maison pour en écarter ceux qui se présenteroient pour conférer avec lui. Plusieurs des contribuables exposèrent qu'ils avoient été nommés conseillers malgré eux, & que les électeurs leur avoient promis de leur restituer tous les dommages qu'ils en pourroient souffrir ; c'est pourquoi ils demandoient d'être aidés par les électeurs. Les commissaires déclarèrent ne point avoir d'instructions sur ce point ; & comme on représenta que les catholiques mis aussi au ban de l'Empire devoient contribuer, les commissaires répondirent nettement que l'empereur les en exemptoit. Enfin le 22 avril 1602, tous les pros crits qui étoient présens dans la ville reçurent à genoux des commissaires une entière décharge de leur ban, & les commissaires partirent, leur ouvrage étant accompli.

Le conseil s'occupa ensuite des anabaptistes qu'il bannit d'Aix & de Bourtscheid. Et le duc

de Juliers reçut ses 24000 reichshalers, après qu'il eut pillé Vetschau & fait le dégât autour de la ville, entre laquelle & lui il s'élevoit continuellement des brouilleries sanglantes.

Sa mort survenue en 1609, offrit aux protestans une perspective plus riante. Il n'avoit point d'héritiers plus proches que les électeurs Palatin & de Brandebourg, tous deux luthériens. Enhardis par l'espoir de leur protection, plusieurs allèrent au prêche les dimanches hors de la ville, au mépris des défenses réitérées du conseil, lequel en ayant fait mettre cinq en prison, plus de deux cents de leurs partisans demandèrent hautement leur extradition dans l'heure; & le bourguemaître de Berchem fut obligé de l'accorder, quoique cela passât son pouvoir. Le lendemain 6 de juillet, les mutins à la tête de la populace s'emparèrent des clefs de la ville, attaquèrent l'église & la maison des jésuites, en pillèrent les provisions & la bibliothèque, salirent les murailles, renversèrent les autels, brisèrent les images, & traînèrent plusieurs de ces peres à l'hôtel de-ville en les frappant & criant : Prends-y garde, l'empereur va venir ! l'archiduc Léopold ! l'ante-christ ! apparemment pour leur reprocher leurs menaces. Le soir, ils furent relâchés par un effet de l'intrépidité de Jaquinot, jésuite François, ancien recteur de la maison professe de Paris, que les disgraces arrivées en France à sa compagnie avoient aguerri : réfugiés chez le doyen Thomberg, ils y restèrent cinq mois.

Les bourguemaîtres & plusieurs conseillers



s'assemblerent dans la maison prévôtale ; & y manderent les principaux protestans pour apprendre leurs griefs. Les protestans les réduisirent à cinq , demandant ; 1°. qu'aucun bourgeois ne pût d'une maniere contraire à la liberté & à l'usage , être obligé à rester hors des portes de la ville ; 2°. qu'on leur laissât exercer leur religion au-dedans & au-dehors de la ville ; 3°. que dans toutes les tribus les comtes & les maîtres des ouvrages fussent en égal nombre des deux religions ; 4°. que les jésuites fussent chassés de la ville ; 5°. que Ross & Mess ; qui en avoient été bannis , y fussent reçus. Ils promirent de poser les armes à ces conditions ; & moyennant qu'on leur donnât une assurance par écrit & scellée qu'ils ne seroient point molestés à cause du passé , & que cette assurance , pour plus de sûreté , fût aussi souscrite du duc de Juliers en sa qualité de protecteur.

Sur le premier article , les bourguemaîtres déclarerent ignorer si le cas étoit arrivé , & promirent d'agir auprès du conseil pour qu'il n'arrivât plus. Sur le second qu'à l'égard du dedans de la ville , l'empereur l'avoit interdit par son jugement de 1593 , qu'ainsi il n'étoit pas en la puissance du conseil de l'accorder , mais que le conseil souffriroit qu'ils allassent sans s'exposer à aucune peine , écouter le prêche hors du territoire de la ville , pourvu qu'en entrant & en sortant ils se comportassent avec modestie. Sur le troisieme , les bourguemaîtres y consentirent à certaines conditions. Sur le quatrieme , il fut répondu que le conseil n'avoit

admis les jésuites que par ordre de l'empereur & à la recommandation de plusieurs électeurs & princes qui se trouveroient offensés de leur expulsion, & feroient éprouver à la ville les suites de leur mécontentement, en la privant de ses privilèges & de son commerce. Et sur le cinquième, que si les deux bannis desiroient présenter requête pour obtenir leur retour, il leur seroit accordé. Les bourguemâtres demandèrent à leur tour aux protestans qu'ils évacuassent l'hôtel de-ville, missent les armes bas, & rendissent les clefs de la ville, promettant qu'à l'exception de l'expulsion des jésuites, ils obtiendroient les autres points, avec l'acte d'oubli absolu du passé muni du sceau du conseil.

Les protestans ne quitterent point les armes. Ayant envoyé Kaikbrenner porter leurs plaintes à la cour de Juliers, il en rapporta dès le 9 juillet une lettre qui fut lue à l'assemblée à l'hôtel-de-ville. Elle portoit que les commissaires demandés se rendroient à Aix incessamment ; langage presque inintelligible pour le conseil, qui fut aussitôt suspendu par les insurgens, & suppléé par 88 députés.

Les luthériens recommencerent leurs exercices de religion à la tête - d'âne, les calvinistes & les Wallons dans d'autres maisons. Ils reprirent pour leurs sépultures le cimetière du Petit-St.-Jacques que le synode leur avoit ôté, établirent un conseil de guerre de six personnes, arborerent des drapeaux, & tirerent l'artillerie de l'arsenal. Les trompettes sonnerent dans toutes les rues, & l'on vit dans la ville

600 soldats Brandebourgeois & Palatins , qui s'y étoient glissés. Le bailli vom Berchem & les jurisconsultes Langenberg & von der Hec-ken , se présentèrent à l'hôtel-de-ville en qua-lité de commissaires députés des deux électeurs. Ils y manderent les protestans pour entendre leurs griefs déjà montés de cinq à dix-sept.

Les protestans se plainquirent & demanderent ; 1°. que pour l'entrée au conseil & au gou-vernement on suivît à la lettre le règlement de 1450 , autrement les élections ne pouvant avoir lieu dans plusieurs tribus , puisque dans celle des chaudronniers il n'y avoit pas assez de catholiques ; 2°. que les jésuites voulant avoir un pied dans la chaire , & l'autre dans le conseil , jettant dans leurs sermons des se-mences de division & d'amertume , introduisant toute sorte de dangereuses confraternités , fai-sant des premiers membres du conseil & d'au-tres bourgeois des freres de la Vierge-Marie , & se les liant au point qu'à certains jours ils recevoient leurs confessions , par lesquelles ils apprenoient tout ce qui avoit été dit & fait au conseil & dans la ville , pour régler sur cette connoissance leurs sermons & leurs déporte-mens , violant les loix de l'état qui défendoient au clergé d'occuper les lieux & les biens des laïques , & s'entretenant en partie aux dépens du public , ils fussent mis hors de la ville ; 3°. qu'il fût rendu compte de l'argent reçu de ceux qui avoient été mis au ban de l'Em-pire ; 4°. que leurs anciens lieux d'assemblée qu'ils avoient achetés , & qui ont été vendus

## 206 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

ou loués par le conseil , leur fussent restitués avec le prix des chaires , des bancs & autres choses enlevées ou brisées ; 5°. que leurs morts étoient demeurés quatre à cinq jours sans sépulture en tems de peste , depuis qu'on leur a retiré la cour du Petit-St.-Jacques , & qu'ils avoient été obligés de les enterrer dans la campagne , quoiqu'on eût enterré un Juif en ville ; 6°. & 7°. que le conseil avoit défendu que plus de seize personnes assistassent à leurs enterremens , & aux tribus de fournir les instrumens mortuaires ; 8°. & 9°. que les jésuites & autres avoient enlevé les pierres & les épitaphes du Petit-St.-Jacques , leur cimetiere , & les avoient transportées dans leur college & ailleurs , & que les tondeurs de draps en avoient fait leur atelier journalier ; 10°. que les freres cellites en exigeoient un écu d'Empire pour chaque cadavre , &c. que pour ces causes le cimetiere de St. Jacques leur fût rendu avec les pierres & épitaphes , & que les cellites porteurs des corps les servissent comme les catholiques ou qu'il leur fût permis de porter eux-mêmes en terre ceux de leur religion ; 11°. que leurs jeunes gens de bonne conduite qui auroient achevé leur tems d'apprentissage ne fussent plus privés des droits des bourgeois & des maîtres ; 12°. que l'ordre de demeurer à la porte ou aux champs ne fût plus notifié qu'avec les anciens égards , étant arrivé que Zavern , Eratus & Clermond , ont été jetés par force entre les mains des serviteurs ; 13°. que certains font bâtir sur le terrain commun , &c.

14°. que le conseil ne puisse plus charger le public de rentes, &c. 15°. qu'on restitueroit à leurs vrais propriétaires ou héritiers les biens qu'on leur avoit ôtés sans droit comme à Engelbrecht, de Zeuel, &c.

Ces articles ayant été présentés par les commissaires aux bourguemaîtres & conseillers catholiques, ils les refuserent. On les réduisit à trois capitaux, l'exécution du règlement de 1450, la liberté de religion pour les protestans, & l'expulsion des jésuites. Les catholiques ayant demandé trois jours pour en délibérer, pendant ce délai Werp, gouverneur de Maestricht, & Volkard de Acheln, commissaires Brabançons; arriverent à Aix, & soutinrent si bien leur courage qu'ils ne firent aucune réponse au bout de trois jours, & que plus tard ils déclarerent qu'ils n'avoient pas le pouvoir d'accorder aucun des trois points. Comme on étoit menacé d'une visite de troupes Espagnoles le canon fut pointé dans la place & dans les rues, & on leva de nouveaux soldats. Des commissaires envoyés par l'électeur de Cologne furent un nouveau renfort pour les catholiques. Ils remonterent aux députés calvinistes que sans l'intercession de leur maître, c'en eût été fait des libertés d'Aix; que l'électeur étoit chargé de faire exécuter le jugement de 1593, dont l'infraction étoit un parjuré, puisqu'ils avoient fait serment à genoux de s'y conformer : qu'ils ne violeroient pas impunément les loix divines & humaines.

D'un autre côté, les princes & états protestans assemblés à Rothenbourg, le 14 août 1611;

## 208 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

recommanderent en termes pressans l'affaire des catholiques d'Aix aux électeurs de Brandebourg & palatin. Enfin , le marquis de Vieuville, le président de Selve & Hottmann, envoyés de la reine régente de France , entrèrent le 29 septembre à Aix au milieu des acclamations de la bourgeoisie & de la milice. Ils étoient chargés de terminer les différends par leur médiation , sans préjudice des droits de l'empereur , de la maison de Juliers & des autres princes.

Le bourguemaître Berchem & plusieurs membres considérables du parti catholique acceptèrent la médiation des François qui , après avoir conféré avec les commissaires de Juliers , sans voir ceux de Cologne ni les Brabançons , présenterent un plan d'accord en 13 articles , suivant lesquels , 1°. la religion catholique seroit seule exercée publiquement dans la ville ; 2°. l'évangélique auroit librement ses temples dans les fauxbourgs ; 3°. quiconque molesteroit quelqu'un pour sa religion seroit puni exemplairement ; 4°. les jésuites seroient rétablis dans leur college ; 5°. mais que ni eux ni les ministres de l'autre religion ne s'immisceroient dans les affaires politiques & temporelles ; 6°. le magistrat seroit rétabli à l'hôtel-de-ville , à la charge de maintenir chacun dans ses droits sans distinction de personne & de religion , & d'oublier le passé ; 7°. il seroit accordé aux évangéliques une somme qui seroit déterminée par les commissaires de Juliers pour soutenir , par les voies de droit , leurs prétentions aux élections ; 8°. le duc de Juliers , comme seigneur

protecteur de la ville, prononceroit amiablement sur les contestations de religion, de justice & de police, avant qu'on pût recourir à d'autres moyens; 9°. pour la garde des clefs, la sûreté de la ville, la discipline des troupes, elles seront confiées, sans distinction de religion, à des personnes choisies avec l'agrément des commissaires de Juliers; 10°. la visite commencée de la chancellerie, de la trésorerie & des archives, pourroit être continuée par six députés protestans, en présence de six de la magistrature: en cas de difficulté l'arbitrage appartiendra aux commissaires de Juliers; 11°. les offenses réciproques à cause des troubles, seront ensevelies, & il ne sera permis de poursuivre personne en droit ou autrement à leur occasion; 12°. le magistrat & la bourgeoisie promettront sur leur honneur d'observer ces articles; 13°. les envoyés du roi de France souscriront ces articles & s'interposeront au besoin pour leur accomplissement.

Ce plan déplut aux catholiques qui reprochèrent aux François leur partialité pour leurs adversaires. Ceux-ci dirent, pour se justifier, que la protection de Juliers & du Palatinat pouvoit procurer encore de plus grands avantages aux évangeliques, si on leur refusoit ceux-là, auxquels la reine de France & le nonce du pape à Paris avoient consenti.

Cependant les commissaires de Brabant & de Cologne firent afficher un mandement impérial, portant ordre de se désister des entreprises contraires au jugement de 1593, & de rétablir

## 210 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tout sur le pied précédent, sous peine du bannissement de l'Empire. Loin d'adoucir les esprits, il augmenta le soulèvement.

Les commissaires François allèrent avec ceux de Juliers à la maison décanale offrir aux jésuites de les reconduire à leur collège. Le recteur Schrick le refusa, parce que l'empereur ne verroit pas avec plaisir qu'ils fussent rétablis par des ministres étrangers, dans une ville soumise à son sceptre. Le marquis de Vieuville leur repartit : ne vous mêlez pas des affaires des princes ; ils s'entendent ensemble. Puis le tirant par la robe, & les domestiques le poussant dans le carrosse, il l'emmena au collège, où il le traita à diner avec les autres jésuites qui le suivirent, & il leur fit un présent en argent, ainsi que Hottomann, protestant modéré. Ils rouvrirent leur collège au commencement de janvier 1612.

Les commissaires François, sortant de la ville pour retourner en France, reçurent des présents, furent salués par le canon des remparts, & accompagnés jusqu'à une certaine distance par un détachement de soldats & dix compagnies de bourgeois, aux ordres des protestans. On fit les mêmes honneurs à ceux de Juliers à leur départ. Les commissaires Brabançons & de Cologne quitterent bientôt aussi la ville d'Aix, & laisserent les protestans y dominer arbitrairement, suspendant les bourguemaîtres, les conseillers & autres officiers catholiques, & leur défendant de sortir de la ville ; en sorte que le syndic Kueckhofen & le greffier Muns-



ter, envoyés secrètement à Paris par les catholiques pour ménager leurs intérêts auprès de la reine, ne purent s'échapper qu'en se déguisant, l'un en franciscain, l'autre en meûnier. Les protestans y députerent aussi les docteurs Langenberg & Sybourg, avec des lettres de recommandation des électeurs Palatin & de Brandebourg, qui se plaignoient que le magistrat d'Aix, dévoué à l'archiduc Albert, ne se soumit pas à l'arrangement des médiateurs François contre sa parole & sa signature, sous prétexte d'un mandement impérial, au mépris du duc de Juliers, prince-protecteur de la ville ; où il n'appartient aucune autorité au duc de Brabant. C'est pourquoi ils prient leurs majestés d'intervenir vers sa majesté impériale ; pour accorder à ceux d'Aix le tems de faire leurs remontrances, & de prouver l'équité des articles proposés par les médiateurs.

L'empereur Rodolphe mourut le 20 janvier 1612, voyant ces troubles d'un œil assez indifférent.

( *Pour être continué.* )



*THÉÂTRE de Société ; par l'auteur du Théâtre à l'usage des jeunes personnes. A Paris, chez Michel Lambert & F. J. Baudoin, Imprimeurs-Libraires, rue de la Harpe, près Sr. Côme. 2 vol. in-8vo. d'environ 700 pag. chacun. Avec approbation & privilege du roi.*

PREMIER VOLUME.

ON fait quel a été le succès des quatre volumes qui composent le *Théâtre d'éducation* ou *Théâtre à l'usage des jeunes personnes* ; on fait si ce succès étoit mérité. Nous avons rendu compte de ces volumes dans notre Journal de janvier 1780, pag. 171. L'amour, qui est en possession de répandre tant d'intérêt dans tous nos drames, soit tragiques, soit comiques, étoit presque nécessairement exclu de ces pieces aimables, mais vertueuses, consacrées à l'instruction des jeunes filles ; il falloit pouvoir dire :

*Hoc legite , austeri , crimen amoris abest.*

A peine l'auteur s'est-il permis quelquefois de se montrer dans le lointain & pour ainsi dire de profil. Aussi ces pieces, sans être négligées de ceux que Racine lui-même, devenu austère, appelloit

Profanes amateurs de spectacles frivoles,

ont-elles été lues & employées à l'éducation de la jeunesse, par ces censeurs mêmes du théâtre.

Qui ne se plaisent point aux folles passions  
Qu'allument dans nos cœurs de vaines fictions.

Le *Théâtre de société* n'exigeoit pas les mêmes sacrifices ni les mêmes précautions. L'auteur pouvoit employer tous les moyens de plaire, & elle a usé de tous ses droits.

Les pieces contenues dans ce premier volume ne sont qu'au nombre de cinq. Les trois premières ont paru, il y a quelques années, dans le *Parnasse des Dames Françaises*; elles reparoisent aujourd'hui corrigées & plus dignes encore de leur auteur.

La *Mere rivale* n'a rien de commun ni avec la *Mere coquette* de Quinault, ni avec la *Mere jalouse* de M. Barthe. L'auteur, qui, dans ses pieces, même profanes, si nous devons distinguer celles-ci par ce titre, ne perd jamais le goût de la moralité ni des personnages vertueux, a imaginé de tendre rivales une mere & une fille pleines de tendresse l'une pour l'autre, & qui ne se sont jamais rien caché. On sent assez quel intérêt doit résulter de cette situation & de l'impossibilité même de faire des vœux contre l'une ou contre l'autre. Célanie, ( c'est la mere ) a été long-tems aimée du chevalier de Valcourt; mais sa tendresse pour sa fille l'occupoit toute entiere; l'amitié seule fut le partage de Valcourt, partage toujours insuffisant pour un amant; il reste attaché à Célanie; il

voit croître de jour en jour les graces d'Aglæe sa fille; il est témoin de ses progrès; il change enfin; & devient amoureux d'Aglæe, dans le tems où Célanie, surprise de le voir plus affidu, plus » tendre, plus empressé que jamais, » sans oser se permettre ni plaintes ni reproches, heureux du seul plaisir de la voir & » de lui consacrer sa vie, est enfin touchée de » tant de soumission, de constance & de délicatesse, & laisse insensiblement prendre à son » amitié le caractère tendre & profond de l'amour. « Le chevalier avoit eu aussi le bonheur ou le malheur de toucher le cœur d'Aglæe; cette fille ingénue n'auroit pas eu sur ce point d'autre confidente que sa mere, si une Mélite, intrigante, jalouse de Célanie, qui lui enleve, sans le savoir, le cœur d'un marquis d'Hercy que Mélite croit aimer, ne faisoit de cette inclination du chevalier & d'Aglæe, une intrigue & un secret : Mélite est tante d'Aglæe; ce titre, son expérience & son adresse lui donnent sur Aglæe un ascendant dont elle se sert pour l'éloigner de sa mere : le chevalier & Aglæe attendent donc en tremblant leur bonheur des soins de Mélite, & cependant ils sont toujours tout prêts de s'ouvrir à Célanie : » ô Célanie ! s'écrie le chevalier dans un monologue, que me répondrez-vous, quand, » pour la seconde fois, je vous ferai l'arbitre » du bonheur de ma vie ? Dans tous les tems, » c'est donc-là votre destinée ? Mais comment » pourrai-je lui dire : *ce n'est plus vous que j'aime* ? Hélas ! je ne lui parlai jamais de

» mon amour qu'en tremblant , & je crains  
» de lui apprendre un changement qu'elle de-  
» fire. «

Aglæ est plus agitée encore : » Je tremble ,  
» dit-elle ; si c'étoit ma mere ; ô ciel ! je crains  
» sa présence. Ah ! je fais donc coupable.....  
» Il me semble que je l'entends.... *Ma fille ,*  
» *mon Aglaë me tient lieu de tout ; je lui sacrifi-*  
» *fie le monde , ses plaisirs , ma jeunesse ; je lui*  
» *consacre ma vie.....* Voilà sans doute ce qu'elle  
» lui disoit.... ô Dieu ! & moi.... & moi ! «  
Célanie survient. » Ma fille , on vous at-  
» tend.... Mais ciel ! comme vous voilà pâle  
» & défaite !

A G L A É. » Ce n'est rien , maman... non...  
» ce n'est rien.

C É L A N I E. » Mais , mon enfant , vous êtes  
» toute tremblante ! .... vous m'inquiétez beau-  
» coup.

A G L A É, (*lui prenant la main*) » Que vous  
» êtes bonne ! .... Ah maman !

C É L A N I E. » Ma fille ! vous ne savez pas  
» à quel point vous m'êtes chère.

A G L A É. » Ah dieu ! je ne le fais pas !  
» quand tout me le prouve à chaque instant.

C É L A N I E. » Vous serez toujours l'objet  
» que j'aimerai le mieux , le croirez-vous à ja-  
» mais ? .... quels que soient les événemens de  
» ma vie ? «

Avec quelle délicatesse Célanie demande ici  
à sa fille la permission de se remarier , même  
après que dans une conversation plus indiffé-

rente , Aglaé lui a dit , à la vérité en riant :  
 » Oui , maman , vous pouvez vous remarier ,  
 » je ne m'en croirois pas moins aimée , & ja  
 » ne vous en chérisois pas moins. « Ici Aglaé  
 répond :

» Hélas ! quand vous avez tout fait pour moi  
 » si vous doutez de mon cœur , quelles devroient  
 » donc être mes craintes sur l'opinion que je  
 » vous desiré de mes sentimens ? .... moi qui  
 » n'ai rien prouvé.....

CÉLANIE. » Ah ! mon enfant ! ne trouvé-  
 » je pas tous les jours au fond de ton ame l'u-  
 » nique bien qui pouvoit payer mes soins &  
 » ma tendresse ? Je n'étois que ta mère , tu m'as  
 » fait ton amie ; je possède toute ta confiance ,  
 » que me faut-il de plus ? .... Va , tu fais plus  
 » pour mon bonheur que je ne puis faire pour  
 » le tien.

AGLAÉ , ( à part ) » Quel trait déchirant !

CÉLANIE. » Si tu savois quel charme inex-  
 » primable j'éprouve à lire dans ton cœur , ce  
 » cœur si naïf & si sensible ! .... Une chose  
 » cependant manquoit à ma félicité , il faut que  
 » je l'avoue.... La confiance entre nous n'étoit  
 » pas & ne pouvoit être entièrement réciproque :  
 » ton extrême jeunesse m'en simposoit la loi ;  
 » mais que cette réserve m'a souvent coûté ! ...  
 » Que ma tendresse se reprochoit une prudence  
 » si pénible ! Enfin ta raison formée & perfec-  
 » tionnée rapproche la distance de nos âges ,  
 » & bientôt je pourrai n'avoir plus de secrets  
 » pour toi.... De ce moment seul je serai par-  
 » faitement heureuse.

AGLAÉ , ( à part. ) » Je n'y puis plus te-  
 » nir....

» cir..... (*Elle tombe à ses pieds.*) Ah ç'en  
» est trop.

CÉLANIE, (*la relève & la prend entre ses bras.*) » Que cette sensibilité me touche!....  
» Ah! mon enfant! ton visage est couvert de  
» larmes.... Ah! que tu mérites bien.....

A G L A É, (*avec force.*) » Ecoutez - moi;  
» maman, écoutez-moi.

On vient dire qu'on a servi.

CÉLANIE. » Essuie tes larmes, cher en-  
» fant; on va croire que je t'ai grondée....  
(*emploi heureux du mot de Henri IV à Sully*)  
» Viens..... Ah! quel doux entretien, & que  
» je le quitte avec peine! (*Elle l'embrasse.*)

A G L A É, (*à part.*) » J'allois tout dé-  
» couvrir.

CÉLANIE. » Viens, ma fille, on nous at-  
» tend. Viens, ce soir nous nous retrouverons  
» seules.

A G L A É, (*à part, en s'en allant.*) » Hé-  
» las! quelle est loin d'imaginer tout ce qu'elle  
» m'a fait souffrir! «

Célanie se fait un plaisir d'annoncer au che-  
valier qu'elle couronne enfin sa constance. Quelle  
méprise! Au lieu de l'expression de la joie &  
de la reconnoissance, elle ne voit que celle du  
désespoir. Oserions-nous dire que ce n'est pas  
sans quelque peine qu'on voit une femme si  
aimable, si aimée, si respectée, se méprendre  
à ce point sur les sentimens qu'elle inspire, s'offrir  
à un homme qui ne peut que la refuser, ne  
rien voir, ne rien soupçonner de ce qui se passe

## 218 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sous ses yeux : il y a certainement dans cette erreur, dans cette offre, dans ce refus, quelque chose d'avilissant. On se rappelle ces vers connus :

Apprends qu'une princesse, aimant sa renommée,  
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée.

Mais par combien de circonstances adroites & heureuses cette erreur est corrigée ! cette même Célanie, qui ne s'apperçoit pas que le chevalier la quitte pour sa fille, ne s'apperçoit pas non plus que c'est elle-même qui est aimée du marquis d'Hercy qu'elle croit amoureux de sa fille, parce qu'il la vante sans cesse, soit pour être juste, soit pour plaire à sa mère ; cet amour du marquis d'Hercy, homme aimable & estimable, relève Célanie, & d'ailleurs elle a été long-tems aimée du chevalier même, qui peut-être n'eût jamais été infidèle, si elle ne lui avoit ôté toute espérance. Elle refuse à son tour le marquis d'Hercy ; mais ce refus relève à-la-fois l'un & l'autre personnage ; ce refus est la confiance d'une grande âme dans une âme honnête ; c'est l'aveu généreux & sublime qu'elle lui fait, de sa passion, alors malheureuse, pour le chevalier ; c'est ainsi que la petite humiliation dont nous avons parlé, & qu'elle n'avoit pas méritée, devient pour elle une source de gloire : au reste, elle n'est pas un moment une foible amante ; elle n'est point jalouse de sa fille ; elle l'est de Mélite, qui lui a ravi la confiance d'Aglaë ; c'est toujours la tendresse maternelle qui éclate



dans toutes ses douleurs , & elle redevient heureuse au moment où elle reconnoît, sans en pouvoir douter, que le cœur de sa fille ne s'est jamais un moment éloigné d'elle. Mélite est confondue. L'éclaircissement qui met dans tout son jour l'innocence d'Aglaë & la fourberie de Mélite, est un peu compliqué. L'auteur l'a bien senti. Le marquis d'Hercy, qui donne cette explication, avertit plusieurs fois Célanie de rassembler, pour l'écouter, toute l'attention dont elle est capable, & on voit bien que cet avis est pour le lecteur. Célanie unit sa fille avec le chevalier. » Vous m'aimez l'un & l'autre, leur » dit-elle, vous me l'avez bien prouvé. Que » me faut-il de plus ? Tous mes desirs sont » remplis. Ma vie entière vous sera consacrée ; » je jouirai de votre tendresse, de votre félicité, qui fera le mienne..... Approchez-vous, » chevalier.... elle est à vous.... je vous donne » tout ce que j'ai de plus cher.... Pour prix » d'un tel bienfait, ne m'en séparez jamais ; » aimez-la, faites son bonheur, & vous aurez » tout fait pour moi.

LE CHEVALIER. » Je jure à vos pieds de » ne vivre, de n'exister que pour vous prouver une reconnaissance égale à ma tendresse ; » & dans cet instant où vous me rendez le plus » heureux de tous les hommes, croyez du moins » que l'amitié contribue à ma félicité autant que » l'amour même.

AGLAË ( *se jette à genoux, en tenant une main de Célanie, dans laquelle est celle du chevalier.* ) » Oui, maman, nous ne vous quitte-

» rons jamais ; notre premier devoir , notre pre-  
 » mier lien fera ce sentiment si pur & si sacré  
 » dont vous êtes l'objet ; en partageant notre  
 » cœur , il augmentera notre tendresse mutuelle.  
 » Je ne puis aimer que ce qui vous chérit ; je  
 » ne puis être heureuse qu'avec vous.

CÉLANIE, (*les relevant.*) » O ma fille ! ô  
 » ma chere Aglaë ! premier & véritable objet de  
 » tous les sentimens de mon ame ; mon bonheur ,  
 » tu le fais , ne dépend que de toi. Juge donc ,  
 » juge s'il est assuré. Je fais le tien ; tu m'ai-  
 » mes , me reste-t-il encore quelques vœux à  
 » former ? »

Tel est le dénouement heureux & attendris-  
 sant de cette piece , qui est toute entiere dans  
 le genre touchant , & qui fait verser bien des  
 larmes ; les deux actes pendant lesquels Aglaë  
 est dans la disgrâce de sa mere , s'élevent jusqu'à  
 la tragédie , & causent autant d'émotions. La 7e.  
 scene du 5e. acte , où Célanie qui s'est séparée  
 d'Aglaë , & qui a renoncé à tous ses droits sur  
 elle , revient la trouver , ramenée par sa tendres-  
 se , & la surprend écrivant une lettre qu'Aglaë ,  
 par un concours de circonstances particulieres ,  
 est obligée de lui cacher obstinément , cette scene  
 est d'un pathétique digne des tragédies les plus  
 touchantes.

CÉLANIE. » J'avois résolu de vous fuir , de  
 » vous abandonner. Je doutois de votre repen-  
 » tir , de votre sincérité. Je le disois du moins ;  
 » cependant , vous sachant ici , j'y revenois :  
 » je voulois vous voir , vous parler encore....

AGLAË. » Quoi ! vous me cherchiez....

» Ah ! ma mere ! voyez à vos pieds votre mal-  
 » heureuse fille ; daignez prendre pitié de son  
 » désespoir.... Oui, vous m'aimez ; oui, si  
 » vous m'abandonnez, vous n'y pourrez sur-  
 » vivre. »

Un écrivain ordinaire auroit mis : *je n'y pour-  
 rai survivre*, & auroit cru ne pouvoir mieux  
 dire ; un auteur qui sent ce qu'il dit, met :  
*vous n'y pourrez survivre* ; & combien de déli-  
 cateſſe & d'amour dans cette noble confiance !

CÉLANIE. » Et croyez vous, si je vous aban-  
 » donne, si je m'arrache d'auprès de vous, que  
 » je m'abuse un instant sur ma destinée ? Vous  
 » pouvez m'oublier peut-être ; mais moi, mais  
 » moi, depuis l'instant de votre naissance, oc-  
 » cupée de vous ; moi, qui vous chérifſois, né-  
 » las ! avant que votre âge vous permît de pen-  
 » ſer & de connoître ; moi, qui, pendant dix-  
 » ſept ans, n'ai jamais formé de projets & d'i-  
 » dées dont vous n'ayez été l'objet, penſez-  
 » vous qu'en renonçant à vous, il puiſſe enfin  
 » exiſter pour moi une ombre de bonheur &  
 » de conſolation ? »

*L'Amant anonyme* eſt d'un genre tout diffé-  
 rent, d'un genre qui n'admet qu'un comique  
 fin & noble, & qui, par la nature du ſujet,  
 ſemble tenir de la féerie, ſans en avoir l'in-  
 vraifemblance. L'auteur a dans cette piece tout  
 l'eſprit de Marivaux, qui ſeroit toujours natu-  
 rel & jamais maniéré ; c'eſt le même art de  
 développer le cœur humain, de filer une paſ-  
 ſion, de la faire paſſer par toutes ſes gradations

naturelles , de l'irriter par la contradiction , de la déguiser sous des formes étrangères en apparence à l'amour , de la faire parvenir au comble , sans qu'il y ait rien de brusque ni de lent dans sa marche , d'amener enfin le dénouement au moment où il devient nécessaire , & pas plutôt. Léontine , veuve d'un homme qu'elle aimoit , qui l'aimoit & avec qui elle avoit été malheureuse à force d'amour & de délicatesse , Léontine ne veut plus aimer ; elle a congédié tous ses amans , & n'a conservé qu'un ami sage , sérieux , philosophe , contraire à l'amour , confident autrefois de ses chagrins domestiques qu'il avoit plus d'une fois adoucis en la reconciliant avec son mari ; cet ami solide est le vicomte de Clémengis. Elle a de plus un amant anonyme , invisible , quoique toujours présent à tout , un amant qui l'aime sans espoir depuis huit ans , qui l'entretient par lettres de sa délicate & respectueuse passion , qui lui donne des fêtes , qui assiste à ces fêtes , qui est toujours sous les yeux de celle qu'il aime , à la ville , à la campagne , à la promenade , sans jamais être vu ; le mystère piquant de cette passion commence à plaire à Léontine , à l'occuper , à la toucher. Le vicomte de Clémengis traite cette passion de folie , & condamne presque durement l'attention qu'elle y donne , plus il la combat , plus il fait qu'il l'irrite. » Son humeur austère & farouche , dit Léontine , me déplaît aujourd'hui plus que jamais. Il a une certaine sécheresse qui m'éloigne de lui. Avec de l'esprit , des vertus , des agrémens même ,

« il n'est cependant point aimable. Ah ! c'est  
» que son ame n'est pas sensible..... Ses con-  
» seils ont une sévérité qui révolte & ne per-  
» suade point. »

Cependant l'inconnu fait toujours quelque progrès ; il demande que Léontine se pare dans une fête qu'il lui donne , d'un bouquet qu'il lui a envoyé , il proteste qu'il ne regardera cette faveur que comme une preuve que son hommage est indifférent , mais non pas odieux ; il obtient cet article , il en obtient bientôt un autre. On engage Léontine à dire tout haut qu'elle seroit bien aise de le voir ; elle adresse la parole à un arbre , soudain l'arbre s'agite , un homme en sort & se précipite à ses pieds ; c'est le vicomte de Clémengis ; on prend cette faillie pour la plaisanterie d'un homme qui veut donner du ridicule à une passion qu'on le voit combattre sans cesse , mais Léontine est troublée ; enfin elle est amenée par la curiosité , par l'intérêt , par la contradiction , par l'amour , à donner un rendez-vous à l'inconnu à cinq heures du matin ; elle est levée à quatre , & le vicomte paroît ; il ne pouvoit paroître plus mal-à-propos ; il commence cependant par se la rendre favorable , en réclamant ses conseils & son amitié , en lui révélant le secret de sa vie ; il aime , cet homme indifférent ; à ce mot Léontine s'étonne & s'attendrit ; elle en aime mieux le vicomte , mais elle ne peut oublier que l'inconnu va venir ; elle s'inquiète de ce que la conversation se prolonge ; elle avoue au vicomte qu'elle attend l'inconnu. *Il va paroître* , s'écrie

le vicomte en tombant à ses pieds, *ah! le méconnoîtrez-vous toujours?* Ce moment étoit délicat. Le vicomte ne s'étoit présenté à Léontine que sous les traits d'un homme austère, d'un ennemi de l'amour; obligé de détourner de lui les soupçons, il avoit un peu chargé ce rôle. Léontine ne l'avoit fait entrer pour rien dans l'idée qu'elle s'étoit faite de l'inconnu; son imagination seule avoit créé cet être fantastique, sans lui donner aucun des traits du vicomte; il étoit possible qu'elle perdit avec regret son illusion, & qu'ayant aimé sans connoître elle ne cessât d'aimer en connoissant; mais d'un autre côté le vicomte étoit aimable; il ne lui manquoit plus pour plaire que d'aimer. Léontine étoit juste, sensible & reconnoissante; elle se rappelle tendrement tant de délicatesse & de constance, tant de tourmens dévorés avec courage, dissimulés avec adresse; il ne manquoit plus rien au vicomte, puisqu'il savoit aimer ainsi. Léontine voit tout d'un coup que c'est l'homme dont son cœur avoit besoin. En tout, le sujet de cette pièce est une jolie fiction, & le personnage que le vicomte est obligé de jouer est une source féconde d'équivoques heureuses, de situations dramatiques, & produit naturellement une foule de mots fins, de ces mots pleins d'esprit & de sentiment qui ne semblent coûter à Mde. de G\*\*. que la peine d'écrire.

Nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire une scène charmante de cette comédie. Sous prétexte d'un mal de tête, mais en

effet pour rêver au nouveau sentiment qui l'agite, Léontine a évité de souper avec sa compagnie; elle s'est retirée dans son cabinet, & c'est là qu'Ophémon vient la trouver. (\*)

LEONTINE. Hé! c'est vous, M. Ophémon? Que me voulez-vous? Je suis malade, je desirerois être seule.

OPHEMON. Dans ce cas je vais me retirer. Je venois pour conter à madame une petite aventure.

LEONTINE. Qu'est-ce que c'est donc?

OPHEMON. Ah! rien: c'est toujours de cet inconnu.

LEONTINE. Comment? expliquez-vous.

OPHEMON. Je vais vous laisser reposer; je vous conterai cela demain.

LEONTINE. Vous m'impatientez. Parlez donc? Qu'est-il arrivé?

OPHEMON. Madame est malade; je ne veux pas lui rompre la tête de ces bagatelles.

LEONTINE. Mais, M. Ophémon, quand je vous dis que je veux le savoir.

OPHEMON. Cela n'en vaut pas la peine.

LEONTINE. Quel homme insupportable!

(\*) Cet Ophémon, ancien précepteur du vicomte, a été placé près de Léontine pour observer les progrès de son amour. C'est un vieillard instruit & bon-homme, qui sans être ridicule, fournit à la piece des scènes plaisantes.

226 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

en vérité, vous me mettez hors de moi. Ce n'est pas pour la chose, elle m'est indifférente ; mais je ne puis souffrir, lorsque je vous presse, que vous ne daigniez pas me répondre.

OPHEMON. Eh bien, Madame, je vais vous le dire : c'est que je l'ai vu.

LEONTINE. Vous l'avez vu ?... Qui ?

OPHEMON. L'inconnu.

LEONTINE. L'inconnu ? Mais comment ? Dites-donc : achevez donc.

OPHEMON. Pardonnez ; mais je ne puis m'empêcher de rire de la vivacité naturelle de madame, qui se manifeste... (*il rit.*)

LEONTINE. Il y a de quoi mourir.... ? Vous me poussez à bout. Finirez-vous, encore une fois ; comment l'avez-vous vu ?

OPHEMON. On est venu me dire pendant le souper, qu'un homme demandoit à me parler à la porte du château. J'ai d'abord imaginé que c'étoit pour quelques démêlés de payfans, un jour de nôce..... quelque bataille.... quelque....

LEONTINE. Eh ! que m'importent vos imaginations ? Après ? Vous y avez été ?

OPHEMON. Non, j'ai achevé de souper fort tranquillement.

LEONTINE. Vous n'y avez pas été ?

OPHEMON. Si fait, mais en sortant de table.

LEONTINE. Eh bien, qu'avez-vous vu ?

OPHEMON. Un grand homme qui m'a pris par le bras, en me disant qu'il avoit des



choses importantes à m'apprendre, & il m'a emmené au bout de l'avenue. Là, il m'a dit qu'il étoit l'amant anonyme ; qu'il me connoissoit de réputation ; qu'il savoit que vous m'honoriez de votre confiance. Je l'ai interrompu pour lui demander s'il avoit lu mon dernier ouvrage sur la chymie.

LEONTINE. Voilà qui étoit bien nécessaire ! Avez-vous remarqué sa figure ? Malgré l'obscurité, avez-vous pu distinguer ses traits ?

OPHEMON. Non, point du tout. Il faisoit nuit comme dans un four. J'ai seulement vu qu'il est très-grand, d'une belle taille, noble, dégagée.

LEONTINE. Et son visage ; il ne vous a pas été possible ? ...

OPHEMON. Oh ! non.

LEONTINE. Il est très-grand. De quelle taille est-il à-peu-près ?

OPHEMON. Il m'a paru... Comment vous dirai-je !... Eh, tenez, de la taille de M. le vicomte : c'est la même chose.

LEONTINE. Achevez donc ; que vous a-t-il dit de moi ?

OPHEMON. Oh ! des folies.... qu'il vous adoroit, qu'il ne vivoit que pour vous... Que fais-je, moi ? Et puis il m'a conté qu'il avoit entendu tout votre entretien du bosquet.

LEONTINE. Comment ! il y étoit caché ?

OPHEMON. Précisément. Le pauvre homme ! il est transporté de vous avoir vu son bouquet, & sur-tout de ce que vous lui avez

## 228 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

dit que vous desiriez le connoître : & c'est pour-  
quoi il m'a envoyé chercher.

LEONTINE. Eh bien , eh bien ?

OPHEMON. Eh bien , il m'a chargé de vous  
dire que vos desirs étoient des loix pour lui.

LEONTINE. Il s'est nommé ?

OPHEMON. Non , c'est un secret qu'il ne  
veut dire qu'à vous seule. Il vous demande  
un entretien particulier ; mais comme il ne veut  
être vu de personne , il vous supplie de le lui  
accorder à la pointe du jour , à cinq heures.

LEONTINE. A cinq heures du matin ?

OPHEMON. Oui , & il ajoute que si vous  
ne voulez pas le voir , il s'éloignera pour ja-  
mais , & sans retour.

LEONTINE. Mais recevoir un homme à  
cette heure , seule chez moi !

OPHEMON. Il prétend que vous ne devez  
douter de son respect ni de sa délicatesse ; il  
s'engage même à ne vous point parler de son  
amour : & d'ailleurs il permet que je sois pré-  
sent à cette entrevue , si vous l'exigez abso-  
lument.

LEONTINE. Oh ! cela seroit différent , en  
effet. Allons... mais je ne veux point le voir.

OPHEMON. C'est-ce que je lui ai dit , que  
vous n'y consentiriez jamais ; que cette préten-  
due curiosité que vous aviez témoignée , n'étoit  
au fond qu'une plaisanterie ; que ses soins vous  
déplaissent , vous importunoient , & qu'enfin  
vous le regardiez comme un extravagant digne  
des petites maisons.

LEONTINE. Mais de quoi vous mêlez-vous ?  
A quoi bon ce verbiage ? Qui vous a chargé  
d'expliquer mes sentimens ?

OPHEMON. Je voulois le guérir de sa folie : car réellement elle est intéressante. Il parloit avec un feu , une éloquence , un son de voix qui alloit au cœur. Moi , j'avoue qu'il m'a touché , & si vous le refusez , ma foi je ne serois pas surpris que son désespoir ne le portât à quelque parti violent.

LEONTINE. Et vous lui avez dit que ses soins me déplaisoient , qu'il m'étoit odieux.... Vous l'aurez persuadé : le bel ouvrage , de désespérer un malheureux que je dois plaindre , qui doit m'intéresser !

OPHEMON. Enfin , Madame , il ne tient qu'à vous de lui donner une consolation qui lui rendra la vie.... Il m'attend : j'ai promis de porter votre réponse , voyez.

LEONTINE. Tout ce que vous lui avez dit de ma part est d'une impolitesse , d'une malhonnêteté.... Je suis en quelque sorte obligée à réparer ce procédé injurieux : voilà cependant où vous me réduisez.

OPHEMON. Le coup est porté , cela est vrai. Si vous ne le voyez pas , j'aurai beau lui dire de votre part les choses les plus honnêtes , il n'en croira rien.

LEONTINE. Vous m'auriez épargné cet embarras cruel , si vous aviez bien voulu ne me faire parler que d'une manière polie & convenable , au lieu de me peindre si injuste , si ingrate. Pour le guérir , il falloit l'assurer en-

## 230 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

core que j'en aimois un autre ! C'est à quoi peut être vous n'avez pas manqué ; je le parierois. Dans votre fureur de le guérir...

OPHEMON. Oh ! je n'ai touché cette corde-là que bien légèrement , & je ne lui ai donné que des soupçons vagues.

LEONTINE. Je m'en suis doutée. Mais , par exemple , vit-on jamais rien de plus inconcevable ? Je suis dans une colere , dans une agitation.... Assurément vous lui avez laissé une jolie opinion de moi. Il croit que je le méprise , que je le hais , que je le tourne en ridicule , que j'en fais l'objet de mes plaisanteries , & que j'ai un amant que je favorise en secret.

OPHEMON. Mais permettez , Madame , je n'ai point dit cela ; même quand il a voulu me tourner pour savoir le nom de celui que vous préféreriez , je l'ai vu venir d'une lieue , & j'ai répondu que je n'étois pas instruit parfaitement.

LEONTINE. J'ai peine à me contenir ; je suis dans un état violent.... Il ne voit ici que le vicomte , il n'aura pas manqué d'imaginer qu'il est sans doute cet amant secret.

OPHEMON. Il m'en a bien dit quelque petite chose ; mais j'ai fait la sourde oreille.

LEONTINE. Allez le chercher , Monsieur ; allez , n'y perdez pas un moment ; j'ai trop d'intérêt pour ma gloire , pour ma réputation à le désabuser.... Dites-lui qu'il vienne à cinq heures , que je le verrai.... Voilà une désagréable situation ! C'est le fruit de votre rare prudence.

OPHEMON. Je cours le chercher.

LEONTINE. Un moment. Je vous défends de parler à qui que ce soit de toute cette aventure.

OPHEMON. Je suis bien mal-adroît, bien gauche : mais pour la discrétion...

LEONTINE. Allez, allez. Laissez-moi.

OPHEMON ( *à part, en s'en allant.* ) Courrons porter au vicomte cette excellente nouvelle. ( *Il sort.* )

La comédie des *fausses délicatesses* est faite en partie d'après un conte de M. Marmontel, intitulé : *l'amour mécontent de soi-même*. Célie aime le marquis d'Orval, mais elle n'aime point assez à son gré, elle n'aime point comme elle voudroit aimer, comme elle conçoit qu'on doit aimer. Il y a dans la même pièce un autre intérêt d'amour, un autre exemple de fausses délicatesses. Le chevalier de Saint-Albin, ami du marquis, retrouve chez Célie une Lucinde qu'il a aimée, qu'il aime, mais dont il s'est éloigné depuis deux ans, parce qu'il a cru un peu trop légèrement n'en être point aimé ; Lucinde, de son côté, prétend n'avoir jamais cru à l'amour du chevalier, & croire maintenant à sa haine ; ainsi les fausses délicatesses qui séparent pour un tems Célie du marquis, & Lucinde du chevalier, sont d'un genre absolument différent. Célie croit ne pas aimer assez, Lucinde croit n'être pas assez aimée. Au reste, cette Lucinde a un caractère très singulier que l'auteur a sûrement rencontré dans le monde ; elle est très-piquante, plus piquante même qu'ai-

## 232 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mable ; elle & le chevalier ne se parlent que pour se braver l'un l'autre avec beaucoup d'esprit ; c'est Lucinde qui nous paroît l'emporter dans ce combat d'amour-propre piquant & piqué ; c'est elle qui montre le plus d'esprit ; mais elle le montre sous une forme qui pourroit ne pas plaire , si elle n'étoit justifiée par un secret dépit dont on aime le principe. Voici une partie de la conversation de ces deux amans ennemis.

LE CHEVALIER. ,, Eh , mon dieu , Madame . . . . quoi ! c'est vous ?

LUCINDE. ,, Je cherchois Célie ; on m'a dit qu'elle étoit ici.

LE CHEVALIER. ,, Je suis bien heureux que vous l'ayez cru.

LUCINDE ( *du ton le plus dédaigneux.* ) ,, Le tems ne vous a point changé ; vous êtes toujours aussi galant . . .

LE CHEVALIER. ,, Pardonnez-moi , Madame , le tems m'a beaucoup changé.

LUCINDE. ,, N'est-ce pas un compliment à vous faire , & sur-tout à vos amis ?

LE CHEVALIER. ,, Puis-je espérer que vous êtes du nombre ?

LUCINDE. ,, Vous l'avez si bien mérité !

LE CHEVALIER. ,, Est-ce un reproche ?

LUCINDE. ,, On fait un reproche à ce qu'on aime , & . . .

LE CHEVALIER. ,, N'achevez pas , je devine votre pensée.

LUCINDE. „ Vous êtes si pénétrant !

LE CHEVALIER. „ Je ne l'ai pas toujours été.

LUCINDE. „ Est-il possible ?

LE CHEVALIER. „ Autrefois je croyois  
„ simplement aux apparences : j'ai long-tems  
„ été la dupe de ma crédulité , & je la dois  
„ regretter , puisqu'avec elle j'ai perdu le bon-  
„ heur de ma vie ; mais enfin le voile est tom-  
„ bé , & l'illusion est détruite à jamais.

LUCINDE. „ Je vous en félicite. Mais à  
„ propos de quoi me contez-vous tout cela ?

LE CHEVALIER. „ Je ne fais ; c'est un  
„ moment de confiance dont je n'ai pu me dé-  
„ fendre.

LUCINDE. „ Cette confiance est bien flat-  
„ teuse , & j'en connois tout le prix. Je ne  
„ suis point ingrate , & je rends justice aux sen-  
„ timens qu'on a pour moi.

LE CHEVALIER. „ Le tems vous a donc  
„ aussi changée ? “

Le chevalier lui dit qu'elle n'a jamais aimé.  
Lucinde lui demande ce qui le lui fait penser.

LE CHEVALIER. „ J'ai tort , il est vrai ;  
„ & la preuve que je croyois en avoir , cette  
„ preuve , je le sens , ne vaut rien.

LUCINDE. „ .... La preuve , dites-vous...  
„ Cette expression est plaisante , vous en con-  
„ viendrez.... “

Le chevalier avoue que le cœur a ses ca-

## 234 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

prices comme l'esprit. L'impitoyable Lucinde enleve encore cette ressource à son amour-propre, & soutient que son cœur a pu, sans caprice, faire un autre choix. Le chevalier, qui se fâche & s'embarrasse de plus en plus, dit qu'il a renoncé absolument à la gloire chimérique de séduire & de toucher une coquette.

LUCINDE. „ Vous m'amusez infiniment ;  
„ & je suis presque fâchée que vous partiez  
„ si-tôt.

LE CHEVALIER. „ Ce regret me charme :  
„ sans doute il est affreux de s'arracher du sé-  
„ jour que vous habitez ; cependant je serai  
„ capable de cet effort sublime.

LUCINDE. „ L'ironie vous va moins bien  
„ que le dépit : vous avez toujours beaucoup  
„ de graces ; mais réellement le dépit est ce  
„ qui vous sied le mieux.

LE CHEVALIER. „ Qui, moi, du dépit ?  
„ Ah ! le trait est charmant ! Comment, vous  
„ le croyez ?

LUCINDE. „ Eh mais ! assurément. Et ne  
„ voyez-vous pas que depuis une heure je m'en  
„ diverts ?

LE CHEVALIER. „ En ce cas, c'est une  
„ erreur qui vous amuse ; je vous le déclare.

LUCINDE. „ Vous voilà presque en cole-  
„ re. Etrange chose que l'amour-propre des  
„ hommes ! Adieu, chevalier. Vous venez de  
„ me donner une scène charmante ; vous êtes  
„ plus aimable que jamais, & véritablement  
„ très-bon à rencontrer. “



C'est à-peu-près ainsi que , dans un style brutal , au-lieu de ce style piquant , Jacques Rosbiff dit au marquis de Polinville : *» vous êtes un joli bouffon , & vous valez bien trois shellings. «*

Pour réconcilier nos lecteurs avec Lucinde ; il faut leur dire qu'elle finit par aimer de bonne foi & par épouser le chevalier , comme Lucie épouse le marquis , & que le dernier mot de Lucinde est : *» oublions à jamais la métaphysique , les fausses délicatesses & les systèmes : un sentiment fidele & vrai vaut mieux que tous les vains raisonnemens de l'esprit. «*

*La Tendresse maternelle.* On est dans l'attente d'une bataille. La marquise de Rozanne , dont le fils est à l'armée , est folle d'inquiétude & de terreur ; elle interprete de la maniere la plus sinistre tout ce qu'on dit & tout ce qu'on ne dit pas ; elle n'aime , ne hait , ne méprise que suivant les rapports qu'on peut avoir avec son fils , & suivant l'intérêt qu'on y prend ou qu'on pourroit y prendre. Jusqu'à ce que les nouvelles soient arrivées , elle est incapable de tout , elle se refuse à tout , s'afflige & s'épouvante de tout ; elle entend entrer sa femme-de-chambre : *» qui vient ? que me veut-on ?*

VICTOIRE. *»* Ce n'est rien , Madame...  
*»* c'est Marguerite , cette vieille femme , que vous  
*»* avez tirée de la misere , qui vient pour vous  
*»* remercier.

LA MARQUISE. *»* Quelle importunité , dans

236 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

„ l'état où je suis!... Que ne l'avez-vous ren-  
„ voyée ?

VICTOIRE. „ Je voulois prendre les or-  
„ dres de Madame.

LA MARQUISE. „ Et bien, dites-lui que  
„ je ne puis voir personne.

VICTOIRE. „ Cette pauvre femme est bien  
„ dans la peine aussi.

LA MARQUISE. „ Si elle a encore be-  
„ soin d'argent, qu'on lui en donne.

VICTOIRE. „ Oh ! ce n'est pas cela : mon  
„ dieu, grace à Madame, elle se trouve assez  
„ riche à présent ; mais c'est qu'elle a un fils....

LA MARQUISE. „ Elle a un fils ?

VICTOIRE. „ Oui ; elle a un fils soldat ;  
„ &...

LA MARQUISE. „ Elle a un fils soldat!...  
„ Ah ! la pauvre femme, que je la plains!....  
„ Qu'on ne la renvoye pas, Victoire ; je veux  
„ la voir.

VICTOIRE. „ Son fils, justement, est soldat  
„ dans le régiment de M. le Comte...

LA MARQUISE. „ Qu'elle vienne, qu'elle  
vienne.

VICTOIRE. „ Je vais la chercher.... Elle  
„ fera bien contente.

LA MARQUISE. „ Il me sera doux de voir  
„ cette pauvre femme, de l'entendre, de pleu-  
„ rer avec elle..... Mais la voici.... Appro-  
„ chez ; Victoire, laissez-nous.

MARGUERITE. „ Pardon, Madame.

LA MARQUISE. „ Venez.

MARGUERITE. » Ah ! Madame, vous m'avez sauvé la vie par vos généreux secours....  
» Pardonnez-moi, Madame, si je ne paroissais pas contente à vos yeux..... & si, malgré moi....

LA MARQUISE. » Vous pleurez, pauvre femme!... qu'elle m'attendrit!

MARGUERITE. » Hélas ! Madame, c'est que j'ai un fils....

LA MARQUISE. » Oui, je le fais.... Comment s'appelle-t-il ?

MARGUERITE. » La Tulipe, Madame, c'est son nom de guerre ; il est dans le régiment de M. le Comte.

LA MARQUISE. Quel âge a-t-il ?

MARGUERITE. » Vingt ans, Madame ; c'étoit toute ma consolation.... Jusqu'au jour de la guerre j'étois si heureuse, Madame!... je me portois bien, je pouvois travailler, j'avois de quoi vivre.

LA MARQUISE. » Ma chère bonne femme, soyez tranquille, vous ne manquerez plus de rien.

MARGUERITE. » Oh ! Madame, vous m'avez donné bien au-delà de mes besoins.... mais, mon fils..... hélas ! Madame, s'il périt, tout ce que avez fait pour moi me fera peut-être inutile.... Je crois bien que le chagrin....

LA MARQUISE. » Non, non, ma chère amie, le ciel aura pitié de vous, de moi.... Il daignera nous rendre nos enfans.

## 238 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

MARGUERITE. » Ah ! je le prie pour le  
» vôtre comme pour le mien.

LA MARQUISE. » Vous priez dieu pour  
» mon fils ?

MARGUERITE. » Oh ! oui , Madame , tous  
» les jours ; j'ai même commencé une neuvaine.

LA MARQUISE. (*tirant sa bourse & lui don-  
nant de l'argent.* » Tenez , mon enfant ....

MARGUERITE » Madame.... en vérité...  
» je n'étois pas venue pour cela....

LA MARQUISE. » Prenez , prenez... gardez  
» cet argent pour votre fils ; vous le lui donnerez  
» à son retour.

MARGUERITE (*s'effuyant les yeux.* ) » Oh !  
» mon pauvre la Tulipe !... Excusez , Mada-  
» me.... vous savez ce que c'est que d'être  
» mere....

LA MARQUISE. » Ecoutez-moi..... J'écri-  
» rai à mon fils pour lui recommander le vôtre ,  
» & pour qu'il m'en donne des nouvelles....  
» je lui écrirai dès ce soir....

MARGUERITE. » Ah ! Madame , que vous  
» me soulagez ! car , si mon fils est blessé , qui  
» est-ce qui en prendroit soin ?

LA MARQUISE. » Ah ! dieu , quelles fu-  
» nestes idées !... & si le mien lui-même !...

MARGUERITE. » Pourvu qu'il ne soit que  
» blessé encore !... car , hélas ! quand on va à  
» la guerre , il n'y a que dieu qui sache si l'on  
» en reviendra.... & par malheur c'est le plus  
» brave qui y trouve les plus grands dangers....

» & mon garçon est si hardi, si entreprenant!...

LA MARQUISE. » Allez, mon enfant,  
 » allez.... restez dans ma maison, je vous  
 » logerai, je prends soin de vous, je vous gar-  
 » derai toujours chez moi.... Vous reviendrez  
 » me voir; mais dans ce moment, allez, j'ai  
 » besoin d'être seule.

MARGUERITE. » Dieu vous bénira....  
 » Oui, Madame.... vous reverrez votre fils;  
 » vous le reverrez bientôt en bonne santé....  
 » mon cœur me le dit....

LA MARQUISE. » Ah! pauvre femme....  
 » vous me ranimez; voilà le premier moment  
 » de consolation que je goûte.... Embrassez-  
 » moi....

MARGUERITE. » Eh! Madame, Madam-  
 » me....

LA MARQUISE. » Ma chere amie, quand  
 » mon fils reviendra, je lui demanderai le congé  
 » du tien; je l'établirai, je le marierai; je te le  
 » promets.

MARGUERITE, [*se jettant à ses pieds.*] » Est-  
 » il possible, Madame? «

Le commandeur, beau-frere de la marquise,  
 qu'elle avoit envoyé dîner pendant ce tems,  
 ne se sentant pas en état de l'accompagner à  
 table, revient, en s'écriant : *ma foi, j'ai bien*  
*dîné*; trait d'un bien bon comique par le con-  
 traste.

Un joli petit drame appelé *la Cloison*, ter-  
 mine ce premier volume. La Cloison est origi-

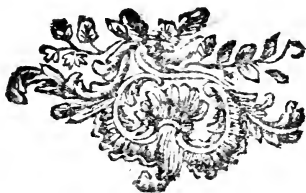
nairement un proverbe que l'auteur jouoit supérieurement, & dont elle a fait une jolie comédie. Tout l'artifice de la principale scène, où deux jeunes amans que leurs parens ont voulu brouiller & séparer l'un de l'autre, s'entretiennent à travers une cloison, consiste à faire répondre l'un des deux personnages, de manière que l'on suppose facilement ce qu'a dit l'autre, que l'on n'entend pas. Cette scène est très-bien faite, & produiroit sur le théâtre une illusion très-agréable. On en peut juger par le trait qui la termine. C'est la jeune personne qui parle après l'éclaircissement & la réconciliation. Les tirets marquent les intervalles où l'amant répond.

„ Quelle folie ! .... Que j'appuie ma main  
 „ sur le mur ! .... --- que j'ôte mon gant ! ....  
 „ --- Mais comment vous indiquer la place ? ....  
 „ --- En frappant ! .... En vérité, je n'ose ---  
 „ je n'ose.... --- Allons, allons ne vous fâchez  
 „ pas. --- [*à elle-même.*] C'est d'une folie, d'une  
 „ enfance ! .... --- Mais, attendez donc que  
 „ j'aie ôté mon gant ! .... [*Elle appuie sa main*  
 „ *sur le mur, en frappant doucement...*] --- Eh  
 „ bien, entendez-vous ; elle y est, elle est là,  
 „ là.... [*elle retire sa main vivement.*] Ah !  
 „ c'est singulier.... mais c'est comme s'il avoit  
 „ réellement baisé ma main ; je l'ai senti....  
 „ j'ai rougi ? ... mais je crois qu'il me voit....  
 „ &c. “

Ce nouveau théâtre, dont nous ferons con-  
 noître le second volume, dans le journal pro-  
 chain,

chain, ne peut que confirmer l'idée que s'est déjà formé le public du talent & de l'ame de Mde. de G\*\*. Il seroit difficile en effet de réunir plus de graces & de connoissance du monde à plus de délicatesse & de sensibilité.

( *Journal des savans ; Journal de Paris ;  
 Mercure de France ; Année littéraire ;  
 Journal encyclopédique.* )



---

M Ê L A N G E S.

---



---

L E P R I N C E D E S I R É ,

---

*CONTE de Fées, présenté à la reine par l'un des enfans que le bureau d'administration du college de Louis-le-Grand a nommés boursiers, à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin.*

**I**L étoit une fois un roi & une reine qui étoient bons, & que tout le monde aimoit. Quoique la reine fût belle, qu'elle eût tant, tant d'esprit qu'on en étoit émerveillé; & que le roi son mari eût pour elle une grande affection, elle n'étoit pas contente. Elle desiroit depuis long-tems d'avoir un garçon. Quand elle voyoit une mere qui avoit un petit garçon, elle disoit tout bas : » N'en aurai-je jamais un » aussi ? « C'est pourquoi chacun souhaitoit qu'elle en eût un aussi. Lorsqu'elle devint enceinte, ses sujets vouloient tous parier qu'elle accoucheroit d'un enfant mâle, attendu, comme il vient d'être dit, qu'ils le desiroient : personne ne voulut parier contre. Elle accoucha heureusement, & elle accoucha d'un fils. Voilà qu'aussi-tôt on met des lampions sur les fenêtres, on danse dans les rues, on compose



toutes sortes de vers, on tire des feux d'artifice, & l'on fait du bien aux enfans des pauvres. Le bon roi qui avoit défendu de dire tout de suite à la reine qu'elle étoit accouchée d'un prince, de peur que la joie ne lui fît du mal, oublia son ordre. Il dit devant la reine : » Qu'on apporte mon fils ; « & il embrassa son épouse, & il baisa son enfant, & tout le monde pleuroit, parce qu'on étoit bien-aise.

Cependant, les Génies & une Fée voisine arrivèrent pour douer le petit prince : ils étoient tous ancêtres de l'enfant. C'étoient d'anciens rois, les uns du pays, les autres de pays voisins, à qui les dieux, en récompense de leurs vertus, avoient donné un pouvoir surnaturel. Le premier qui entra s'appelloit LOUIS, & il dit : » Cet enfant sera humain, clément, affa-  
» ble, & on le surnomméra le PERE DU PEU-  
» PLE. « Le second, qui avoit nom FRAN-  
ÇOIS, dit : » Cet enfant sera brave chevalier,  
» & de plus, il protégera les sciences & les  
» savans, & on le surnomméra le PERE DES  
» LETTRES. « Le troisieme, qui avoit une pe-  
tite barbe, la mine riante & l'œil vif, dit :  
» Ventre-saint-gris, il sera beau comme sa  
» mere, ennemi des flatteurs comme son pere,  
» & sans façon comme son oncle JOSEPH....  
» Hélas ! il ne sera pas obligé de vaincre ses  
» sujets, & de leur pardonner. Il fera si bien  
» que chaque payfan, le dimanche, aura la  
» poule au pot. « Et ayant prononcé ces pa-  
roles, il passa au cou de la reine une belle

chaîne d'or. Alors on vit entrer un Génie qui avoit une grande taille & un air majestueux, & qui s'appelloit encore LOUIS, & il dit : » Cet » enfant se connoîtra en hommes : il sera noble en toutes choses, & l'on verra paroître » sous son regne une foule de grands hommes » dans tous les genres. « Pour moi, dit un Génie, qui venoit de la contrée à laquelle Lorraine a donné son nom, & qui lui-même s'appelloit Léopold, » Je doue le nouveau-né de » modération, d'économje & d'amour de la » paix. Il fera si bien observer la justice, que » ses sujets laisseront, sans crainte, leurs portes ouvertes pendant la nuit. «

En ce moment la Fée entra, & la reine, qui la reconnut bien, répandit des larmes, & voulut courir à elle. La Fée dit : » Cher enfant, je suis MARIE-THÉRESE : je te doue » de piété & de respect pour les dieux «... Le roi & la reine étoient transportés de plaisir en entendant ce que disoient les Génies & la Fée. Pendant que ceci se passoit, un Ogre, monté sur un léopard, & qui mangeoit de la viande crue, arriva, dans de mauvais desseins, en disant : » Je suis l'Ogre D'ALBION : j'ai droit » de prendre le titre de roi de ce pays-ci : ce » pays-ci est à moi. « Tant mieux pour vous, » lui dit le Génie à la petite barbe, lequel avoit » la répartie prompte : vous avez là un beau » royaume ». L'Ogre vit bien qu'on se rioit de lui. Par conséquent il proféra trois fois un mot qui veut dire *chien*, & il jura *godham* : puis tirant son épée, il menaça de ravager tout avec

ses soldats & ses vaisseaux, & il s'en alla furieux. Alors le Génie à la petite barbe se tourna vers les assistans, & leur dit : » Allez, ne craignez rien ; vous le battrez, & vous lui ferez » mettre bas les armes. «

( *Mercur de France.* )

*Nota.* Ce joli conte est de M. Sélis, professeur au college de Louis-le-Grand, dont nous avons déjà imprimé d'autres ouvrages agréables en vers & en prose, & dont les talens, l'honnêteté, le zele pour l'éducation de la jeunesse, méritent les plus grands éloges.

---

*ANECDOTE sur la tolérance chrétienne, adressée  
aux rédacteurs du journal, par M. le curé  
DE . . . . .*

**J**EAN HENNUYER, natif de Picardie, après avoir été precepteur d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, & pere de Henri-le-Grand, roi de France, voulant fuir les avantages temporels que son mérite lui promettoit, & se dérober au monde, entra dans l'ordre de St. Dominique, où il se cacha pendant quelque tems. Mais on l'y déterra, & on le força d'employer ses talens au service du public. Il fut appelé à la cour, où le roi Henri II le choisit pour son confesseur. Quatre ans après il fut nommé à l'évêché de Lodeve en Languedoc, d'où il fut transféré dès l'année sui-

## 246 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

vante à celui de Lisieux en Normandie ; mais il ne prit possession personnellement de ce dernier évêché que deux ans après , c'est à-dire , en 1560 , parce qu'on le retint à la cour. Il y avoit douze ans qu'il gouvernoit ce diocèse avec un zele extraordinaire pour le salut de son peuple , lorsque le lieutenant-de-roi de la ville de Lisieux vint lui communiquer les ordres qu'il avoit reçus de la cour de faire massacrer tous les protestans , comme cela s'exécutoit à Paris & dans toutes les villes du royaume. Le prélat s'opposa vigoureusement à cette exécution. » Non , lui dit-il , vous n'exécuterez point vos ordres , ou vous commencerez par moi , » car je n'y consentirai jamais. Je suis le pasteur de l'église de Lisieux , & ceux que vous voulez faire égorger sont mes ouailles. Il est vrai qu'elles sont égarées ; mais je ne désespere pas de les faire rentrer un jour dans la bergerie de Jesus-Christ. Je ne vois point dans l'évangile que le pasteur doive souffrir que l'on répande le sang de ses brebis ; j'y lis au contraire qu'il est obligé de verser le sien , & de perdre la vie pour elles. Retournez-vous en donc avec cet ordre qu'on n'exécutera jamais , tant que dieu me conservera la vie , que je n'ai reçue de lui que pour être employée au bien spirituel & corporel de mon troupeau. «

Le lieutenant étonné , & en même-tems édifié de cette fermeté héroïque , lui demanda par écrit un acte de refus pour lui servir de décharge envers le roi. Le prélat le lui donna

aussi-tôt en lui disant, qu'il étoit assuré de la bonté du prince (Charles IX); qu'on l'avoit surpris en cette occasion, & qu'il ne doutoit nullement qu'il n'approuvât son refus; qu'en tout cas il se chargeroit de tout le mal qui en pourroit arriver. Dieu seconda le zele du généreux évêque; son opposition ayant été envoyée au roi par le lieutenant; le monarque en fut édifié, & révoqua aussi-tôt, à l'égard du diocèse de Lisieux, ses ordres qui s'exécutoient dans tous les autres. L'évêque de Lisieux eut la consolation de voir accomplir ce qu'il avoit prédit au lieutenant-de-roi. En effet, au lieu que cet horrible massacre ne fit qu'irriter & porter au dernier désespoir ce qui resta de protestans en France, où ils commirent de très-grands maux, ceux de Lisieux, touchés des bontés de leur évêque, sans lequel ils auroient été égorgés comme leurs freres, abjurèrent d'eux-mêmes leurs erreurs, & abandonnerent tous le calvinisme qui, par cette action vraiment héroïque, fut aboli pour jamais dans cette ville.

Pie VI, heureusement régnant, en faisant travailler de nos jours à la canonisation de plusieurs saints, pénétreroit tous les cœurs de reconnaissance, s'il tiroit un si grand & si charitable évêque de l'injuste oubli dans lequel les siècles de l'intolérance ont laissé sa mémoire.

Il mourut l'an 1577, comblé de mérites, de vertus, & sa mémoire est encore en grande vénération dans son diocèse, ainsi que dans l'université de Paris, dont il étoit alors doyen,

honneur que cette université n'a jamais accordé qu'à des personnages d'un mérite éminent.

Tout l'ordre de St. Dominique devroit s'intéresser à solliciter la canonisation de ce grand homme , l'ornement de leur ordre , qui par sa charité vraiment pastorale , & en suivant les principes d'une tolérance chrétienne , a réussi à convertir les hérétiques , bien mieux que tous les inquisiteurs par les rigueurs & les principes de l'intolérance.

Voyez sur tout ceci Echard , *Bibliot. script. ord. præd.* tom. 2 , pag. 341. Sainte-Marthe , *Gallia christiana*. Maimbourgh , *Histoire du calvinisme*. Fleuri , *Histoire ecclésiastique* , tom. XXXV , livre 173 , depuis le N<sup>o</sup>. 3 jusqu'au N<sup>o</sup>. 56. De Thou , *Hist. de son tems* , liv. 49 , 52 & 57. Mezerai , *Histoire de France* , regne de Charles IX , &c.

---

### ALTAMIRE , IDYLLE.

**N**ous nous sommes aimés , Altamire ; nous nous sommes aimés comme les tourterelles les plus tendres. Nous étions le bonheur l'un de l'autre. Je ne voyois que toi dans la nature , tu n'y cherchois que moi. Si une nécessité importune nous éloignoit quelquefois , nos cœurs ne se sépareroient jamais. Nous n'avions qu'une même vie , Altamire : qu'elle étoit douce !

Nous nous aimons aujourd'hui , mais d'un sentiment différent. Il est pour nous d'autres

plaisirs que de penser à notre tendresse. J'ai rendu à chacun la place qu'il devoit occuper dans mon cœur, mon amitié pour toi me laisse ma liberté. J'aime à te voir; mais je te vois sans trouble, ce sont nos âmes qui s'aiment, Altamire : qu'il est doux encore de s'aimer ainsi !

Comment font la plupart des amans ? Plus ils se sont chéris, plus ils se délaissent. Sans doute ils cessent de s'honorer. Qu'on est près de se haïr quand on se méprise ! L'estime est toujours tendre quand elle survit à l'amour : deux cœurs vertueux ne sauroient se craindre, & la haine n'est le partage que des vicieux & des méchans.

L'ardeur de nos feux s'est éteinte : ce n'est point notre crime, nous mettions notre bonheur à la nourrir, mais l'amour n'a qu'une courte vie, le desir de l'homme survit toujours à sa félicité. Le calme de ton cœur, mon cœur le desiroit pour consentir à celui qu'il éprouvoit. Ta candeur te dicta un aveu que la reconnaissance n'osoit me permettre. Que ta bouche me parut belle alors ! J'y voyois la vertu comme sur son trône, justifier mon innocence & prononcer mon bonheur. Cette bouche que j'avois adorée quand elle me disoit, *je t'aime*, je l'adorai quand elle me dit, *je ne t'aime plus comme autrefois*. La vérité qu'elle proféra me parut aussi douce que le sentiment rendre dont elle m'avoit si souvent enivré : mon cœur avoit changé de sens.

Le tems qui éteignit notre ardent amour,

n'a pas porté des atteintes à des sentimens plus tranquilles, quoique non moins tendres. Que de plaisirs nous goûtons ensemble! Je te l'avouerai, la bien-aimée de mon cœur, le plus grand que j'éprouve est le souvenir de nos plaisirs passés; quoiqu'éloigné, mon cœur y retourne sans cesse. Il regrette, il desire..... Le tien les regretteroit-il de même? Tes regards le disent: que ta bouche confirme leur témoignage..... Ah, s'il étoit vrai!.... Mon cœur se trouble, tes yeux se baissent..... Oui, c'est l'amour que je sens & que tu sens comme moi, c'est l'amour qui récompense l'amitié.

Céleste amitié, divin amour! Altamire, Altamire, unis tes vœux à mes vœux, unis ta voix à la mienne pour demander aux dieux que nous ne cessions d'être amans que pour être amis, & que d'amis nous puissions redevenir amans encore.

*Par M. le comte D'ALBON.*

*( Journal de Neuchâtel. )*





---

*MÉMOIRE touchant l'influence des communautés de réformés François établies dans le Palatinat, sur le commerce & l'agriculture ; traduit de l'allemand de M. WUND, inséré dans les Mémoires de la société économique de Lautern, pour 1780.*

LES émigrations des peuples ayant jadis, comme à présent ébranlé toutes les parties du monde, elles ont fixé de tout tems l'attention des plus fameux historiens, qui les ont représentées comme la cause des nouveaux systèmes de gouvernement & des révolutions qui les ont suivies. En effet, dans combien de pays n'ont-elles pas changé les mœurs, les langues, les arts, les sciences & le goût ? C'est ce que Mrs. Raynal & Robertson ont démontré pour l'Amérique, & M. Schmidt de Wirzbourg pour l'Allemagne. M. Etienne, prédicateur à Nîmes, a entrepris de composer aussi l'histoire des François réfugiés qui se sont établis à la fin du dernier siècle en plusieurs contrées d'Allemagne ; dans ce dessein il a adressé à Goettingen à M. Lessn un mémoire par lequel il invite les savans d'Allemagne à y contribuer : afin de rendre ce mémoire plus connu, M. Lessn l'a publié dans la *Correspondance* de M. Schloezer : 3e. partie. 13e. cahier pag. 52.

M. Etienne demande en quel tems précisément les François sont arrivés en chaque pays ; quel y étoit d'abord le nombre de leurs familles ; à quelles conditions ils y ont été admis,

quel y étoit l'état des sciences & des arts, du commerce & de l'agriculture au moment de leur arrivée & quelle influence elle a eue sur ces objets; si elle a augmenté la richesse & la population, perfectionné le goût & les mœurs, étendu leur langue, altéré l'ancienne, & produit quelque changement que ce soit, dans l'administration même politique du peuple avec lequel ils se sont unis? Une réponse exacte & circonstanciée à ces questions répandroit sur l'histoire un jour nouveau, & tireroit peut-être de l'oubli des noms qui méritent d'être immortalisés: mais il est malheureusement douteux qu'on puisse obtenir des informations suffisantes pour contenter une aussi louable curiosité; parce que les premiers colons s'occupoient moins à écrire qu'à vaincre les obstacles & à établir solidement leurs familles, & que le peu de mémoires qu'ils ont pu laisser ne se communique pas toujours facilement.

Au reste les livres imprimés mis à contribution fournissent des matériaux dignes au moins d'attention. On indiquera la *Description de la résidence royale de Berlin*, imprimée en allemand pour la seconde fois, avec des augmentations en 1779, par Nicolai, dans laquelle il est traité en plusieurs chapitres des colonies françoises dans les états du roi de Prusse, où leur multiplication a été si rapide, qu'en 1700 on y comptoit 13200 communians parmi les réfugiés, tandis qu'il n'y en avoit encore que 2000 en 1690. David Ancillon, dans son *Histoire de l'établissement des François réfugiés dans les états de S. A. E. de Brandebourg*, à Berlin 1690, a dépeint d'une manière exacte & touchante les soins paternels du grand électeur Frédéric-Guillaume envers ces malheureux émigrans. Regne;

rus Engelhard n'oublie pas de faire mention des colonies françoises de la Haute & Basse-Hesse dans sa *Description géographique des pays du partage de Cassel*, en allemand, suivant laquelle dix-sept villages en ont été peuplés : la première partie de cette description a paru en 1778. Frédéric I, roi de Suede, leur a aussi accordé dans ses états de grands privileges en date du 28 octobre 1731.

Le 17e. cahier de la *Correspondance* de M. Schlooezer contient déjà des mémoires auxquels la réquisition de M. Etienne a donné lieu, un sur-tout tiré des archives de Mecklenbourg avec les actes authentiques touchant la communauté françoise établie à Butzow en 1700. Le duc Frédéric-Guillaume les y accueillit pour y ériger des manufactures de lin & de coton à peu de distance de la Baltique, & à portée du commerce avec Lubec, Hambourg, le Danemark, la Suede, la Prusse, la Livonie & la Courlande. Cette colonie étoit sur le point de prospérer, quand l'incendie de la ville, les troubles civils & l'oppression l'ont ruinée avec ses manufactures; son dernier prédicateur François est mort en 1778. Le petit nombre qui en reste s'est joint aux autres réformés du lieu.

On ne doit pas s'attendre à rencontrer dans le Palatinat du Rhin des colonies aussi riches & aussi nombreuses que dans les états du roi de Prusse, où la grande quantité de leurs diverses fabriques & les talens des fabricans ont fait naître une nouvelle époque pour les arts & les sciences. Les commencemens de celles du Palatinat ont été foibles, les traverses qu'elles ont essuyées fréquentes, & excepté celle de Frankenthal, les autres ne se sont guere fait remarquer que dans les endroits où elles se sont

établies, & qu'elles ont bâties en partie, & leur influence semble avoir été bornée au cercle étroit dans lequel elles ont demeuré.

On rencontre en Allemagne trois sortes de communautés de réformés François qui s'y sont réfugiés en différens tems, & qu'il ne faut pas confondre ensemble, leur caractère se ressemblant peu. Les premiers nommés Wallons, sont ceux des contrées des Pays-Bas où l'on fait usage de la langue françoise, qui ont abandonné leur patrie en divers tems, sur-tout en 1567, lorsque le duc d'Albe y commandoit, parce qu'ils ne pouvoient point y exercer tranquillement leur culte & leurs professions. Les motifs de leur retraite sont exposés dans l'*Histoire* de de Thou, dans les *Annales* de Grotius, dans Emanuel de Meteren, & dans l'*Histoire générale des Provinces-Unies* par Wagenaar.

La seconde sorte comprend les réfugiés vraiment François, qui à la révocation de l'édit de Nantes, ont cherché une nouvelle patrie en Angleterre, en Hollande, en Prusse, en Hesse & ailleurs. Elie Benoît a mis au jour une *Histoire de l'édit de Nantes* en 5 vol. in-fol. à Delft en 1693.

Enfin la troisieme classe ou espece, c'est les Vaudois qui, en 1655, 1686 & 1696 se sont réfugiés en Allemagne, où ils ont été favorablement reçus de plusieurs princes, particulièrement du duc de Wirtemberg & du langrave de Hesse-Darmstad : ils venoient des vallées du Piémont, & plusieurs François se sont aussi mêlés parmi eux. Jean Leger a publié leur histoire depuis leur origine, sous le titre de *Histoire générale des églises Vaudoises*, in-fol. & Arnaud qui a été leur chef & leur prédicateur, a détaillé dans son journal, les principaux événemens de la vie

de ceux qui l'ont accompagné dans le Wirtemberg où il est mort leur prédicateur à Durmens. M. Wund a en main la capitulation que le duc Evrad Louis leur a accordée en 1699. Ils ont dans ses états sept églises auxquelles M. le professeur Seibold rend le témoignage dans le *Deutsche museum* du mois de mai 1780, pag. 469, qu'ils se sont toujours comportés avec tant de dignité, que dans un espace de 80 ans il n'y en a eu qu'un seul qui soit mort avec plus de dettes que de bien.

Les communautés réformées Françoises du Palatinat du Rhin sont toutes Wallones d'origine, & appartiennent à la première classe. La plus ancienne de ces communautés Wallones est sans contredit celle de Frankenthal. Elle fut d'abord composée de ces riches habitans des Pays-Bas où l'on parle françois qui, en 1555, se domicilièrent à Francfort avec la permission du magistrat pour y faire le commerce, mais qui ayant refusé en 1561 de s'y soumettre à la confession d'Augsbourg, furent obligés d'en sortir, & vinrent dans le Palatinat se mettre sous la protection de Frédéric III, qui les plaça dans une des plus belles & des plus fertiles situations du pays, & leur donna les biens du couvent de l'ancien Frankenthal, à condition de construire une ville neuve. Dans la capitulation du 13 juin 1562 qu'il leur accorda, outre un grand nombre de privilèges, il leur promit de les traiter comme ses plus fideles sujets.

Ils s'augmenterent très-promptement : car à peine eurent-ils commencé de bâtir leur ville, qu'un grand nombre de Flamands accourut se joindre à eux. Ainsi se forma depuis 1561 jusqu'en 1589 une des plus florissantes communautés du

Palatinat. Rien ne fut épargné pour leur encouragement. En 1583 Casimir, comte Palatin, accrut encore les privilèges de la nouvelle ville ; & ses successeurs Frédéric IV & V en ont fait une des plus fortes places de leurs domaines, qui s'est très-longtemps défendue contre les Espagnols dans la guerre de trente ans. Ces nouveaux hôtes s'étoient mis dans le meilleur état par leurs célèbres manufactures de velours, de soieries & de draps. Ils se sont peu appliqués à l'agriculture, & la terre qu'ils ont possédée a dû être peu de chose, même à présent ce n'est presque rien par rapport au nombre des habitans de la ville presque tous fabricans ; mais ils n'en ont pas besoin de plus, car s'ils profitent des privilèges que l'électeur leur a accordés le 2 mai 1771, ils agrandiront leur opulence de manière que non seulement la ville s'embellira par la construction de nouveaux édifices, mais qu'elle deviendra une des plus considérables places de commerce : à quoi doit beaucoup contribuer le canal que l'électeur vient de faire creuser depuis la ville jusqu'au Rhin.

Pendant la guerre de trente ans les plus riches de ces Wallons allèrent s'établir à Francfort, à Hanau & à Magdebourg. Il n'en demeura que de pauvres gens qui se mirent à cultiver la campagne. Maintenant les grandes communautés de réformés Allemands ont presque absorbé les petites de Wallons avec leurs églises & les revenus de leurs pasteurs dont elles sont en possession. Si l'on veut prendre une vraie connoissance de ces vicissitudes, on lira le *mémoire françois* daté de Middelbourg le 6 juin 1778, & présenté au synode Hollandois assemblé à Totten, dans lequel les diverses révolutions des Wallons réfugiés à Frankenthal sont décrites

avec beaucoup d'exaétitude & de sentiment ; fans doute pour exciter à une contribution charitable en faveur de cette communauté déchue & réduite à un petit nombre. Ce mémoire est d'autant plus curieux que la communauté Wallone de Frankenthal doit être considérée comme la mere des autres églises Françoises du Palatinat dont plusieurs se sont dissipées comme celles d'Oggersheim , de Friedrichsfeld , St. Lambert , Frisenheim , Schoenau ; tandis que celles de Mannheim , de Heidelberg , d'Otterberg & de Billikam subsistent. Le nombre des réfugiés étant devenu trop grand à Frankenthal pour qu'ils y pussent tous vivre commodément , ils furent obligés de se séparer en plusieurs branches & d'aller demeurer dans ces lieux entre lesquels Mannheim & Otterberg méritent que nous nous y arrétions.

Mannheim dont en 1601 l'électeur Frédéric IV. a fait d'un village une ville & une citadelle , doit son ennoblissement & son élévation aux réfugiés François & Flamands. On y comptait bientôt 207 maisons. Heureusement qu'il n'y en avoit pas encore davantage , quand dans la guerre de trente ans elle fut prise en 1622 par les François , en 1631 par les Suédois , & qu'elle fut détruite de fond en comble par les Bava-rois en 1644. Charles-Louis profita du repos qu'il recouvra à la paix de Westphalie pour la rebâtir. En 1663 , la ville distinguée de la citadelle qui eut son gouvernement particulier étoit composée de 439 maisons. La communauté Wallone en formoit alors sans contredire la partie la plus considérable. Tout le magistrat avec le directeur de la ville , M. Clignet , appartenoit à cette communauté qui comptoit 432 familles en 1666 avant la peste , & 895 communians à la

## 258 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

communion du deux mars 1668. C'est cette même communauté qui, lors de la désolation de Mannheim en 1689, se réfugia à Magdebourg, où elle jouit encore d'une prospérité brillante sous le titre d'*Eglise réformée Wallone de Mannheim*. Les Wallons retournés à Mannheim en 1696, étoient de ceux retirés à Hanau & à Vindecken. Leur petite église a eu la joie de célébrer son premier service divin en 1739, dans une église neuve. La perte des registres est cause qu'on ne peut donner un dénombrement de cette communauté qui soit entièrement exact.

Otterberg, jadis château antique, devint en 1444, un monastere de l'ordre de Cîteaux. Frédéric III s'en empara au tems de la réforme, & Casimir, son second successeur, le céda aux Wallons pour en faire une ville libre, parce que l'emplacement du monastere de Schoenau, près d'Heidelberg, qui leur avoit été donné, ne leur suffisoit point pour établir leurs métiers. Ils étoient cent familles tous fabricans en bas, en draps & autres étoffes. Le 15 juin 1579, ils obtinrent de grands privileges par une capitulation en vertu de laquelle ils prirent possession de la grande église du monastere pour y exercer leur culte, & ils bâtirent la ville. Leur nombre augmenta au point qu'en 1600, ils avoient 306 feux. Loin des grandes routes & des passages, ils se procurerent leur subsistance par une application continuelle à leurs professions. Une preuve de la fortune qu'ils y avoient acquise, c'est que leur ville ayant été saccagée trois fois, ils l'ont eux-mêmes rebâtie autant de fois : preuve aussi qu'ils la considéroient comme un lieu commode pour leurs fabriques & leur commerce. Cependant l'ambition entra avec



les richesses dans le cœur de plusieurs qui partirent pour aller s'établir dans de plus grandes villes de commerce en Angleterre, en Hollande, à Francfort & à Magdebourg, où leur postérité est par-tout florissante. Feu M. Herzogenrath a laissé un mémoire inséré parmi ceux de la société de Lautern, année 1772, pag. 284, dans lequel il a détaillé les travaux d'agriculture de la communauté d'Otterberg : c'est pourquoi il ne s'agit ici que de leur commerce. Les verreries de Weinbrunner & de Drehtaler, si estimées en Allemagne, & dont il s'est fait un grand débit aux Pays-Bas, ont dû leur origine à François & Henri Heitweiler, tous deux Wallons; c'est dommage que la crainte de manquer de bois les ait fait anéantir il y a trente ans. Peut-être eût-il mieux valu, comme en Angleterre, prendre des mesures pour y employer aussi du charbon de terre.

Quant aux habitans d'aujourd'hui, animés du même esprit que leurs peres, malgré la privation de leurs anciens privilèges, ils vivent paisiblement & modestement de leurs métiers. Treize drapiers y occupent 400 ouvriers. Quatorze mille hommes de troupes Palatines sont habillés de leurs draps : le surplus se vend facilement près ou loin. L'érection des nouvelles manufactures de siamoises est pour eux une nouvelle branche de subsistance qui leur rapporte annuellement, par la seule filature, au-delà de quatre mille florins ou dix mille livres de France. Quoique sans hôpital, sans établissement d'abondantes aumônes ecclésiastiques, sans droit de chauffage, les mille citoyens d'Otterberg n'ont point de pauvres parmi eux, comme il y en a tant dans des villes plus opulentes, avec toutes ces ressources dont l'abus est si fréquent.

Les anciens princes Palatins ont toujours bien su cette maxime sûre d'économie politique que : quiconque veut peupler un pays, lier ensemble inséparablement la vraie félicité du souverain & des sujets, augmenter & perpétuer la prospérité publique, ses revenus, sa considération & sa puissance, il doit regarder les hommes comme la plus grande & la plus essentielle richesse de l'état : puisque ce sont eux seuls qui exercent & perfectionnent l'agriculture, le commerce, les manufactures & tous les arts & métiers. Suivant ces principes, en donnant aux malheureux un asyle sûr & des villes de travail, les princes Palatins ont changé des déserts stériles en des campagnes fécondes, & ils ont mérité que la postérité de ces malheureux les nomme toujours avec reconnoissance & benisse sans cesse leurs cendres.

---

## L E M O R A L I S E U R :

*FABLE, traduite du Russe de SOUMOROKOF ;  
par M. LÉVESQUE (\*).*

**I**L étoit un certain réformateur des mœurs, amateur décidé de la grandeur d'ame. Il con-

---

(\*) *Soumorokof* est le fondateur du théâtre Russe. Elégant comme Racine, il tâcha d'imiter la conduite de ses plans ; mais il ne put pénétrer le secret de notre inimitable poëte. Il a trop imité dans ses comédies, la manière des comiques François & ne les a point

fortoit, il consolait les affligés. Tous ses voisins le regardoient comme un grand homme, tous écoutoient ses discours comme des loix. Avoit-on été volé; quelqu'un avoit-il perdu ses enfans ou sa femme; l'innocence attaquée vivoit-elle dans l'oppression? à l'en croire, tout cela n'étoit pas un mal. Il avoit une jeune femme. Etoit-elle belle? Eh! qu'importe? aux yeux d'un amant, une chouette est une déesse. Mais la mort fait peu respecter l'amour, & ne compte pas les années. Il lui est fort égal de frapper oncle ou neveu. Elle saisit donc dans la jeunesse la femme de notre homme. Il se frappe, il crie, il s'arrache les cheveux: l'air retentit de ses clameurs. Les voisins accourent, se rassemblent: souviens-toi, lui disent-ils, notre cher moraliseur, de ce que tu nous as dit toi-même. Quand je vous donnois des leçons, répondit-il, quand je vous consolais, c'étoit vous qui aviez perdu vos femmes; mais à présent, c'est la mienne qui est morte.

( *Journal de littérature, des sciences & des arts.* )

---

Égalés; ses satyres ont plus d'humeur que de profondeur & de finesse; mais ses fables ont réuni tous les suffrages, & l'on n'en connoît point de plus naïves après celles de la Fontaine.

M. Lévêque est auteur d'une *Histoire de Russie* dont nous rendrons incessamment le compte le plus détaillé, & que nous regardons comme un des meilleurs ouvrages historiques qui aient paru depuis long-tems.

*SUITE des Mémoires pour servir à la vie de  
FERNAND CORTEZ, conquérant du Mexique.  
Traduits de l'anglois.*

CORTEZ fit arrêter les officiers de Montézume. Les caciques vouloient les sacrifier eux-mêmes à leurs dieux ; mais Cortez les en empêcha, ne voulant pas rompre ouvertement avec Montézume , & ne cherchant qu'à lui inspirer de la crainte. Les caciques conclurent un traité d'alliance avec les Espagnols, en se reconnoissant vassaux du roi d'Espagne. Leur exemple fut suivi des Totonagues, peuples belliqueux, qui habitoient les montagnes voisines ; ils s'offrirent même à suivre Cortez jusqu'à Mexico, s'il le jugeoit à propos.

Sur ces entrefaites, quelques soldats & matelots, partisans secrets de Velasquez, ou effrayés à la vue des périls attachés à une expédition où il s'agissoit de pénétrer avec une poignée d'hommes, jusques dans le cœur d'un vaste empire, avoient formé le projet de gagner Cuba, pour donner avis au gouverneur de ce qui se passoit, & le mettre par-là en état d'intercepter les trésors & les lettres que Cortez envoyoit en Espagne. Mais la conspiration fut découverte. Cortez conçut de vives inquiétudes, & se porta enfin à exécuter ce qu'il méditoit depuis longtemps. Il entrevoyoit encore dans son armée quelques restes cachés d'un mécontentement, qui, jusqu'alors étouffé par ses victoires, ou arrêté par son autorité, pouvoit se rallumer tout-à-coup. Il remarquoit que plusieurs de ses soldats, fa-

tigués du service , soupiroient après leurs établissemens de Cuba , & qu'au premier péril , il ne pourroit les retenir. Il sentoît en même-tems combien il étoit dangereux pour lui de poursuivre son entreprise avec des troupes , dont la fidélité lui étoit suspecte. Dans cette circonstance , son courage lui inspira une entreprise violente , qu'il eut la fermeté de suivre. Ce fut de détruire sa flotte , pour forcer tous ses gens à lui être fideles , & les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui. Comme il n'osoit exécuter un dessein si hardi par sa seule autorité , il voulut convaincre ses soldats de la nécessité de cette mesure. Il persuada aux uns que les vaisseaux s'étoient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avoient fait dans le port , & par cette raison qu'ils étoient entièrement incapables de servir davantage. A d'autres , il fit valoir l'augmentation des forces qu'apporteroient à l'armée cent hommes de plus employés inutilement sur les vaisseaux. Ses exhortations produisirent tout l'effet qu'il en attendoit. Après avoir fait mettre à terre les voiles , les cordages , les fers , & tout ce qui pouvoit servir , Cortez fit briser ses vaisseaux. On ne peut voir sans étonnement cet effort de courage , auquel l'histoire n'offre rien de comparable. Rien alors ne retarda Cortez. Mais tous les avantages qu'il avoit trouvés dans les dispositions favorables de ses alliés furent sur le point de lui échapper en un moment , par un zele indiscret de religion. Il ordonna à ses soldats de renverser les autels , & d'abattre les idôles du principal temple de Zempoalla , & d'élever à la place un crucifix & une image de la Vierge. Heureusement que les Indiens indignés s'apaisèrent facilement.

Cortez se mit en marche de Zempoalla, le 16 d'août 1519, avec cinq cens hommes, quinze chevaux & six pieces de canon de campagne. Le reste de ses troupes fut laissé en garnison à Villa-Rica, sous les ordres d'Escalante, officier de mérite & attaché à Cortez. Le cacique de Zempoalla fournit à l'armée des provisions & deux cens Indiens, appelés *Tamenès*, destinés (dans un pays où les animaux domestiques sont inconnus) à porter les fardeaux & à faire tous les travaux serviles. Le cacique l'assista encore d'un secours de quatre cens hommes de ses troupes.

La premiere opposition, que Cortez éprouva, fut sur les frontieres de Tlascala, province habitée par des peuples belliqueux, implacables ennemis des Mexicains & anciens alliés des Zempoallans. Ils abhorroient tellement la servitude, qu'ils avoient constamment repoussé toute domination étrangere, & défendu leur liberté contre toute la puissance de l'empire du Mexique. Ils vivoient sous l'autorité douce & limitée d'un conseil choisi par leurs différentes tribus. Instruit du caractère de cette nation, Cortez espéroit les engager à le bien recevoir. Pour les y disposer, il leur envoya quatre Zempoallans des plus distingués, pour demander au nom de Cortez & de leur cacique un passage sur les terres de Tlascala. Sans avoir égard à leur caractère, les Tlascala se saisirent des ambassadeurs & furent prêts à les sacrifier à leurs dieux. Le projet de Cortez d'aller voir Montézume dans sa capitale, leur faisoit croire qu'il recherchoit l'amitié de ce monarque, objet de leur haine & de leur crainte. En outre, le zele imprudent de Cortez en profanant les temples de Zempoalla les avoit indisposés contre lui. En conséquence

séquence ils se disposèrent à marcher au-devant des Espagnols.

Cortez, voyant quelques jours écoulés sans avoir de nouvelles de ses députés, s'avança sur le pays des Tlascalans. Il trouva bientôt un corps de troupes destiné à l'arrêter dans sa marche. Les Indiens attaquèrent les Espagnols avec impétuosité ; pendant plusieurs jours Cortez essuya des attaques presque continuelles. Après trois combats & plusieurs escarmouches, il n'y avoit pas encore eu un Espagnol de tué ; beaucoup furent blessés, mais toujours légèrement. Les Tlascalans vaincus demandoient à grands cris la paix. Dans cette extrémité ils eurent recours aux prêtres. Ces imposteurs, après des cérémonies magiques, répondirent que ces étrangers étoient enfans du soleil, produits par son activité sur la terre des régions orientales ; que dans le jour, soutenus par l'influence des rayons paternels, ils étoient invincibles ; mais que la nuit, privés de la chaleur vivifiante du soleil, leurs forces diminuoient & qu'ils se flétrissoient, comme l'herbe dans les prairies. Ils conclurent qu'il falloit les attaquer pendant la nuit, avant que le retour du soleil les rendît invincibles. En conséquence de la réponse des prêtres, les Tlascalans, flattés d'une victoire certaine, se disposèrent à attaquer leurs ennemis pendant la nuit. Cortez, dont la vigilance n'étoit jamais en défaut, avoit des sentinelles avancées. Il fut averti que les Indiens s'avançoient dans le silence. A l'instant les Espagnols sortirent de leur camp, & firent un carnage horrible des Tlascalans ; la joie que causoit la victoire à Cortez, augmenta, lorsqu'il apprit des prisonniers quel avoit été l'espoir des ennemis. La paix que les deux partis desiroient fut bientôt conclue.

Les Tlascalans se reconnurent vassaux de la couronne de Castille, & s'engagerent à secourir Cortez dans toutes ses entreprises. Cortez entra dans Tlascala aux acclamations d'un peuple innombrable qui étoit accouru pour le voir avec son armée. Ses troupes, excédées de fatigues, y prirent quelque repos. Attentif à tout ce qui pouvoit cimenter son alliance avec les Tlascalans, Cortez gagna bientôt leur confiance. Ils lui offrirent de l'accompagner à Mexico avec toutes leurs forces, sous les ordres de leurs capitaines les plus expérimentés. Mais tous ces avantages furent sur le point d'être perdus, par un zele inconsidéré de religion. Cortez voulut forcer les Tlascalans d'abandonner leurs superstitions & d'embrasser la doctrine chrétienne. Mais ils étoient peu disposés à ce changement. Le général Espagnol mêla les menaces aux argumens, & résolut d'exécuter par la force ce qu'il ne pouvoit faire réussir par la persuasion. Il vouloit détruire leurs autels & renverser leurs idôles, comme à Zempoalla ; mais l'aumônier lui représenta qu'il seroit dangereux de vouloir introduire le christianisme par la violence, chez un peuple guerrier & superstitieux. Il déclara que la religion ne devoit pas être prêchée le fer à la main ; que les infideles ne devoient pas être convertis par la violence ; que c'étoit par la douceur, la raison, & les bons exemples qu'on pouvoit engager les hommes à renoncer à leurs erreurs & à embrasser la vérité. Au seizieme siecle, où le nom de tolérance étoit ignoré, on est étonné de voir un ecclésiastique Espagnol défendre la liberté religieuse & désapprouver la persécution. Cortez laissa les Tlascalans dans le libre exercice de leur religion, en exigeant seulement qu'ils renonçassent à l'horrible coutume de sacrifier des victimes humaines.



Le général Espagnol se disposa à marcher vers Mexico accompagné de six mille Tlascalans ; il s'avança vers Cholula. Montézume avoit enfin consenti à admettre les Espagnols en sa présence, & avoit fait savoir à Cortez qu'il seroit bien reçu des Cholulans. Lorsque les Espagnols furent à la vue de Cholula, ils virent paroître les caciques & les sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'Indiens désarmés. Ils prièrent Cortez de renvoyer les Tlascalans, leurs anciens ennemis, ou de les faire demeurer à quelque distance des murs de la ville. Le général Espagnol fut embarrassé ; néanmoins, il fit camper les Tlascalans hors de la ville, jusqu'à ce qu'il eût découvert les intentions des Cholulans.

Cortez fut reçu dans Cholula avec toutes les démonstrations de la joie & de l'amitié ; mais les Cholulans n'eurent pas long-tems l'adresse de cacher leurs desseins. Deux Tlascalans déguisés trouverent le moyen d'entrer dans la ville, & apprirent à Cortez qu'on faisoit sortir toutes les nuits beaucoup de femmes & d'enfans des principaux citoyens, & qu'on avoit sacrifié six enfans dans le principal temple, pratique ordinaire aux Cholulans, lorsqu'ils se dispoient à quelque expédition militaire. En outre l'interprete Marina fut d'une vieille Indienne d'une naissance distinguée, que la perte des Espagnols étoit concertée ; que l'empereur avoit envoyé un corps de troupes, prêt à entrer dans la ville ; qu'on avoit distribué des armes aux habitans ; amassé des pierres & des traits au haut des maisons & des temples ; tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avoit planté des pieux fort aigus, qu'on avoit couverts de terre, sur des appuis fort légers. Enfin, que Monté-

zume vouloit exterminer tous les Espagnols ; Cortez , voulant pousser la conviction jusqu'au dernier degré , fit arrêter secrètement trois des principaux sacrificateurs , & les interrogea séparément. Ils lui avouèrent jusqu'à la moindre circonstance de la conspiration , qui se tramoit contre les Espagnols. Il assembla ses officiers , & prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance , par un exemple éclatant. Il donna ordre aux Tlascalans de s'approcher des murs , & de se tenir prêts à entrer dans la ville , & à se joindre aux Espagnols ; à un signal convenu , les troupes de Cortez se mirent en mouvement. Les Espagnols marcherent contre les habitans , qui étoient tous armés & qui s'étoient mêlés avec les soldats Mexicains , que Montézume avoit envoyés ; les Tlascalans les prirent en queue , & en firent un carnage horrible. Les Cholulans & les Mexicains lâcherent prise & se retirèrent dans les temples. Cortez y fit mettre le feu , & quantité de ces malheureux périrent dans les flammes. Les Tlascalans profitèrent de cette occasion pour se venger des Cholulans , qui étoient leurs ennemis implacables. Cortez fit rendre la liberté aux prisonniers. Il déclara ensuite que sa justice étoit satisfaite & sa colere apaisée , & accorda un pardon général qu'il fit publier avec beaucoup d'appareil. Les citoyens , qui s'étoient enfuis , rentrèrent dans la ville , & le calme le plus parfait succéda au tumulte le plus affreux.

De Cholula , Cortez s'avança vers la capitale du Mexique , éloignée de vingt lieues. Par-tout où les Espagnols passaient , ils étoient reçus comme des libérateurs , qui venoient délivrer les peuples de l'oppression , & comme des êtres d'une nature supérieure à l'espèce humaine. Ils

apprirent que Montézume étoit haï de tous ses sujets. Dans leur route , des messagers arrivoient successivement de la part de Montézume , leur permettant un jour d'avancer , & le jour suivant leur déclarant de se retirer. Cortez étoit déjà aux portes de Mexico , & le monarque n'avoit pas encore décidé s'il recevroit les Espagnols , comme amis ou comme ennemis. Le général Espagnol persista toujours dans la résolution , qu'il avoit prise , de voir l'empereur du Mexique. Lorsqu'il fut près de Mexico , un corps , composé de la noblesse & des officiers de la ville , vint au-devant de lui , & le salua avec le plus grand respect à la maniere du pays. Les Espagnols furent étonnés de la beauté des édifices , qui étoient tous bâtis d'une maniere régulière. Toutes les terrasses & les balcons étoient chargés d'une multitude incroyable d'habitans , curieux de voir des étrangers si redoutables. Montézume voulut aller lui-même au-devant des Espagnols ; on apperçut bientôt la première troupe , qui composoit le cortège de l'empereur ; c'étoit un corps de deux cens officiers , tous en habit uniforme , avec de grands panaches de même forme & de même couleur ; ils marchaient deux-à-deux , les pieds nus & les yeux baissés. Ils étoient suivis d'une autre troupe nombreuse , plus distinguée & plus richement vêtue , au milieu de laquelle Montézume étoit élevé sur les épaules de ses favoris , dans une espèce de litierie enrichie d'or , & ornée d'une quantité de plumes de diverses couleurs. Quatre des principaux seigneurs soutenoient au-dessus de sa tête un pavillon magnifique. Trois des principaux officiers le précédoient , tenant à la main des baguettes d'or , qu'ils élevoient par intervalles pour avertir que l'empereur approchoit. A ce signal , les

Indiens se prosternoient & cachotent leur visage , comme indignes de regarder un si grand monarque. Cortez descendit de cheval à quelque distance de Montézume , & s'avança vers lui d'un air respectueux. L'empereur descendit de sa litiere. Les Indiens de sa suite étendirent des tapis. Montézume s'avança d'un pas grave , tenant ses mains appuyées sur les bras de deux de ses parens. Cortez lui fit une profonde révérence , à la maniere européenne ; l'empereur la lui rendit à la mode de son pays , en baissant la main jusqu'à terre , & la portant ensuite à ses levres. Cette civilité , que les Mexicains n'avoient jamais vu pratiquer à leurs empereurs , parut encore plus étonnante dans Montézume , ce monarque orgueilleux , qui saluoit à peine ses dieux d'un signe de tête , & qui daignoit à peine croire que ses sujets fussent de la même espèce que lui. Ces égards respectueux de Montézume pour les Espagnols , donnerent aux Mexicains la plus haute idée de ces étrangers. Il ne se passa rien de remarquable dans cette premiere entrevue. Montézume conduisit Cortez & sa troupe jusqu'au logement qui leur étoit destiné , & prit congé d'eux , d'une maniere honnête & affable.

L'édifice , qu'on avoit préparé pour les Espagnols , étoit environné d'une muraille avec des tours de distance en distance. Le premier soin de Cortez fut de pourvoir à sa sûreté , en plaçant des corps de gardes & de l'artillerie en face des différentes avenues , & en faisant observer une discipline aussi exacte , que s'il eût été à la vue d'une armée ennemie. Le soir du même jour , Montézume se rendit au quartier des Espagnols , avec la même pompe qu'à la premiere entrevue. Cortez alla au-devant , & le conduisit à son appartement ; ils eurent ensemble un long en-

trétien. Le général Espagnol chercha à se faire respecter & à jeter dans ce pays les fondemens du christianisme. Il réussit dans le premier objet; mais l'empereur, mécontent d'entendre mal parler de ses idoles, eut peine à se contenir sur le second article. Il déclara qu'il croyoit tous les dieux bons, & que celui des Espagnols pouvoit être tel qu'il étoit dépeint sans faire tort aux siens. Il se fit ensuite apporter de riches présens, qu'il distribua aux officiers Espagnols, & prit ensuite congé de Cortez.

Le lendemain le général Espagnol & ses principaux officiers furent admis à une audience publique dans le palais impérial. Ils furent introduits avec un silence, qui augmenta l'air de grandeur, qu'ils voyoient régner autour d'eux. Dans la conférence, que Cortez eut avec Montézume, il fut question de religion; le général Espagnol fit l'éloge de la morale du christianisme, & se récria fortement contre les sacrifices de sang humain. L'empereur lui dit que ses dieux étoient bons au Mexique, comme celui des chrétiens l'étoit dans les pays où on l'adoroit, & il montra une résistance invincible à ce sujet. Les Espagnols, pendant les trois jours suivans, parcoururent la ville, qu'ils ne purent voir sans admiration. Cortez voyoit les espérances augmenter chaque jour, & se flattoit de former un établissement solide, qui fourniroit de grands avantages à sa nation, & qui lui feroit beaucoup d'honneur; mais sa joie fut troublée par une lettre du conseil de Vera-Cruz.

Cette lettre lui apprenoit qu'un des généraux de Montézume s'étoit mis à la tête d'une nombreuse armée, pour punir quelques-unes des provinces, alliées des Espagnols; qu'Escalante avoit marché à leur secours; qu'après un com-

bat terrible , où les Espagnols étoient demeurés victorieux , Escalante avoit été blessé à mort ; qu'il y avoit eu sept Espagnols de tués & un autre pris vivant par les ennemis ; que la tête du malheureux prisonnier avoit été portée en triomphe dans différentes villes , & envoyée à Mexico. Cortez reconnut qu'il s'étoit engagé dans une situation où il étoit aussi dangereux pour lui de rester , qu'il lui étoit difficile d'en sortir. Il rassembla les officiers & ceux des soldats , dont il connoissoit la prudence. Il leur communiqua la lettre qu'il avoit reçue , & déclara que la tête de l'Espagnol envoyée à Montézume prouvoit que l'empereur étoit instruit de la conduite de son général , & que son silence annonçoit qu'il falloit se défier de ses intentions. Il fut d'avis que , pour se tirer de l'embarras où l'avoit jetté une démarche hardie , il falloit en risquer une autre plus hardie encore. Il se détermina enfin à une action aussi étrange qu'audacieuse. Il imagina d'aller saisir l'empereur dans son palais , & de le conduire prisonnier au quartier des Espagnols. Les raisons , dont il se servit pour appuyer son dessein , entraînèrent le suffrage de tout le monde , de manière qu'on résolut de mettre sur le champ à exécution un projet aussi hardi. Cortez choisit l'heure à laquelle il rendoit ordinairement sa visite à l'empereur. Il se rendit ensuite au palais accompagné d'Alvarado , de San-Doval , de Velasquez , de Léon , de Lugo & d'Avila , avec une escorte de trente soldats choisis ; il avoit fait garder par quelques brigades les principales rues , qui conduisoient au palais impérial. Montézume reçut sans défiance Cortez & sa suite. Le général Espagnol se plaignit à l'empereur de l'attentat , commis par un de ses géné-

raux contre les Espagnols ; il lui reprocha hautement de l'avoir autorisé. Montézume fut interdit & changea de couleur ; soit qu'il fût coupable , soit qu'il ressentît vivement l'indignité avec laquelle on le traitoit ; il protesta de son innocence. Cortez lui répondit qu'il en étoit convaincu , mais que ses compagnons & les Mexicains ne cesseroient d'ajouter foi à ce bruit , si cette calomnie n'étoit effacée par un désaveu public ; que dans cette vue , il lui proposoit de quitter son palais , & de se rendre , sans bruit & comme de son propre mouvement , au quartier des Espagnols , où il seroit servi avec tout le respect dû à un si grand monarque. L'indignation de Montézume fut telle , qu'il garda le silence. Mais , perdant enfin patience , il répondit brusquement qu'un empereur du Mexique n'étoit pas accoutumé à se rendre lui-même prisonnier , & que , quand il auroit la bassesse de le faire , ses sujets ne manqueroient pas de s'y opposer. On s'échauffa de part & d'autre. Velasquez de Léon , jeune homme brave , impatient d'une contestation , qui duroit depuis trois heures , dit avec emportement qu'il falloit s'en saisir ou le poignarder. L'empereur qui découvrit le péril où il étoit , voyoit bien que les Espagnols s'étoient trop avancés pour reculer ; cédant à la volonté de Cortez , il lui déclara qu'il étoit prêt à le suivre. Il fit aussitôt préparer sa litiere , & nomma ceux de ses officiers , qui devoient l'accompagner. Il leur dit qu'il avoit résolu d'aller passer quelques jours au quartier des Espagnols. Montézume sortit de son palais , avec une suite assez nombreuse , environné de soldats Espagnols , qui le gardoient , sous prétexte de l'escorter. Le bruit se repandit , dans toute la ville , que les étrangers emme-

noient l'empereur. Le peuple , avec l'apparence de se soulever , s'abandonnoit à tous les transports de la douleur & de la rage. Les uns menaçoient les Espagnols , les autres fondonoient en larmes. L'empereur , pour appaiser ce tumulte , prit un air gai , & déclara que c'étoit de son propre mouvement qu'il alloit passer quelques jours avec ses amis.

Montézume fut reçu dans le quartier des Espagnols , avec toutes les marques de respect. Cortez prit les précautions nécessaires pour le garder à vue , & pour lui laisser en même tems un air de liberté. L'empereur donnoit ses audiences , aux mêmes heures ; ses principaux officiers avoient un accès libre auprès de sa personne ; les affaires de l'état n'étoient pas négligées , & toutes les fonctions du gouvernement étoient exercées , comme s'il eût été dans son palais.

Cependant le général Mexicain , qui avoit envoyé à Mexico la tête d'un Espagnol , fut amené avec ses principaux officiers , dans la capitale , en conséquence des ordres qu'avoit donnés l'empereur. Ils dirent à Cortez qu'ils n'avoient rien fait que par l'ordre de leur souverain. Ils furent jugés & condamnés à être brûlés vifs. Les malheureuses victimes furent envoyées sur le champ au supplice.

Le général Espagnol , peu satisfait de cette vengeance , ne voulut pas laisser impuni celui , dont le général Mexicain avoit suivi les ordres dans son acte de cruauté. Il se rendit à l'appartement de Montézume , suivi de quelques officiers & d'un soldat qui portoit des fers. Prenant ensuite un ton sévère , il lui dit que son général & les autres coupables , qui étoient condamnés à mourir , l'avoient accusé d'être le



premier auteur de leur crime , en soutenant qu'ils ne l'avoient commis que par son ordre ; & sans perdre de tems , il commanda d'un air absolu qu'on mit les fers à Montézume , & qu'on ne lui permit aucune communication avec ses ministres. L'empereur consterné n'eut la force ni de résister ni de se plaindre. Ses courtisans , qui étoient présens , partagerent sa douleur ; muets d'horreur , ils versèrent des larmes & se jetoient à ses pieds pour soutenir le poids de ses chaînes.

Sur ces entrefaites on exécutoit le général Mexicain & ses complices. Après leur exécution , Cortez se hâta de retourner à l'appartement de Montézume. Il lui fit ôter ses fers. L'empereur , qui d'abord avoit montré une foiblesse indigne d'un homme , se livra aux transports d'une joie immodérée. Cortez , toujours conduit par la politique , ordonna qu'on levât toutes les gardes , & qu'on laissât à Montézume la liberté de retourner dans son palais ; il étoit persuadé que l'empereur n'en feroit rien. Ce monarque continua de rester dans le quartier des Espagnols , comme si ce séjour lui eût été agréable. Ses domestiques & ses ministres venoient aux heures accoutumées. Il donnoit ses ordres , comme s'il eût été dans son palais. Montézume n'osoit quitter le quartier des Espagnols , de peur que ses sujets ne le regardassent avec mépris , après les traitemens ignominieux qu'il avoit éprouvés. Pour dérober à Cortez les motifs , qui le retenoient , il lui dit que , s'il retournoit dans son palais , la noblesse & son peuple le forceroient de prendre les armes contre les Espagnols ; le général Espagnol fit semblant de le croire , & parut lui en savoir gré.

Cortez , en se rendant maître de la personne

## 276 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Montézume , acquit dans le Mexique une autorité beaucoup plus étendue , qu'il ne lui eût été possible de le faire avec le tems & à force ouverte. Il mit à profit tous les avantages , que lui donnoit le pouvoir , qu'il avoit obtenu de cette maniere. Il songea à donner un gouverneur à Vera-Cruz à la place de celui que cette colonie avoit perdu ; il choisit pour cet effet San-Doval , dont il connoissoit la valeur & la prudence. Une autre précaution lui étoit nécessaire pour établir sa sûreté. Il falloit qu'il assurât sa retraite , dans le cas où les Mexicains prendroient les armes contre lui & romproient les ponts ou les chaussées. Son adresse le mit en état d'exécuter ce dessein. En parlant à son prisonnier de la marine européenne , il excita sa curiosité , & fit construire deux brigantins , sous prétexte de lui donner l'idée d'un vaisseau ; par-là Cortez eut une ressource assurée , s'il étoit obligé de se retirer.

Enfin le jour , que Montézume avoit choisi pour se rendre vassal du roi de Castille , étoit arrivé. Les grands de l'empire furent assemblés. L'empereur leur déclara qu'il vouloit être tributaire du monarque Espagnol , & lui faire hommage de sa couronne. Montézume parut vivement affecté du sacrifice , auquel il étoit forcé. Les sanglots & les larmes lui couperent souvent la parole. Sa douleur fit une telle impression sur les Mexicains , qu'ils furent frappés d'étonnement & d'indignation , au point de vouloir se porter à quelque violence. Cortez les rassura , en les prévenant que les intentions de son souverain n'étoient pas de priver Montézume de sa couronne , ni d'introduire une nouvelle forme de gouvernement dans l'empire. Les Mexicains donnerent malgré eux leur consentement à la

soumission de leur monarque. Cet acte de foi & hommage, qui fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique, fut accompagné de toutes les formalités nécessaires, & Charles - Quint fut reconnu légitime empereur du Mexique. Montézume fit remettre à Cortez de riches présens pour le roi d'Espagne. Ils consistoient en ouvrages d'or artistement travaillés, en bijoux & en ornemens précieux. On y ajouta l'or, qui se trouvoit en masse dans la fonderie impériale. Les Mexicains apportèrent, à l'exemple de leur empereur, des contributions au général Espagnol. Cortez fit fondre l'or & l'argent qu'il reçut; les lingots qu'il en tira montoient à six cens mille *pesos*, environ 2,500,000 livres; le *pesos* valant à peu près 4 livres & quelques sols de notre monnoie. On mit à part un cinquieme pour le roi d'Espagne; un cinquieme fut réservé pour Cortez. On prit encore sur la masse les frais de l'armement. Le reste fut partagé entre les officiers & les soldats, en y comprenant la garnison qui étoit à Vera - Crux. Quelque précaution que l'on prit pour mettre de l'égalité dans les partages, il y eut des mécontens; les uns murmuroient hautement, les autres refusoient avec dedain de recevoir la part, qui leur revenoit. Cortez appaisa leurs plaintes aux dépens de ses propres intérêts.

Montézume voyant que les Espagnols ne parloient point, comme ils le lui avoient promis, envoya chercher Cortez, & lui dit qu'un plus long retard deviendroit suspect aux Mexicains. Le général Espagnol lui répondit qu'il songeoit à retourner dans son pays, mais qu'ayant perdu ses vaisseaux, il lui falloit du tems pour en construire de nouveaux. Les ordres furent donnés

## 278 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

pour rassembler des ouvriers, & le départ des Espagnols fut publié. Cortez vouloit gagner du tems jusqu'au retour de Montejo & de Porto-Carrero, qu'il avoit envoyés en Espagne, & qu'il croyoit devoir revenir avec un puissant secours.

Sur ces entrefaites, on avertit Montézume qu'on avoit vu paroître sur la côte dix-huit vaisseaux étrangers. Cortez crut que c'étoit le secours qu'il attendoit d'Espagne. Il fit part de cette nouvelle à ses compagnons, qui la reçurent avec transport; mais leur joie ne fut pas de longue durée.

Sandoval, qui avoit succédé à Escalante dans le commandement de Vera-Cruz, fit savoir à Cortez l'arrivée de ces vaisseaux, qui, au lieu de lui apporter du secours, étoient envoyés contre lui par Velasquez, gouverneur de Cuba. Celui-ci avoit conçu de violens soupçons contre Cortez, qui paroissoit secouer toute dépendance, en ne rendant aucun compte de ses opérations. Porto-Carrero & Montejo, que le général Espagnol avoit envoyés en Espagne, pour y demander du secours, avoient touché à l'île de Cuba contre les ordres positifs qu'ils avoient reçus de leur général.

Velasquez apprit d'eux que Cortez & ses compagnons, après avoir rompu toute liaison avec lui, avoient établi une colonie indépendante dans la Nouvelle-Espagne, & qu'ils demandoient au roi une ratification de tout ce qu'ils avoient fait. Ils l'instruisirent aussi de la richesse du pays, & du dessein, que Cortez avoit d'étendre sa puissance dans ces nouvelles contrées. Ces motifs excitèrent Velasquez à tirer une prompte vengeance de son ennemi, & à enlever à Cortez ses conquêtes & l'autorité, qu'il avoit usurpée;

il avoit des raisons plausibles pour cette tentative. Il étoit en faveur auprès du roi de Castille , qui l'avoit autorisé à poursuivre la découverte de la Nouvelle - Espagne , & qui l'en avoit créé gouverneur sa vie durant , avec des pouvoirs & des privileges étendus. Regardant Cortez comme rebelle aux ordres du roi , il résolut de venger par la force des armes les droits de son souverain. Pour cet effet , il assembla huit cens hommes d'infanterie , quatre-vingts cavaliers , cent vingt arbalétriers , & douze pieces d'artillerie. Il donna le commandement de ces corps à Pamphile de Narvaez , avec ordre de se saisir de Cortez & de ses principaux partisans , & de poursuivre ensuite en son nom la découverte & la conquête du pays.

Narvaez ayant le vent favorable , arriva en très-peu de tems à sa destination ; les vaisseaux jetterent l'ancre au port de Saint-Jean d'Ulloa , C'étoient ceux dont on avoit porté la nouvelle à Montézume , & que Cortez prenoit pour un secours qui lui arrivoit d'Espagne. Narvaez trouva dans cet endroit deux Espagnols , qui s'étoient écartés de Vera-Cruz ; ils lui apprirent ce qui se passoit dans la colonie & au Mexique ; sur leur récit , il espéra entrer facilement dans Vera-Cruz ; il se promettoit que le gouverneur se rendroit sans résistance. Il chargea de cette négociation un ecclésiastique , qu'il avoit avec lui , nommé Jean Ruiz de Guevara. Celui-ci s'acquitta de sa commission avec une telle insolence , que Sandoval , fidele à Cortez , le fit arrêter avec ceux qui l'accompagnoient , & les envoya enchainés à Mexico ; en même tems il fit avertir Cortez de ce qui se passoit.

Le général Espagnol fut dans un grand embarras , lorsqu'il sut que la flotte qui venoit

d'arriver sur les côtes du Mexique , loin d'être un secours pour lui , étoit destinée à l'attaquer. Cortez traita , non comme ennemis , mais comme amis , les prisonniers , que Sandoval lui envoyoit. Il les fit remettre en liberté & les traita avec bonté.

( *La suite dans le journal prochain* )

---

*OBSERVATIONS sur les inconvéniens de la ressemblance des noms dans une même famille ; adressées aux rédacteurs du journal.*

M E S S I E U R S ,

**T**OUTE observation utile mérite place dans les papiers publics , & je vois avec plaisir que vous inférez par préférence dans votre recueil périodique , les découvertes utiles à la société. Si vous jugez celle que je vous communique , aussi importante qu'elle me le paroît , je vous prie de la faire connoître dans votre journal prochain.

On convient assez généralement des difficultés sans nombre qui surviennent dans les recherches généalogiques. L'usage imprudent que nous avons de prendre toujours dans une même maison & dans une même famille , les mêmes prénoms , embrouille tellement les généalogies , qu'on parvient avec peine à se reconnoître au moyen des dates ; & la difficulté augmente encore , si on rétrograde un peu loin dans les

anciens registres : on trouve beaucoup de confusion même dans ceux de fraîche date, parce que souvent en moins d'un an, on a donné les mêmes prénoms à deux enfans de mêmes parens, lorsque le premier vient à mourir d'abord après sa naissance; ou à deux enfans nés de deux freres dans la même année. La nécessité de remédier à cet abus devient de jour en jour plus urgente, à raison de la grande population de ces derniers tems, quoi qu'en disent certains calculateurs. Il en arriva de même chez les Romains : dans les premières années de Rome, on se contentoit, dit *Varron*, d'un seul nom; *Romus*, *Rémus*, *Faustulus* n'eurent qu'un nom. Lorsqu'ils se furent alliés avec les Albaniens & les Sabins, dit-il, ils en prirent deux, & le nom qui d'abord étoit propre pour désigner chaque individu, servit à la suite de prénom seulement : les *Cajus*, *Marcus*, *Aulus* ne furent plus que des prénoms généraux, comme sont aujourd'hui ceux de *Pierre*, de *Jean*, de *François*, &c., avec cette différence cependant qu'on en tira plusieurs des marques caractéristiques de chaque individu, ou des circonstances particulières de leur naissance : le prénom *Cnaeus* vient d'une tache de naissance; *Hoflus* étoit un prénom propre à celui qui étoit né chez l'étranger où on logeoit. Les *Ænobarbi* prirent leur nom de leur barbe rousse; les *Lucii*, les *Spurii*, les *Opiteres*, les *Vopifci*, &c. de diverses circonstances de leur naissance. Les familles devenant plus nombreuses, on dut se distinguer

plus particulièrement par le *prænomen*, le *nomen*, le *cognomen* & l'*agnomen*, qui servirent à désigner la race, la maison, la famille, & à caractériser chaque individu. On voit donc que nos généalogies doivent être bien plus confuses aujourd'hui, que celles des anciens Romains, parce qu'elles ne sont appuyées sur aucunes circonstances propres aux parens ou aux enfans, mais sur le seul caprice de les nommer *Pierre*, *François*, *Jean*, *Joseph*, &c. à l'instar de leur pere ou de leur grand-pere, ce qui doit nécessairement jeter une grande confusion dans les registres baptismaux. On semble avoir remarqué, il est vrai, l'équivoque qui regne dans les noms, & c'est sans doute pour cette raison qu'on a multiplié les prénoms, au point d'en faire une tyrannie; mais outre que cette combinaison est ennuyeuse & peut-être ridicule, elle n'obvie pas assurément aux inconvéniens qui résultent de l'équivoque des noms. Celui par exemple, qui aura six ou sept prénoms, se contentera souvent, soit par ignorance, soit par nonchalance, de se signer ou de se nommer dans les actes publics, d'un, de deux, ou de trois tout au plus, de ces noms. Puis donc qu'il n'est pas encore adopté par l'usage de se distinguer par des noms nouveaux & ingénieusement imaginés comme autrefois, il seroit à souhaiter qu'on suivît au moins l'exemple d'un respectable citoyen de cette ville : il vient de donner un nom à son nouveau-né, qui, quoique peu composé, ne peut occasionner la moindre équivoque jus-



qu'à présent, & qui cependant est noble & sonore ; il l'a nommé ATHANASE-PHOCAS-EMMANUEL ; on défie de trouver quelqu'un du même nom dans toute l'Europe.

J'ai l'honneur d'être,

M E S S I E U R S ,

Votre très-humble serviteur.

THÉOPHRASTE-EMPÉDOCLE-MISAEI  
DES BRUYERES.

*Herve , ce 20 février 1782.*

*ADDITION à un article des Mélanges du  
journal de mars , page 248.*

*PARIS , 28 janvier 1782.*

**E**N parcourant , Messieurs , les lettres de François *Philelphe* , je viens d'en lire une datée de Milan , le 15 des calendes de mars 1451 , & adressée au duc Sforce. Dans cette lettre , *Philelphe* réfute le sentiment de Léonard Arétin , sur la langue des Romains ; & il soutient que celle du peuple étoit précisément la même que celle des gens instruits. A Rome , dit *Philelphe* , c'étoit une loi qu'aucun étranger ne pouvoit s'y servir d'interprete , mais devoit y parler latin. Or , cette loi eût été impraticable , dans l'opinion de Léonard Arétin. En outre , dire avec cet écrivain , que le

peuple, sans comprendre les piéces de théâtre, alloit aux spectacles, plutôt pour voir que pour entendre, c'est avancer une absurdité réfutée d'avance par l'observation de Cicéron, qui nous apprend que de son tems, un acteur à qui il échappoit des fautes contre la prosodie, étoit sur le champ sifflé & hué; ce qui ne seroit pas arrivé, si le peuple n'avoit pas eu l'intelligence de la langue parlée par les acteurs. Philelphe rapporte encore un passage des *Tusculanes*, qui suppose évidemment que les spectateurs des tragédies romaines devoient entendre très-bien les vers de ces piéces. A ces raisons, Philelphe en ajoute plusieurs autres, que je ne déduis pas ici, parce que les lettres de cet écrivain se trouvant par-tout, ceux qui seroient curieux de suivre cette question, pourront aisément lire la lettre dont il s'agit, qui est la 6e. du IXe. livre.

J'ai l'honneur d'être, &c. *L'abbé M\*\*\*.*

(*Journal de Paris.*)



---

*LETTRE aux rédacteurs du journal sur le compte  
qu'ils ont rendu de deux mémoires publiés dans  
le IIIe. volume de l'académie de Bruxelles.*

BRUXELLES, ce 2 mars 1782.

M E S S I E U R S,

J'AI vu dans votre journal du mois de janvier de cette année, page 147, l'annonce de deux de mes mémoires, inférés dans le 3e. vol. des mémoires de l'académie de Bruxelles; vous avez extrait ces annonces du Journal anglois, la Revue du mois ou journal littéraire de Londres, comme vous l'indiquez vous-même : voudriez vous bien, Messieurs, publier aussi dans votre journal, ce que je veux répondre à ces deux annonces; c'est une espece de justice que vous me devez, & que j'espere de vous, Messieurs; après avoir fait à l'auteur du journal anglois des remercimens mérités de l'honneur qu'il a fait à mes recherches sur la théorie du langage de les critiquer, & des choses flatteuses qu'il a bien voulu en dire, il me permettra quelques explications.

Cet auteur ne m'ayant pas contesté que le changement de lettres, leur interposition, & différentes prononciations soient des accidens, réellement existans dans le langage; mais seulement insinué que ces accidens produisoient des enfans supposés ou des monstres, je me bornerai à défendre mes recherches de ce blâme de supposition : le changement de lettres & leur

interposition différencient les noms , il est vrai ; mais ces différences , quelque extrêmes qu'elles soient , ne forment point d'enfans supposés : *ab* hébreu , *aibre* françois , *arbor* latin , *albero* italien , *arbol* espagnol , *aubre* limousin , sont tous noms d'une même chose , & très-différenciés entre eux , par interposition & changement de lettres , enfin par augmentation de syllabes ; malgré cela on est forcé de les regarder entre eux comme étant d'une même famille.

J'ai été charmé d'apprendre que le journaliste Anglois avoit eu du plaisir à suivre pendant quelque-tems la génération de *hets* ; je lui rends des graces encore de la patience qu'il a bien voulu avoir en continuant l'examen de sa nombreuse postérité ; je lui devrois aussi des excuses du dégoût , qu'un plus long examen semble lui avoir fait effuyer ; mais comme sûrement ce plaisir , cette patience , & ce dégoût ne sont réellement que des effets de l'application , ou continuité des mêmes principes , je ne peux , ce me semble , me féliciter de sa satisfaction & m'affliger de son dégoût , sans tomber dans une espece de contradiction ; il vaut mieux que j'aie encore ici quelques explications avec lui : j'avois bien senti que m'arrêtant aux noms les plus faciles , & à ceux qui ne different encore que peu de ceux-ci , j'aurois pu réunir un plus grand nombre d'opinions en faveur de mon ouvrage ; mais comme je l'ai dit dans mon Mémoire , page 340 , j'avois cru que ce seroit une duperie de ne présenter que des roses sans laisser voir les épines , d'autant plus que l'ouvrage , que je présentois au public , n'étant que des recherches , je devois donner les choses comme je les avois trouvées : suivant ces principes je m'écartois soigneusement de la maxime trop souvent suivie par des

littérateurs, *mundus vult decipi* : dans quel état seroient encore aujourd'hui l'histoire-naturelle & la physique, si les auteurs qui en ont écrit, avoient passé sous silence tous les faits qui paroissent contraires à leurs vues ? Le parti qu'ils ont pris, je l'ai suivi aussi en rapportant fidèlement ces faits, ils ont tâché de les rapprocher des faits généraux, en les éclaircissant ; de même j'ai éclairci les différentes lectures dont est susceptible le nom hébreu *héts*, ce nom n'a que deux caractères, l'*ain* initial & le *tsade* ; l'*ain* hébraïque est rendu en nos langues par plusieurs de nos lettres entre lesquelles est d'abord le *k* ou le *c* ; le *tsade* en nos langues encore est rendu par *st* ou *ts* ; quant à la voyelle qui doit être interposée, elle est indifférente ; il suffit bien ici que les deux consonnes soient bien rendues, pour être certain que *cuts*, &c. loin d'être *hétérogène* à *héts*, lui est très-homogène, si je puis me servir de ce terme : quant aux autres noms, que le journaliste Anglois apporte pour exemple ; j'avoue que comme il les présente, dans son extrait, isolés & détachés des liaisons, qu'ils ont cependant avec *héts*, ils paroissent & doivent paroître lui être tout à fait étrangers : il me seroit trop long de retracer ici ces liaisons ; c'est pourquoi je vais me servir d'un autre exemple plus court, & qui démontrera la nécessité de ne point citer pour exemple les extrêmes, sans laisser subsister les noms intermédiaires : soit donc *ur* hébreu, & *fire* anglois ; quoique ces deux noms signifient également le feu, ils n'en paroissent pas moins être étrangers l'un à l'autre ; mais si nous ajoutons & interposons d'autres noms de la même chose, dans l'ordre convenable, je pense que l'on reconnoitra assez, par la gradation des chan-

gemens , que ces noms ont soufferts , qu'ils sont néanmoins d'une même famille : *ur* hébreu , *uros* grec , *vur* flamand , *pyr* grec , *vir* chez quelques flamands , enfin *fire* anglois. Observons un moment que le dernier nom grec peut bien être rendu dans nos caractere par *u* , ce qui le rapprocheroit plus près de l'hébreu : il n'est pas douteux que le partage de sentimens sur cette lettre *ypsilon* pour *y* ou *u* , a occasionné l'acceptation de *vur* & *vir* , *fire* ; faisons encore remarquer en finissant que le *v* , le *p* , & l'*f* de *vur* , *pyr* & *fir* , sont trois lettres commuables entre elles.

Passons , Messieurs , à l'annonce de mon Mémoire sur la génération d'une espee de grillon , qu'on lit dans votre journal , pag. 147. Je ne puis penser que le journaliste Anglois ait cherché à me ridiculiser pour l'avoir composé , & l'académie pour en avoir autorisé l'impression dans ses mémoires ; néanmoins l'analyse qu'il en donne semble y tendre tout droit : la voici ; *la femelle de cet animal pose ses œufs sur une cosse de pois ou de feves , & cette circonstance forme l'analogie entre cette génération & celles des pois & autres végétaux* : avouez , Messieurs , que cette annonce doit faire connoître mon mémoire pour une bêtise achevée ; quelle analogie peut former la ponte d'œufs sur la cosse de pois ou de feves , & la production de ces légumes mêmes & celle , dit-il , d'autres végétaux ? Au lieu de cette analyse , voici ce que l'on lit dans mon mémoire , pag. 222 : *La femelle ( de cet animal ) pond une gouffe , qui ressemble assez à la gouffe des pois ( on en peut voir la figure dans la gravure qui est à la fin du mémoire. )* Et pag. 223 , on lit : *Ses œufs contiennent suivant leur grandeur plus ou moins de petits* : & plus haut on lit

lit encore : la génération de cette espece de grillon est donc analogue dans tout cet arrangement à la génération des pois & autres végétaux , qui donnent leur graine dans des gouffes. Je suis , &c.

Messieurs,

Votre très - humble &  
très-obeissant serviteur,  
le comte DE FRAULA.

P. S. Un ami m'ayant procuré le texte anglois , que vous avez rendu en françois dans votre journal , j'ai vu avec surprise , que vous avez mal traduit le journal anglois , non-seulement pour la génération singuliere du grillon ; mais aussi quelques passages de ce qu'il dit sur mes recherches. *This animal ( we mean the female ) lays her eggs in a codd ar husk like that of pulse or pease* , qu'il faut sûrement traduire : La femelle dépose ses œufs dans une cosse ou coque semblable à celle des vesces ou des pois. Vous avez de même traduit , pag. 148 , lig. 18 & 19. ( *Ces recherches* ) ont été , comme on doit se l'imaginer , aussi pénibles que peu favorables à ces vues ; l'Anglois , au contraire , en parlant de ces recherches , dit , *have been , as it would seem laborious and not unsuccesfull* , ce qui veut dire mot à mot : ont été , comme il paroît , laborieuses & non sans succès. Pag. 149. lig. dernière & ligne première de la pag. suivante , on inventa des nouveaux noms pour les nouvelles demeures ; le texte Anglois dit avec moi : *new names were not invented for new dwellings* : pour des nouvelles demeures on n'inventa pas des noms nouveaux. Je veux croire , Messieurs , que c'est sans malice de votre part que ces différens passages anglois sont corrompus dans

Tome IV. N

290 L'ESPRIT DES JOURNAUX,  
votre journal, quoiqu'il soit bien remarquable  
qu'ils le soient tous à mon désavantage.

*NOTE DU RÉDACTEUR.*

Nous devons des excuses à M. le comte de Fraula, pour les fautes qui se sont glissées dans la traduction de l'extrait du *Monthly Review*. En publiant la lettre du savant académicien, nous réparons, autant qu'il est en notre pouvoir, les contre-sens du traducteur à qui l'on avoit confié une partie du travail pour quelques mois seulement. La mort inattendue de l'homme-de-lettres estimable, chargé depuis plusieurs années des traductions angloises & italiennes, a causé quelque dérangement dans deux ou trois volumes du journal : mais nous pouvons assurer nos lecteurs que rien n'a été négligé ensuite pour rendre l'ouvrage digne des suffrages dont on a bien voulu l'honorer jusqu'à ce jour.





---



---

# POÉSIES FUGITIVES.

---



---

## LE BONHEUR CHAMPÊTRE.

*DIALOGUE entre un Seigneur & un Paysan. (\*)*

LE PAYSAN *chante en bêchant la terre.*

VIVE la chansonnette & nargue à la misère!

LE SEIGNEUR.

Vous me semblez bien gai?

LE PAYSAN.

Tout comme à l'ordinaire,

LE SEIGNEUR.

Vous aimez votre état?

LE PAYSAN.

Ma foi! j'aurois grand tort  
De vouloir jusqu'ici me plaindre de mon sort.

LE SEIGNEUR.

Vous chantiez de grand cœur!

---

(\*) Voyez le *Misanthrope corrigé*, conte moral, par M. Marmontel.

292 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

LE PAYSAN.

Mon ame est si contente !

LE SEIGNEUR.

Quand on est marié, bon-homme, est-ce qu'on chante ?

LE PAYSAN.

Depuis que je le suis, je chante, dieu merci !  
Comment donc ? à la ville il n'en est pas ainsi ?

LE SEIGNEUR.

Avez-vous des enfans ?

LE PAYSAN.

Grace au ciel, j'en ai douze :  
Il faut les voir sauter, bondir sur la pelouze !

LE SEIGNEUR.

Douze enfans, dites-vous ?

LE PAYSAN.

Ah, Monsieur ! autrefois  
Nous en avions bien quinze ; il nous en est mort trois.  
Dieu les donne & les ôte ; il en est bien le maître :  
Mais ce malheur pourra se réparer peut-être !

LE SEIGNEUR.

Et votre femme est jeune ?

LE PAYSAN.

Elle a.... je n'en fais rien ;  
On ne vieillit jamais, quand on se porte bien.

LE SEIGNEUR.

Et jolie ?

LE PAYSAN.

Elle est bonne, elle est plus que jolie ;  
Ses enfans, à mes yeux, l'ont assez embellie :  
Cette mere attentive à prévoir leurs besoins,

Met, à les rendre heureux, son bonheur & ses soins;  
Oh ! c'est, je vous assure, une excellente femme!

L E S E I G N E U R.

Vous l'aimez ?

L E P A Y S A N.

Si je l'aime ! ah, de toute mon ame.  
Elle a tant d'amitié pour son pauvre Colas !  
Si je l'aime ! eh, mon dieu, qui ne l'aimerait pas ?  
Jamais elle ne gronde ; elle est douce, elle est sage,  
Elle aime son mari, ses enfans, son ménage. . .

L E S E I G N E U R.

Et viennent-ils à bien tous nos petits enfans ?

L E P A Y S A N.

C'est un charme ! François n'a pas encor sept ans ;  
Et le drôle a déjà plus d'esprit que son pere.  
Je marche ; il est toujours ou devant, ou derriere :  
Il mene mes chevaux du matin jusqu'au soir.  
Mes filles ! c'est cela qui fait plaisir à voir !  
Chaque jour, à mon cœur, leur bonne intelligence,  
Leurs tendres amitiés & leur reconnoissance,  
D'un siecle de plaisirs font goûter les douceurs !  
Mon dernier tette encore ; & si-tôt que ses sœurs  
Font semblant de vouloir tetter aussi sa mere,  
Croyriez-vous qu'il les bat ? oh ! le petit compere  
Sera, je vous promets, robuste & vigoureux !

L E S E I G N E U R.

Enfin, dans votre état vous êtes donc heureux ?

L E P A Y S A N.

Heureux ! quand je reviens le soir du labourage,  
Il faut voir le plaisir de mon petit ménage,  
Comme ils sont tous joyeux, ma femme, mes enfans !  
On me diroit parti depuis quatre à cinq ans ;  
Ils parlent tous ensemble & d'une voix si tendre,  
Que mon cœur tout ému ne sait auquel entendre.

## 294 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Louis qui peut à peine atteindre à mon genou,  
Monte sur une chaise, & se pend à mon cou.  
Mes filles ! quel accueil elles font à leur pere !  
Et je vois mon Lucas sur le lit de sa mere,  
Qui se roule, & voulant aussi me caresser,  
Me tend ses petits bras pour aller l'embrasser.  
Moi, je les prends, je ris, je pleure, je les baise ;  
D'y penser seulement, je ne me sens pas d'aise.  
Ah ! vous devez sentir quel plaisir pour mon cœur !  
Vous êtes pere aussi ?

LE SEIGNEUR.

Je n'ai pas ce bonheur.

LE PAYSAN.

En est-il donc, Monsieur, un autre sur la terre ?  
Vous ignorez combien il est doux d'être pere !

LE SEIGNEUR.

Et comment vivez-vous ?

LE PAYSAN.

On ne meurt pas de faim ;  
Toujours bon appétit ; on a de très-bon pain.

LE SEIGNEUR.

Du pain, & rien de plus ?

LE PAYSAN.

Le matin, de coutume,  
On dépêche un grand plat d'un excellent légume ;  
Doit-on de son travail revenir un peu tard :  
On vous prend sous son pouce un bon morceau de lard.  
Lorsqu'on est tous ensemble, on a meilleure chere ;  
Tous les jours que dieu fait, le soir, la ménagere  
Avec du beurre frais, de la crème ou du lait,  
Fait une soupe aux choux, dont le roi mangerait.

LE SEIGNEUR.

Mais un grand appétit ronge un pauvre ménage ;

Vous avez donc pour vivre un petit héritage?

L E P A Y S A N.

Nous avons, pour tout bien, nos bras, & nous vivons;  
 Nous avons... fais-je moi, tout ce que nous avons?  
 Je ne calcule pas; tout au jour la journée;  
 Et puis, sans y penser, vient la fin de l'année.  
 Dieu bénit mes travaux, & mon champ tous les ans,  
 Nourrit mon pere, moi, ma femme & mes enfans;  
 Car j'ai mon pere encor.

L E S E I G N E U R.

Et le prix du fermage,  
 La semence, l'engrais, les frais du labourage?

L E P A Y S A N.

N'ai-je donc pas mes œufs, mes poulains, mes toisons?  
 Les comptez-vous pour rien? Dans de bonnes saisons,  
 Mon fils m'apporte encor quelque argent de la halle;  
 La famille s'assemble, on mange, on se régale;  
 La femme en coupe un chou de plus dans le jardin;  
 Et le dimanche on boit son petit coup de vin.

L E S E I G N E U R.

Oui; mais si par malheur une année est mauvaise?

L E P A Y S A N.

J'en conviens avec vous, on est moins à son aise.  
 Peut-on toujours avoir une riche moisson?  
 On vit tout doucement dans la morte saison  
 De ce qu'on a tâché d'épargner dans la bonne;  
 L'on ne mange pas tout; puis au fond de la tonne  
 On garde un coup de vin, pour la soif à venir:  
 L'aspect de mes vieux jours ne me fait point frémir,  
 J'ai mis tout mon espoir dans le dieu que j'adore.

L E S E I G N E U R.

Et ces cieux embrâsés, dont l'ardeur vous dévore,  
 Ne les craignez-vous pas?

## L E P A Y S A N.

Hélas ! si vous saviez,  
 Quand des sables ardens vous ont brûlé les pieds ;  
 Quand le dos tout courbé sur des roches brûlantes,  
 A chaque instant frappé de vapeurs suffoquantes,  
 On s'est vu tout le jour au soleil exposé ;  
 Que trempé de sueurs , haletant , oppressé,  
 Pour cacher au midi sa tête sous l'ombrage ,  
 En vain l'on a cherché quelque léger feuillage ;  
 Qu'on n'a pu découvrir un seul petit ruisseau ;  
 Ah ! quel plaisir alors , quand une goutte d'eau  
 Vient humecter la langue épaisse & desséchée !  
 Que l'on voit d'une eau vive une source cachée !  
 Oh ! lorsqu'on a souffert ces cruelles chaleurs ,  
 Quel plaisir de goûter le doux parfum des fleurs ,  
 De respirer le frais aux bords d'une fontaine !  
 Au murmure des eaux qui coulent dans la plaine,  
 On ferme sa paupière ; on cherche à sommeiller ,  
 En passant sous sa tête un bras pour oreiller.  
 Et quand la nuit brillante , en déployant ses voiles ,  
 Nous offre un beau ciel bleu , tout parsemé d'étoiles ;  
 Quand la lune se leve & roule dans les airs ;  
 Que tout est pur , serein , calme dans l'univers ;  
 Qu'une douce fraîcheur pénètre jusqu'à l'ame ;  
 Après souper , on prend ses enfans & sa femme ,  
 On va chanter sous l'orme avec tout le hameau ;  
 Et toute la jeunesse , au son du chalumeau ,  
 Danse sur des tapis de mousse & de verdure.

## L E S E I G N E U R.

Mais l'hiver , dans ces jours de neige & de froidure.

## L E P A Y S A N.

Ah , l'hiver ! on balance , on croise ses deux bras ,  
 On s'en bat sous l'aisselle ; & l'on vient à grands pas  
 Se dégourdir les mains dans les mains de sa femme.  
 On prend une bourrée , on l'allume , & la flamme

Qui pétille & qui jette une vive clarté,  
 Tout-à-coup dans les cœurs ranime la gaité.  
 On entretient son feu de quelque bonne souche;  
 De tout son appétit on soupe & l'on se couche;  
 On va bien chaudement s'endormir là-dessus;  
 Et puis du mauvais tems on ne se souvient plus.  
 Allez, Monsieur, croyez qu'il est bien du beau monde;  
 Chez qui tous vos plaisirs, l'argent, l'or, tout abonde,  
 Qui ne vit pas, peut-être, aussi content que nous.

## L E S E I G N E U R.

Les impôts, tous les ans, comment les payez-vous?

## L E P A Y S A N.

Gaîment. N'en faut-il pas pour les frais de la guerre?  
 Eh, qui me défendra dans ma pauvre chaumière?  
 Voulez-vous qu'un barbare, en désolant mes champs;  
 Vienne un jour, à mes yeux, égorger mes enfans?  
 J'affirme un coin de terre & ce petit vignoble;  
 Il faut payer; chacun ne peut pas être noble.

## L E S E I G N E U R.

Les nobles! & pourquoi sont-ils exempts d'impôts?  
 Vous consommez pour eux vos jours dans les travaux;  
 Et que font-ils pour vous? Au sein de la mollesse,  
 Ils goûtent les plaisirs d'une oisive richesse.  
 Ils dorment; vous veillez.

## L E P A Y S A N.

Et vous ne comptez pas  
 Le sang qu'ils ont pour nous versé dans les combats?  
 Souvent, tandis qu'ici l'on danse dans nos fêtes,  
 Au feu de cent canons ils exposent leurs têtes!  
 Le noble qui nous juge, ou qui nous défend tous,  
 N'a-t-il pas à porter son fardeau comme nous?  
 Il fait notre besogne, & nous faisons la sienne;  
 Eh, Monsieur, comme on dit, chaque état a sa peine.

## LE SEIGNEUR.

Bon pere! bon époux! citoyen vertueux!

O ciel! oui, tout est bien. Que cet homme est heureux!

Adieu, ville de bruit, de fumée & de boue,

Paris, où de l'honneur la bassesse se joue;

Ville affreuse, où d'un homme on n'estime le prix

Qu'au poids du vil métal qui couvre ses habits;

Où, sans honte, l'on voit de petits agréables,

Des gens dont on connoît les mœurs abominables,

De lâches intriguans, des fourbes effrontés

S'élever, en rampant, aux hautes dignités;

Où l'argent est le dieu, le seul dieu qu'on révere;

Où la religion n'est plus qu'une chimere;

Où de fales discours, qu'on traite de bons mots,

Font rougir la vertu, qu'on laisse pour les sots.

Quelle douce innocence en ce séjour champêtre!

Que j'y serois heureux! -- Je le puis, je veux l'être.

Ah! trop long-tems séduit par de brillans appas,

J'ai cherché le bonheur, où le bonheur n'est pas.

*Par M. DE BONNEVILLE.*





## V E R S

*SUR la mort de M. JACQUES-FRANÇOIS-  
MAXIME DE CHASTENET, marquis de Puy-  
ségur, vicomte de Buzancy, premier quart-comte  
de Soissons, &c. lieutenant-général des armées  
du roi, grand-croix de l'ordre militaire de St.  
Louis, &c.*

**I**L vient donc d'expirer, (\*) ce mortel respectable,  
Ce guerrier citoyen, ce héros vertueux ;  
Rien ne l'a garanti de la faux redoutable,  
Qui le faisant tomber, par son pouvoir affreux,  
Hélas ! du même coup, me pénètre & m'accable.

Au sein de la douleur, patient, courageux,  
Il paroïssoit jouir d'un calme inaltérable ;  
Laborieux, instruit, actif, franc, équitable,  
Pere tendre, ami sûr, sensible, généreux,  
Il eût voulu savoir tous les hommes heureux.

Ah ! si le ciel fut sourd au vœu patriotique  
De ses dignes amis, aux pleurs de ses enfans,  
S'il l'enleve à l'état, aux arts, aux indigens,  
A jamais il vivra dans l'estime publique.

---

(\*) Il mourut, à Paris, le 28 février 1782, âgé de  
65 ans & demi.

ENVOI

*A M. le marquis DE PUYSEGUR, fils aîné, &c.  
colonel, au service de l'artillerie.*

**H**ÉRITIER des vertus de ton illustre pere,  
De ses talens, de son activité,  
Jette les yeux sur ce tribut sincere;  
Il devance la voix de la postérité.

*Par M. FEUTRY, de la société  
philosophique de Philadelphie.*

---

LES DEUX HIVERS;

IDYLLE.

**O** TRISTE & pesant hiver!  
C'est ton haleine empestée  
Qui fait des parfums de l'air  
Une brume redoutée.  
En froids & brillans crystaux  
Tu transformes nos cascades,  
C'est toi qui dans leurs roseaux  
Ensevelis nos nayades  
Et fais taire les oiseaux;  
Dégouté de ses pipeaux  
Sous le regne des Hyades,  
Le berger dans le repos  
Ne passe que des jours fades  
Qu'il compte au nombre des maux.  
Plus de fleurs dans nos prairies,  
Peu de douces rêveries;

L'alifier nud, desséché,  
Est sous le 'givre penché,  
Sa tête à peine s'élève,  
Et Borée en ses rameaux  
Qu'avec fatigue il souleve  
Du méandre de leur seve  
A supprimé les canaux;  
Mais du moins, de ta furie,  
Le cours n'est pas éternel,  
Et l'hiver de notre vie  
Est mille fois plus cruel.  
Peignez tous les maux ensemble,  
C'est foiblement exprimer  
Ceux que sur nous il rassemble:  
Il ne permet plus d'aimer.

*Par M. BRET.*

---

## C O U P L E T.

*AIR : de Joconde.*

**J**E suis un Narcisse nouveau  
Qui m'aime & qui m'admire;  
Dans le vin & non pas dans l'eau,  
Je m'observe & me mire.  
Ravi de voir le coloris  
Qu'il donne à mon visage,  
De l'amour de moi-même épris  
J'avale mon image.

*Par M. HECART.*

*A Mademoiselle de SAINT-LEG \*.*

**J**E n'ai point l'ardeur qui t'anime,  
Je suis dans l'aride saison;  
En vain on court après la rime,  
Quand l'âge assoupit la raison.

Je traîne au bout de ma carrière  
Un poids de soixante-dix ans;  
Je sens ma débile paupière  
Se fermer sous la main du tems.

Ce n'est plus pour moi que l'aurore,  
Aux doigts de rose, au teint vermeil,  
Chassant la nuit qu'elle colore,  
Ouvre le palais du soleil.

Le front couronné d'une étoile,  
Elle annonce le dieu du jour,  
Et sur ma vue un double voile  
Me fait douter de son retour.

Phébus, tu franchis ta barrière,  
Ton éclat vient tout pénétrer :  
Mais, par des torrens de lumière,  
Tu m'éblouis sans m'éclairer.

Chaque objet n'est toujours qu'une ombre,  
Et la crainte marche avec moi;  
Mon refuge est un réduit sombre,  
Où sans trouble, on jouit de soi.

Dans une profonde retraite,  
Où mes sens retrouvent la paix,

De mon adorable Minette  
J'essaie à chanter les attraits.

Mais quand je veux toucher ma lyre,  
Ses fibres cassent sous mes doigts,  
Et ma foible muse en délire,  
Ne veut plus répondre à ma voix.

Mémoire, esprit, talent, génie,  
N'ont de vigueur qu'avec le corps;  
La jeunesse en fait l'harmonie,  
Saturne en détruit les accords.

Dans les champs qu'il couvre de glace,  
Cueille-t-on les fleurs du printems?  
Des roses fraîches du Parnasse,  
Tu couronnes tes dix-huit ans.

Poursuis, prends un élan sublime;  
Vole dans le sein d'Apollon;  
Laisse au bas de la double cime  
Le vieux singe d'Anacréon.

Sans lui, parviens au rang suprême  
Qui t'est marqué sur l'Hélicon;  
Minette, il suffit de toi-même  
Pour immortaliser ton nom.

D'Erato, tu saisis la touche;  
Son ame étincelle en tes yeux;  
Et j'entends l'amour par ta bouche  
Parler le langage de dieux.

A ton feu, son flambeau s'allume;  
Ton cœur brûlant est son foyer;  
La flamme coule de ta plume;  
Elle dévore le papier,

## 304 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Comme Sapho , tu fais écrire ;  
Mille auteurs vont te célébrer :  
Et moi , malheureux , je soupire  
De ne pouvoir que t'admirer.

*Par M. FAVART.*

---

*A Madame \* , qui vouloit marier l'auteur.*

**P**OUR savoir si mon cœur devoit aimer Lisette ,  
Si sous les loix d'Hymen il pouvoit s'engager ,  
J'ai consulté les dieux , mon miroir , ma cassette :  
Ils m'ont tous répondu de ne pas y songer.

---

## CLÉMENTINE ET LA ROSE,

### *I D Y L L E.*

**J**EUNE reine des fleurs , l'orgueil de la nature ,  
 , que pour Psyché même auroit cueilli l'Amour ,  
Prends ta robe vermeille , enrichis ta parure ,  
Tu vas de Clémentine habiter le séjour.

Ton front se réjouit d'étaler auprès d'elle  
L'éclat de la beauté qui te soumet tes sœurs ;  
Moi je triomphe aussi de te trouver si belle ,  
Pour te voir lui céder des tributs plus flatteurs.

Que le zéphir léger sur ta tige orgueilleuse  
Te balance avec grace en son vol caressant ,  
De ton sein qui frémit sous sa bouche amoureuse ,  
Exhale en tes soupirs un parfum ravissant.

De ta tige flexible imitant la mollesse ,

Voluptueuse & fiere, aisée avec grandeur,  
Sa taille en ses contours va prendre ta souplesse,  
Et son souffle embaumé nourrira ta fraîcheur.

Toujours belle, jamais d'une plus vive flamme  
Tu ne vois s'animer tes tranquilles attraits;  
Tout, jusques aux desirs captivés dans son ame,  
Varie à chaque instant le charme de ses traits.

De cent bras épineux le ciel pour ta défense  
Eut besoin de t'armer contre tes ravisseurs :  
Son cœur simple & naïf, par sa seule innocence,  
Echappe, sans détours, aux pièges séducteurs.

De ces tendrès boutons que ton sein fit éclore,  
Tu ne dois jamais voir la fleur s'épanouir;  
De ses nombreux enfans un jour plus belle encore,  
Elle verra ses traits dans leurs traits s'embellir.

Croissez, ô jeunes fleurs, & noblement rivaes,  
Formez-vous l'une à l'autre un plus brillant destin.  
Clémentine avec toi ne craindra point d'égaes,  
Et tu n'en auras plus en régnaant sur son sein.

*Par M. BERQUIN.*



LE SAGE DE LA PERSE,

A P O L O G U E.

UN philosophe de la Perse,  
Victime trop long-tems de l'envie & des sots,  
Avec le genre humain voulut rompre commerce,  
Et s'en fut chercher le repos  
Au fond d'un bois affreux, séjour des animaux.  
Quoi! lui dit un ami, vous fuyez vos semblables,  
Qui ne sont après tout que fourbes & méchans,  
Pour aller habiter les antres effroyables  
Des lions affamés & des loups dévorans!  
Notre sage en ces mots réfuta la harangue :  
Pour me faire du mal ceux-ci n'ont que des dents,  
» Et les hommes ont une langue!

Par M. LE BAILLY.

---

LE SCRUPULE NORMAND,

O U

LE PRIX DE LA FAMILLE.

UN vieil usurier nommé Blaise,  
Rencontre, un jour, Mathieu Subtil,  
Comme lui natif de Falaise :  
Dieu vous gard', Mathieu, lui dit-il!  
Au palais, j'ai certaine affaire  
Qui dure depuis la S. Jean;  
(Il s'agit d'un prêt usuraire)



Sans un témoin, la chose est claire,  
Il faudra que j'aille au carcan :  
Avec un témoin, au contraire,  
J'espere, avant qu'il soit un an ,  
Y faire aller mon adversaire.  
Or donc, ce témoin important ,  
Ce témoin qui m'est nécessaire. . .  
--- Eh bien ? --- Vous m'entendez, compere ;  
Je vous connois fort obligeant ;  
Mais toute peine vaut salaire ;  
Voilà dix beaux louis. . . --- Comment ?  
Pour dix louis, moi ! j'irois faire  
Ce qu'on appelle un faux serment !  
--- Pour dix louis, un jour pourtant  
Feu votre pere. . . --- Feu mon pere  
N'en faisoit pas à moins de cent.

*Par M. PONS, de Verdun,*



A C A D É M I E S.  
S É A N C E S  
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

---

I.

*ACADÉMIE royale des inscriptions & belles-  
lettres de Paris.*

**L'**ACADÉMIE, dans son assemblée du 15 janvier dernier, a élu académicien honoraire le Prince de Beauveau, à la place vacante par la mort du comte de Maurepas.

(*Mercur de France.*)

I I.

*ACADÉMIE françoise.*

Le 21 du mois de février, il y a eu à l'académie françoise une séance publique pour la réception de M. le marquis de Condorcet, choisi pour succéder à la place de feu M. Saurin.

Le récipiendaire, dans un discours plein de

philosophie , a considéré l'état des sciences physiques & morales , leur réunion & leur tendance vers le bien général de l'humanité. Les avantages attachés à la culture de l'esprit , sans cesse occupés à perfectionner les moyens de découvrir la vérité , & à simplifier les méthodes qui peuvent nous conduire au vrai plus sûrement & plus promptement. C'est , en effet , avec le même instrument , qu'agissent l'homme d'état & le géometre ; leurs opérations ne different que dans l'objet sur lequel ils travaillent. La législation , la politique , ne sont de véritables sciences , qu'autant qu'elles ont pour base des principes incontestables , & qu'elles marchent avec ordre vers le but qu'elles se proposent : les problèmes de cette science sont peut-être plus compliqués & plus difficiles à résoudre que ceux de la géométrie transcendante. L'auteur a fait sentir combien on doit espérer des progrès actuels de la morale , quoique cette science soit beaucoup moins avancée que les autres ; appuyée comme elles , sur l'observation des faits & sur des principes incontestables , la morale commence à suivre la même méthode & à se faire une langue intelligible & fixe.

M. de Condorcet a représenté sous des couleurs très-intéressantes , les qualités morales & littéraires de l'estimable académicien qu'il remplace.

Voici un trait de ce discours qui fait , pour ainsi dire , anecdote , & que nous ne passerons pas sous silence. En faisant l'éloge de M. Saurin ,

### 310 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

M. de Condorcet est naturellement amené à parler de *Beverley*. On n'a pas été peu surpris d'entendre l'apologie du drame en général, (genre de littérature pros crit jusqu'ici avec tant de sévérité) au milieu de l'académie françoise, & dans la bouche du secrétaire-perpétuel de l'académie des sciences.

M. le duc de Nivernois, qui avoit présidé l'académie à l'époque de la réception de M. Saurin, en étoit le directeur, & en cette qualité a répondu au récipiendaire. Son discours, composé avec cette clarté, cette précision, cette simplicité aimable qui caractérisent toutes les productions de ce disciple favori de Lafontaine, a été applaudi avec enthousiasme & à plusieurs reprises.

M. l'abbé Delile a lu le 1er. chant de son *Poëme sur les jardins*. Il a redoublé l'impatience qu'ont depuis long-tems les amateurs de la belle poésie de voir cet ouvrage dans leur bibliothèque. On a sur-tout remarqué deux morceaux que nous allons citer, mais sans en garantir l'exactitude; des vers saisis pendant une lecture rapide, ne se retracent pour l'ordinaire à la mémoire que d'une manière défectueuse.

#### *Peinture du cheval.*

. . . . .  
Là, du sommet lointain des roches buissonneuses,  
Je vois pendre la chevre. Ici, de mille agneaux  
L'écho porte les cris de côteaux en côteaux.  
Dans ces prés abreuvés des eaux de la colline,  
Couché sur ses genoux, le bœuf pesant rumine.

Tandis qu'impérieux, fier, inquiet, ardent,  
 Cet animal guerrier qu'enfanta le trident,  
 Déploie, en se jouant, dans un gras pâturage,  
 Sa vigneur indomptée & sa grace sauvage.  
 Que j'aime & sa souplesse & son air animé !  
 Soit que dans le courant du fleuve accoutumé  
 En frissonnant il plonge, & luttant contre l'onde,  
 Batte du pied le flot qui blanchit & qui gronde,  
 Soit qu'à travers les prés il s'échappe par bonds,  
 Soit que, livrant aux vents ses longs crins vagabonds,  
 Superbe, l'œil en feu, les narines fumantes,  
 Beau d'orgueil & d'amour, il vole à ses amantes !  
 Quand je ne le vois plus, mon œil le suit encor.

*Peinture des jardins de Versailles & de Marli.*

. . . . .  
 Venez, suivez mon vol au pays des prestiges,  
 A ce pompeux Versailles, à ce riant Marli,  
 Que Louis, la nature & l'art ont embelli.  
 C'est-là que tout est grand, que l'art n'est point timide.  
 Là, tout est enchanté. C'est le palais d'Armide;  
 C'est le jardin d'Alcine, ou plutôt d'un héros  
 Noble dans sa retraite & grand dans son repos,  
 Qui cherche encore à vaincre, à dompter des obstacles,  
 Et ne marche jamais qu'entouré de miracles;  
 Voyez vous & les eaux, & la terre & les bois,  
 Subjugués à leur tour, obéir à ses loix;  
 A ces douze palais d'élégante structure,  
 Ces arbres marier leur verte architecture,  
 Ces bronzes respirer, ces fleuves suspendus,  
 En gros bouillons d'écume à grand bruit descendus;  
 Tomber, se prolonger dans des canaux superbes;  
 Là, s'épancher en nappe; ici, monter en gerbes:  
 Et dans l'air s'enflammant aux feux d'un soleil pur,  
 Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur?  
 Si j'égare mes pas dans ces bocages sombres,

### 312 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Des Faunes, des Sylvains en ont peuplé les ombres,  
Et Diane & Vénus enchantent ce beau lieu.

Tout bosquet est un temple , & tout marbre est un dieu ;  
Et Louis, respirant du fracas des conquêtes,  
Semble avoir invité tout l'Olympe à ses fêtes.

M. d'Alembert a terminé la séance par l'éloge du marquis de Saint-Aulaire ; sujet qui peut-être auroit paru un peu stérile si l'auteur n'y avoit pas joint , avec l'art qui lui est propre , une foule de traits ingénieux & d'anecdotes piquantes.

( *Journal de Paris ; Mercure de France.* )

### I I I.

*SOCIÉTÉ royale de médecine de Paris.*

La société a tenu le mardi 19 février, sa séance publique au Louvre. Au commencement de cette assemblée, le secrétaire a dit :

I. La société avoit proposé dans sa séance publique du 6 mars 1781, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 liv., la question suivante : *Quels sont les moyens les plus sûrs de préserver les enfans en nourrice des accidens auxquels la dentition les expose, & d'y remédier, lorsqu'ils en sont atteints ?* Ce prix a été partagé entre MM. Baumes, docteur en médecine de l'université de Montpellier, résident à Lunel en Languedoc, & M. Marigues, chirurgien-major de l'infirmerie royale de Versailles, associé de l'académie royale de chirurgie, lieutenant de M. le premier chirurgien du roi.

La

La société, ayant reçu sur cette question importante un grand nombre de mémoires bien faits, n'a pu s'empêcher de partager aussi l'*accessit*, entre M. Sumeire, docteur en médecine à Marignane en Provence, correspondant de la société, & qui a déjà été couronné par elle; M. Cussion fils, docteur en médecine de l'université de Montpellier, de la société des sciences de la même ville, & médecin de la Charité, & M. Mathieu, chirurgien à Conze en Sarladais. Le mémoire de M. Sumeire contient des principes trop abrégés, mais cependant exacts, sur la dentition; celui de M. Cussion fils est écrit sagement & avec une grande méthode; M. Mathieu a inséré dans le sien quelques critiques inutiles.

II. La société avoit proposé dans sa séance publique du 29 août 1780, pour sujet d'un prix de la valeur de 300 liv., dû à un de ses membres qui ne s'est point fait connoître, le programme suivant : *Quelles sont les femmes qui doivent s'abstenir de nourrir elles-mêmes leurs enfans ?*

Les avantages de l'allaitement maternel avoient été développés dans les meilleurs ouvrages de médecine, de physique & de morale; ils sont si nombreux & si évidens, qu'aucune personne instruite ne peut les révoquer en doute; mais on n'avoit point déterminé les exceptions à cette règle générale; elles ont servi de réponse à la question que l'on vient d'énoncer. Ce prix a été remporté par M. Landais, médecin & correspondant de la société aux Essarts en Bas-Poitou. Aucun mémoire n'a mérité l'*accessit*. La société a cru devoir faire une mention honorable de deux mémoires, ayant pour épigraphe, l'un ce vers de Virgile : *Infelix nati funus crudele videt*.

### 314 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

*bis* ; l'autre la phrase suivante : *L'amour du bien public qui conduit ma plume ne me répond pas du succès.*

Le mémoire envoyé avec cette épigraphe : *Si autem mater ob morbum, debilitatem aliamve causam infantem lactare non possit*, ( Van Swieten ) : est arrivé beaucoup trop tard & n'a point été admis au concours ; on y a remarqué des observations bien faites & qui donnent une idée avantageuse des connoissances de l'auteur.

III. La société avoit annoncé dans sa séance publique du 28 août 1781, que la description & le traitement des maladies épidémiques étant un des travaux les plus importants de la compagnie, elle croyoit devoir le joindre aux autres sujets pour lesquels elle proposoit des prix d'encouragement. Elle a reçu depuis cette époque un mémoire de M. Gastellier, associé régnicole à Montargis, qui contient une suite d'observations météorologiques & nosologiques, faites sans aucune interruption, depuis douze années. La constitution des saisons & les épidémies qui ont régné dans cet intervalle y sont décrites avec soin. La compagnie a cru devoir adjuger à l'auteur de ce mémoire, une médaille de la valeur d'un double jetton d'or, comme un témoignage public de sa satisfaction.

IV. La société a publié dans le second volume de ses mémoires, un état des inoculations pratiquées en Franche-Comté, dont le total est de 1771 pour les années 1776 & 1777 ; elle a reçu depuis les états pour les années suivantes, & celui de 1781, se monte à 1350. Des médecins & des chirurgiens résidens dans la province, y pratiquent l'inoculation dans les différens districts qui leur sont confiés. Les tableaux, dressés par chaque inoculateur, con-



tiennent le nom du bailliage, celui de la communauté, celui du pere de l'enfant inoculé, son âge, la marche, & la terminaison de la maladie. C'est, d'après les principes établis en Franche-Comté, lorsque la petite-vérole commence à régner épidémiquement dans un village, que l'on y a recours à l'inoculation : l'on est sûr par ce moyen de diminuer en même-tems & la somme des dangers & la durée de la contagion. Cette maniere de procéder est d'autant plus intéressante, qu'elle n'est presque susceptible d'aucune des objections que l'on a coutume de faire contre l'inoculation. La ville de Salins est une de celles où il y a le plus de personnes qui ont été inoculées. Il y régna en 1777 une petite-vérole épidémique, dont aucune de celles qui l'avoient été, ne fut atteinte. On trouvera ces tableaux & leurs résultats dans nos volumes. C'est à M. Girard, notre associé régnicole, & inspecteur pour les épidémies de la Franche-Comté, que l'on doit cet établissement utile. C'est lui qui l'a créé, & qui, depuis 1765, y donne ses soins sous les auspices & avec la protection de M. l'intendant de la province, dont le zele & la bienfaisance méritent les plus grands éloges. Ce médecin étant le premier qui ait fait adopter l'inoculation en France aux peuples des campagnes, la société a arrêté qu'elle instruiroit le public de ses succès, & qu'elle lui offriroit une médaille de la valeur d'un double jeton d'or.

V. Il ne suffit pas que les médecins qui ont un grand nombre de malades à traiter aient le desir de se rendre utiles, en conservant les résultats de leurs observations ; comme elles sont très-nombreuses, & qu'ils ont d'autant moins de tems, qu'ils sont plus occupés, ils ont besoin d'un registre, dont la forme & les distributions

### 316 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

soient exactes , commodés & exigent peu de travail de leur part. Les tables nosologiques de M. Razoux , notre associé régnicole à Nîmes , auxquelles l'académie royale des sciences , a donné son approbation , remplissent ces vues. M. Razoux ayant continué de nous envoyer ses observations cliniques rédigées de cette manière , la compagnie a cru devoir à son zele & à ses lumières un prix d'encouragement. Elle lui a en conséquence abjugé une médaille de la valeur d'un double jetton d'or.

VI. Le R. P. Cotte , notre associé-régnicole à Montmorency , à bien voulu depuis plusieurs années se charger de rédiger les observations météorologiques envoyées par nos correspondans ; il a de plus présenté à la société une nouvelle suite des mémoires sur la météorologie , dans lesquels il a exposé tout ce qui a rapport aux phénomènes , aux variations de l'atmosphère & aux instrumens que l'on doit employer dans ces observations. La compagnie satisfaite de ces divers travaux , le prie d'agréer une médaille de la valeur d'un double jetton d'or , comme une marque authentique de son estime & de sa reconnaissance.

VII. La société desire toujours qu'on lui envoie pour concourir aux prix d'encouragemens , des mémoires , 1°. sur la constitution médicale des saisons & sur les épidémies régnantes ; 2°. sur la topographie médicale des différentes villes ou cantons ; 3°. sur l'analyse & les propriétés des eaux minérales ; 4°. sur les maladies des artisans ; 5°. sur celles qui sont le plus répandues parmi les bestiaux.

VIII. Elle adjugera aussi des prix d'encouragement aux auteurs des mémoires qui , sans traiter de ces différens objets , lui paroîtront propres

à contribuer d'une maniere marquée aux progrès de la médecine.

M. Vicq-d'Azyr, secrétaire-perpétuel, a lu le programme d'un prix de la valeur de 400 l. proposé sur la question suivante : *Indiquer quelles sont les maladies qui regnent le plus souvent parmi les troupes pendant l'été, & en général dans les tems des grandes chaleurs ; quelle est la méthode la plus simple & la moins dispendieuse de les traiter, & quels sont les moyens d'en prévenir ou d'en diminuer les effets dans les pays très-chauds, comme dans les isles du vent & sous le vent ?*

Dans un programme, publié en 1780, la société avoit demandé des renseignemens sur les maladies auxquelles les troupes sont le plus exposées pendant l'automne ; le nombre des mémoires envoyés au concours a été si grand, & la compagnie en a été si satisfaite, que le prix & l'accessit ont été partagés.

Ce succès l'a engagée à proposer aujourd'hui une question qui peut être regardée comme une suite de la première. On doit la considérer sous deux rapports ; 1°. la nature & le traitement des maladies qui regnent dans les pays & dans les tems chauds en général seront l'objet des recherches des concurrens. La chaleur peut être combinée avec la sécheresse ou avec l'humidité, & les vapeurs sont elles-mêmes de différente nature ; 2°. des maladies meurtrières enlèvent annuellement un grand nombre d'hommes dans les colonies chaudes de l'Amérique. On desire sur-tout que les principes généraux établis sous

### 318 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

le premier rapport soient appliqués au second ; & qu'il en résulte des conseils utiles sur la manière de prévenir les dangers auxquels les troupes du roi sont exposées dans ces climats. La méthode *préservative* a principalement, dans des cas de cette nature, un grand avantage sur la *curative*, qui ne doit cependant pas être négligée. Mrs. les chirurgiens-majors des régimens sont invités à concourir. Ce prix, dû à la bienfaisance d'un militaire distingué, sera distribué dans la séance publique du premier mardi de carême 1784. Les mémoires seront envoyés, *francs de port*, avec un billet cacheté contenant le nom de l'auteur & l'épigraphe du mémoire, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire-perpétuel de la société royale de médecine, avant le premier décembre 1783.

M. Varnier a lu un précis de nouvelles expériences sur l'irritabilité & la sensibilité du poulmon.

M. Mauduyt a lu un mémoire sur les propriétés de l'électricité, appliquée au traitement des maladies, dont le gonflement des glandes lymphatiques est un symptôme.

Le secrétaire-perpétuel a lu une notice sur la vie & les ouvrages de Mrs. Bonafon & Bernard, associés régnicoles, le premier à Perpignan, le second à Douay, & Planchon, correspondant de la société à Tournay.

M. Jeanroi a lu un mémoire sur une espèce particulière de gangrene ; sur les signes qui peuvent en faire soupçonner l'invasion, & sur les moyens de la prévenir.

M. Daubenton a lu un mémoire sur la pierre à lancette , dont la nature n'avoit point encore été déterminée ; sur la classe à laquelle elle doit être rapportée , & sur les moyens de s'en procurer en France.

M. Vicq-d'Azyr a lu l'éloge de M. Gaubius , associé étranger de la société , professeur de médecine à Leyde , où il a succédé à Boerhaave.

M. Cornette a lu un mémoire , fait conjointement avec M. de Laffone le fils , sur l'analyse de l'ipécacuanha , & sur les propriétés médicales des différentes substances qui le composent.

( *Journal de Paris.* )

#### I V.

##### *SÉANCE publique de l'académie d'Arras.*

Cette séance , tenue le 24 avril 1781 , fut ouverte par M. Briois de Beaumez , premier-président en survivance du conseil d'Artois , directeur de l'académie , qui donna la seconde partie d'un essai sur l'imitation , où il fit voir entr'autres choses , avec quel art Virgile a imité certains morceaux d'Homere , & comment Fénelon & Voltaire ont marché sur les traces de ces deux anciens poètes.

M. Boucquel de la Comté , chevalier de l'ordre de St. Louis , ancien capitaine au régiment de Navarre , infanterie , nouvellement reçu à l'académie , prononça son discours de remerciement , dans lequel il amena l'éloge du patrio-

tisme, & la peinture des maux que l'égoïsme cause à la société.

M. de la Haye, substitut de l'avocat-général du conseil d'Artois, autre nouvel académicien, fit aussi son discours de réception, qui renfermoit une dissertation sur le goût.

M. de Beaumez, en qualité de directeur, répondit aux deux récipiendaires.

M. Buissart, conseiller-asseffeur de la maréchaussée, lut un mémoire sur les avantages qu'on pourroit retirer de la multiplicité des conducteurs électriques, ou para-tonnerres, s'ils étoient espacés convenablement dans les villes & à la campagne; il exposa que ces machines serviroient non-seulement à empêcher la formation des orages & des autres météores destructeurs, mais encore à fixer d'une manière invariable, & à peu de frais, les bornes champêtres; ce qui tariroit la source d'un grand nombre de procès qui s'élèvent à ce sujet; il ajouta que ces conducteurs, placés sur les grandes routes, pourroient y tenir lieu de colonnes milliaires, & seroient d'ailleurs très-utiles à l'astronomie, ainsi qu'à la géographie, en donnant le moyen de vérifier les latitudes & les longitudes.

M. l'abbé Jacquemont, bénéficiaire de la cathédrale d'Arras, fit la lecture d'un discours sur l'utilité des académies.

M. Harduin, secrétaire-perpétuel, lut ensuite un quatrième mémoire sur le langage artésien.

M. Dubois de Fosseux, ancien écuyer du roi, lut un éloge de Mgr. le Dauphin, père

de S. M., qui avoit concouru pour le prix proposé de la part d'une société anonyme & fut un des trois dont les juges choisis pour décerner le prix, firent en 1779 une mention honorable.

M. Harduin termina la séance par quelques épigrammes & contes en vers.

## V.

*SÉANCE publique de l'académie établie à Rouen sous le titre de l'Immaculée Conception. Du jeudi 20 décembre 1781.*

Avant de rendre compte au public des différentes pieces de vers & de prose envoyées au concours, M. Hamel, secrétaire de l'académie, a développé, dans un discours préliminaire, les avantages d'une critique saine & raisonnée. Elle ne peut, a-t-il dit, qu'être infiniment utile au progrès des lettres, puisqu'elle tend à former le goût des auteurs, & qu'elle leur enseigne la route du beau, dont le bel-esprit ne s'éloigne que trop chaque jour. L'application de ces principes peut blesser quelques écrivains, dont le mérite n'est pas toujours à raison de la sensibilité. Mais il n'est pas moins vrai que ces mêmes principes sont incontestables, & l'académie s'est fait une loi de les adopter dans toutes ses décisions.

Ce discours a été suivi de l'éloge historique de M. le Gros, curé de Sainte-Croix-Saint-Ouen de Rouen, membre de l'académie, & mort en 1781. Dans le récit simple & fidèle d'une vie consacrée à la religion & aux lettres,

### 322 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

on a reconnu le portrait d'un pasteur vertueux ; & le public a partagé les regrets dont l'académie honore sa mémoire.

Après l'éloge de M. le Gros , on a fait une mention honorable d'une oraison funebre de Madame Louise-Amélie de Brunswick. C'est un hommage présenté à la compagnie par M. Ancillon , pasteur de l'église françoise à Berlin , auteur de ce discours. L'orateur prussien remporta , il y a trois ans , le prix d'éloquence pour une dissertation savante , dans laquelle il établissoit la prééminence des livres sacrés sur les livres profanes. (\*) Dans cette nouvelle production , on s'apperçoit , comme dans la première , que M. Ancillon parle une langue qui lui est étrangère. Mais on y reconnoît aussi de la chaleur , du sentiment , & une heureuse application du texte de l'écriture sainte.

L'académie toujours empressée d'accueillir des ouvrages , dont la religion est l'objet , a reçu avec plaisir de M. l'abbé Jeannet , des hymnes latines , qu'il a composées en l'honneur de S. Léonard , solitaire (\*\*), & du B. Pierré Fourier (\*\*\*) , curé de Mattaincourt en Lorraine. Comme les

---

(\*) Voyez le journal d'avril 1779 , pag. 286.

(\*\*) S. Léonard se convertit à la foi par le miracle de la croix qui brilla aux yeux de Clovis à la bataille de Tolbiac , en 496. S. Léonard se retira dans la forêt de Pave en Limousin , où plusieurs disciples se mirent sous sa conduite.

(\*\*\*) Pierre Fourier , né à Mirecourt en Lorraine , 30 novembre 1565 , mort à Graye en Franche-Comté , 9 décembre 1690 , fut béatifié par Benoît XIII , 10 janvier 1730. Il institua les chanoinesses-régulières de la congrégation de Notre-Dame , & réforma les chanoines-réguliers de notre Sauveur.



hymnes sont imprimées avec la traduction, le public est à portée d'en apprécier le mérite

Le programme de l'année précédente avoit annoncé que l'académie auroit cinq prix à distribuer dans cette séance. 1<sup>o</sup>. Celui que M. le duc de Harcourt, gouverneur de la province, & prince de l'académie, a proposé depuis plusieurs années, & dont il a choisi lui-même le sujet : *La réunion de la Normandie à la couronne de France, sous Philippe-Auguste, & la constante fidélité de cette province à ses rois comme à ses ducs*. Cette grande révolution présente une foule d'événemens susceptibles d'images dignes de l'épopée. Elle fournissoit donc une matiere plus que suffisante pour composer un bon poëme. Les historiens pouvoient nous donner un morceau piquant dans le genre de Saluste. Le développement de cette partie de nos annales auroit offert dans le même tableau une suite de faits importans, que nos écrivains, à ce qu'il semble, n'ont point encore réunis en corps d'histoire. (\*) L'académie n'a rien reçu en ce genre, qui pût répondre à ses vues. Outre ces deux manieres de traiter ce point intéressant de notre histoire, une troisieme étoit offerte à l'éloquence. Le sujet, tel qu'il est énoncé, présente le plan tout tracé d'un discours academique : *La Normandie réunie à la couronne de France ; les Normands toujours fideles, soit qu'ils soient gouvernés par leurs ducs ; soit qu'ils obéissent à leurs rois* : telle est la marche indiquée dans le programme, & telle est celle qu'a suivi M. For-

---

(\*) Il seroit à désirer qu'en prenant le sujet plus en grand, on nous donnât en entier l'histoire des révolutions de la province de Normandie.

### 324 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

mage, régent de troisieme au college royal de cette ville. Le prix lui a été décerné. Les bornes de la séance ont obligé l'académie de se resserrer dans la lecture de quelques morceaux choisis, & de donner un simple extrait de l'ouvrage couronné.

2°. Pour obtenir le prix d'éloquence, les orateurs avoient à développer cette vérité avouée de tous les François : *L'amour de la patrie s'accroît chez les peuples à proportion de la confiance qui leur est inspirée par ceux qui les gouvernent.* Aucun des concurrens n'a rempli l'attente de l'académie. Elle a cependant distingué un discours, avec cette épigraphe :

Voulez-vous dans un état maintenir l'harmonie,  
Imprimez dans les cœurs l'amour de la patrie.

L'auteur annonce du talent ; mais il a paru se livrer trop aux écarts de l'imagination. Avec de la pompe & de l'harmonie, son style n'a point cette correction, dont les bons écrivains offrent le modele. La premiere partie présente des détails assez heureux, pour inspirer le courage de changer la seconde, qui ne peut soutenir la comparaison.

3°. Le prix de poésie latine étoit destiné à une ode ; mais comme les espérances de l'académie ont été trompées, elle a usé de ses droits & transporté la palme à une description en vers latins des différens tableaux exposés cette année au salon du Louvre : *Scolæ gallicæ tabularum ad Luparam expositio.* Nous devons cet ouvrage à M. Carré, maître-ès-arts en l'université de Paris, déjà connu très-avantageusement dans ce lycée. Ce fut lui qui, l'année dernière, dans un poëme intitulé : *Buffardi Deppensis Nautæ*

*ergâ naufragos pietas* , célébra la gloire & le dévouement patriotique du *Brave-homme*. (\*) L'académie a observé que l'ouvrage couronné n'est proprement qu'une galerie de tableaux détachés & sans suite ; que si l'on consulte les préceptes de l'art , qui exigent l'unité dans toute espece du poëme , celui-ci , comme piece à tiroir , ne peut former ce tout essentiel ; mais le nombre & le coloris des images , joint au mérite du travail & de la difficulté vaincue , ont déterminé les suffrages.

Voici comment l'auteur a tracé le portrait de Bélisaire reconnu par un soldat qui avoit servi sous lui , au moment qu'une femme lui fait l'aumône. ( Ce tableau est de M. David , & côté N°. 311 dans le catalogue. )

*Nimirùm eliciat lacrymas Belisarius ille  
Certior imperii tutela, salusquè suorum.  
Quàm laceris horet (visu miserabile) pannis,  
Deformatquè genas macies asperrima ! canus  
Liquitur ex oculis tabo squallentibus humor :  
Pertrahiturquè viâ , currum quâ victor agebat  
Sublimis , grates inter fremitusquè sequentùm.  
Heu ! lateri puer assistens exorat euntes  
Concedant obolum , & galeam protendit inanem ,  
Cujus ad aspectum vertebant terga phalanges :  
Altonitusquè ducem & fati ludibria miles  
Expavet , ac tanti perlustrat nominis umbram.*

4°. La poésie françoise offroit une double couronne : la premiere pour une ode ou des stances ; la seconde pour un poëme. Quoiqu'aucune des pieces lyriques n'ait été jugée di-

---

(\*) Voyez le journal de mai , 1781 , pag. 323.

### 326 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

gne du prix , le choix du sujet & des vers heureux ont fait distinguer des *stances* sur la naissance de Monseigneur le Dauphin. Elles ont pour devise : *Jam nova progenies cælo demittitur alto*. Nous présenterons au lecteur quelques strophes lues dans la séance. Après avoir adressé à l'être suprême le tribut de sa reconnaissance pour le don précieux accordé aux desirs de la France , le poète continue ainsi :

Mais ce n'est pas assez de l'avoir fait éclore  
Cette fleur accordée à nos tendres souhaits,  
Pour cet aimable enfant nous implorons encore  
Tes soins & tes bienfaits.

Veille sur son berceau ; que ta bonté puissante  
Conduise sa jeunesse & conserve ses jours :  
Défends au bras cruel de la mort dévorante  
D'en arrêter le cours.

Donne-lui les vertus , les graces de sa mere ;  
Qu'il ait , comme elle , un cœur compatissant :  
Qu'il protege les loix ; qu'il soit comme son pere  
Sensible & bienfaisant.

Les graces du style , une cadence soutenue caractérisent une *ode* sur l'harmonie , à laquelle on a joint la sentence suivante : *Nil intentatum nostri liquere poetæ*. En reconnoissant que les vers sont sonores & assez bien frappés , on est contraint d'ajouter que le poète les a puisés dans le répertoire commun à tous les versificateurs , & qu'il offre trop souvent des beautés d'emprunt.

5°. Deux poèmes ont dédommagé l'académie de la foiblesse de la poésie lyrique Le premier est une épître sur l'étude , ayant pour devise ce vers françois : *L'étude est le creuset où*

*mon ame s'épure.* Quelques citations suffiront pour donner une idée des talens de l'auteur.

L'homme éprouve au berceau le besoin de l'étude ;  
Même avant qu'il se plie au joug de l'habitude ,  
Les jeux de la nature occupent ses instans.  
Lorsque le doux réveil ouvre ses yeux tremblans ,  
Et d'un jour vif & pur anime sa paupière ,  
Ses regards empressés déjà nomment sa mere.  
Pour calmer ses douleurs il implore la voix ,  
Et le hochet badin résonne entre ses doigts.

Le dernier vers sur-tout est joliment tourné ; mais il n'est pas aisé de voir quel rapport ont les jeux innocens de l'enfance avec *l'étude*, que le poëte s'est proposé de chanter. On peut en général reprocher à l'auteur de n'avoir pas rempli son plan , de s'écarter souvent de son sujet , & d'y faire entrer de force des objets étrangers. On reconnoitra ces mêmes défauts dans la tirade suivante :

Buffon embrasse la nature ,  
Peint la brebis touchante , & du coursier fougueux  
Précipite en nos champs les bonds impétueux ;  
Ou mesurant des cieus la brûlante carrière ,  
S'élance avec Newton dans des flots de lumière.

• • • • •  
Oui, l'étude ici bas nous obtient des autels ,  
Ennoblit l'existence & nous rend immortels ,  
Presse le sang captif en nos bouillantes veines ,  
Enchaîne le torrent des passions humaines ;  
De nos tristes lambris chassant l'afstreux ennui ,  
Présente à l'homme obscur un légitime appui.  
Chantre (\*) mélodieux des héros & des graces ,

---

(\*) Le Tasse.

### 328 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

L'étude adouciſſoit le poids de tes diſgraces.

L'étude eſt l'ornement & le conſeil des rois.

Créſus avec ſon or a perdu tous ſes droits.

Qu'importe à Stanislas la chute de ſon trône!

Qui commande aux beaux-arts n'eſt jamais ſans couronne.

Un poëme intitulé : *l'Hiver à mes livres*, a réuni les ſuffrages. Il a pour auteur M. Béren-ger, profeſſeur d'éloquence au college royal d'Orléans, des académies de Marſeille & d'Ar-ras. Le nom de ce poëte eſt inſcrit dans les archives du Parnaffe. Le poëme de *l'Hiver* lu en entier dans la ſéance, a été favorablement accueilli. (\*)

Pendant pluſieurs années, l'académie a joui de l'avantage d'avoir pour chef M. le duc de Harcourt, moins diſtingué par les titres & par la naiſſance que par ſes qualités perſonnelles, & par ſon amour pour les arts, qu'il honore & qu'il cultive avec ſuccès. A l'exemple d'un pere généralement chéri dans la province, le fils, en préſidant à ce lycée, y a porté les encouragemens d'une bienſaiſance éclairée. *La réunion de la Normandie à la couronne de France*, quel ſujet plus capable d'enflammer l'enthouſiaſme patriotique! Comme le prix propoſé pour traiter cet important ſujet a été enfin remporté, l'académie, ſuivant l'uſage, a proclamé un nouveau prince, & elle a eu la ſatisfaction de voir le public applaudir à ſon choix.

Un zele actif pour les intérêts de la religion & des lettres, l'eſtime générale accordée à un

---

(\*) Voyez notre dernier journal, page 253 & ſuiv. où l'on trouve ce petit poëme en entier.

mérite reconnu , la réunion des talens & des principes , accord trop rare dans un siècle moins religieux qu'éclairé , tels sont les titres qui ont déterminé le vœu unanime de l'académie en faveur de M. l'abbé Terisse , chanoine & haut-doyen de l'église métropolitaine de Rouen , abbé commendataire de St. Victor en Caux , docteur de la maison & société de Sorbonne , vicaire-général de S. E. Mgr. le cardinal de la Rochefoucauld.

Dans la séance publique du mois de décembre 1782 , l'académie doit distribuer cinq prix.

1°. M. l'abbé Terisse , prince actuel de l'académie , offre un prix extraordinaire , consistant en une médaille d'or. Il demande un discours académique , dans lequel les orateurs développent cette proposition que le patriotisme lui a suggéré : *Combien il est intéressant pour la gloire & le bonheur des François de conserver le caractère national !*

2°. Une assertion également intéressante & patriotique est proposée pour sujet du prix d'éloquence , remis au concours : *L'amour de la patrie s'accroît chez les peuples à proportion de la confiance qui leur est inspirée par ceux qui les gouvernent.*

3°. Le prix de poésie latine est destiné à une *Allégorie* ou poème d'environ cent cinquante vers.

4°. Des *Stances* & une *Idylle* font la matiere d'un double prix de poésie françoise.

On laisse aux poètes la liberté de choisir les sujets qu'ils voudront traiter. On les engage à n'adopter que des matieres piquantes par l'inté-

### 330 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

rêt de la nouveauté , relatives aux arts & aux sciences , choisies parmi les événemens glorieux que la valeur de nos guerriers nous fournit chaque année. Toute composition satyrique , ou tirée de la mythologie , sera rejetée du concours. Les ouvrages seront envoyés doubles & francs de port au R. P. prieur des carmes , trésorier de l'académie. Les auteurs sont priés d'écrire lisiblement & correctement chacune des deux copies , & de renfermer leur nom , avec une sentence ou devise , dans un billet cacheté. Cette sentence sera répétée au bas de la piece & sur l'adresse du billet.

#### V I.

##### *SOCIÉTÉ d'émulation de Liege.*

L'utilité de la société d'émulation n'est plus un problème à résoudre ; les progrès qu'elle a faits depuis son établissement déposent en sa faveur ; & la vive sensation que produisit la séance publique , tenue le 25 février de cette année , est le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une institution due au patriotisme le plus éclairé.

Cette séance eut lieu à l'ordinaire , dans la grand'salle que la société occupe les jours d'assemblées solennelles. Elle fut honorée de la présence de son altesse le prince-évêque , son auguste protecteur ; & un concours nombreux de citoyens de tous les ordres remplissoient la salle.

M. Regnier , secrétaire-perpétuel , en fit l'ou-



verture par un petit discours relatif aux circonstances : il annonça que parmi les différens mémoires qui ont concouru pour les prix proposés par la société, elle en avoit distingué deux qui , malheureusement , étoient arrivés trop tard. L'un portant pour devise : *Je ne cherche qu'à être utile*, donne la description d'une nouvelle pompe portative d'une grande ressource dans les incendies. L'autre ayant pour devise : *Ce ressort si puissant, l'ame de la nature*, &c. traite de l'électricité. La société apprit avec la plus grande satisfaction que M. Villette, habile physicien à Liege, est l'auteur de ces deux mémoires.

Les pompes portatives, connues sous le nom de *pompes hollandaises*, ont fourni à M. Villette l'idée de celle qui fait l'objet du premier mémoire. Ce physicien s'est donc appliqué à perfectionner la pompe hollandoise, non-seulement en changeant plusieurs de ses parties très défectueuses, mais encore en leur procurant un avantage qu'elles n'ont jamais eu. La nouvelle pompe est construite de manière qu'elle fournit un jet d'eau uniforme & sans interruption, qui dure même quelque tems après que l'on a cessé de faire agir le piston. De tristes expériences ont démontré que, dans bien des occasions, les grandes pompes ne peuvent être placées aussi près de l'incendie qu'on le voudroit; que souvent elles ne peuvent arriver & être mises en état de service que lorsque l'incendie a fait de violens progrès. La pompe proposée par M. Villette est d'un très-petit

volume. Un homme peut sans peine la prendre sous le bras , monter à l'extrémité d'une échelle , suspendre un sceau aux échellons à l'aide d'un crochet , placer la pompe dans le sceau , la faire agir , & envoyer l'eau au loin par-tout où elle est nécessaire , en attendant des secours plus puissans. La société a engagé M. Villette à donner au public la description de cette pompe ; & nous savons que ce citoyen fait des vœux aussi sincères qu'ils sont intéressés pour en voir l'usage adopté généralement dans sa patrie.

Le mémoire sur l'électricité mérite toute l'attention des physiciens. M. Villette , par des expériences multipliées , s'est assuré que le papier est un des corps électriques qui a le plus d'énergie. Le verre même , que l'on a regardé comme la matière qui a cette qualité au degré le plus éminent , n'en approche pas. » Frottez un carreau de vers pour le rendre électrique , ( dit le savant physicien dans son mémoire , ) vous n'en verrez point jaillir des traits de feu à trois ou quatre pouces de distance , en y présentant le doigt , & vous en excitez d'un carreau de papier , si vous opérez selon ma méthode. » Cette méthode est exposée dans plusieurs expériences très-intéressantes , & d'une exécution facile. Notre habile physicien , pour obtenir des effets électriques plus vifs & plus soutenus , imagina de substituer à une machine à plateau , dont la glace avoit dix-sept pouces de diamètre , un carton mince de pareille grandeur. » J'ai garni,

» (dit-il,) les coussinets, bourrés légèrement  
 » avec du crin, d'une peau velue. Le carton,  
 » sur les faces duquel j'avois collé du papier  
 » pour les rendre plus lisses, ayant été bien  
 » séché, j'ai mis la machine en jeu : mon  
 » étonnement a été extrême, quoique j'eusse  
 » lieu de m'y attendre, de la force des éin-  
 » celles que le conducteur fournissoit; elles  
 » étoient plus énergiques qu'une glace de pa-  
 » reille grandeur n'en auroit produit. C'est à  
 » l'aide d'une machine aussi simple, qui coûte  
 » si peu, qui n'a pas les inconvéniens du ver-  
 » re, que j'ai répété, avec un plein succès,  
 » toutes les expériences que je faisois ci-de-  
 » vant, soit avec des globes ou des plateaux.  
 » Depuis que j'ai vu les effets de mon plateau  
 » de carton, j'ai pensé à une nouvelle conf-  
 » truction de machine électrique dont j'ai lieu  
 » d'attendre des effets surprenans par quelques  
 » essais que j'ai faits. » Ce que nous venons  
 d'extraire du mémoire de M. Villette ne peut  
 que donner la plus haute idée de ses talens,  
 & faire naître le desir de profiter des décou-  
 vertes qu'ils a faites, & que la société se pro-  
 pose de publier dans le premier volume qu'elle  
 donnera au public.

Après le discours du secrétaire-perpétuel,  
 on fit lecture d'un *Plan d'études & d'occupations*  
*pour la société*, par M. l'abbé de Paix, trésor-  
 crier de la cathédrale. Ce mémoire, présenté  
 par l'auteur, sous le titre modeste d'*Essai*,  
 réunit l'élégance du style, à la précision & à  
 la netteté des idées. L'étude de l'histoire natu-

### 334 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

nale ; l'examen de quelques loix trop dures ; promulguées dans des tems de barbarie ; l'histoire-naturelle des productions du pays ; l'exploitation des mines ; l'agriculture dans tous ses détails ; le commerce ; les manufactures ; enfin les lettres , les beaux-arts ; tels sont les objets vers lesquels la société doit diriger ses travaux pour se rendre vraiment utile à la patrie. M. l'abbé de Paix termine son mémoire par l'éloge du souverain libéral & du protecteur éclairé dont la présence jettoit tant d'éclat sur cette société. Les applaudissemens les plus vifs durent persuader l'orateur qu'il n'avoit été que l'interprete de la nation , dans cet éloge plein de noblesse & de vérité.

M. l'abbé de Villenfagne , coadjuteur de la collégiale de Saint-Denis , lut un *Mémoire sur les artistes Liégeois* , qui suppose des recherches laborieuses , & une lecture immense. C'est une galerie d'hommes célèbres , peintres , graveurs , sculpteurs , musiciens , offerts à l'émulation des artistes de nos jours. Les Van-Eyck , les Patenier , les Lombart , les Suavius , les de Bry , les Lampson , les de Glen , les Valdor , les Delmont , les Douffet , les Damery , les Varin , les Natalis , les Bertholet , les Delcour , les Laireffe , les Gossin , les Duvivier , les Demarteau , &c. &c. ont fourni à M. l'abbé de Villenfagne autant d'articles curieux , semés d'anecdotes , la plupart inconnues jusqu'à ce jour. On a aussi remarqué dans ce mémoire une critique saine & judicieuse , ce qui suppose dans l'auteur la connoissance des beaux-

arts, & une application peu commune. (\*).

M. de Saive fit la lecture d'un *Mémoire sur l'état actuel de quelques manufactures à feu du pays de Liege*, dans lequel on reconnut le chymiste habile & le bon citoyen. Après avoir exposé d'excellentes observations sur l'état des manufactures & des fabriques nationales, il propose à la société de s'occuper des objets qui procureroient encore un degré de perfection de plus, aux productions des ateliers & des fabriques où l'on fait usage de charbon de terre; telles que les poteries, les verreries, les alunieres, les vitriolieres, &c. &c.

La lecture d'une *Idylle* de M. Reynier succéda immédiatement; le poëte y décrit, avec beaucoup de graces & de sensibilité, la mort d'un sage vieillard environné de ses enfans.

Un petit poëme de M. Henkart, avocat, ayant pour titre : *La liberté nationale*, partagea, avec les autres morceaux dont nous avons fait mention, les applaudissemens du public.

O toi, dans l'âge d'or, premier bien des humains,  
Avant qu'un peu de sable, élevé par leurs mains,  
Eût entouré de murs l'enceinte de leurs villes,  
Qu'ils eussent, sous le joug, baissé des fronts serviles,  
Liberté ! liberté ! nos foyers sont les tiens ;  
Je le salue au nom de mes concitoyens.

---

(\*) Ce mémoire a été imprimé avec celui de M. l'abbé de Paix, aux dépens de la société d'émulation ; on peut se les procurer chez J. J. Tutot, imprimeur de la société à Liege.

### 336 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

Tel est le début du poète , qui parcourt en-  
suite différentes contrées de l'univers pour y  
chercher encore les traces de la liberté.

Vers l'astre du lion , le golphe Adriatique  
Sur des isles bâtie offre une ville antique,  
Là , tous les ans , le chef d'un sénat noble & fier  
Avec solennité vient épouser la mer ;  
A ce peuple , long tems fidelle à sa promesse ,  
Amphitrite soumit les isles de la Grece ,  
Et l'heureux Archipel , sous ce nouveau vainqueur ,  
Fut prêt à recouvrer sa première splendeur ;  
Qu'existe-t-il encore de ce peuple si brave ?  
Où les grands sont puissans , tout le reste est esclave.

Comme un vain météore , en un beau soir d'été ,  
Bâille pour disparaître ; ainsi la liberté ,  
Planant du haut des airs sur des cités sans nombre ,  
Autour de leurs remparts laisse à peine son ombre.

M. Henkart rappelle à ses concitoyens les  
généreux efforts de leurs ancêtres , pour se  
conserver libres au milieu des grandes révo-  
lutions qui agitoient leurs voisins.

Loin de l'ambition des conquérans altiers ,  
Mais défenseurs ardens de nos propres foyers ,  
Pour obtenir la paix nous avons fait la guerre ;  
Libres , nous existons au milieu de la terre ;  
La plus simple cabane est un séjour sacré  
Où chaque citoyen dort ou veille à son gré ;  
L'auguste liberté , déesse hospitalière ,  
Sur le seuil pacifique a posé sa barrière :

Cet éloge de la liberté & du bonheur des  
Liégeois

Liégeois amenoit naturellement celui du prince

Qui regne en citoyen sur la patrie entière.

Aussi M. Henkart a-t-il terminé son poëme par des vers pleins d'expression & de sentiment, où il rappelle les bienfaits de son altesse :

Liberté, par tes mains, offre lui notre encens;  
Présente à ses genoux ses fils reconnoissans;  
Je m'en souviens encore, ô moment plein de charmes!  
Le bonheur de son peuple a fait couler ses larmes.  
. . . . .

Toute cette tirade a excité les plus grands applaudissemens; & il est bien flatteur pour le jeune poëte de les avoir mérités, dès les premiers pas qu'il a faits dans la carrière des muses. Nous lui conseillerons, néanmoins, d'être plus difficile sur les tableaux qui s'offrent quelquefois à son imagination. Il ne suffit pas qu'un vers soit harmonieux, qu'il présente une image hardie, pour mériter des éloges : il faut encore que la pensée soit juste, & que l'image soit vraie. Par exemple, le poëte dit à la Liberté,

Quand des bords désolés pleurent sur ton tombeau,  
Mon rivage natal est encor ton berceau.

On sent, avec un peu de réflexion, que *faire pleurer des bords sur un tombeau*, n'offre pas une image vraie, sensible; & que le poëte abuse de la métaphore. Ailleurs il dit, en parlant d'un peuple altier :

(Il) crut mettre en un faisceau l'un & l'autre hémisphère,  
Tome IV. P.

Cette image manque encore de justesse : deux hémisphères réunis présenteront un globe à l'imagination, & jamais un faisceau. On dit bien un *faisceau d'armes*, un *faisceau de fleches*, & même un *faisceau d'herbes*, mais il seroit ridicule de dire un *faisceau d'hémisphères*. Nous ne pousserons pas plus loin des observations dictées par l'intérêt que nous prenons à M. Henkart ; avec la docilité que nous lui connoissons, il suffit de l'avertir de se tenir en garde contre une facilité dangereuse, qui l'éloigneroit des bons modèles, pour qu'il soit plus sévère par la suite envers ses productions.

Après la lecture des différens morceaux qui devoient remplir cette séance, on proclama les noms des élèves de l'académie de peinture, sculpture, architecture, &c. qui ont remporté les prix accordés par son altesse.

Les commissaires de la société, adjoints aux professeurs de l'académie, adjugerent une médaille d'argent à M. Jaspar, pour prix d'un morceau de sa composition, tableau représentant Héliodore chassé du temple. Ils distinguèrent deux dessins au crayon noir, rehaussé de blanc, d'après le *Gladiateur combattant*, par M. Ansiaux ; ces morceaux ont réuni tous les suffrages, & le second prix a été adjugé unanimement à leur auteur. Ce second prix ne devoit consister qu'en une médaille d'argent ; mais son altesse voulant encourager les talens de M. Ansiaux, l'a gratifié d'une médaille d'or. Les prix d'architecture, consistant chacun en une médaille d'argent, ont été adjugés, l'un à



M. François Doyen , auteur d'un plan & élévation de la *façade d'un palais* ; l'autre à M. Jean Roffius, auteur d'un plan & d'une coupe d'une *église en croix grecque de l'ordre corynthien*. La générosité de son altesse ne se borna point à ces prix : elle accorda en outre une médaille d'argent à M. Elias de Hourain, élève de l'école des mathématiques ; une médaille d'argent à M. Aubée fils, pour le prix du dessin, qu'il avoit remporté avant son voyage de Rome ; enfin une médaille d'or à M. Laurent Fréart, élève émérite du grand-college, qui remporta l'année dernière le premier prix de la classe de rhétorique. Après que chaque vainqueur eut reçu le prix des mains mêmes de son altesse, au milieu des acclamations publiques, & au bruit des tymballes & des trompettes de la ville, M. Ramoux, principal du grand-college, prononça un discours de remerciement au prince bienfaisant, protecteur de la société.

La séance fut terminée par l'annonce des prix proposés pour l'année 1783.

Son altesse destine une médaille d'or pour la meilleure piece d'éloquence françoise dont le sujet sera annoncé dans un des nos premiers journaux.

La société propose : 1°. un prix de six louis pour le meilleur dessin allégorique , relatif à l'établissement de la société. 2°. Un prix de huit louis pour la meilleure piece historique sur les écrivains Liégeois les plus célèbres, avec une courte notice de leurs ouvrages.

Un membre d'un des tribunaux du pays ;

propose un prix de dix louis pour celui qui, au jugement des commissaires nommés par la société, aura envoyé le mémoire le plus satisfaisant sur cette question : » Quels sont les » meilleurs moyens d'abrégier & de simplifier » la manière de procéder dans les tribunaux » du pays de Liege ?

Un Italien domicilié à Liege, & membre de la société d'émulation, propose un prix de quatre louis, en faveur de celui, sans exception de personne, qui, au jugement des commissaires nommés à cet effet, aura mieux satisfait, par un mémoire en langue françoise, à la question suivante : » Quels sont les moyens » les plus praticables, pour contribuer à obtenir quelque diminution sur le prix du pain » & de la bierre, en faveur des pauvres, dans » la principauté de Liege ?

Ces différens prix seront distribués à la séance publique de la société, en janvier 1783. Tous les mémoires seront adressés à M. Regnier, secrétaire perpétuel, avant le premier janvier 1783. Ce terme est de rigueur.

La salle de la société, ornée des productions en tout genre, exposés par les artistes, a resté ouverte plusieurs jours de suite, à la grande satisfaction du public, qui s'y est porté en foule.

## V I I.

*S o c i é t é patriotique de Maestricht.*

La société promet pour prix , une médaille d'or , de la valeur de trois cens florins brabant de Liege , ou bien en espèces , à celui qui aura le mieux satisfait aux questions suivantes.

» *Quelles sont les causes auxquelles on doit  
» attribuer la chute du commerce & des fabriques  
» dans la ville de Maestricht ?*

» *Quelles sont les branches de commerce & les  
» fabriques qu'on pourroit y entreprendre avec  
» avantage ?*

» *Quels sont les moyens les plus propres à  
» être employés pour les introduire & les faire prof-  
» pérer dans cette ville ?*

Les réponses ne devront pas simplement se borner aux principes de commerce en général , mais l'application doit en être faite à cette ville en particulier.

On desire que , ce qui sera proposé relativement à quelques branches de commerce , ne consiste pas en simples spéculations , mais que l'avantage en soit réellement démontré & justifié par un calcul exact autant que possible.

Et quant aux moyens à employer pour l'avancement des différentes branches de commerce , ils ne devront pas être contraires à la constitution actuelle de la ville ; mais tels , qu'on puisse les effectuer , sans de nouvelles exemptions ou de nouveaux privilèges.

### 342 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

Les réponses, écrites en latin, en hollandois ou en françois, seront adressées, franc de port, avant le 15 du mois de mars 1783, à M. Ph. Fermin, échevin de la ville, & membre de la-dite société à Maestricht.

On prie les auteurs de ne point se nommer, mais de mettre simplement une devise, à laquelle ils joindront un billet cacheté, qui contiendra avec la devise leur nom & leur demeure.

Le mémoire couronné par la société, sera imprimé à ses fraix, & on y ajoutera le nom de l'auteur, s'il y consent.



---



---

# S P E C T A C L E S.

---



---

## L O N D R E S.

### C O V E N T - G A R D E N.

*LE COMTE DE NARBONNE, tragédie, représentée pour la première fois, le 17 novembre 1781, sur le théâtre de Covent-Garden.*

**L**ES acteurs sont : Raymond, comte de Narbonne, Théodore, Fabien, un officier du comte, le pere Augustin, Hortense, Adélaïde, Blanche.

Cette piece est la production de M. Jephson ; auteur des tragédies de *Bragance* & de *la Loi de Lombardie*. Elle est fondée sur le roman de M. Horace Walpole ; appelé le *Château d'Orrante*. L'historique est changé, autant que le théâtre l'exige : Au lieu d'être à Orrante, la scene est à Narbonne ; les noms de la plupart des personnages sont également changés, & particulièrement ceux du comte, de sa femme & de sa fille, ainsi que celui du moine. Ceux qui ont lu le roman, se rappelleront d'y avoir trouvé des miracles, des visions & des événements surnaturels en abondance. L'auteur a

## 344 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

banni de sa tragédie tous ces objets, dans l'idée de rendre l'ensemble de sa pièce plus probable, & par conséquent plus intéressant.

La pièce s'ouvre par Raymond, comte de Narbonne; il vient précisément de recevoir un cartel, dans lequel les droits sur Narbonne sont disputés; & tandis qu'affligé il fait part à son confident de la malédiction prophétique, prononcée contre sa famille, confirmée d'un côté par la mort récente de son fils, & de l'autre, par l'impossibilité d'avoir des enfans de sa femme, il se détermine à changer sa destinée, en faisant un divorce avec Hortense, & en épousant Isabelle, promise à son fils, qui vient de mourir. Il est détourné de ce dessein par Augustin, dont le caractère est supérieurement représenté dans toute la pièce. Théodore paroît, & son amour pour Adélaïde, naît d'une rencontre, dans laquelle il la sauve des scélérats, qui vouloient l'enlever. La découverte de sa naissance, de ses droits sur la province injustement usurpés par le père de Raymond, & sa ressemblance avec son aïeul assassiné, tous ces objets produisent un effet théâtral très-frappant; par un effet naturel & bien amené, il paroît dans l'armure véritable d'Alphonse. Toutes ces choses, jointes aux agitations du comte, dont la douleur excite la pitié, parce qu'il souffre pour les crimes de son père, plutôt que pour les siens, le courage d'Hortense outragée, forment les principales circonstances de l'action dramatique. Isabelle, quoique toujours un objet de la pièce, est dans l'asyle d'un couvent; ses

volontés sont apportées par Augustin. L'auteur auroit pu mettre les choses plus en action & moins en narration ; il savoit probablement qu'il réussiroit mieux dans un genre que dans l'autre. La catastrophe est très frappante, & les circonstances, qui l'accompagnent ; sont ressortir le caractère du comte. Il croit voir la main d'Isabelle, jointe par Augustin à celle de Théodore ; cette vue fatale, qui renverse à la fois tout l'espoir de son amour & de son ambition, l'enflamme de colere ; il tire son épée, quoique dans une place du sanctuaire, & fond sur Théodore, qui est défendu par l'armure d'Alphonse. Aussi-tôt il croit porter un coup vengeur à Isabelle, mais il perce le sein de sa fille. A ce moment fatal, Hortense paroît, & Raymond, succombant à sa douleur, se perce & expire aux pieds de son épouse. Hortense, effrayée de l'horrible spectacle de sa fille & de son époux massacrés, tombe dans un désespoir & un abattement mortel. La famille de l'usurpateur étant ainsi éteinte, on voit finir les malheurs monstrueux, dont l'état avoit été accablé, & Théodore prend paisiblement possession de l'héritage de ses peres.

*LE CHOIX D'ARLEQUIN ; ou LE CHEF INDIEN, opéra-bouffon, représenté pour la première fois, le 26 décembre 1781, sur le théâtre de Covent-Garden.*

Arlequin ouvre la piece. Il est nouvellement arrivé des Indes ; il est logé dans un magnifique hôtel. Il est dans le costume d'un Indien ;

### 346 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

regorgeant de richesses, il desireroit goûter tous les plaisirs. Dans cette résolution, n'ayant point encore de plan réglé pour lui-même, la Vertu lui apparoît ; elle tâche de lui persuader de se conduire d'après ses préceptes & son exemple. Le Plaisir venant immédiatement après, tourne en ridicule les avis de la Vertu, & met tout en usage pour engager Arlequin à suivre son sentier séducteur. Tandis qu'il demeure en suspens, la Vertu fait voir d'un côté du théâtre son temple, situé sur une hauteur escarpée, & promet un bonheur immortel à Arlequin, s'il veut se donner la peine d'y monter. De l'autre côté du théâtre, le Plaisir montre à découvert sa demeure agréable & enchantée. Arlequin est doublement tenté, mais, après un combat qu'il éprouve intérieurement, il cede aux demandes du Plaisir. Malgré cela, la Vertu, jalouse de le remettre dans le bon chemin, lui envoie un génie, pour le défendre & le protéger dans les périls qu'il doit rencontrer.

Arlequin, qui suit le Plaisir, en reçoit un fafre magique ; sa première aventure se passe à une table de jeu. Environné d'une troupe d'escrocs, il perd avec eux tout son argent à des jeux de hasard. L'ayant ainsi dépouillé, ils le renvoient ; ensuite au moment qu'ils ne s'attendent à rien, il sort du centre de la table, répare sa perte en ramassant tout l'argent qu'il y trouve, & disparaît.

Arlequin paroît ensuite au *Panthéon* (\*). Là,

---

(\*) Endroit à Londres où l'on donne des bals.



après une variété de tours & d'événemens, il accoste une *filles*, qui étoit dans une troupe de masques, & la suit à son logis, qui se trouve être un misérable taudis. La *filles* concerte avec un grenadier de voler & d'assassiner Arlequin. Celui-ci de son sabre magique coupe en deux le grenadier. La scene se change en *Bridewel* (\*); la *filles* y reçoit le châtiment dû à sa scélératesse. Des couplets plaisans sont chantés en chœur par les prisonniers du *Bridewel*.

Après ces diverses aventures, Arlequin se repent d'avoir couru après le Plaisir. Abandonné au désespoir, il veut mettre fin à sa vie dissolue. La Vertu revient à lui, & satisfaite de son repentir, elle lui promet toute sorte de félicité, s'il veut suivre ses pas. Il va ensuite au *Museum* (\*\*), où il rencontre une virtuose, fille d'un lieutenant de vaisseau, de laquelle il devient amoureux. Plusieurs galans font en sorte de la séduire par leurs discours; Arlequin les effraie tous, en rendant la vie à quelques-unes des bêtes du *Museum*, qui forment ensuite une danse risible. Arlequin, toujours avec Colombine, voit le lieutenant de vaisseau qu'on arrête, & qu'on enleve à sa femme & sa fille. Il les console premièrement dans leur affliction & suit le lieutenant dans sa prison. Il est saisi

---

(\*) Maison de force, où l'on renferme les gens de mauvaise vie.

(\*\*) Endroit où l'on voit des curiosités en tout genre en antiquités, en histoire-naturelle, &c.

### 348 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'horreur à la vue de la place ; il fait des charités aux prisonniers, & apprenant que ceux-ci sont enfermés plutôt pour imprudence que pour crimes, il les change en matelots, & la scène présente une flotte magnifique. On voit Neptune dans son char tiré par des tritons, un lion gardant la couronne de l'Angleterre, qui se repose sur un globe, & la Renommée avec le Génie de la Grande-Bretagne supportant le buste du roi d'Angleterre. Les nouveaux matelots témoignent leur desir de servir leur souverain & leur patrie ; viennent ensuite des chansons & des danses.

On voit une chaumière, qui est supposée la demeure de la famille de Colombine, à qui Arlequin rend le lieutenant remis en liberté. Toute la famille lui exprime sa reconnoissance. La Vertu fait sa dernière épreuve sur Arlequin, en prenant l'habit d'une pauvre femme ; il lui donne l'aumône, & l'invite à entrer dans la chaumière, où il lui fait prendre quelque nourriture. La Vertu quitte ses habits, & paroît dans son propre costume. Elle donne des louanges à Arlequin pour avoir suivi ses instructions, & en récompense elle le transporte dans son pays, où il se marie à Colombine.

Voici la traduction de quelques couplets, qui feront plaisir à nos lecteurs, dans les circonstances présentes.

CHANSON.

*Le pilote aux matelots.*

I.

Courage , mes enfans , allons , puisque nous sommes en-  
 core libres ;  
 Hâtons-nous de gagner l'empire de la liberté, qui est  
 la mer ;  
 Nous en chasserons les fiers usurpateurs ,  
 Et nous leur dirons que ce royaume a toujours été le  
 nôtre.  
 Nous devons quelque chose aux François , pour le tout  
 qu'ils nous ont joué l'autre jour  
 Ils nous ont battus , nous leur payerons bien cette dette.  
 Nous rirons de leur rodomontade & mépriserons leurs  
 menaces.  
 Nous ne cétons que pour vaincre , & nous ne tombons  
 que pour nous relever.  
 Avec Parker & Rodney nous étrillerons les Monfieurs  
 ( *les François* )  
 Nous châtouillerons les Espagnols & donnerons des aîles  
 aux Mynhers ( *les Hollandois.* )

2.

Un Guillaume fut le défenseur de notre religion & de  
 nos loix ;  
 Un autre reparoit aujourd'hui , pour plaider notre fameuse  
 cause.  
 Ce jeune héros est vraiment né Anglois.  
 Il défendra son roi & sera l'honneur de son pays.  
 Son courage affrontera les travaux & les périls ,  
 Parce que Digby lui apprendra à vaincre ou à mourir.  
 Quoique nous ayons eu à souffrir des vagues , quoique  
 le vent nous ait soufflé au visage ,

## 350 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Nous rions de l'infortune, des blessures, des naufrages  
& de la mort.

Oui, nous pouvons espérer, mes chers enfans, qu'en  
changeant nos voiles

Nous aurons enfin un vent favorable.

### CH A N S O N.

#### *Le lieutenant du vaisseau.*

##### 1.

Puisque vous avez dessein de faire voile pour l'isle du  
Plaisir ,

Et d'être balancés toutes les nuits dans les doux ham-  
macks ( lits des matelots ) de l'hymen ;

Si vous voulez que votre voyage soit heureux ,

Il faut que l'affection enfile vos voiles, & que l'amour habi-  
te votre cabine ( petite chambre de vaisseau. )

##### 2.

Que votre cœur, comme le grand-mât, soit toujours  
droit ,

Et que l'union, dont vous vous glorifiez, soit bien serrée,  
comme nos cordages.

Ayez soin d'éviter les écueils de l'indifférence,

Et n'approchez jamais des sables-mouvans de la jalousie.

##### 3.

Pour que les maris puissent espérer de mener une vie  
tranquille ,

Il faut qu'ils se déterminent à laisser le gouvernail à  
leurs femmes ;

Car, plus nous allons d'une manière unie, mes enfans,  
mieux nous naviguons ;

Et, en mer, la poupe est toujours dirigée par le gou-  
vernail.

## 4.

Ecoutez donc votre pilote, mon enfant, (à *Arlequin*)  
& soyez sage.

Si vous négligez mes préceptes & méprisez mes maximes,  
Une paire de bois de cerf ornera votre front,

Et je parie cent contre un que vous doublerez le cap-  
horn (en *Anglois*, cap des cornes.)

## D R U R Y - L A N E.

*LE CARNAVAL de Venise, opéra-comique, représenté pour la première fois sur le théâtre royal de Drury-Lane, le 13 décembre 1781.*

L'auteur de cet opéra est M. Tickel, déjà connu par la pièce intitulée : *L'Anticipation*.

Voici le sujet de ce nouvel opéra. Emilie, orpheline, est laissée par son oncle, Sir Peter Pagoda, aux soins d'Isabelle, coquette Vénitienne. Melvil, voyageur Anglois, devient amoureux d'Emilie, & Isabelle conçoit de l'amour pour lui. Valencio, noble Vénitien, fait en apparence sa cour à Isabelle, mais en secret il aime Emilie. Sur le bruit que Sir Peter Pagoda est sur le point d'être de retour, Melvil, persuade à Marinette d'engager Emilie à lui donner rendez-vous sous le masque, à un bal, dans le dessein de l'enlever. Marinette est arrêtée par Isabelle, qui, en découvrant son dessein, vient à bout d'avoir les habits qui doivent servir aux projets de Melvil. Valencio, à qui Melvil a confié sans soupçon le plan qu'il médite, n'a pas grande peine d'ob-

### 352 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

tenir de Marinette qu'elle souffre qu'il donne rendez-vous à la supposée Emilie. Au retour de Sir Peter Pagoda , les amans masqués se présentent après leur mariage ; Sir Peter Pagoda donne son consentement de son côté ; les autres personnages en font autant.

L'historique de cette piece est naturel & intéressant ; les incidens en sont nombreux & bien imaginés ; elle a été bien accueillie des spectateurs.

( *Universal Magazine.* )



---

---

HISTOIRE-NATURELLE.

## P H Y S I Q U E.

C H Y M I E . B O T A N I Q U E .

---

---

## I.

*PHÉNOMÈNE que présente une montagne aux environs de Malesherbes.*

**V**OICI un événement fort extraordinaire & fait pour exercer les phyficiens : il y a à deux portées de fusil de Malesherbes, une montagne de grès de laquelle on tire beaucoup de sable ; depuis huit jours , on y entend de minute en minute , un bruit épouvantable & semblable à celui de coups de canon. Quand on est sur la montagne on ressent une commotion considérable , & le bruit augmente d'intensité de jour en jour.

*( Journal de Paris du 10 mars. )*

## I I.

*LETTRE aux auteurs du Journal de Paris , sur  
le même sujet.*

*DE MALESHERBES , le 17 mars 1782.*

M E S S I E U R S ,

J'ai été , ce matin , témoin oculaire des phénomènes que présente une montagne de sable dans les environs de Malesherbes , & j'ai entendu un bruit sous mes pieds semblable à celui d'un coup de canon éloigné : la montagne a éprouvé , dans le même instant , une commotion , & j'ai été tant soit peu soulevé. Le lieu qui renferme la cause de ces phénomènes n'est point profond ; car un son éloigné reste quelque tems à parvenir à l'oreille ; or j'ai éprouvé dans le même moment & la pulsation souterraine , & le sentiment du son qu'elle produit.

Ce phénomène , Messieurs , est isolé dans l'ordre des phénomènes souterrains , & il est fort singulier ; mais il n'est accompagné d'aucun symptôme effrayant.

Dans les campagnes voisines que je parcours pour étudier le système de la nature des environs , le peuple a recours à des superstitions pour expliquer ce phénomène. Vous ne sauriez imaginer quels contes extravagans il débite.

Le peuple m'a paru plus éclairé à Malesherbes & à Fontainebleau ; il est même curieux



des singularités de la nature , & son imagination est plus tranquille ; il appelle tout simplement cette montagne , *la montagne qui cogne*.

J'ai l'honneur d'être , &c.

L'abbé G. SOULAVIE.

## I I I.

*PRÉCIS des observations météorologiques faites à Bruxelles pendant l'année 1781 ; par M. le baron DE POÉDERLÉ.*

Comme l'année 1781 est du nombre de celles qui intéressent & qui peuvent fixer l'attention des physiciens , je me suis fait un plaisir d'en donner un précis , d'autant plus qu'elle fera aussi époque : ( ainsi que je l'ai dit , dans le tems , de l'année 1779 : ) dans les annales de la météorologie par sa grande sécheresse , par ses chaleurs , excessives , par sa rare & étonnante abondance en fruits , sur-tout à noyau , par ses moissons & vendange , singulièrement hâtives , & par la dyssenterie , presque générale qui en est résultée.

## MOIS DE JANVIER.

La température de ce mois a été humide & froide : les vents les plus dominans ont été l'est & le sud-ouest , la liqueur du thermomètre est descendue 14 fois au-dessous du terme de la congélation.

Le 28 , le plus grand degré de chaleur de 8 degrés de dilatation , & le 13 , le plus grand degré de froid de 7 degrés 3 quarts de condensation : la différence a donc été de 15 degrés

## 356 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

3 quarts, la chaleur moyenne de 2 degrés 9 dixiemes, & le froid moyen de 3 degrés 2 dixiemes.

Les 9 & 10, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 6 lignes 1 quart, & le 25, la plus petite de 27 pouces 2 lignes 3 quarts : la différence, entre ces deux termes, a été de 1 pouce 3 lignes & demie.

Il y a eu 11 jours où il est tombé de la pluie, & 6 de la neige.

Il a gelé les 3, 5, 6 & 7, ensuite du 9 au 17, le thermometre à l'esprit-de-vin est descendu, pendant ces jours de gelée de 4 à 7 degrés 3 quarts de condensation, le vent a été violent & piquant, le ciel en très-grande partie serein; il a encore gelé les 20, 22 & 23.

Il y a eu 11 fois du brouillard plus ou moins durable ou répandu, & 18 jours variables en neige, pluie ou grand vent.

Le 30, à 10 heures du soir grande aurore-horéale.

### MOIS DE FÉVRIER.

La température de ce mois a été très-humide & assez froide: les vents les plus dominants ont été le sud-ouest & l'ouest, la liqueur du thermometre n'est descendue que 5 fois au-dessous du terme de la congélation.

Le 13, le plus grand degré de chaleur de 9 degrés 1 quart de dilatation, & le 3, le plus grand degré de froid de 2 degrés de condensation: la différence a donc été de 11 degrés 1 quart, la chaleur moyenne de 4 degrés 9 dixiemes, & le froid moyen de 9 dixiemes.

Le 3, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 4 lignes 3 quarts, & le 27, la plus petite de 26 pouces 11 lignes: la différen-

ce, entre ces deux termes, a été de 1 pouce 5 lignes 3 quarts.

Du 8 au 9 dans la nuit, vent impétueux, grande pluie après & ciel serein plus tard.

Le 11, vers les 6 heures du soir, le vent est devenu impétueux par coups, & a duré ainsi toute la nuit, & le ciel est resté serein; le 12, même vent dès les 7 heures du soir, mais dans la nuit l'ouragan a été impétueux, sur-tout vers les 5 heures du matin avec des ondées de très-grosse pluie. Le 14, dès les 2 heures après midi, le vent est encore devenu impétueux par coups de la partie de l'ouest.

Il y a eu 18 jours variables en pluie, neige ou vent, & 19 où il est tombé de la pluie & 3 de la neige.

Il y a eu 4 fois du brouillard peu considérable.

Le 15, aurore-boréale dans la soirée.

Le 27, dès le midi, le vent est devenu impétueux par coups avec grande pluie; ce même jour à 2 heures & demi après midi on a essuyé un coup de vent des plus terribles à Portsmouth, &c. de la partie du nord-ouest au nord-nord-ouest; on en peut voir le détail dans le *Journal historique & politique*, N<sup>o</sup>. 11. de cette année.

## MOIS DE MARS.

La température de ce mois a été froide & très-secche: les vents ont dominé de l'est & du sud-ouest.

Les 18, 19, & 26, le plus grand degré de chaleur de 13 degrés 3 quarts de dilatation & les 29 & 30, le plus grand degré de froid d'un demi degré de condensation: la différence a donc été de 14 degrés 1 quart, la chaleur moyenne

## 358 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

de 6 degrés 5 dixièmes, & le froid moyen de 5 dixièmes de degré.

Les 15 & 24, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 6 lignes, & la plus petite le 28, de 27 pouces 10 lignes & demi : ainsi la différence entre ces deux termes, a été de 7 lignes & demie.

Il n'y a eu que 4 jours où il est tombé de la pluie. Gelée blanche les 1, 6, 13, 14 & 24.

Brouillard plus ou moins durable ou répandu les 1, 3, 4, 5, 9, 10, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 24 & 25.

Belles journées les 3, 6, 10, 11, 12, 13, 14, 17, 18, 19, 20, 21, 23, 24, 25, 26, 28, 29 & 30 : celles des 3, 10, 14, 17, 18, 19 & 20 ont été douces, & les autres ont été assez froides.

Le 27, a été une journée à giboulées ; le même jour aurore-boréale assez étendue.

Le 28, aurore-boréale très-grande & fort élevée, elle s'étendoit de l'ouest à l'est-nord-est.

Le 31, dès les 2 heures du matin, le vent a été très-violent par coups, & le ciel s'étoit couvert jusques vers les 11 heures qu'il devint beau avec quelques petites nuées rares, mais le vent a continué à être grand & piquant pendant tout le jour.

Le 14, les chauve-fouris ont volé, dans la soirée ; le même jour aurore-boréale.

Dès le 15, on voyoit des bouquets de violettes, & les abricotiers, plantés dans les jardins de la ville, entroient en fleurs.

### MOIS D'AVRIL.

La température de ce mois a été assez froide & très-seche : les vents ont dominé de l'est au nord.

Le 17, le plus grand degré de chaleur de 17 degrés 3 quarts de dilatation & le 1, le plus grand degré de froid d'un demi-degré de condensation : la différence a donc été de 18 degrés 1 quart, & la chaleur moyenne de 10 degrés 9 dixiemes.

Le 21, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 3 lignes 1 quart & les 5 & 6, la plus petite de 27 pouce 5 lignes 3 quarts : ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 9 lignes & demie.

Il y a eu 4 jours où il est tombé de la pluie.

Belles journées les 1, 2, 3, 5, 7, 8, 9, 10, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 28, 29 & 30 : elles ont été douces les 5, 8, 9 & 16 ; & chaudes les 2 & 17.

Les journées des 10, 18 & 19 ont été fort chaudes pour la saison.

Le 11, entre onze heures & midi, il y a eu deux nuées d'orage du sud par l'ouest au nord, avec grosse pluie, mêlée d'éclairs vifs & de gros coups de tonnerre, l'explosion la plus proche de chez moi, place de Louvain, n'a été que d'environ une seconde : ces orages ont été plus forts dans d'autres endroits, compris celui de la veille ; le vent a été impétueux dans la nuit.

Le 26 & 29 aurore boréale.

Le 5, on a vu des hirondelles, mais le 10, elles étoient en plus grand nombre & dans la ville.

Le 9, le rossignol a chanté pour la première fois, & le 14, les cailles.

Je n'ai vu les premiers grands martinets que le 23, mais en grand nombre.

Tous les fruits, principalement à noyau, étoient noués, parce que le froid, lorsqu'il est

## 360 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

sec, ne leur est, pour ainsi dire, point nuisible; l'abondance étonnante qui en est résultée, l'a bien prouvé.

### MOIS DE MAI.

La température de ce mois a été très-seche, & froide jusqu'au 11, alors très-chaude jusqu'au 20, ensuite jusqu'au 27 froide, & puis très-chaude encore les cinq derniers jours : la température a eu des variations frappantes en chaud & en froid extrêmes pour cette saison.

Le 31, le plus grand degré de chaleur de 26 degrés 3 quarts, & les 8, 23, 24 & 25 gelée à glaces, ainsi les thermometres doivent avoir été de grand matin, au terme de la congélation, & peut être, même au-dessous, car le 24, la glace a eu plus d'une ligne d'épaisseur : la différence a donc été de 26 degrés 3 quarts, & la chaleur moyenne de 12 degrés 8 dixiemes.

Les 24 & 25, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 3 lignes 1 quart, & le 10, la plus petite de 27 pouces 7 lignes 3 quarts : ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 7 lignes & demie.

Les vents dominans ont été l'est, le nord-est & l'est-nord-est.

Il y a eu 6 jours, où il est tombé de la pluie.

22 belles journées.

17 jours froids.

14 jours très-chauds.

9 fois du brouillard, dont trois ont été grands & répandus.

Le 11, 13, 14 & 19, jours orageux : mais le tonnerre étoit plus ou moins éloigné de la ville, & toujours du sud-ouest ou du sud dans l'est

l'est avec des éclairs très-vifs , l'orage du 14 , violent dans plusieurs endroits , en a grêlé quelques-uns du côté de Nivelles , & celui du 15 , qui étoit fort grand , a ravagé , par une très-grosse grêle , plusieurs villages sur la gauche de Soignier , en allant de Bruxelles à Mons.

\* Vers la fin du mois on vendoit déjà des cerises dans nos marchés , & dans nos environs on commençoit à faire des foin.

## M O I S D E J U I N

La température de ce mois a été sèche & excessivement chaude.

Le 20 , le plus grand degré de chaleur de 29 degrés & demi de dilatation , & le 5 , le moindre de 12 degrés 1 quart : la différence a donc été de 17 degrés 1 quart , & la chaleur moyenne de 18 degrés 8 dixièmes.

Le 29 , la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 4 lignes & demie , & le 8 , la plus petite de 27 pouces 7 lignes : ainsi la différence , entre ces deux termes , a été de 9 lignes & demie.

Le sud-ouest a été le vent dominant.

Il y a eu 9 jours , où il est tombé de la pluie , souvent de peu de durée , excepté le 8 , dont la journée a été très-pluvieuse.

24 belles journées , mais excessivement chaudes les 1 , 2 , 18 , 19 , 20 , 21 , 22 & 30 : la liqueur du thermometre , ces jours-là , est montée de 25 , 25 trois quarts , 27 , 27 & demi , 28 , 29 & 29 degrés & demi.

Le tonnerre s'est fait entendre assez souvent pendant ce mois , mais presque toujours de loin & du sud-ouest dans l'est : il a grondé les 2 , 3 , 6 , 7 , 8 , 11 , 16 , 18 & 22 ; l'orage a été

## 362 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

assez grand le 6 , entre 8 & 9 heures du soir, du sud-est au nord-ouest, mêlé de violens coups de tonnerre, d'éclairs très-grands & vifs, & de grosse pluie, l'explosion la plus proche de la place de Louvain, où je demeure, n'a été que d'une à deux secondes de tems.

La journée du 7 a été orageuse à différens intervalles, ainsi que celle du 11.

\* Dès les derniers jours du mois on a commencé à faucher les seigles.

\*\* Le 3 de ce mois il y a eu de grandes secousses de tremblement de terre à Florence, à Cagli, petite ville du duché d'Urbain, dans le Casentino, la Romagne, à Arezzo, à San-Sepolero, &c. tous ces tremblemens de terre auront pu produire ces chaleurs excessives & cette sécheresse étonnante de tout l'été: c'est une conjecture que j'ai déjà proposée aux savans, dans le précis de mes observations météorologiques du mois de juin 1780, insérées dans l'*Espirit des journaux*, pag. 342 à 353, volume du mois de novembre 1780.

### M O I S D E J U I L L E T.

La température de ce mois a été très-seche & excessivement chaude.

Le 2, le plus grand degré de chaleur de 28 degrés & demi de dilatation, & le 17, le moindre de 11 degrés 1 quart: la différence a donc été de 17 degrés 1 quart, & la chaleur moyenne de 17 degrés 8 dixièmes.

Le 21, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 4 lignes & demi, & le 2, la plus petite de 27 pouces 10 lignes: ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 6 lignes & demi.



Le vent dominant a été le sud-ouest.

Il y a eu 5 jours de pluie, dont trois ont été fort pluvieux, ç'a été les 9, 10 & 11.

26 belles journées, mais d'un chaud excessif les 1, 2, 5, 6, 25, 30 & 31: la liqueur du thermometre est montée, ces jours-là, de 24, 24 & demi, 25, 27 & demi, 27 3 quarts, & 28 degrés & demi.

Le tonnerre a grondé le 3, par deux reprises, mais de loin dans l'ouest & le nord-ouest avec des éclairs vifs.

\* Dès les derniers jours de ce mois la récolte des fromens étoit faite, & celle des avoines commençoit; aussi ne se souvenoit-on point d'une récolte si abondante.

*Les observations des mois suivans jusqu'au 11 de décembre inclus ont été faites, en ma terre de Saintes en Hainault, à quatre lieues sud-ouest de Bruxelles.*

#### M O I S D' A O U T.

La température de ce mois a été très-seche & excessivement chaude.

Le 12, le plus grand degré de chaleur de 27 degrés de dilatation, & le 4, le moindre de 9 degrés 3 quarts: la différence a donc été de 17 degrés 1 quart, & la chaleur moyenne de 17 degrés 6 dixiemes.

Le 4, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 5 lignes, & le 19, la plus petite de 27 pouces 8 lignes & demie: ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 8 lignes & demie.

Le vent dominant a été le sud-ouest.

Il y a eu 8 jours de pluie très-peu considérable, excepté les 8 & 19.

### 364 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

23 belles journées, dont 14 fort chaudes : la liqueur du thermometre s'est élevée, 25 fois, de 20 à 27 degrés de dilatation.

Le tonnerre a grondé 19 fois, presque toujours de loin : le 6, le tonnerre étoit grand, entre 6 & 7 heures du soir, mais de très-loin dans l'est-sud-est du château, de même à 8 heures de l'est au sud; & entre 9 & 11 heures le tonnerre grondoit sans relâche, dans le nord-est, & les éclairs étoient vifs & continus; le 11, de 5 à 8 heures du matin tonnerre de très-loin du sud-ouest au nord-ouest du château, & de 4 à 6 heures du soir tonnerre continu, de très-loin, du sud-est à l'est-nord-est; il a éclairé toute la soirée dans cette partie-là, & quelques endroits ont été grêlés du côté du château royal de Tervure : le 12, la journée ayant été d'un chaud excessif, les éclairs ont été continus, dans différentes parties de l'horizon, pendant la soirée, & le tonnerre étoit grand, entre 6 & 7 heures, de fort loin dans le nord du château; il y a eu aussi une aurore boréale avec jets : le 19, entre 9 & 11 heures du matin grande pluie & tonnerre de loin du sud-ouest au nord-ouest, la foudre tomba à Enghien sans causer de dommage ou d'accident; le 28, entre 10 heures & demie tonnerre de loin du sud-ouest à l'est, à 5 heures du soir de même du sud-ouest par l'ouest au nord, & à 6 heures 1 quart encore de l'ouest sud-ouest dans le nord-ouest, toujours du château : le vent, ce jour-là, a été impétueux depuis les 2 heures après midi, & a duré toute la nuit,

Le vent a été assez violent les 8, 15, 17, 19, 29 & 31, & impétueux le 25.

Vrs le 23, la récolte de mars étoit finie.

Dès le commencement du mois la dysenterie

a commencé à faire des ravages dans le duché de Limbourg , &c. , du côté d'Ipres , à Lessines en Hainault , & depuis le 19 , dans la ville d'Enghien , à environ deux lieues de chez moi.

# MOIS DE SEPTEMBRE.

La température de ce mois a été chaude & assez humide vers la fin.

Le 2 , le plus grand degré de chaleur de 25 degrés & demi de dilatation , & le 25 , le moindre de 5 degrés & demi : la différence a donc été de 20 degrés , & la chaleur moyenne de 14 degrés 8 dixièmes.

Le 29 , la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 5 lignes 1 quart , & le 23 , la plus petite de 27 pouces 8 lignes 1 quart : ainsi la différence , entre ces deux termes , a été de 9 lignes.

Les vents dominans ont été le sud-ouest & l'ouest.

Il y a eu 14 jours de pluie , qui a été assez considérable les 17 , 20 , 21 , 23 , 25 , 26 , 27 & 30.

14 belles journées , dont 8 fort chaudes ; la liqueur du thermometre s'est élevée 13 fois de 20 à 25 degrés & demi de dilatation.

4 fois du brouillard grand & répandu.

4 fois le vent a été violent & une fois impétueux , ç'a été le 26.

11 fois le tonnerre a grondé , toujours plus ou moins éloigné du château , excepté le 4 : la direction de ces différens orages a été , pour ainsi dire , la même que celle du mois précédent.

Aurore boréale les 18 , 20 , 23 , 24 & 25 ; le 23 , les éclairs ont été vifs du nord à l'est , pen-

### 366 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

dant toute la soirée, & une partie de la nuit; l'aurore boréale grande, flamboyante avec jets blancs, & s'étendant de l'ouest au nord-est, en un mot, telle qu'on en voit la description par le P. Cotte dans le *Journal encyclopédique*, volume 1er., novembre, page 527 : les 20 & 25, elle a aussi été flamboyante.

Dès le 6, on commençoit à voir des grives, dont le passage cependant, a été peu abondant, & retardé jusqu'en novembre, les bécasses ont été rares, même dans les endroits où elles sont ordinairement abondantes.

\*\* La dysenterie qui régnoit déjà, dans les villes d'Enghen, de Nivelles, de Bruxelles, &c. & dans les villages de Rebecq, Quenast & plusieurs autres, autour de chez moi, commença aussi vers le 15 du mois, à se manifester dans l'étendue de ma terre : de concert avec Messieurs les curé, vicaire & gens de loi, je fis indiquer & répandre les moyens préservatifs & curatifs (rendus publics en 1779, par ordre du gouvernement) cette indication répondit assez à notre desir; car les personnes qui moururent de cette épidémie, n'y succomberent que par complication, par obstination à se refuser aux remèdes, ou par la fureur de vouloir se guérir soi-même, en usant de remèdes de quelques charlatans.

#### MOIS D'OCTOBRE.

La température de ce mois a été en partie douce, en partie froide & assez humide.

Le 1, le plus grand degré de chaleur de 16 degrés de dilatation, & le 24, le moindre de 2 degrés 3 quarts : la différence a donc été de 13 degrés 1 quart, & la chaleur moyenne de 9 degrés 2 dixièmes.

Le 9 , la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 4 lignes 1 quart , & le 30 , la plus petite de 27 pouces 4 lignes & demie : ainsi la différence , entre ces deux termes , a été de 11 lignes 3 quarts.

Le vent dominant a été l'ouest-sud-ouest.

Il y a eu 13 jours de pluie.

12 belles journées , les autres ont été quelquefois agréables pour la saison , pluvieuses , froides ou variables.

6 fois du brouillard.

6 jours de gelée blanche.

8 jours de grand vent , dès le 19 il est devenu froid , presque le reste du mois.

Le 15 , aurore-boréale assez grande.

Le 22 , dans la matinée , on a vu le premier passage d'oies sauvages du nord au sud.

Les choux , les laitues & autres plantes qui avoient languï par la chaleur & par la sécheresse des mois précédents , ont repris de la vigueur , & la végétation est devenue plus satisfaisante pour les cultivateurs.

N. B. La dysenterie , vers la fin du mois , paroïsoit diminuer , & les personnes qui en étoient attaquées , guérissoient plus vite & plus facilement : il est à remarquer que cette maladie a enlevé beaucoup plus de femmes , d'enfans & de filles non-nubiles que d'hommes ; leur tempérament , plus relâché que le nôtre , doit en être la cause en grande partie.

#### MOIS DE NOVEMBRE.

La température de ce mois a été humide & assez froide.

Le 6 , le plus grand degré de chaleur de 12 degrés & demi de dilation , & le 26 , le plus

### 368 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

grand degré de froid de 1 degré de condensation : la différence a donc été de 13 degrés & demi, la chaleur moyenne 6 degrés 2 dixièmes, & le froid moyen de 5 dixièmes de degré.

Le 9, la plus grande hauteur du baromètre de 28 pouces 3 lignes 1 quart, & le 15, la plus petite de 27 pouces 1 ligne : ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 1 pouce 2 lignes 1 quart.

Le vent dominant a été le sud-ouest.

Il y a eu 15 jours de pluie.

12 jours beaux pour la saison.

2 jours de gelée blanche.

6 jours de gelée à glaces.

5 jours de vent violent, les 2, 6, 8, 16, & 17.

5 jours de vent impétueux, les 7, 11, 13, 14, & 15.

7 jours très-pluvieux ou variables.

7 fois du brouillard, toujours grand & répandu.

1 fois du tonnerre de très-loin dans le nord-ouest du château, le 12.

La verdure continuait à être belle & la végétation assez vigoureuse, l'une & l'autre en étoient redevables à l'excessive chaleur qu'avoit éprouvée la terre, & à l'humidité qui avoit succédé à la grande sécheresse.

\* La dysenterie étoit, pour ainsi dire, finie, du moins dans ma terre.

#### MOIS DE DÉCEMBRE.

\* *Du 12 les observations ont continué à Bruxelles.*

La température de ce mois a été en partie humide & froide & quelquefois douce.

Le 19, le plus grand degré de chaleur de 10 degrés de dilatation, & le 11, le plus grand degré de froid de 2 degrés 3 quarts de condensation : la différence a donc été de 12 degrés 3 quarts, la chaleur moyenne de 5 degrés, & le froid moyen de 1 degré 5 dixièmes.

Le 24, la plus grande hauteur du barometre de 28 pouces 3 lignes 3 quarts, & le 31, la plus petite 27 pouces 6 lignes & demie : ainsi la différence, entre ces deux termes, a été de 9 lignes 1 quart.

Les vents dominans ont été le sud & l'est.

Il y a eu 11 jours de pluie & 2 de neige.

9 beaux jours & 8 fort agréables & doux pour la saison, au point, que le 19, les chauvesouris volèrent dans la soirée.

7 fois du brouillard plus ou moins répandu.

Les 27, 28, 29, 30 & 31, le vent a été violent & impétueux dans la nuit du 30 au 31, ces jours-là ont été pluvieux par grains : du 12, on avoit mandé de Cadix que depuis cinq à six jours il faisoit un vent affreux sur mer ; les nouvelles des ports de France marquoient aussi que les vents avoient été affreux sur mer avant & après le 17, & presque toujours du sud ; la tempête fut terrible sur l'océan, & à 100 ou 140 lieues des côtes de France, le 17, & mêlée de tonnerre, d'éclairs & de coups de vent furieux les 20, 21, 22, 23, 24, au 25, 27, & 31.

Cette année 1781, a eu 124 jours où il est tombé de la pluie ou de la neige, & 241 jours secs ; le mois le plus humide a été celui de février, & les plus secs ceux de mars, d'avril, de mai, de juillet & d'août.

Enfin c'est l'intérêt, dont cette année pourra être dans l'histoire de la météorologie, qui m'a engagé à en donner un précis aussi circonstancié.

*EXPÉRIENCES de physique.*

Mr. Perschutz , célèbre mécanicien , a fait à Cassel beaucoup de sensation par ses essais électriques & magnétiques. Il a exécuté plusieurs expériences sur différentes especes d'air inflammable en présence du landgrave de Hesse-Cassel. Celles qui ont été le plus admirées sont : 1°. un essai pour allumer la poudre à 50 pas de la machine qui est sous l'eau : 2°. de faire sauter en l'air avec le plus grand fracas , l'eau , ainsi qu'un petit navire construit pour cet objet ; le petit navire est tombé par débris : 3°. on a mis , au moyen de l'électricité , le feu à un magasin à poudre construit près de l'eau. Il a été consumé avec beaucoup de fracas , & a jeté une fumée épaisse. S. A. S. a témoigné la satisfaction qu'elle avoit de ces essais & d'autres semblables ; elle a fait acheter la machine électrique pour orner son *musæum*.

( *Journal encyclopédique.* )





---

# M É D E C I N E.

## C H I R U R G I E.

---

### I.

*EXEMPLES effrayans du malheur auquel on expose les citoyens dans les enterremens trop précipités.*

**O**N écrit de l'Aigle, ville de la Haute-Normandie, que dans la paroisse d'Ecorcé, près de cette ville, un jeune homme de 30 ans, à la suite d'une maladie vive, fut tout-à-coup réduit à l'agonie. Les femmes qui le gardoient ne lui reconnoissant plus de mouvement, lui jetterent le drap sur le visage, selon leur méthode, qui, peut être très-pernicieuse, puisque dans le cas où l'on se seroit trompé sur la mort apparente du sujet, l'interposition du drap ne peut que nuire au retour de la respiration. Les mêmes femmes, au bout de quelques heures, par une autre routine ancienne & plus barbare encore que la première, vinrent calfeutrer, avec de l'étaupe & du chanvre, la bouche du malheureux jeune homme, & les conduits par

### 372 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

lesquels peut se faire toute espèce d'écoulement & de déjection; elles l'entourerent ensuite d'un linceul & le placerent dans une biere, où elles ne purent le faire entrer qu'avec effort, attendu qu'elle étoit trop jûte dans toutes ses dimensions. Après ces préliminaires, qui furent exécutés trop précipitamment, & qui valent à de pareilles femmes 1 liv. 10 sols, dont elles sont quelquefois trop pressées de jouir, le cercueil fut placé à la porte de la maison jusqu'au moment de l'inhumation. Un prêtre vint faire la levée du corps, & quatre freres de la Charité le transportant sur leurs épaules, s'aperçurent de quelque chaleur émanée du poids dont ils étoient chargés. D'après leur déclaration on entra dans une maison voisine où la biere fut ouverte. Dès que le corps fut à l'air, & que la filasse introduite par les deux femmes fut ôtée, le jeune-homme respira, & fit des mouvemens qui convinquirent les assistans qu'il n'étoit pas mort; sa femme, qui suivoit en gémissant le convoi, courut aussi-tôt se jeter entre ses bras, & ne répandit plus que des larmes de joie; mais son bonheur ne dura que deux jours, & malgré tous les soins qu'on prit de son mari, elle le perdit sans retour le troisieme. Lorsqu'on se rappelle que ce jeune-homme exposé quelques heures au froid sur une simple paille, a dû souffrir beaucoup de toutes les pratiques d'usage des deux ensevelisseuses, & sur-tout de la forte pression où s'étoit trouvé son corps dans un cercueil trop étroit, on ne peut guere s'outer que la mort subséquente n'ait été hâtée

& même déterminée , par tout ce qui s'étoit passé quelques heures après sa léthargie.

La personne connue qui écrit ce fait effrayant , ajoute que dans une autre paroisse des environs , un particulier âgé de 100 ans , enseveli comme le premier , & prêt à être porté à l'église , avoit aussi donné des signes de vie , & avoit vécu quatre ans de plus. On fait qu'il existe des loix sages pour parer à d'aussi funestes inconvéniens ; mais d'après ce qu'on vient de lire , l'humanité se voit encore forcée de réclamer l'exécution littérale de ces loix , & surtout la prohibition de ces anciennes pratiques de bonnes femmes , relativement au tems prescrit pour les ensevelissemens , aux formes qui doivent y être observées , enfin à tout ce qui doit rendre le plus efficacement à la conservation de l'espèce humaine.

( *Journal de Paris.* )

## I I.

### *MALADIE des bêtes à cornes.*

Une dysenterie putride & contagieuse s'étant manifestée depuis peu dans le Limbourg , pour en arrêter le progrès , le gouvernement a fait assommer & enterrer les bêtes infectées & les suspectes de contagion. Les gens de la campagne témoignent beaucoup de répugnance pour un remède aussi extrême , quoiqu'il ait déjà beaucoup ralenti & peut-être exterminé la maladie. Les précautions dont on doit en accompagner l'usage ne sauroient être trop connues.

### 374 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

Et comme elles ne nous ont semblé nulle part plus amplement détaillées , que dans une ordonnance du roi de Danemarck , en faveur de ses états d'Allemagne , nous allons donner le précis de cette ordonnance en vingt articles , datée du 7 mars 1776.

1. Aussi-tôt que le magistrat a acquis la connoissance certaine ou seulement vraisemblable , que la maladie contagieuse des bêtes à cornes s'est déclarée dans quelque pays hors de la domination du roi , il doit défendre aux commis des droits & autres officiers , de laisser jusqu'à nouvel ordre passer par terre ou par eau aucun bétail venant de la province à laquelle appartient le lieu infecté , quelque passe-port & certificat que les conducteurs puissent présenter. Il doit pareillement empêcher l'introduction de toute peau , suif , poil de vache ou veau , & même du fourrage venant de cette province. Il donnera avis tant du mal que des précautions prises au magistrat supérieur qui en informera incontinent le gouvernement , & celui-ci en instruira toutes les personnes qui auront besoin de l'être suivant les circonstances.

2. Si la maladie avoit attaqué quelque province étrangère , soit limitrophe , soit en commerce journalier avec les états de Schleswig , de Holstein , de Pinneberg , de Rantzau & de la ville d'Altona , de manière qu'ils fussent menacés d'un prochain danger ; non-seulement on emploiera rigoureusement les précautions prescrites , & on tuera les bestiaux qui auroient été introduits furtivement , mais on ne laissera passer sans passe-port aucune personne inconnue venant de ces provinces : & absolument aucun marchand ou conducteur de bétail , aucun colporteur , mendiant , ou vagabond ne sera souf-

fert ni hébergé ; mais on les contraindra , même par force , de rétrograder ; & pour d'autant mieux empêcher la communication on établira des gardes où ils seront nécessaires. Il est aussi rigoureusement défendu à tout marchand de bœufs d'aller , sous quelque prétexte que ce puisse être , dans aucun des lieux infectés ; mais ils doivent livrer aux étrangers sur la frontière le bétail qui leur est destiné.

3. Les précautions à prendre vis-à-vis des provinces étrangères infectées ou suspectes d'infection sont étendues aux provinces de la même domination les unes à l'égard des autres , suivant l'exigence des cas.

4. Dès qu'il est hors de doute que la maladie s'est déclarée dans un village , non-seulement il en faut donner avis au gouvernement , mais encore aux lieux circonvoisins , afin d'éviter , d'un commun concert , toute communication dangereuse avec ce village. On élèvera sur tous les chemins qui y aboutissent de hautes perches avec un drapeau ou quelque autre signe bien apparent , on entourera le village d'un cordon de gardes , & on déposera dans quelque éloignement les choses dont ses habitans pourront avoir besoin. Il ne sera permis à personne de le traverser , mais on prescrira aux passans un autre chemin. On défendra surtout ce passage aux mendiens & autres vagabonds , l'expérience ayant appris que souvent ces gens communiquent le mal avec leurs hillons. Si quelque voyageur étoit indispensablement obligé de traverser cet endroit , il ne doit entrer dans aucune maison , ni laisser mettre son cheval à l'écurie. On recommandera aux habitans de conduire leur bétail dans des cabanes à quelque distance du village & de l'y

## 376 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

faire soigner par des gens du lieu qui n'auront point de communication avec ceux du village. Jusques-là ils éviteront toute communication avec la maison où est la maladie & ses habitans ; & ils ne leur permettront point d'entrer dans leurs maisons , ni dans leurs étables.

5. Tout commerce de bétail , même de peau , de poil & de fourrage doit être interrompu incontinent avec la paroisse où la maladie s'est manifestée , & il doit cesser également avec les paroisses qui l'entourent , à moins qu'on n'en rapporte une attestation du magistrat exempte de tout soupçon , portant que dans la paroisse dont ils viennent , & dans les paroisses immédiatement circonvoisines , il n'y a pas le moindre signe de maladie , & que le propriétaire qui l'envoie a affirmé avec serment qu'elle ne vient d'aucun endroit attaqué ou suspect de maladie. Tout boucher , tanneur ou autre qui par l'appât du meilleur marché acheteroit sciemment ou vendroit quelque peau ou bête d'un lieu infect ou suspect , sera condamné à la brouette ou à la maison de correction pour un tems limité , suivant la griéveté du cas ; & quiconque se serviroit d'une fausse attestation ou se parjure-roit , sera condamné aux fortifications pour toute sa vie. Les commis ou autres officiers doivent déchirer les certificats , qui leur sont présentés , afin qu'on n'en puisse point abuser une autre fois.

6. Si pendant la maladie , il arrivoit le tems qu'on dût , suivant l'usage , tenir quelque foire ou marché de bétail , on s'adressera de bonne heure au magistrat convenable , pour qu'il décide si on les tiendra , & de quel lieu , au cas qu'on les tienne , il sera permis ou défendu de vendre des bêtes.

7. Dès que le magistrat s'est procuré par une visite d'experts & un examen suffisant la certitude que la maladie contagieuse s'est manifestée dans une étable, il doit, après avoir pris note de la quantité & qualité du bétail de cette étable, & après l'avoir fait estimer par des experts fermentés, le faire tout assommer & enterrer sur le champ dans la chaux en présence des officiers convenables, avec le poil & la peau, le fumier & le sang, assez profondément pour qu'il puisse être recouvert au moins de 4 pieds de terre.

8. Le prix de l'estimation sera payé de la caisse publique sans difficulté aux propriétaires, même les frais de tuerie & d'enterrement.

9. Cette indemnité ne sera accordée qu'à ceux qui, aux premiers symptômes de la maladie, en auront averti leurs voisins, le magistrat ou les officiers les plus proches, & ne l'auroient celée sous aucun prétexte. Pour les autres, non seulement il ne leur sera accordé aucun dédommagement, mais ils seront punis d'amende & même corporellement, suivant les circonstances & les conséquences de leur réticence.

10. Les bêtes des nobles, des cloîtres & des domaines royaux, ne seront pas plus épargnées que les autres, & seront également bonifiées.

11. Dans le lieu où la maladie commence, aussi-bien que dans les lieux circonvoisins, on doit séparer des autres bêtes le plutôt possible celles qui l'auroient déjà eue & qui y auroient échappé, & les mettre dans des étables ou barraques particulières, afin qu'on les épargne en assommant le reste. Il importe aussi de partager les troupeaux nombreux, le plutôt possible, en petites divisions dans des places séparées, afin de diminuer la quantité des bêtes à assommer

### 378 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

toutes , quand elles vivent dans la même étable avec les infectées.

12. On n'assommera généralement toutes les bêtes d'une étable , que quand la maladie s'y fera étendue ; mais non quand au commencement elles vont encore au pâturage , auquel cas il suffira de tuer & d'enterrer celle-là seule qui sera attaquée , & d'éloigner les saines de l'étable où le mal a commencé , & de l'abreuvoir où la malade avoit coutume de boire. C'est à quoi les officiers des lieux auront attention , comme d'empêcher au commencement de la maladie que les animaux de différens villages ne paissent ensemble dans les communes , & ne se rencontrent dans les chemins.

13. On continuera d'assommer les bêtes , tant que la maladie ne se manifesterà pas en un grand nombre de lieux à la fois , & que l'espérance n'étant pas perdue d'arrêter le mal par ce moyen , le gouvernement n'ordonnera pas de le cesser.

14. Le gouvernement réglera le tems que le cordon des gardes doit durer & le commerce être interdit , après qu'on aura cessé de tuer.

15. Si la maladie attaque une étable après qu'on aura discontinué d'assommer , il faut soigneusement séparer les bêtes saines des malades , les mettre à l'abri dans des étables ou barraques saines , & autant que les circonstances le permettront , placer les malades hors du village. La même séparation est nécessaire , si les bêtes étoient au pâturage , & on ne doit point laisser paître les saines avec les malades , mais tenir celles-ci sous un toit éloigné des autres.

16. Tant au commencement de la maladie dans un pays , que pendant son extension , & même quand la tuerie a cessé , on doit garder soigneusement les précautions suivantes.



Il faut sur le champ discontinuer d'abreuver les animaux ensemble , & leur donner à boire à chacun en particulier. Il faut tuer les chiens & les chats superflus , tenir à l'attache les chiens absolument nécessaires , ne point laisser sortir les cochons de leur étable , au moins de manière qu'ils puissent divaguer dans les maisons & les étables où regne la maladie , s'y vautrer dans le fumier , & remuer la terre où l'on aura enterré les bêtes assommées ou quelque chose qui leur appartienne. On coupera aussi les ailes de la volaille. Il ne sera pas permis même aux villages voisins de laisser courir leurs chiens & leurs cochons hors des maisons sans les garder , & s'il en est rencontré quelqu'un seul dans le village infecté ou dans son district , on le tuera & on l'enterrera , & son maître sera condamné à une amende de quatre écus ou à quatre jours de prison. Il ne sera point permis aux écorcheurs de roder dans le pays avec leurs chiens , & en cas de prévarication , leurs chiens seront tués & eux seront punis exemplairement. Les bêtes relevées de la maladie ne pourront être laissées paître l'herbe qu'au bout de quinze jours de leur guérison , parce qu'auparavant elles pourroient encore infecter l'herbe. Les assommeurs , enterreurs & gardes des bêtes infectées ne pourront , sous peine d'emprisonnement dans une maison de correction , se transporter hors du lieu infecté sans une permission expresse du magistrat , & ils seront tenus de demeurer hors du village dans une cabane destinée pour eux auprès des étables ou cabanes des bêtes malades. Avant d'aller d'un lieu dans un autre , ils doivent se laver avec du vinaigre ou de l'eau de savon , parfumer leurs habits avec la fumée de genievre , d'absynthe , de sabine ou autre pareille , changer

### 380 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

d'habits aussi souvent qu'il soit possible, & bien les laver. Il est à propos que leurs habits soient de chanvre ou de lin plutôt que de laine, pour qu'ils prennent moins la contagion & qu'ils se lavent plus facilement.

On ne laissera entrer aucun spectateur inutile dans les étables ou barraques où l'on aura conduit les bêtes malades ou suspectes & même saines. Les étables une fois infectées seront nettoyées avec grand soin, soit qu'on y ait assommé les bêtes, soit qu'elles aient été conduites ailleurs. A cet effet, on en ôtera toutes les toiles d'araignée, les pailles & ordures, on enduira les murailles de chaux, après les avoir nettoyées, ou si elles en avoient été précédemment enduites, on les crépira de nouveau. Toute la boiserie, seaux, pèles & autres ustensiles seront lavés avec de bonne lessive. Si l'aire est pavée ou planchée, on ôtera les pavés ou les planches avec un pied de terre de profondeur, on lavera bien les pierres & les planches avec de forte lessivè, on mettra un pied de terre neuve à la place de l'ancienne, & on rétablira les pavés ou les planches. L'ancienne terre & toute l'ordure seront enterrées au loin. On laissera les portes ouvertes, & même on pratiquera au besoin des ouvertures extraordinaires, afin que l'air puisse, en circulant abondamment, diviser & emporter ce qui peut rester de miasmes contagieux. Ensuite on brûlera de tems - en - tems dans l'étable des odeurs fortes, comme d'ail, d'assa-fœtida, de poil de chien & de chat, de corne de cheval, de goudron. Les murs du grenier placé dessus l'étable, seront aussi lavés avec de la chaux ou crépis de nouveau, deux mois après que le fourrage en aura été ôté, puis ariés & parfumés, & tout le bois

en fera frotté avec de forte lessive. Aussi-tôt qu'on a vuïdé une étable infectée, on doit transporter le fumier trouvé dedans ou dehors, dans un endroit éloigné de la maison & des étables, & dont aucune bête ne puisse approcher. Là il doit être mis en tas, & l'on nettoiera bien la fosse ou place dont ce fumier aura été retiré. Dans les deux premiers mois après l'évacuation des étables infectées par les bêtes malades, on n'y en placera point d'autres, que celles qui auront eu la maladie, & on ne nourrira point d'autres bêtes, que celles aussi qui auront eu la maladie, avec le fourrage conservé dans ces étables, ou dans les greniers qui seroient dessus. Avant ce même intervalle de deux mois il ne sera point permis de transporter aucun foin ou paille de l'étable infectée dans une autre, ou d'en vendre en ville, ou d'en donner à quelqu'un, ou d'en recevoir de pareille de lui, sous peine d'un châtement arbitraire. (\*) Si de l'avis du gouvernement, il sembloit qu'on ne pût se passer de donner de ce fourrage faute absolument d'autre à des bêtes saines, il faudroit auparavant le bien remuer, l'airier & l'essayer sur une seule avant d'en donner à d'autres.

17. Tant que dure l'ordre de tuer, on ne doit point dépouiller les bêtes de leur peau, n'importe qu'elles meurent de vieillesse, de maladie ou d'accident : mais si l'on permet, quand on a discontinué la tuerie, d'écortcher les bêtes, on doit au moins la confire avant de l'envoyer ailleurs. En cas de cette indulgence les attentions suivantes sont requises. On ne pourra point dépouiller les bêtes mortes, plus tard que vingt-

---

(\*) Le gouvernement du Pays-Bas fait brûler le foin,

### 382 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

quatre heures après leur mort, & elles le seront indispensablement sur la place destinée à les enterrer ; la queue , les oreilles , les cornes & sabots seront toujours enterrés auprès d'une rivière s'il est possible ; on lavera bien la peau , on la nettoiera de tout sang , chair & graisse , on la laissera au moins quatorze jours dans de l'eau de chaux ; ensuite on en ôtera le poil qu'on enterrera aussi. On peut la vendre & la travailler en cet état , mais on ne la peut garder & faire sécher que fort loin des étables. Les habits & instrumens dont on se sera servi à ce travail doivent passer au feu & à l'eau avant qu'on puisse les transporter à la maison & les communiquer. (\*)

18. Si le gouvernement permettoit de retirer la graisse ou suif des bêtes , il faudroit aussi la retirer dans les vingt-quatre heures de la mort , la fondre sur le lieu où elles doivent être écorchées , l'écumer , & enterrer l'écume & le résidu.

19. A l'égard des remèdes préservatifs & autres on les laisse aux choix d'un chacun , en avertissant les médecins qu'ils ne peuvent se dispenser de donner sur cet objet leur avis aux payfans qui les consultent , & de se rendre capables d'approfondir la matière.

20. Les bêtes qui auront essuyé la maladie sans en mourir , seront marquées d'un fer chaud en présence du magistrat pour être reconnues , le propriétaire ayant fait serment avec deux personnes de sa maison ou de son voisinage qu'elles l'ont essuyée : de quoi il sera délivré un certificat au propriétaire , & du tout il sera fait registre.

---

(\*) Le gouvernement de Brabant n'a point cette complaisance qui peut donner lieu au repentir.

---

# AGRICULTURE.

## ÉCONOMIE.

### INDUSTRIE. COMMERCE.

---

#### I.

*PROCÉDÉ pour corriger les vins qui ont contracté le goût moisi.*

**S**I le vin qui a pris le goût de moisi, est nouveau, il faut nécessairement le tirer de dessus sa grosse lie, & le transvaser dans un vaisseau bien conditionné dans lequel vous aurez brûlé une bonne dose de papier soufré fin. Dès qu'il sera éclairci, ce qui arrivera bientôt, changez le tonneau, & jetez-y de bonne lie nouvelle. Vous y pourrez ajouter une couple d'onces de noyaux de pêche pilés, & vous le brasserez de tems en tems pendant une quinzaine de jours. Il faudroit que le goût eût été bien fort pour qu'il ne fût pas enlevé.

D'autres, pour dissiper ce goût, versent dans une piece d'un muid & demi de vin une demi-once d'huile de muscade, & les laissent se bien mêler ensemble tranquillement. Si vous trouvez

### 384 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

trop d'embarras à cette manipulation , faites-en du vin d'absynthe. Pour cent pots de moût, le pot pesant environ trois livres , prenez une livre de racine d'aunée verte , une once de galanga , deux oranges ameres , coupées en quatre , une once de coriandre , deux onces de réglisse , une once de fenouil , une once de canelle & de girofle , deux poignées d'absynthe , une poignée de petite centauree. Lorsque le moût aura pris suffisamment le goût de ces drogues , on le changera de tonneau , & l'on pourra mettre à la place une seconde dose de moût. Si cet accident étoit arrivé à du vin vieux , vous suivriez le même procédé , en vous servant de lie fraîche. Mais le succès en est beaucoup moins certain , & l'on ne peut en faire du vin d'absynthe.

( *Gazette d'agriculture , commerce , arts & finances.* )

#### I I.

*PROCÉDÉ pour se garantir de l'eau & de l'humidité en chassant dans les marais.*

On suppose le chasseur pourvu d'une paire de bottes molles de bonne vache , bien conditionnées , & autant à l'épreuve de l'eau , qu'elles peuvent l'être par la qualité du cuir & la couture. Prenez , de suif , une demi-livre ; de graisse de porc , quatre onces ; de térébenthine , deux onces ; de cire jaune nouvelle , deux onces ; d'huile d'olive , deux onces. Faites fondre le

le tout ensemble, & mêlez-le bien. La veille de la chasse, on aura soin que les bottes n'aient aucune humidité; on les chauffera doucement à un feu clair; lorsqu'elles seront bien chaudes, on les oindra avec la main de cette composition chauffée au point d'en supporter la chaleur, & on leur en donnera, en les maniant & remaniant à plusieurs reprises, autant que le cuir en pourra boire. Le lendemain, quand on mettra ces bottes, elles pourront paroître un peu roides; mais, un moment après, la chaleur de la jambe leur rendra leur souplesse. Lorsque les bottes sont molles, avant de leur donner cette onction, il faut les porter deux ou trois fois pour leur ôter cet apprêt gras qu'ont tous les cuirs neufs. Avec des bottes ainsi préparées on peut chasser des journées entières dans les marais, sans avoir à craindre l'eau ni l'humidité: & l'on est sûr de rentrer chez soi la jambe & les pieds secs.

### I I I.

*MOYENS de conserver les poissons dans les étangs pendant un rude hiver.*

Pour remplir ce but, en procurant aux poissons l'air dont ils ont besoin sous la glace des étangs, on a imaginé deux moyens: l'un tend à introduire continuellement quelques petites colonnes d'air nouveau, & l'autre à en faire entrer une assez grande quantité dans toute l'étendue de l'étang, pour qu'elle puisse suffire

jusqu'au dégel. Lorsqu'on veut exécuter la première, on prend un tuyau de bois, de fer ou de plomb, on l'entoure de beaucoup de paille longue qu'on lie en plusieurs endroits; &, après avoir pratiqué une ouverture dans la glace, on y fait entrer ce tuyau ainsi garni, de telle sorte qu'il passe la glace en-dessous, & qu'il la surmonte en-dessus. Quoique l'eau se gele dans la suite autour du tuyau & de la paille, l'air passe par les petits canaux de la paille jusqu'au-dessous de la glace : les nœuds de ces tuyaux ne lui opposent aucun obstacle, parce que la pellicule qui formoit leur conduite, lorsqu'elle étoit sur pied, s'est desséchée & rompue depuis qu'elle a été coupée, ferrée dans la grange & battue. On a soin de rompre de tems en tems avec une verge de fer ou perche la glace qui se forme dans le tuyau, & l'on procure ainsi aux poissons un nouvel air.

La seconde méthode consiste à planter en divers lieux de l'étang des pieux fourchus que l'eau couvre de la hauteur de quelques pouces, & à poser sur ces pieux de fortes perches. On fait cette opération avant la gelée. Lorsque la surface de l'étang est entièrement prise, & que la glace est forte, on barre la bonde & on laisse écouler une certaine quantité d'eau dont l'air extérieur occupe en même-tems la place. On remet ensuite la bonde. La glace, soutenue par les pieux & les perches, ne s'affaisse point; & l'air, renfermé dans l'eau & dans le vuide qui est entre l'eau & la glace, circule, suffisamment pour entretenir le poisson



jusqu'à ce que la saison s'adoucisse, sans qu'il courre aucun risque d'être suffoqué.

A ces deux moyens on en peut joindre un troisieme qui, quoique plus simple, demande plus de peine. Il s'agit de casser la glace souvent & en plusieurs endroits, & de la relever sur celle qui reste entiere. L'air se communique à l'eau, dès qu'elle est découverte, & circule avec celui qu'elle contient, jusqu'à ce que la rigueur du froid condense l'eau de nouveau & lui ferme le passage.



---

---

TRAITS DE BIENFAISANCE,  
DE PATRIOTISME, DE COURAGE,  
DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

---

---

## I.

*ARRÊT du parlement de Bretagne, concernant les monopoles exercés envers des prisonniers de guerre Anglois.*

**L'**HUMANITÉ & la justice réclament par-tout des égards pour les prisonniers de guerre, & des adouciffemens à leur sort. On connoît les plaintes de ceux que nous avons en Angleterre, sur le traitement qu'ils y éprouvent. Notre conduite à l'égard de ceux de cette nation, est bien différente. Le gouvernement ne se contente pas de leur prodiguer les secours qui leur sont nécessaires, il veille encore à ce que la cupidité n'abuse pas quelquefois de leur situation. L'arrêt du parlement de Bretagne est à cet égard un monument de justice & de bienfaisance.

„ La cour faisant droit sur les remontrances  
„ & conclusions de M. le procureur-général du

„ roi, ordonne que les ordonnances du royau-  
„ me rendues contre les monopoles & les mo-  
„ nopoleurs, seront exécutées selon leur forme  
„ & teneur; en conséquence fait défenses à tou-  
„ tes personnes de s'arroger le privilege exclu-  
„ sif de vendre aux prisonniers de guerre An-  
„ glois, soit qu'ils soient dérenus ou caution-  
„ nés, aucun comestible, provision, denrée,  
„ boisson & marchandises au-delà du prix fixé  
„ par les ordonnances de police, réglemens &  
„ usage des lieux; fait pareillement défenses à  
„ toute personne d'acheter desdits prisonniers de  
„ guerre, des especes d'or & d'argent ou vê-  
„ temens au-dessous de leur valeur; ordonne à  
„ tous ceux qui acheteront desdits effets, d'en  
„ faire déclaration dans le jour aux substitu-  
„ tuts dudit procureur-général du roi, ou procu-  
„ reurs-fiscaux des lieux, laquelle sera reçue  
„ sans frais, même de leur représenter lesdits  
„ effets, à peine contre les contrevenans d'être  
„ poursuivis extraordinairement, & punis  
„ suivant la rigueur des ordonnances, comme  
„ monopoleurs; enjoint aux juges des lieux de  
„ tenir la main à l'exécution du présent arrêt  
„ qui sera imprimé, lu, publié & affiché dans  
„ toutes les villes & bourgs de la province où  
„ il est d'usage d'envoyer des prisonniers de  
„ guerre, & notamment dans celle de Dinan,  
„ ordonne qu'à la diligence desdits substitu-  
„ tuts ou des procureurs-fiscaux des lieux, il sera  
„ affiché de 3 mois en 3 mois, par-tout où be-  
„ soin sera, & notamment dans la ville de  
„ Dinan, de laquelle affiche ils certifieront la  
„ cour. Fait en parlement à Rennes, ce 26  
„ janvier 1782. ”

( *Gazette des tribunaux.* )

AV HAVRE , le 18 février 1781.

Il y a quelques jours que, par un gros tems, un petit corsaire de Granville, de 39 hommes d'équipage, est venu échouer sur une roche à la pointe de la Hogue. Six hommes d'entre eux, qui avoient eu l'adresse de s'emparer de l'esquif, arriverent sur la plage où ce triste spectacle avoit rassemblé les riverains, & entre autres le nommé DUCHESNE, employé des gabelles. A l'instant ce brave homme s'élance dans l'esquif, demande *qui veut retourner à bord pour sauver le reste de l'équipage* ; on refusa, sous prétexte que l'on se jetteroit en confusion dans le canot, qu'on le surchargeroit, & que tous périroient inmanquablement. Alors tirant son sabre, Duchesne dit : *Je ne peux voir périr des hommes sans tenter au moins de les secourir. Je m'embarquerai seul.* Cet enthousiasme déterminâ un des matelots sauvés du corsaire à sauter avec lui dans le canot. Ils partent, arrivent près du bâtiment échoué, & si-tôt que Duchesne peut-être entendu, il crie : *Je viens vous sauver tous ; que quatre hommes descendent, si un cinquième se présente, je lui tranche la tête. Pour vous prouver que l'on ne vous abandonnera pas, je vais monter à bord pour maintenir l'ordre, je n'en sortirai que le dernier.* Le capitaine du bord, St. Lo, lui répondit : *Cette police me regarde, je ne quitterai mon bâtiment qu'avec le dernier de l'équipage, & ne souffrirai pas qu'un si brave hom-*

*me que vous , courre plus de risque que moi-même.* On partit , on revint , & Duchesne a eu la satisfaction & la gloire d'avoir sauvé les 33 hommes qui restoient. Cet intrépide garde du sel , a femme & enfans , ce qui ajoute , sans doute , à cet acte d'héroïsme.

Comme aucune des actions qui honorent l'humanité ne reste sans récompense sous un monarque juste & bienfaisant , sa majesté , informée de ce trait de courage , a accordé , sur les invalides de la marine , une pension au brave *Duchesne*. Il a en outre touché une gratification , ainsi que le matelot qui l'avoit suivi.  
( *Journal de Paris.* )

## I I I.

Le 23 février , vers les 5 heures du matin , le feu éclata à Vilaines , village du Barrois , situé à un quart de lieue de Ligny. Entre 6 & 7 heures , le prince de Ligne , lieutenant-général des armées de l'empereur , & le prince Charles son fils , passant en poste par ce village , descendirent de leur voiture ; & s'étant fait suivre de leurs gens , non-seulement ils indiquèrent les meilleurs moyens de porter des secours aux maisons embrasées , mais ils daignèrent encore y travailler eux-mêmes , & ne songerent à continuer leur route qu'après s'être assurés qu'il n'y avoit plus de danger. Tandis que le prince de Ligne remettroit 25 louis au curé de cette paroisse pour les distribuer aux habitans incendiés , le jeune prince Charles vit

### 392 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

une pauvre femme désolée, déplorant la perte de sa chaumière, qui venoit d'être réduite en cendres; il la tira à l'écart; & n'ayant pas assez d'argent sur lui, il lui donna sa montre. Le prince de Ligne appercevant son fils, qui ne croyoit pas être vu, lui dit avec le sourire de la plus vive satisfaction : *Bien, Charles.* Les deux princes, en quittant ce village, reçurent les témoignages de la reconnoissance, & les vœux des infortunés qu'ils venoient de secourir.

( *Journal encyclopédique.* )

#### I V.

L'électeur Palatin a fondé à Manheim une maison d'orphelins pour les enfans des soldats de ses régimens, qui y seront reçus sans distinction de religion.

#### V.

On a construit à Livourne, aux dépens du grand-duc de Toscane, un vaste conservatoire pour y élever les enfans des soldats, qui jusqu'ici croupissoient dans la misère. On y en a réuni 110 des deux sexes, qu'on y tient séparés les uns des autres, & à qui l'on enseigne des métiers.

#### V I.

Les Augustins de la ville de Montmorillon dans le haut-Poitou, outre les prières publiques & les marques de réjouissance communes

& qui ont eu lieu par-tout , à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin , ont cru devoir plus particulièrement signaler ce bienfait du ciel , en payant de leurs deniers , suivant le rôle des collecteurs , la quote-part des tailles & corvées de 119 pauvres familles , tant de Montmorillon que de Concise.

## V I I.

M. l'archevêque de Bourges a doté 5 filles de 300 liv. chacune , & s'est chargé de plus de leurs habillemens. Le corps-de-ville en a aussi marié deux au même prix , & a fait la même dépense. M. Dufour , intendant de cette généralité , en a doté & marié deux autres , & son épouse s'est chargée particulièrement de leur nourriture pendant cet hiver , afin que ces époux puissent dans cette saison défricher ou mettre en valeur un arpent de terre qu'elle leur a fait acheter , & qu'elle leur a donné en propriété.

## V I I I.

La société connue à Grenoble sous le nom de *Bienfaisance* , vient de prendre une délibération très-conforme aux sentimens qui la dirigent. Elle s'est chargée de faire reconstruire à ses frais une maison récemment incendiée dans les environs de cette ville , seule ressource d'un pauvre particulier , pere de cinq enfans , & au surplus , de faire les frais de l'apprentissage d'un métier pour un jeune homme dont les parens

## 394 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

sans fortune sont obligés de subvenir à la subsistance de 9 enfans.

### I X.

Les états d'Artois ont fait distribuer aux pauvres des villes & villages de la province une somme de 24 mille livres, à quoi ils ont ajouté une aumône de 10 mille pains de 6 sous.

### X.

Les Dames religieuses de Colinances, ordre de Fontevrault, diocèse de Meaux, eurent à peine appris la naissance de Mgr. le Dauphin, qu'elles résolurent unanimement de loger, nourrir & entretenir, leur vie durant, un jeune homme épiléptique, âgé d'environ 30 ans, & sa mere, qui est septuagénaire.

### X I.

M. le Bel ; chanoine-régulier de Ste. Genevieve, & prieur-curé de Treffols, près de Sezanne, après avoir célébré, le 19 novembre, une messe solennelle pour la conservation des jours de Mgr. le Dauphin, a donné à ses habitans une fête qui a duré jusqu'au lendemain matin. Pour la rendre utile & digne de son objet, il a jeté de l'argent au peuple, a fait distribuer du bled à 4 pauvres ménages, s'est chargé de payer la taille de 6 autres, & s'est abonné avec un chirurgien qu'il fait venir de



deux lieues une fois par semaine, pour visiter les malades de sa paroisse; le terme de cet abonnement est le 22 octobre, jour de la naissance de l'héritier du trône, afin que le bien que ce pasteur a le bonheur de faire à ses paroissiens, leur rappelle sans cesse une époque aussi heureuse pour la nation. Le 20, il a fait les honneurs de sa table, à laquelle il avoit invité les 8 plus pauvres habitans de sa paroisse.



---

## ANECDOTES. SINGULARITÉS.

---

### I.

**O**N lit dans les affiches de Montpellier l'anecdote suivante.

La croyance aux revenans n'est pas tout-à-fait bannie. Le moindre événement bizarre, dont la cause n'est pas aussi-tôt apperçue, réveille la superstition, & le peuple à cet égard est toujours peuple. C'est une vérité dont nous avons eu occasion de nous convaincre par un fait tout récent, & qui s'est passé sous nos yeux. --- Un particulier de cette ville venoit de perdre un de ses enfans. La famille étoit inconsolable, & le souvenir du défunt remplissoit tous les esprits de la plus profonde tristesse. Dans ces entrefaites, on prend une nouvelle servante ; peu de jours après, celle-ci met le couvert, comme à son ordinaire, puis rentre dans la cuisine pour rincer les verres ; & lorsqu'elle revint pour les poser sur la table, elle s'apperçoit qu'il manque deux serviettes ; elle cherche par-tout & ne les trouve point, elle court en avertir sa maîtresse ; la servante est bien assurée qu'elle a mis chaque serviette à sa place, elle n'a vu entrer person-

ne ; on fait de nouvelles recherches , mais en vain ; on gronde la pauvre fille , on la soupçonne , & le jour se passe. Le lendemain , même aventure , deux autres serviettes disparoissent. Alors on accuse la servante ; elle a beau protester de son innocence , on l'accable d'injures , on la menace de la dénoncer , on la chasse. Le surlendemain , la maîtresse met elle-même le couvert , va à la cuisine , revient , & trouve trois serviettes de moins. Alors l'effroi commence à la saisir , elle devient pâle & tremblante , elle ne doute plus que ce ne soit un revenant qui a pris les serviettes ; & son imagination frappée lui persuade que ce revenant n'est autre que ce cher fils dont elle déplore la perte. Elle ne tarda pas à communiquer ces funestes impressions à son époux , à ses autres enfans , à tous les locataires , aux voisins ; on fut d'abord sur le point d'abandonner la maison , on porta de l'argent à un prêtre pour dire des messes , enfin , une vieille femme qui croyoit beaucoup aux revenans , & qui savoit l'art de les conjurer , propose de descendre dans la cave , & d'y faire certaines cérémonies dont elle promet les plus grands effets. Plusieurs personnes y furent avec des cierges allumés , on fit la procession autour en criant d'une voix lamentable : *Ame ! que nous veux-tu ?* L'ame ne répondit rien ; mais un des assistans aperçut les serviettes amoncelées sous un tonneau. A cet aspect , la surprise fut extrême , les frayeurs se dissipèrent , on s'empressa de rappeler la servante , on la justifia ; mais il restoit toujours à savoir qui avoit pris les serviettes , & les avoit mises dans ce lieu. Pour s'en éclaircir , on mit le couvert , on fit le guet autour , différentes personnes se posterent de manière à tout découvrir sans être aperçues. On ne tarda

## 398 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

pas à prendre le voleur en flagrant délit. C'étoit un gros chat, qui, très-délicatement, tiroit les serviettes avec sa patte, & les traînoit ensuite, avec beaucoup d'adresse, jusques dans la cave. C'est ainsi que se termina cette aventure qui, dans le principe, parut si allarmante, & qui, par son dénouement, a fourni matière à bien des plaisanteries.

### I I.

Une des gazettes angloises du parti de l'opposition vient de publier l'article suivant, qui fixera probablement un instant l'attention, par le tableau frappant de la position actuelle de l'Angleterre. — » Une Dame illustre est accablée de la maladie la plus grave & la plus alarmante; son cœur commence à être attaqué, & sa fin est prochaine, si on n'emploie à l'instant les remèdes les plus violens pour la sauver du danger qui la menace. Depuis sept ans, cette Dame infortunée est entre les mains des médecins Ecoissois qui ont fait tant de bévues & qui l'ont si fréquemment saignée, que son corps n'est plus qu'un squelette, & son existence un souffle; ses enfans ruinés à jamais par les ordonnances des médecins, n'ont plus le moyen de l'aider, & ses anciens amis qui trouverent si souvent des soulagemens dans ses soins charitables, l'abandonnent & se consolent de sa perte, en disant qu'elle a un peu trop abusé de ses forces. «

## I I I.

Feu M. Gilbert, poëte satyrique & dévot, vint faire visite à M. Mercier avec une veste brodée en or, de la plus grande richesse. » Mais, » mon cher ami, lui dit l'auteur dramatique, » ne seroit-ce pas là un devant d'autel ? »

## I V.

Voltaire, toujours gai, même dans ses plus grandes souffrances, écrivit à un souverain qui le pressoit de venir à sa cour : » Je suis obli- » gé, Monseigneur, de prendre médecine qua- » tre fois par semaine. Vous jugez bien que dans » cet état, je suis beaucoup plus digne de la » boutique d'un apothicaire que de la cour » d'un prince aimable. »



---

## BIBLIOGRAPHIE

### DE L'EUROPE.

---

#### ITALIE.

IL TREMUTO di Bologna , versi di Marino Capra di Lugo , &c. *Le tremblement de terre de Bologne, vers de Marino Capra di Lugo.* A Ferrare , 1781 , chez Joseph Rinaldi. In-8vo. de 35 pages.

**L**ES tremblemens de terre , auxquels Bologne a été sujette pendant l'espace d'environ deux années , a non-seulement réveillé les recherches des naturalistes , mais encore échauffé la verve des poètes. Du nombre des derniers est l'abbé Capra de Lugo. Ses vers ont été inspirés par la commotion imprévue qu'a excitée en lui l'effrayant phénomène du tremblement de terre. De tels momens sont les seuls favorables au génie poétique. *Deus , ecce Deus* , a dit alors le poète. Au milieu de son enthousiasme , il n'a pas laissé de faire des réflexions morales. La vertu seule , a-t-il dit , d'une ame pure & innocente peut fortifier l'homme dans de pareils dangers. Ainsi il est non-seulement un poète à sentiment , mais encore instructif. Sa muse est la *Signora Marchesa Maria Calcagnini Zavaglia che all' esterne ridenti sue grazie tutte accoppia le gentili soarità del più amabil costume.*

Le poëme commence par une espece d'invocation à cette dame :

Or che Felsina bella all' atto atroce  
Che la scuote dall' imo , on deggia e trema,  
Soffri, che un umil vate alzi la voce  
Fra il mesto orror della sua doglia estrema,  
Cantando non avrò piccolo vanto,  
Se le lacrime sue tempra il mio canto.

Tu la cetra inesperta , e il canto nio  
Per la pietà , di che ai ricolmo il peito ,  
Donna immortale, ah! reconforta! e il reo  
Duolo disgombra col tuo dolce aspetto ;  
Se il tuo favor mi svolgoreggia intorno ;  
Forse n'udrai piu colte rime un giorno.

( *Novelle letterarie.* )

STATUA terræ Argentæ è veteri manuscripto codice nunc edita : accefferunt appendicio loco ducales Estensium litteræ , Argentani notariorum collegii statuta , communitatis vestigalia , pontificia chirographa , terræ privilegia , rubricarum denique ac totius operis in fine conspectus. Ferrariæ. 1781. Ex typographiâ Camerali. *In-folio de 388 pages , sans l'épître dédicatoire , la préface & la table des matieres.*

C'est un recueil précieux qui mérite une place distinguée parmi les monumens qui servent à éclaircir les antiquités du moyen âge.

( *Novelle letterarie.* )

IDODICI libri delle istituzioni oratorie di M. Fabio Quintiliano , &c. *Les douze livres des institutions oratoires de Fabius Quintilien,*

## 402 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

*traduits & enrichis de notes.* A Verceil, 1781;  
4 vol. in-8vo.

M. l'abbé Jacques Carigli, professeur de rhétorique à Turin, est l'auteur de cette traduction d'un ouvrage qui mérite d'être mis dans les mains des jeunes étudiants. Il a joint à cette traduction des notes qui servent à démontrer le bon goût dans l'art oratoire.

(*Novelle letterarie.*)

LAGRIME dell' amicizia, e della sensibilità sparfe sul sepolcro di Teresa Calamai, &c. *Les larmes de l'amitié & du sentiment répandues sur le tombeau de Thérèse Calamai; par les plus célèbres poètes d'Italie*, 1781. In-8vo. de 127 pages.

Cet ouvrage funebre ne laisse rien à désirer dans son genre. Plusieurs gens-de-lettres d'Italie, distingués par leur savoir & leur naissance, se sont réunis pour enrichir cette collection de pièces tendres & pathétiques. On y lit d'heureuses inscriptions; on y admire un éloge écrit avec pureté & naturel par le P. Ange de Costanzo. Nos lecteurs ne seront peut-être pas fâchés de connoître quelque chose de cette précieuse collection. Pour cet effet, nous leur présenterons le sonnet suivant, où brille ce sublime, d'autant plus rare, qu'il est naturel & simple. L'auteur est le marquis D. Ottavio Guiducci di Milano.

Ergi artefice industrie all' enorato  
Cenere di Teresa eccelsa mole  
Su cui mesto s'affida il die bendato  
Tinto in volto di pallide viole.



L'obbedienza del gazzone ab lato  
Umil s'appoggi all' urna , e come suole  
Pieghi la fronte al dispotismo armato,  
Che il nudo sen trafiggere le vuole.

Non lunga fuor d'un' ampia nube oscura  
Persecuzione esulti, alla cui vista.  
Al suol trabocchi umanità, e natura.

Qu'ndi la verità del ciel discesa  
Sul marmo incida lagrime e trista?  
Quì vittima d'amor giace TERESA.

Voici l'inscription latine qui termine ce recueil ; c'est un monument érigé par l'amitié aux mânes de l'illustre morte.

KARAE. RARAE. DOMISEDÆ.  
TERESIAE. CALAMAIÆ.  
AMICITIA. GRINEM. SCISSA.  
NUNQUAM. SOLATIUM. ADMISSURA  
PONENDUM. CURAVIT  
VIX. AN. XXII.  
DENATA. VI. KAL. SEPTEMBREIS  
MDCCLXXXI.

( *Novelle letterarie.* )

SERIE de' vescovi ed arcivescovi di Ferrara,  
del signor abbate Lorenzo Barotti, &c. *Suite  
chronologique des évêques & archevêques de  
Ferrare ; par M. l'abbé Laurent Barotti, ou-  
vrage dédié à son éminence le cardinal Bernar-  
din Giraud, &c. A Ferrare, 1781, chez Fran-  
çois Pomatelli. In-4to. de 159 pag.*

L'auteur de cet ouvrage, comme on le voit  
par le titre, est M. l'abbé Laurent Barotti, fils

#### 404 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

de Jean-André Barotti , à qui l'histoire littéraire de Ferrare est beaucoup redevable. Il y a d'excellentes recherches & plusieurs traits intéressans concernant les prélats qui ont occupé le siege de Ferrare.

( *Novelle letterarie.* )

DE situ , aquis , aere & morbis endemicis Ferrariæ , dissertatio Joannis Vincentii Bononi , medici Ferrariensis , & in pontificia universitate PP. Ferrariæ ex typographiâ Camerali , 1781. In-4to. de 177 pages.

Cet ouvrage est divisé en dix chapitres , dont le titre indique les matieres qui y sont traitées. Les voici : I. *De urbis origine.* II. *De aquis stagnantibus.* III. *De aquis puteorum & cisternarum.* IV. *De aquis padanis.* V. *De ventis.* VI. *De aere Ferrariensi.* VII. *De repurgando patrio aere.* VIII. *De victu incolarum.* IX. *De corrigenda diæta.* X. *De morbis endemicis.* Ces sujets sont discutés supérieurement par M. Bononi , qui à la partie de la médecine y a joint l'histoire-naturelle du pays de Ferrare.

( *Novelle letterarie.* )

OPUSCULI fisico-chimici del cav. Landriani , &c. *Opuscules physiquo-chymiques du chevalier Landriani.* Milan , 1781. In-8vo. chez Gaetan Pirola.

Ces opuscules ne sont autre chose que cinq traités analogues à la physique. Le premier contient une description du *chronhyometre* , ou de la nouvelle machine inventée par l'auteur pour mesurer la durée & la quantité de la pluie. Par le moyen de cette machine on peut savoir exac-

tement combien il tombe de pluie en un jour , à quelle heure elle tombe , & combien de tems elle dure.

Le *second* enseigne la méthode de donner un vernis aux papillons & autres insectes , afin de conserver intacts leurs couleurs.

Le *troisième* traite de la conversion des acides en un seul acide. L'auteur prouve que tous les acides sont convertibles en air fixe , & de-là il infere qu'on doit regarder l'acide de l'air fixe comme l'acide universel.

Le *quatrième* est une dissertation sur la chaleur interne. L'auteur expose tout ce qu'on a découvert jusqu'ici sur le feu qui existe dans les corps sans donner des signes extérieurs d'existence ; il joint quelques nouvelles expériences & observations qui éclaircissent son système.

Le *cinquième* regarde la formation de l'air déphlogistiqué avec les acides minéraux.

M. Landriani nous promet encore d'autres ouvrages sur la physique & la chymie , dans lesquels il a fait d'importantes découvertes.

(*Novelle letterarie.*)

JOHANNIS Gazzonii Bononiensis philologi & medici, de Theodori Quatrini de rebus Ripanis. Accedit Francisci M. Tanurfi patricii Ripani historiae patriæ epitome, nunc primum editum. Omnia recensuit atque emendavit Cajetanus Francis. Mar. filius Tanurfi. Opus dicatum E. ac R. principi Lazaro Opitio S. R. E. cardinali Pallavicino SS. D. N. a secretis status. Excudebat Romæ Aloysiura Lazararius , camerae apostolicæ typographus , 1781. In-8vo.

Dans cet ouvrage on trouve des faits qui ont

## 406 L'ESPRIT DES JOURNAUX;

rapport à l'histoire d'Italie. Ce recueil historique est dû aux soins laborieux de M. l'abbé Gaetan Tanurfi. Heureux sont les écrivains qui consacrent leurs veilles à recueillir l'histoire de leur patrie ! Plus heureuses sont les villes, qu'ils arrachent pour ainsi dire à l'oubli, en publiant leurs annales, & en faisant connoître leur origine !

(*Efemeridi letterarie.*)

SOVATERO fabula ex Aristophanis Nabulis ad usum collegii nobilium Parmæ; versio latina Coriolani Martirani Consentini episcopi. Ejusdem latinæ versionis paraphrasia italica, &c. Parme, ex regio typographeo. In-4to. de 117 pages.

Le sujet de cette comédie ne peut mieux être expliqué que par les propres paroles du prologue, traduit en vers italiens, ainsi que toute la comédie, par le comte Terrarossa Bernieri.

Dell' immortal *Fernando*, ottimo principe,  
E dell' eccelsa *Amalia* ai cenni Augusti  
Su queste scene una cœmedia nuova  
Per noi si reca nel sermon latino,  
Che *Aristofane* già scrisse nel Greco.  
Ei dar le volle un titolo sublime  
Coi chiamarla *le Nubi*; e noi chiediamo  
A voi licenza di chiamarla *Socrate*,  
Perchè l'attore primo in questa favola  
Egli è lo stesso *Socrate* stesso,  
Profondo ensegnator d'alte dottrine  
Altamente nascete in foite nubi.

La traduction italienne de cette comédie est faite sur le texte latin de Coriolan Martirano,

évêque de Cosenza, mort en 1551. Ce prélat aimoit les belles-lettres; il traduisit en vers latins, outre cette comédie d'Aristophane, sept livres de l'*Iliade* d'Homere, qui n'ont point encore vu le jour.

Cette comédie, traduite en latin par ce savant évêque, a été imprimée à Naples en 1556. C'est d'après cette unique édition qu'elle est aujourd'hui publiée par les soins du P. Pacciaudi, bibliothécaire de S. A. R. Il y a fait quelques changemens nécessaires, ôtant tout ce qui n'étoit point convenable à la religion & aux mœurs actuelles.

[ *Novelle letterarie ; Efemeridi letterarie.* ]

ISTORIA politica e letteraria della Grecia, di Carlo Denina, &c. *Histoire politique & littéraire de la Grece ; par Charles Denina, prêtre & docteur en théologie, professeur émérite d'éloquence italienne, & de langue grecque dans l'université royale, directeur des études d'histoire & de belles-lettres dans l'académie royale de Turin, associé de l'académie royale de Naples, &c. A Turin, 1781, de l'imprimerie royale. 6 vol. in-8vo. chacun de 300 à 400 pages.*

L'histoire la plus importante est celle de l'homme; mais si par l'histoire de l'homme nous entendons celle du genre-humain, de l'esprit humain, & des arts qui servent à la vie, aux commodités & au bonheur de l'homme, il ne sera pas difficile de déterminer quelles sont les histoires les plus instructives & les plus nécessaires, après celles qui sont appuyées sur l'autorité divine. L'histoire Romaine, pour la célébrité de la république & de l'empire des Romains;

## 408 L'ESPRIT DES JOURNAUX ,

est communément regardée comme si nécessaire, qu'il n'y a point de système d'éducation qui l'exclue, & de personne honnêtement éduquée qui ose faire l'aveu de l'ignorer. Néanmoins on peut affirmer que l'histoire grecque est encore plus utile que l'histoire romaine, par l'antériorité des faits qu'elle renferme, par la diversité des personnages dont elle fait mention, par la variété des gouvernemens & des notions qu'elle nous présente sur leur propre théâtre, par les connoissances & les lumières quelle nous donne, & qui servent de préliminaires aux autres études. En effet, il y a très-peu de livres qui ne parlent des faits & des mœurs des Grecs; & il y en a beaucoup que l'on ne peut entendre parfaitement, sans la connoissance de l'histoire grecque. C'est d'après ces motifs que M. l'abbé Denina a écrit son *Histoire politique & littéraire de la Grece*; on a déjà de cet auteur quelques ouvrages célèbres, dont voici les titres: *Bibliothèque italienne, ou choix d'auteurs & traducteurs Italiens*, 2 vol. *Révolutions de la littérature*, 1 vol. *Révolutions d'Italie*, 5 vol.

*Les Révolutions de la littérature*, ont été traduits en françois & en anglois. Et les *Révolutions d'Italie* en françois, anglois & allemand. Nous donnerons par suite l'extrait de l'*Histoire politique & littéraire de la Grece*.

( *Novelle letterarie.* )

DISSERTAZIONE del Sign. Tiffot sul pane, &c.  
*Dissertation de M. Tiffot sur le pain, sur l'économie & la culture des grains, & sur le pain de pommes de terre, &c. en réponse à une dissertation de M. Linguet, contre l'usage du pain & du grain. On y a joint cette même dissertation traduite du françois en italien, avec des notes,*

notes , &c. & autres traités de M. Antoine Matani & de M. Parmentier , sur la maniere de faire le pain & sur le pain de pommes de terre , &c. Naples , 1781 , chez Joseph-Marie Parcellii. In-12. de 151 pag.

L'amour du paradoxe a fait dire à M. Linguet (*Annales politiques* , &c. tom. 5 , page 429.) que le pain , considéré comme aliment , est très-dangereux & très-nuisible. Cette cause n'avoit pas besoin de défenseur , ayant en sa faveur , outre plusieurs raisons intrinseques , l'usage établi & non interrompu de cette nourriture. Cependant M. Tiffot a jugé à propos d'y répondre. Il l'a fait d'après les principes de la physique & de l'économie.

( *Novelle letterarie.* )

STEPH. Antonii Morcelli de stylo inscriptionum latinarum libri III. Romæ , 1781. Ex officinâ Giunchianâ. *Petit in-folio de 627 pag.*

Entre les compositions latines qu'il est nécessaire d'adopter , l'inscription est sans doute la plus commune. M. l'abbé Etienne - Antoine Morcelli a divisé son ouvrage en trois livres. Le premier explique les différens genres , la forme & le style des inscriptions latines de l'antiquité ; le second enseigne la maniere de les imiter ; le troisieme donne un précis des phrases les plus élégantes & les plus propres à cette espece de composition. Ce livre mérite d'être lu , tant par les jeunes étudiants , que par les personnes les plus consommées dans les lettres & dans les sciences.

( *Effemeridi letterarie ; Novelle letterarie.* )

DISSERTAZIONI di fisica animale e vegetabile ; dell' abbate Spallanzani , &c. *Sur la physique animale & végétale ; par l'abbé Spallanzani , professeur royal d'histoire-naturelle dans l'université de Pavie , &c. associé de l'académie de Londres , &c. avec deux lettres relatives à ces mêmes dissertations ; par M. Bonnet , de Geneve. A Modene , 1780 , aux dépens de la société typographique. 2 vol. in-8vo. d'environ 300 pages chacun.*

Voici le jugement porté sur l'auteur & son ouvrage , par les rédacteurs des *Nouvelles littéraires* de Florence. „ Parmi environ trois mille „ volumes qu'on imprime annuellement en Ita- „ lie , les deux que nous annonçons méritent „ une distinction particuliere , pour l'importance „ & la multiplicité des découvertes dans l'his- „ toire-naturelle. Parmi environ seize millions „ d'habitans , M. l'abbé Spallanzani doit être „ considéré comme le plus laborieux natura- „ liste. ”

( *Novelle letterarie.* )

ANTICA pianta della città di Venezia , &c. *Ancien plan de la ville de Venise , dessiné vers le milieu du XIIe. siècle , publié & éclairci par Thomas Temanza , architecte & ingénieur de la sérénissime république. A Venise , In-8vo. chez Charles Palese.*

M. Temanza , architecte d'une rare mérite , a trouvé ce plan dans la bibliotheque de Saint-Marc de Venise ; il le publie aujourd'hui avec une dissertation curieuse & intéressante , qui fait



voir l'origine & les accroissemens de la ville de Venise.

( *Novelle letterarie.* )

DE' precetti della pittura , &c. *Des préceptes de la peinture , en vers & en quatre livres , &c. par Adam Chiufole , ouvrage dédié à l'académie de Saint-Luc de Rome. A Vicence , 1781. In-8vo.*

On ne peut expliquer les principes d'un art quelconque , que lorsqu'on l'exerce. M. Adam Chiufole est dans ce cas. Son poëme est divisé en quatre livres ; le premier traite du *dessin* , le second du *coloris* , le troisieme de l'*invention* , & le quatrieme des *différentes manières des peintres.*

( *Efemeridi letterarie.* )

## A N G L E T E R R E.

THE adventure of a Rupée , &c. *Aventures d'une Roupie. In-12. Londres , 1781. Murray.*

La méthode de faire un livre & de l'intituler *Aventures d'un chat , d'un chien , d'un singe , d'un fiacre , d'un poux , d'un schelling , d'une roupie* ou toute autre chose , est devenue si à la mode qu'il n'y a point de mois où il ne paroisse (à Londres) d'ouvrage de ce genre. Il est très-facile à un écrivain d'une classe inférieure de vuidier son porte-feuille & de composer un mélange de faits publics , d'actions particulières , de vieilles & nouvelles anecdotes , dans le dessein d'apporter un amusement passager aux lecteurs oisifs. C'est le plus grand degré de mérite auquel aspirent ces sortes d'ouvrages. Ce-

## 412 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

lui que nous annonçons est peut-être un des meilleurs dans ce genre, & il peut occuper agréablement, pendant une demi heure, un critique de café ou un voyageur, parce que le style en est assez pur & correct, & que la plupart des sujets ne sont point sans intérêt. Nous en choisirons une petite histoire, qui suffira pour donner à nos lecteurs une idée de la manière d'écrire de notre auteur.

Une *Roupie*, qui raconte ses aventures, tombe dans les mains d'un Fakir ou prêtre Indien. Les Fakirs voyagent en troupe nombreuse, & extorquent des charités par une espèce de vol religieux. Pour tromper le vulgaire imbécille & ignorant, ils s'infligent les punitions les plus sévères, & pour ces souffrances ils prétendent que leur Bramâ, ou Dieu, leur donne la connoissance des événemens futurs. Notre *Roupie* rapporte l'anecdote suivante sur une compagnie de Fakirs.

» Au milieu de ces plaisirs, deux Fakirs vin-  
» rent apporter la nouvelle que l'illustre Hyder  
» Alli avoit fait une invitation générale à leur  
» corps, pour aller dîner chez lui un certain  
» jour. Quelques-uns y allerent par espoir d'in-  
» térêt, beaucoup par vanité, & plusieurs par  
» curiosité. Parmi ces derniers étoit mon maître.  
» Il eut soin de me coudre dans la dou-  
» blure de son habit, qui tomboit en lambeaux,  
» & au nombre d'environ quatre cens Fakirs  
» nous nous mîmes en route, pour aller au  
» festin donné à notre corps par Hyder Alli.

» Hyder alors étoit engagé dans plusieurs  
» guerres, pendant le cours desquelles il avoit  
» donné de fréquentes preuves d'une habileté  
» & d'une présence d'esprit admirable.

» Il étoit capable de prendre tout caractère,

» qui pouvoit servir à ses intérêts. Il étoit en  
» état de tirer le plus grand avantage des mau-  
» vaises qualités de l'esprit humain , qui sont  
» d'une grande utilité pour gouverner les hom-  
» mes. En Orient la guerre est dirigée sur des  
» principes , différens de ceux qu'on emploie en  
» Europe. Si un général , qui est redouté de  
» son ennemi , est enlevé par trahison , c'est  
» une action qui paroît aussi belle que tout stra-  
» tagème de guerre. Hyder excelloit dans les  
» entreprises de cette nature. Il étoit encore  
» habile dans l'art de négocier , & pouvoit pré-  
» voir avec beaucoup de sagacité les événe-  
» mens futurs.

» Mon maître & ses compagnons avoient  
» beaucoup entendu parler de ce guerrier , dont  
» le nom étoit connu dans tout l'Indostan. Ils  
» furent éblouis de l'honneur d'être invités par  
» un homme si célèbre , & ils arrivèrent par cen-  
» taine de tous côtés. Au nombre de douze  
» mille , les Fakirs se mirent à table. Les mets  
» les plus délicats se succédoient ; c'étoit un  
» jour , où par l'ordre exprès d'Hyder , ils de-  
» voient se relâcher de leur sévérité ordinaire.  
» La bonne humeur & l'amour-propre se mon-  
» trerent dans toute la troupe vêtue de guenil-  
» lons , qui a une certaine distance auroit paru  
» le *rag-fair* ( *marché de guenillons* ) de Lon-  
» dres. Ils étoient tous enivrés de l'honneur  
» de l'invitation , & savouroient la bonne-chère ,  
» lorsque parut Hyder. La majesté de sa con-  
» tenance , malgré son souris flatteur , répandit  
» la terreur dans l'assemblée. Le silence & la  
» crainte furent universels. Nous vîmes paroître  
» en lui l'ame , qui faisoit agir un camp , lequel  
» s'étendoit aussi loin que la vue pouvoit por-  
» ter. Après avoir levé trois fois les yeux au

» ciel , pour adorer le grand Brama , il rompit  
 » le silence par ces mots.

» Illustres serviteurs d'une puissance, que nous  
 » adorons, je viens vous remercier de l'honneur,  
 » que vous m'avez fait d'accepter mon invita-  
 » tion. Je porte la plus haute vénération à la  
 » sainteté de votre vie , & à la sévérité de vo-  
 » tre discipline. Vous vous êtes montrés dignes  
 » de ce maître , que vous adorez , en mépri-  
 » sant les plaisirs des sens. Vous êtes même  
 » allés plus loin. Comme si vous possédiez un  
 » esprit, tout-à-fait détaché du corps, vous vous  
 » êtes continuellement imposés, les tortures les  
 » plus cuisantes, & vous les avez endurées,  
 » sans témoigner le moindre sentiment de dou-  
 » leur. Vous vous êtes roulés nus dans la  
 » boue, jusqu'à ce que les cailloux les plus  
 » pointus vous eussent enlevé les restes de peau,  
 » que les autres tourmens vous avoient en-  
 » core laissés. Illustres serviteurs de Brama,  
 » qui voyez la chaîne des événemens futurs,  
 » Hyder Alli prend pitié de vos souffrances.  
 » Ne paraissez plus désormais dans ce vil ha-  
 » bit où je vous vois aujourd'hui. Mettez bas  
 » ces guenillons, indignes des ministres du ciel.  
 » L'habit est une marque de distinction, & vous,  
 » qui tenez le premier rang parmi les hommes,  
 » vous ne deviez pas vous distinguer par l'or-  
 » dure. J'ai préparé des habillemens, qui vous  
 » défendront du froid & du chaud, sachant  
 » bien que vous n'avez point d'argent pour vous  
 » en procurer. Mes soldats vont voir les ser-  
 » viteurs de Brama revêtus de ces habillemens.  
 » Telle est l'idée que Brama inspire au cœur  
 » d'Hyder Alli. En dirai-je d'avantage?

» A ces mots, il sortit, toute l'assemblée resta  
 » dans un cruel silence; aussi-bien chaque indi-

» vidu favoit que ses guenillons, qui paroissoient  
 » de si peu de prix, renfermoient de précieux  
 » trésors. D'ailleurs c'eût été une vaine entre-  
 » prise que de faire des remontrances. Les sol-  
 » dats d'Hyder exécutoient promptement l'ordre  
 » charitable d'habiller les Fakirs dépouillés &  
 » de s'emparer de leurs guenillons [ qui étoient  
 » pesans par l'or qu'ils contenoient ] sous le pré-  
 » texte de les enfouir en terre. En effet pou-  
 » voit-on supposer quelque chose de valeur dans  
 » les guenillons déchirés de pauvres gens, qui  
 » par état renonçoient à tout. Les opérations  
 » de la guerre, que qu'Hyder Alli faisoit à la  
 » Grande-Bretagne, commençoient à languir,  
 » faute d'argent. Il vit le mal & se servit de  
 » cet expédient pour y remédier. Ainsi j'échap-  
 » pai, avec plusieurs milliers de mon espece  
 », & je tombai dans les mains du grand Hy-  
 », der Hally. “

Cette histoire est assez bien imaginée. Elle montre la sagacité d'Hyder Hally. Le personnage qu'il joue ici est plus probable, selon nous, que celui que l'auteur lui donne dans le *sixième chapitre* de ces *aventures*, où il l'égale à Scipion, dans le plus beau trait de sa vie. (\*)

( *Critical Review.* )

THE divorce, &c. *Le Divorce*, comédie repré-

(\*) Il a paru, à Paris, il y a peu d'années, une petite brochure, ayant pour titre *l'Ecu de six Francs* : cette plaisanterie ( attribuée à M. de Caraccioli ) a fait beaucoup de plaisir aux amateurs de nouveautés. L'auteur fait voyager son *Ecu* dans bien des endroits, & lui fait raconter toutes les anecdotes des personnes, entre les mains desquelles il passe successivement. *L'Ecu de six francs* se vend 24 sols, chez Esprit, libraire, à Paris, au Palais-royal.

## 416 L'ESPRIT DES JOURNAUX.

*sentée sur le théâtre royal de Drury-Lane. Londres, 1781, chez Kearsly.*

Cette pièce, dont nous avons rendu compte à l'article des *Spéctacles* (\*) est très-amusante, & se faire lire avec plaisir.

(*Critical Review.*)

THE Southampton guide, &c. *Le guide de Southampton, ou tableau de l'état actuel de cette ville, avec celui de son commerce, les édifices publics, ses hôpitaux, ses églises, ses foires, ses marchés, son théâtre, &c. ensemble la description de l'isle de Wight, Netley-Abbey, Lymington, Lyndhurst, Redbridge, New-Forest, Romsey, Broadlands, Bellevue, Bevis Mount, St. Dennis, Titchfield, &c. avec des circonstances curieuses & agréables. Nouvelle édition. In-12. Londres, 1781, chez Law.*

Ce livre a eu un succès singulier. L'auteur a corrigé & augmenté cette nouvelle édition. C'est un excellent *compagnon-de-poche* pour aller voir Southampton & les autres endroits.

(*Critical Review.*)

SENTIMENTAL excursions to Windsor. *Voyage sentimental à Windsor & autres endroits. In-12. Londres, 1781, chez Walker.*

Les imitations de l'inimitable *Tristram Shandi* sont devenues si fréquentes, qu'il n'y a presque point de mois, où il ne paroisse (à Lon-

---

(\*) *Esprit des journaux*, mars 1782, page 292.

dres) d'ouvrage intitulé, *Journées, Aventures, &c. sentimentales*, dans le style & dans la maniere de *Shandi*. Parmi les imitateurs de cet écrivain original, l'auteur du *Voyage à Windsor*, peut être avoué pour un digne disciple de l'école de Sterne, il semble avoir imité son maître avec quelque succès, comme nos lecteurs le verront par le passage qui suit :

*Le Panier.*

» Il est étonnant que les femmes veuillent  
 » embarrasser leur personne jusqu'au point d'al-  
 » térer l'élégante symétrie de la forme hu-  
 » maine. --- La figure d'une femme bien-faite  
 » est le plus bel ouvrage de la nature. --- La  
 » beauté consiste dans la simplicité, & la figure  
 » d'une belle femme se montre toujours à son  
 » plus grand avantage, lorsque ses ornemens  
 » sont simples. --- Elle ne devroit jamais être  
 » embellie dans l'ordre *composité*. -- Depuis les  
 » premiers jours du monde jusqu'à présent, l'*art*  
 » n'a travaillé qu'à déguiser la nature. ---

» L'histoire nous apprend que la reine Elisa-  
 » beth étoit remarquable par la *protubérance d'une*  
 » *forme ronde*. De-là a été introduite, selon les  
 » antiquaires en habits, la mode des paniers.  
 » Mais les auteurs ne disent point si cette *forme*  
 » *ronde* étoit une grosseur *permanente* du derriere,  
 » effet naturel à la personne de sa majesté, ou  
 » une forme *ronde du ventre*, effet *passager*, pro-  
 » venant d'une *cause naturelle*.

» Un panier, dit un ancien écrivain, est un  
 » habillement, qui sert à rafraîchir en donnant  
 » de l'air. --- Cela peut être, répond un auteur  
 » moderne, traitant le même sujet. --- Mais  
 » comment se fait-il que la reine Elisabeth,

## 418 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

» qui étoit une *vierge* reine, & ses *dames d'hon-*  
 » neur, qui étoient *vierges* par la *vertu* néces-  
 » faire à leur place, eussent plus besoin d'être  
 » rafraichies que leurs grand'meres? ---- Il est  
 » très-aisé de répondre ici à la question. ---  
 » La reine Elisabeth & ses dames d'honneur  
 » étoient *vierges*. ---- Leurs grand'meres ne  
 » l'étoient certainement pas.

» Je suppose, monsieur, dit mon compagnon  
 » de voyage, que nous déjeunerons ici, puis-  
 » que le carrosse est arrêté à *l'étoile* & à *la jar-*  
 » *retière*, de Kew-bridge. --- Je descendis &  
 » donnai la main à la dame. --- Elle s'élança  
 » vers moi; mais le perfide panier, en traver-  
 » sant la portiere du carrosse, donna une se-  
 » couffe si subite à la dame, qu'elle tomba en  
 » voulant s'élançer, & en tombant, par le  
 » moyen du panier elle se trouva renversée,  
 » comme vous pouvez avoir vu un parasol,  
 » dans un jour de vent. --- Elle sortit de des-  
 » sous ses vêtemens. --- Le ciel nous préserve!

» Je fixois mes yeux sur *l'enseigne*. --- C'est  
 » *l'étoile* & *la jarretière*, me dis-je à moi-même,  
 » d'une voix basse, & du même ton je me mis  
 » à lire ce mot :

*Honni soit qui mal y pense.*

» Je tenois mes yeux fixés sur *l'enseigne*, sans  
 » faire une seule tentative pour débarrasser la  
 » dame. --- Si c'eût été *l'enseigne* de la tête de  
 » *Meduse*, je n'eusse pas été pétrifié davantage. --  
 » Mais mon domestique, qui étoit sur le champ  
 » descendu de la voiture, ayant plus de pré-  
 » sence d'esprit que moi, entra dans le carrosse  
 » par la portiere opposée, & prenant la dame  
 » par les épaules, il la retira doucement en  
 » arrière, tandis que j'arrangeois ses vêtemens.



5, & que je mettois le vilain panier dans sa  
,, premiere situation.

,, La dame ayant ajusté sa draperie, sortit,  
,, de côté, de la voiture.

,, Je la conduisis à l'hôtellerie; nous mon-  
,, tâmes dans une chambre; alors elle se mit à  
,, maudire son panier d'un ton d'emportement,  
,, beaucoup plus expressif que l'imprécation or-  
,, dinaire; mais comment pouvois-je dire *amen*?--  
,, Je me voyois en quelque sorte obligé d'être  
,, l'objet de ses imprécations. --- Ainsi *amen*  
,, resta dans ma bouche.

,, C'étoit ma faute, dit la dame, j'aurois dû  
,, sortir de côté en premier lieu. --- Mais la  
,, voie que vous avez essayé de prendre, Ma-  
,, dame, lui dis-je, étoit la plus *naturelle*. ---  
,, Oui, répliqua-t-elle, mais non pas la plus  
,, *heureuse*. --- Nos mouvemens, dis-je, sont  
,, rarement *naturels*. --- Depuis cet instant, je  
,, regardois les *paniers* comme un préservatif  
,, contre de pareils accidens, dit la dame, mais  
,, je m'apperçois à cette heure qu'ils causent des  
,, mouvemens *hors de nature*. --- En pronon-  
,, çant ces mots, elle se retira. --- On servit  
,, le déjeuner. -- La dame revint, débarrassée  
,, de son panier. --- Son corset de basin prit  
,, exactement sa forme. --- Son jupon tomboit  
,, en longs plis. --- Une apparence de *négligé*  
,, élégant embellissoit sa personne. --- La honte  
,, de son accident continua de nuancer son vi-  
,, sage d'une aimable rougeur. -- Nous dejeû-  
,, nâmes, & étant montés en voiture avec pré-  
,, caution, après avoir pris nos places, sans  
,, autre encombre, nous poursuivîmes notre  
,, route. --

,, La scene arrivée à la porte de l'hôtellerie,  
,, lorsque je regardois innocemment l'étoile &

## 420 L'ESPRIT DES JOURNAUX,

„ la jarretiere , étoit toujours présente à mon  
 „ esprit. -- Depuis Ptolomée d'Egypte jusqu'à  
 „ l'Allemand Copernic , & depuis l'Allemand  
 „ Copernic jusqu'à l'Anglois Newton , aucun  
 „ astronome à la vue de la constellation *hé-*  
 „ *rissée* , désignée par les astrologues sous le  
 „ nom de *chevelure de Berenice* , n'a été frappé ,  
 „ comme je l'étois en voyant l'*enseigne* de Kew-  
 „ Bridge. --- Chaque objet étoit peint dans mon  
 „ imagination des couleurs les plus livides. ---”

Ce morceau , considéré purement comme une imitation de *Sterne* , a son mérite particulier. Tel est le style de cet ouvrage , qui est un agréable compagnon dans une chaise de poste ou autre voiture.

( *Critical Review.* )

THE library a poëm. *La bibliotheque , poëme.*  
 1781. Londres , chez Dodsléy.

Le bon goût & les réflexions philosophiques , qui regnent dans cet ouvrage , le distinguent de la foule des poèmes qui paroissent tous les jours. Quoique le sujet ne soit pas assez intéressant par lui-même , pour avoir un grand nombre de lecteurs , il ne manquera pas de mériter des éloges de la part du petit nombre de personnes qui le liront. La poésie en est facile , & la versification douce & harmonieuse. L'auteur range ses livres par ordre de matieres ; il nous fait voir successivement l'*histoire-naturelle* , la *médecine* , les *Romans* , l'*histoire* , &c. &c. -- Ce qu'il dit au sujet des mauvais médecins , qui écrivent sur la médecine , n'est pas moins vrai que sévère. Leur but , dit-il , est glorieux.

Mais l'homme , qui ne connoît point de bien pur &  
 sans mélange ,

Trouve souvent un poison où il cherchoit un remede,  
 En effet de graves trompeurs mettent ici leurs travaux  
 Et embrouillent la science qu'ils prétendent éclaircir.  
 Cette race célèbre est envoyée, pour être le châtiment

de nos fautes :

Comme le feu & les orages, ils nous excitent au repentir ;

Mais les orages s'apaisent, & le feu met fin à sa fureur,  
 Les Médecins font un éternel fléau du monde.

Leur main effrayante ne se contente pas

De répandre la désolation sur une terre criminelle ;

Il faut encore, que, formée au mal & endurcie par ses crimes,

Leur plume impitoyable porte la mort jusques dans les tems à venir.

Ces vers dans l'original font pleins de force & d'énergie. De la médecine, nous transporterons nos lecteurs à l'article des romans, qui est rempli de feu & d'imagination.

Loin d'ici profanes ! je ressens une antique frayeur ;

Mille songes voltigent autour de ma tête !

Les sourds autans grondent dans des cours retentissantes !

Des ombres, aux regards effrayans, s'avancent lentement !

Je vois des fossés, des ponts, des murs, des châteaux !

Des esprits, des fées, des génies dansent devant mes yeux !

Je vois des vers magiques, gravés sur une porte d'or !

Une main ensanglantée montre le destin !

*Eh ! qui es-tu, jeune page ? parle :*

*Dis moi si ton maître tient captive ma Claribelle ?*

*Vas lui dire de ce pas : chevalier, il faut que tu rendes*

*Ta reine prisonnière. --- car Claribelle m'appartient.*

Il s'en va : aussi-tôt paroissent des armes sanguinaires,

Des armures, noires, des heaumes & des chevaux écumanans.

Le géant tombe. -- Je saisis le lâche à la gorge.

Et j'arrache de sa ceinture les clefs pesantes. (*de son château.*)

Une longue suite de ducs, de seigneurs, & de chevaliers s'avance.

Ils sont en liberté, ainsi que la jeune beauté, objet de ma flamme ;

## 422 L'ESPRIT, DES JOURNAUX,

Celle-ci paroît dans tous les charmes de sa jeunesse;  
C'est l'amour sans égal & la vérité sans nuage.

O! trop heureux! qui, aimant ces sujets magiques,  
Dans l'enthousiasme du jeune âge, erre parmi des mon-  
des enchantés.

Où la folle magie agite en sa main une puissante ba-  
guette,

Où les beautés de la Fantaisie remplissent des pays de  
fées;

Où des objets imaginaires causent des desirs étrangers;  
Enfin, où la peur & l'ignorance donnent du plaisir!

Mais hélas! ils sont à jamais perdus pour moi ces  
momens d'ivresse,

Que la raison chasse & que le tems détruit;

Le jugement plus mûr, acheté à trop grand prix, éloigne  
Mon esprit occupé, des contes amoureux.

Mes fiens géans sont tous tués ou mis en fuite;

Et mes chevaliers, bleus, verts, & jaunes, ne sont plus.

Je ne vois plus l'assemblée nocturne des fées,

Buvant gâiment la rosée au clair de la lune.

Bien plus, ces vains fantômes, qui restent les derniers  
dans le cerveau,

Les revenans des cimetières sont entièrement disparus.

Enfin toutes ces fortes idées de sorcellerie, que j'avois  
dans ma jeunesse,

Evitent la force de la raison & fuient le flambeau de  
la vérité.

Il y a dans ce poëme beaucoup d'autres mor-  
ceaux aussi agréables. Chaque genre de litté-  
rature est particulièrement caractérisé par les cou-  
leurs & les teintes qui lui sont propres. C'est  
en quoi notre auteur excelle. C'est-là le véri-  
ble mérite de la poésie. *Ut pictura poesis....*

(*Critical Review.*)

ADVENTURES of a hackney coach. vol. II. In-  
12. &c. *Les aventures d'un fiacre.* Vol. II.  
In-12. A Londres, chez Kearsley. 1781.

Ce second volume est inférieur au premier (\*).

---

(\*) *Esprit des Journaux*, août 1781, page 285.

Rarement la seconde partie d'un ouvrage est supérieure à la première. Ce roman n'est qu'un recueil d'aventures peu intéressantes & écrites en style enflé & vuide de sens. L'auteur affecte avec mauvaise grace la manière pathétique & sentimentale du célèbre Tristram Shandy; il veut imiter ce qui est inimitable.

( *Monthly Review ; Critical Review.* )

OTHO aud Rutha, &c. *Othon & Rutha, &c.* ; par une Lady. Petit in-8vo. Londres, chez Bew. 1781.

Le dessein de l'auteur est d'inculquer ces vérités, qui sont d'une éternelle & essentielle importance pour l'homme, savoir, *premièrement*, que toutes ses démarches sont surveillées & dirigées par une sage & bienfaisante providence, qui fait naître, du sein de l'adversité & de l'infortune, le plus grand bonheur, non-seulement pour le général, mais encore pour chaque individu en particulier; *secondement*, que tout avantage étranger que l'homme peut acquérir ou posséder, est difficile à obtenir, trompeur en lui-même, & sans satisfaction quand on en jouit; *troisièmement*, que la piété & la vertu cultivées & perfectionnées constituent le souverain bonheur d'une créature intelligente.

Cet ouvrage est plein de leçons morales, édifiantes & importantes. Il est tout-à-fait dans le genre de la *Mort d'Abel de Gesner*.

( *Critical Review.* )

MASQUERADES, &c. *Les Mascarades, ou ce que vous ferez*; par l'auteur d'Élise Warwick. Petit in-8vo. 4 vol. 1780. Londres, chez Bew.

L'histoire, sur laquelle est fondé ce roman, est

## 424 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

trop longue & trop compliquée pour être susceptible d'une courte analyse. Peut être d'ailleurs qu'elle seroit ennuyeuse; en effet, des répétitions fréquentes sur l'amour ne peuvent qu'affadir le cœur de nos lecteurs. Mais malgré toute cette redondance & cette imperfection, nous croyons cet ouvrage très-intéressant & très-agréable. Nous souhaitons sincèrement que toute personne, qui aime, comme Osmond & Julie, partage le bonheur, qui, après une infinité de malheurs & de perplexités, couronne leur constance & leur tendre attachement; mais pour la perfidie, nous ne pouvons lui souhaiter de plus sévère punition que celle qu'éprouve lady Somerville, qui, au lieu d'obtenir l'objet de ses desirs licentieux, ne fait que hâter la fin du bonheur d'une rivale, & est réduite à se tenir cachée au monde, comme un assemblage monstrueux des plus détestables vices.

( *Critical Review; Monthly Review.* )

THE new British dispensatory. *Le nouveau dispensaire Anglois.* In-12. chez Newbery.

Cet ouvrage contient les préparations & les compositions des pharmacopées de la Grande-Bretagne.

( *Critical Review.* )

LINGUA hebraicæ studium juventuti academice commendatum, oratione exonii habita in schola linguarum, XVI Kalend. decem. A. D. 1780. A Georgio Jubb, S. T. P. Linguae hebraicæ professore regio, Ædis Christi Canonico. In-4to. chez T. Payne.

L'hébreu paroît être la langue-mère des autres. Le chaldéen, le syriaque, l'arabe, &c.

sont autant de dialectes de l'hébreu. Leurs racines sont presque les mêmes. Une grande partie du grec est dérivée du dialecte oriental. L'alpha, le beta, le gamma, le delta, & autres lettres de l'alphabet grec sont l'aleph, le beths, le gimel, le dalet, &c. des Hébreux. Le latin & toutes les langues modernes de l'Europe, sont dérivées de la même source. C'est le sentiment du célèbre Roger Bacon, qui dit : *Grammatica, in lingua latinorum, tracta est græco & hebræo.*

Ce principe posé, la simple connoissance de l'hébreu est de la plus grande utilité, pour l'étude des langues, la compilation des dictionnaires, la recherche étymologique des mots, &c. Outre ces raisons, cette langue est d'une nécessité absolue pour les théologiens.

Le but de cet ouvrage est de recommander l'étude de l'hébreu, & d'en montrer l'utilité. Personne n'étoit plus en état d'en parler que l'auteur.

( *Critical Review.* )

## A L L E M A G N E.

NATURGESCHICHTE des niederdeutschlands, &c. *Histoire-naturelle de la Basse-Allemagne & d'autres contrées, contenant un grand nombre de nouvelles découvertes & d'observations de productions naturelles peu connues, rares & dignes de remarque ;* par M. le baron de Hupsch. A Nuremberg, chez Raspe, 1781. Ier. cahier grand in-4to. de 56 pag. avec 7 planches, qui renferment 34 figures enluminées au naturel. ( Prix 3 florins d'Allemagne. )

Nous avons annoncé le prospectus de cette

## 426 L'ESPRIT DES JOURNAUX ;

histoire-naturelle , des plus intéressantes pour les provinces de la Basse-Allemagne , pour les Pays-Bas , pour les Provinces-Unies , & même pour tous les pays , tant par la beauté de son plan que par l'importance des sujets qu'elle embrasse. Suivant le plan imprimé à la tête de l'ouvrage il contient ; 1°. quantité de découvertes de corps naturels inconnus jusqu'ici ; 2°. quantité de nouvelles observations sur des productions rares ; 3°. des dessins coloriés de pétrifications , fossiles , minéraux , insectes , &c. trouvés dans les provinces de Cologne , d'Eiffel , Juliers , Berg , Trêves , Mayence , Lorraine , Nassau , la Mark , Clèves , Gueldres , Westphalie , Liege , Limbourg , Luxembourg , Brabant , Flandres , Hainaut , Namur , Hollande & pays voisins ; 4°. les dessins avec une courte description de quelques animaux , plantes & pétrifications exotiques & inconnus ou peu connus , qui ont été communiqués à l'auteur par des amis & amateurs ; 5°. tout ce qui pourra contribuer à étendre & à éclairer l'histoire-naturelle en général & en particulier , aura place ici ; 6°. les figures sont exactes , & représentent l'original de manière à ne s'y pas méprendre. Il paroîtra une traduction françoise de l'ouvrage. M. le baron de Hupsch , dont la vaste littérature & les mérites sont connus des savans , y propose une correspondance utile aux curieux d'histoire-naturelle & aux personnes qui en font des collections. Il en possède une très-précieuse dans son hôtel à Cologne sur le Rhin. Le premier cahier de l'ouvrage se débite à Cologne chez Simonis , à Francfort chez Warrentropp & Wenner , & chez les principaux libraires d'Allemagne.



Le goût de renouveler les livres de chant s'étend en Allemagne dans les églises protestantes. Le gouvernement d'Anspach en vient d'introduire un composé de 512 cantiques & de 58 formules de prières dont on doit les corrections à M. Junkheim, premier prédicateur de la cour, & à M. Us pour la poésie. Il faut que dans les cantiques sur l'eucharistie il se rapproche des catholiques, puisque dans les Annonces de Goettingen on lui reproche le capharnaïsme.

M. Kaestner continue de traduire en allemand les mémoires de l'académie de Suede. Il vient d'en publier à Leipsig, chez Heinsius, le 37e. vol. in-8vo.

M. Vollmar a soutenu à Marpurg, une these de médecine, *De non inani occulti vitæ cibi in ære latitantis suspicione.*

M. Tissot a accepté la place de professeur à Pavie, à condition de pouvoir passer quatre mois de l'année à Lausanne où il laisse sa famille.

Il y a un autre Tissot, chirurgien d'un régiment de dragons François, qui a fait imprimer à Paris une gymnastique médicale & chirurgicale, petit in-8vo. de 406 pag. A Paris, chez Bastien. Il ne faut pas le confondre avec le célèbre Suisse.

M. Lavater travaille à un ouvrage pour le soutien des preuves de la religion, auquel il doit donner le titre de *Portius Pilatus.*

M. Bernoulli vient de publier au commencement de cette année, en un alph. 8 feuilles, le cinquieme volume de sa collection de courts voyages. La description de Clausthal & quelques anecdotes littéraires y intéressent. D'ailleurs il est à souhaiter pour la suite que l'auteur puise dans des sources moins communes,.

# T A B L E

D E S

## M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<b>H</b> ISTOIRE de France, depuis l'établissement de la monarchie, jusqu'au regne de Louis XIV; par M. Garnier. Tome XXVII & XXVIII.	Pag.	3
Moyens proposés pour prévenir l'infanticide.		38
Tributs offerts à l'académie de Marseille; par M. Pastorer.		49
Histoire de la décadence & de la chute de l'Empire Romain; par Edward Gibbon. Vol. III.		56
Opuscules d'un Free-Thinker, contenant les rêveries d'un pere de famille, avec des fragmens & des mélanges.		86
Expériences & observations relatives à différentes branches de la physique, avec une continuation des observations sur l'air; par Joseph Priestley.		93
Pratique des officialités, ou traité de la juridiction de toutes les cours ecclésiastiques, gratuites & contentieuses, suivant les nouvelles loix du royaume, &c. &c. Par feu M. l'abbé de Brésoles.		107

## DES MATIERES. 429

- Discours sur la vie religieuse, dédiés à Madame Louise de France ; par M. l'abbé Affelin.* 122
- Mélanges tirés d'une grande bibliothèque. De la lecture des livres françois ; romans du 16e. siècle , sections XV, XVI, XVII & XVIII. Lettre Y, &c.* 130
- Histoire ancienne du Mexique, tirée des meilleurs historiens Espagnols , des manuscrits & des anciennes peintures des Indiens , &c. par l'abbé Don François-Xavier Clavigero. Tome III.* 145
- Examen critique du militaire françois ; suivi des principes qui doivent déterminer sa constitution, sa discipline, & son instruction ; par M. le B. D. B.* 151
- Histoire de la ville libre & impériale d'Aix-la-Chapelle ; par M. Meyer. Quatrième extrait.* 160
- Théâtre de Société ; par l'auteur du Théâtre à l'usage des jeunes personnes. 1er. vol.* 212

## M É L A N G E S.

- Le prince désiré, conte de Fées, présenté à la reine par l'un des enfans que le bureau d'administration du college de Louis-le-Grand a nommés boursiers , à l'occasion de la naissance de Mgr. le Dauphin.* 242
- Anecdote sur la tolérance chrétienne , adressée aux rédacteurs du journal ; par M. le curé de.....* 245
- Altamire, idylle ; par M. le comte d'Albon.* 248
- Mémoire touchant l'influence des communautés de*

- réformés François établies dans le Palatinat ; sur le commerce & l'agriculture ; traduit de l'allemand de M. Wund, &c.* 251
- Le moraliseur, fable traduite du Russe de Soumorokof ; par M. Lévêque.* 260
- Suite des mémoires pour servir à la vie de Ferdinand Cortez, conquérant du Mexique, traduits de l'anglois.* 262
- Observations sur les inconvéniens de la ressemblance des noms dans une même famille ; adressées aux rédacteurs du journal ; par Théophraste-Empédocle-Misael des Bruyeres.* 280
- Addition à un article des Mélanges du journal de mars, &c. sur la langue des Romains ; par M. l'abbé M\*\*\*.* 283
- Lettre aux rédacteurs du journal sur le compte qu'ils ont rendu de deux mémoires publiés dans le IIIe. volume de l'académie de Bruxelles ; par M. le comte de Fraula.* 285

## P O É S I E S F U G I T I V E S.

- Le bonheur champêtre. Dialogue entre un Seigneur & un Paysan ; par M. de Bonneville.* 291
- Vers sur la mort de M. Jacques-François-Maxime de Chastenet, marquis de Puysegur, vicomte de Buzancy, &c. &c. par M. Feutry.* 299
- Envoi à M. le marquis de Puysegur, fils aîné, &c. par le même.* 300
- Les deux hivers, idylle ; par M. Bret.* Ibid.
- Couplet ; par M. Hecart.* 301
- A Mademoiselle de Saint-Leg\*, par M. Favart.* 302

## DES MATIÈRES. 431

<i>A Madame* qui vouloit marier l'auteur</i>	303
<i>Clémentine &amp; la rose, Idylle; par M. Berquin.</i>	ibid.
<i>Le Sage de la Perse, apologue; par M. le Bailly.</i>	306
<i>Le Scrupule normand, ou le prix de la famille; par M. Pons, de Verdun.</i>	307.

## ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I. <i>Académie royale des inscriptions &amp; belles-lettres de Paris.</i>	308
II. <i>Académie françoise.</i>	ibid.
III. <i>Société royale de médecine.</i>	312
IV. <i>Séance publique de l'académie d'Arras.</i>	319
V. <i>Séance publique de l'académie établie à Rouen, sous le titre de l'Immaculée Conception.</i>	321
VI. <i>Société d'émulation de Liege.</i>	330
VII. <i>Société patriotique de Maestricht.</i>	341

## SPECTACLES.

LONDRES.	<i>Covent-Garden.</i>	343
	<i>Drury-Lane.</i>	351

## HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

I. <i>Phénomene que présente une montagne aux environs de Malesherbès.</i>	353
II. <i>Lettre aux auteurs du Journal de Paris,</i>	

- sur le même sujet ; par M. l'abbé G. Sou-*  
*lavie.* 354
- III. *Précis des observations météorologiques faites*  
*à Bruxelles pendant l'année 1781 ; par*  
*M. le baron de Poëderlé.* 355
- IV. *Expériences de physique.* 370

## MÉDECINE. CHIRURGIE.

- I. *Exemples effrayans du malheur auquel on ex-*  
*pose les citoyens dans les enterremens trop*  
*précipités.* 372
- II. *Maladies des bêtes à cornes.* 373

## AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE, COMMERCE.

- I. *Procédé pour corriger les vins qui ont con-*  
*tristé le goût de mois.* 383
- II. *Procédé pour se garantir de l'eau & de l'hu-*  
*midité en chassant dans les marais.* 384
- III. *Moyens de conserver les poissons dans les*  
*étangs pendant un rude hiver.* 385

## TRAITS DE BIENFAISANCE ; DE PATRIOTISME , DE COURAGE , DE JUSTICE , ET D'HUMANITÉ. 388

## ANECDOTES. SINGULARITÉS. 396

## BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE. 400

ITALIE. *ibid.*

ANGLETERRE. 411

ALLEMAGNE. 426

